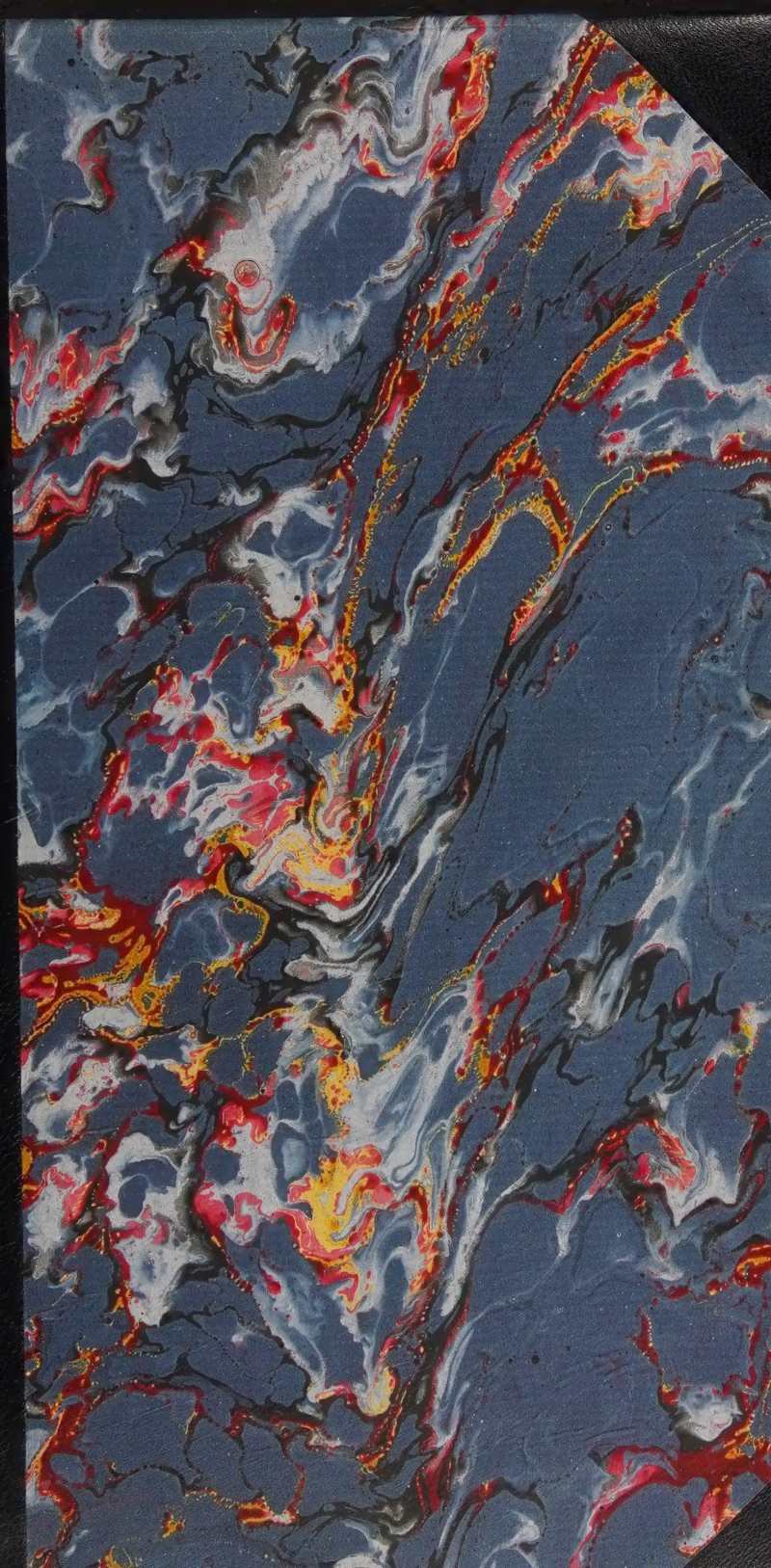
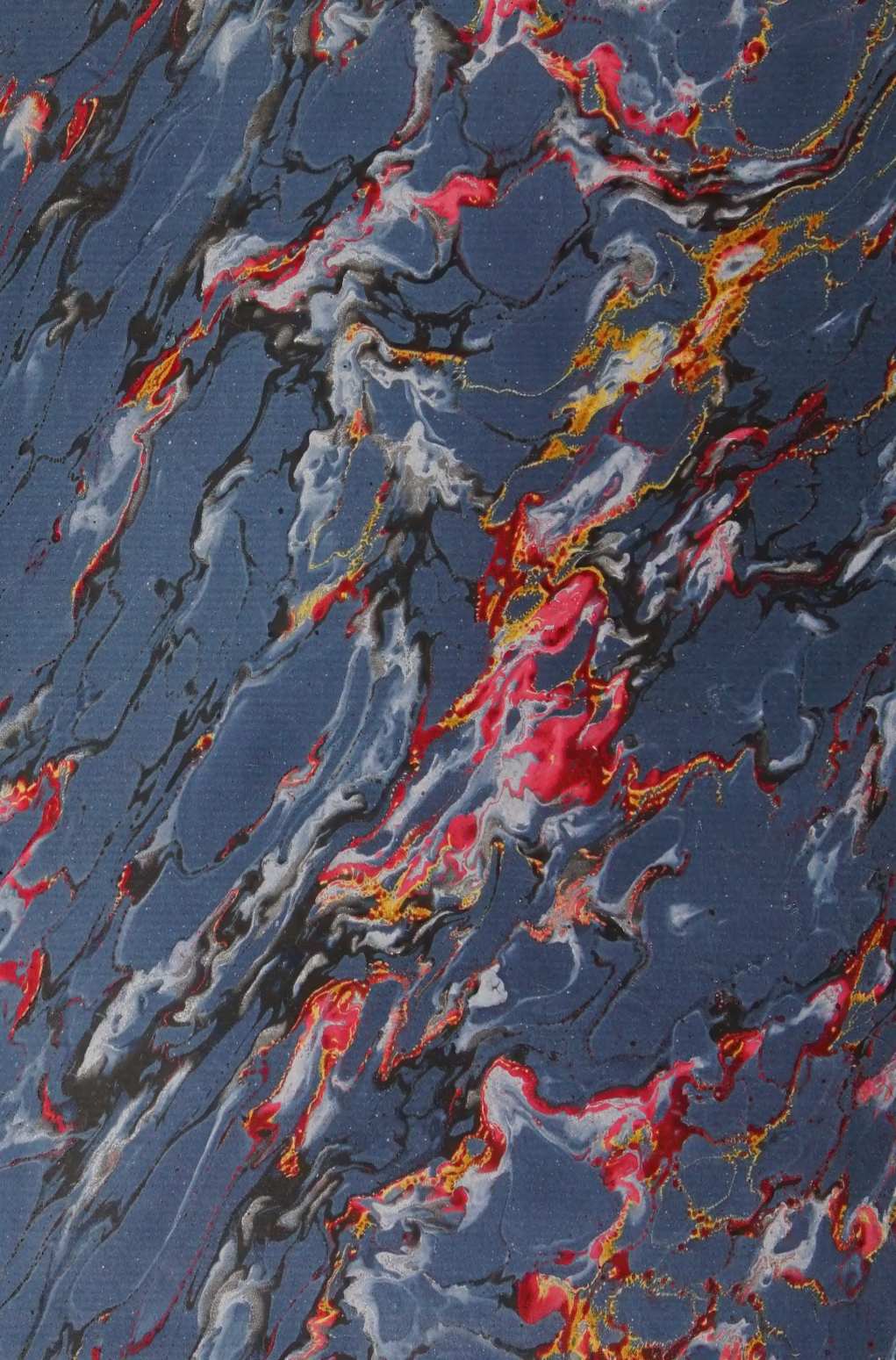
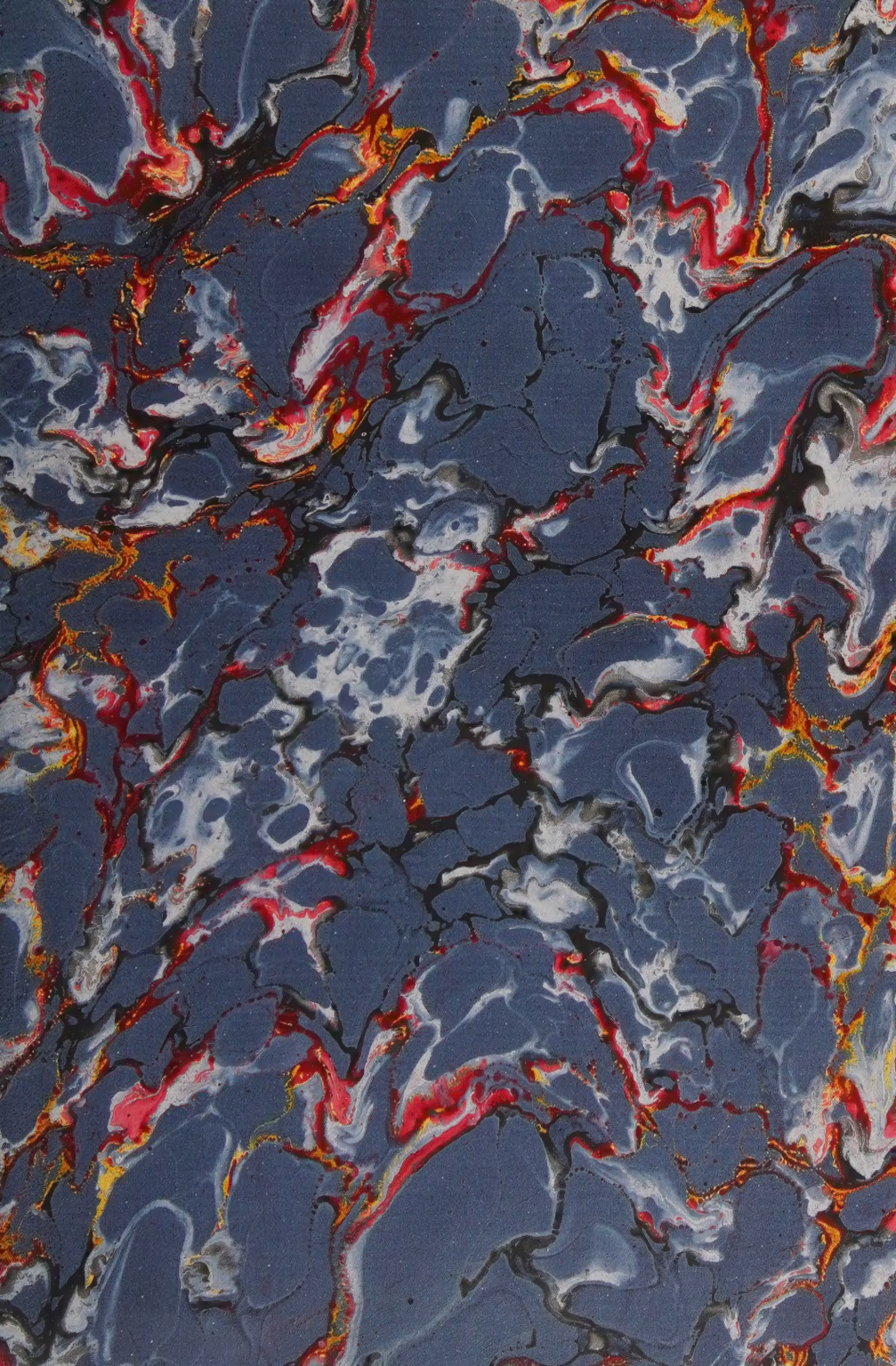
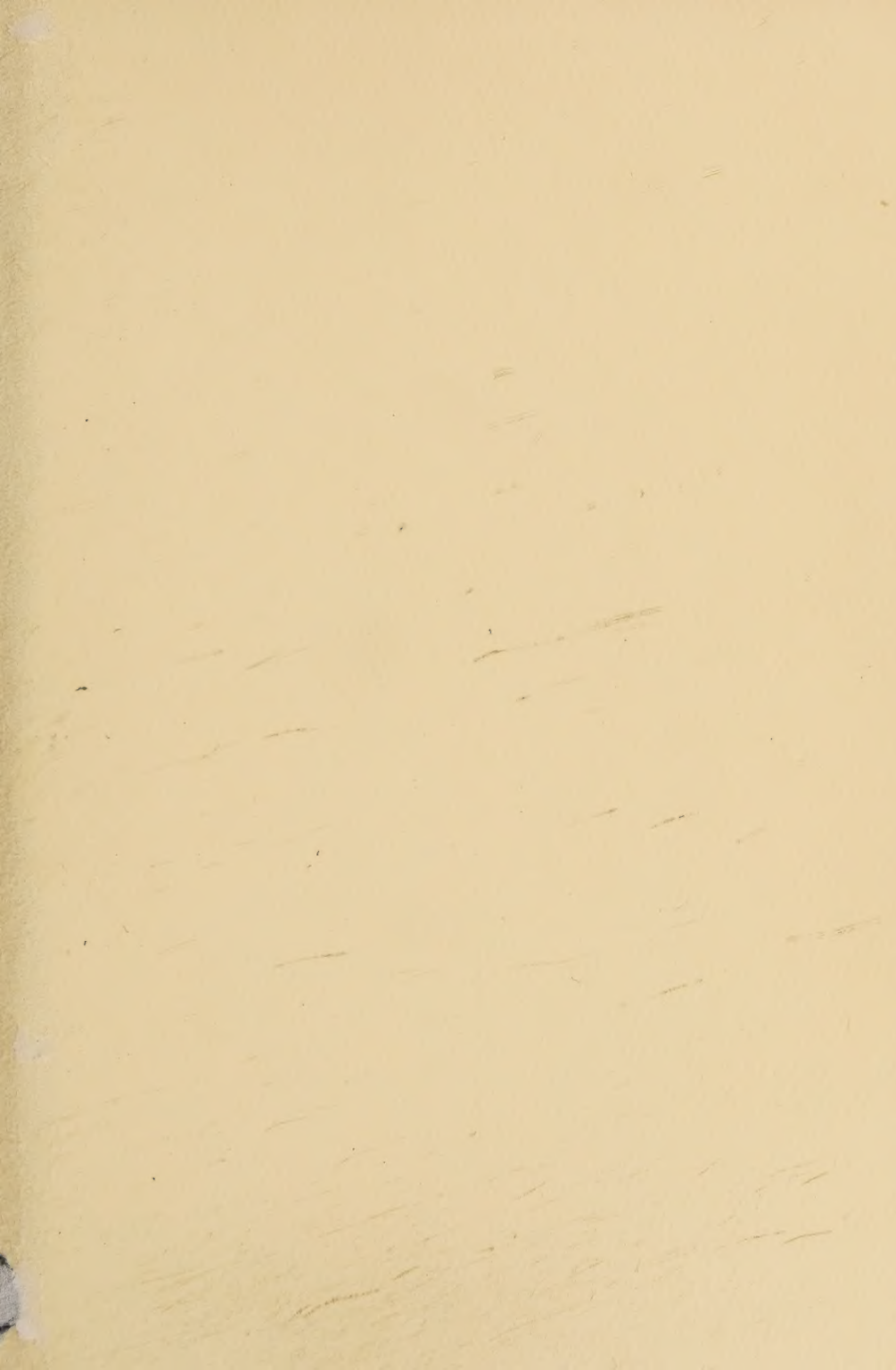












Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/bwb_S0-BFQ-271

PRINCE DE LIGNE

FRAGMENTS
DE
L'HISTOIRE
DE MA VIE

Publiés par
FÉLICIEN LEURIDANT
Introduction par Edouard Chapuisat

TOME SECOND

A PARIS
LIBRAIRIE PLON

M. CM. XXVIII

Il a été tiré de cet ouvrage

57 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lauma,

FRAGMENTS
DE
L'HISTOIRE DE MA VIE

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1928.



LE PRINCE DE LIGNE

par ISABEY (1811).

PRINCE DE LIGNE

FRAGMENTS
DE
L'HISTOIRE DE MA VIE

PUBLIÉS PAR
FÉLICIEN LEURIDANT

INTRODUCTION PAR ÉDOUARD CHAPUISAT

TOME II



PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6^e

Tous droits réservés

Copyright 1928 by Librairie Plon.
Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

FRAGMENTS

DE L'HISTOIRE DE MA VIE

CAHIER XXI (1)

Sur l'esprit qu'on a aux coups de fusil. — De l'amusement à contre-faire. — Le ministre Koch et Pellegrini. — Un colonel. — De la mort sur les champs de bataille. — Un mot de l'évêque de Bristol. — Mlle Murray. — Pozzo di Borgho. — Kaunitz, Bourghause et Lucchesini. — Aventures de la comtesse de Velderen.

J'aime l'esprit qu'on a aux coups de fusil, comme par exemple M. de Lacy à qui le duc de Bragance, volontaire plein d'ardeur, dit à Torgau : « Vous faites perdre la bataille si vous ne marchez pas. Si vous marchez on publiera que c'est à vous qu'on devra la victoire. » — Monsieur le duc, lui répondit-il de son air sec, je n'ai besoin ni d'éperon, ni d'encens (2). »

(1) Dans les cahiers XXI à XLVII, les annotations du texte se rapportent, sauf avis contraire, au ms S.

(2) *Mélanges*, XXV, p. 256 : « On a beaucoup d'esprit quand on en a aux coups de fusil. J'aime les périodes arrondies au milieu du plus grand feu. C'est ainsi que j'ai entendu répondre au maréchal de Lacy à Torgau au duc de Bragance qui lui dit : Si vous n'envoyez pas quatre bataillons à la hauteur de Siptiz on dira : vous faites perdre la bataille ; si vous les envoyez on dira : vous la gagnez : *Je n'ai besoin, monsieur le duc, ni d'éperons, ni d'encens.* »

* * *

Voici une drôle de harangue que j'ai entendue à l'affaire de Reichenbah (1) et qu'on ne trouvera pas dans Tite-Live qui aime pourtant bien à faire parler un général. Celui qui y commandait les dragons wallons, jadis de Ligne, voyant le moment qu'il allait charger, se désolait de ne pas savoir le français.

— Ces diables de gens, dit-il, aiment qu'on leur parle, comment faire?

Il cherche tous les mots qu'il croit avoir entendus et enfin, en se dépêchant, car les Bosniaques prussiens arrivant il fallait les prévenir (2), il trouve heureusement (3) et dit à haute voix : « Allons foutre, sacredieu ! »

— Oh ! oh ! disent les dragons, voilà un brave bougre. Il appelle cela ainsi. Il a raison : nous battre nous fait le même plaisir.

Ils fondent sur les escadrons ennemis comme des enragés. Le harangueur qui s'appelait le général Pannovsky tombe et, au moment d'être pris ou sabré, les dragons se rappellent son éloquence, le défendent et (4) le ramassent. Tant il est vrai qu'un mot fait quelquefois beaucoup et ce mot qui donne la vie la lui sauva.

* * *

Je m'amuse moi-même infiniment quand on me demande de contrefaire, surtout lorsque je m'aperçois que j'ai bien saisi mes originaux. J'en ai perdu d'excel-

(1) En Silésie, le 16 août 1762, victoire de Frédéric II sur les Autrichiens.

(2) « il », en interligne.

(3) « heureusement », en interligne.

(4) « et », en marge.

lents qui sont morts : Louis XV (je n'ose pas nommer Louis XVI), électeurs de Bavière, le margrave de Bayreuth, le margrave d'Anspach, le prince Frédéric de Deux-Ponts, le prince Charles de Lorraine, le maréchal Bathiany, deux Auersperg, le prince Kinsky, M. de Lacy, le prince Kaunitz, Durazzo, le duc de Bragance, deux Wurtemberg, deux Casanova, mon beau-frère Charles, Loudon et Pellegrini, tous les trois et moi dans un Conseil de guerre. Deux Taronia dont le père surtout était mon chef-d'œuvre, Paar, le grand Frédéric. Catherine le Grand, Panin, Potemkin, deux Waldeck, Betzky, deux Schuwaloff, Mercy, Joseph Lobkovitz, Louis Lichtenstein (1), Paul 1^{er}, le duc de Courlande, Gallizin, Zinzendorff, deux Colloredo, Schwarzenberg, Croy.

A présent il me reste encore la famille Croy, c'est-à-dire en comptant le duc d'Havré, Vaudreuil, Chasteleer, O'Donnel, Louis XVIII, deux Rohan, Lobkovitz, Jarnac, Cobenzl, Nassau, Ségur, le prince Ferdinand de Prusse, Salmour, tous mes gens, le prince Ferdinand de Wurtemberg, le prince de La Tour, le duc Albert, l'archiduc Ferdinand, Waldstein, la princesse Lubomirska, le prince Czatorisky.

*
* *

J'ai peur de faire des solécismes en deux langues, mais malgré cela j'essayerai de rendre la conversation d'un vieux espèce de ministre, Koch (2), favori de la cour et très important. Il recevait beaucoup de monde le soir. Il aperçoit Pellegrini :

(1) « Louis Lichtenstein », en marge.

(2) Ignace, baron KOCH, ministre des Affaires étrangères.

— Oh, dit-il, voilà le beau major !

(A un feldzeugmeister) : Ich bin ihr gehorsamster Diener.

Pellegrini lui dit : Avez-vous eu la bonté de parler de mon affaire à l'impératrice ?

— Oui, certainement, lui répond-il. E sua majesta m'ha detto...

(A un lieutenant-général : Wie befinden sie sich, lieber Herr Feldt Marshal Leutnant?...

(A Pellegrini) : E sua majesta a mi detto...

(A un colonel de cavalerie) : Oh ! caro colonello che fanno gli bravi curiassieri del imperatore?...

(A Pellegrini) : E sua majesta m'ha detto...

(A un ministre, en l'embrassant) : Comme Votre Excellence a bon visage ! Comment a été sa dernière chasse?...

(A Pellegrini qu'il a toujours tenu par la main) : E sua Majesta m'ha detto...

(A un général major qui faisait souvent sa partie et qui entrainait) : Ah !... il terrore del taraco...

— Ma che cosa ha detto sua Majesta ? dit Pellegrini.

— Oh ! caro Pellegrini, sua Majesta m'ha detto... Oh ! messieurs, je vous demande pardon, je vois un homme de ma chancellerie qui m'apporte des papiers à signer.

*
* *

Le même Pellegrini devenu maréchal, m'expliquait malheureusement sur ma carte, avant le siège de Belgrade, l'endroit où il voulait que je lui fisse une redoute au confluent de l'Elbe et du Rhin. Il voulait dire du Danube et de la Save, mais il se trompait toujours de nom, et n'en a jamais mis un à sa place. Et il m'ajoute au moment de laisser tomber dans une de ces rivières,

un inconvénient des preneurs de tabac : « je dis bien, voilà... » — Ah ! miséricorde, lui dis-je, voilà la mer Noire au lieu de ce que vous voulez me montrer.

*
* *

La perruque ou une grande queue bien haute d'un général, même d'un officier d'état-major, bien ciré, pommadé, en imposait autrefois. On ne les voyait pas autant. Aussi quand ils paraissaient, cela faisait un effet incroyable. Je me souviens que lorsqu'on nous disait, quand j'ai commencé à servir, que notre colonel, qui était le plus mauvais de l'armée, viendrait à l'exercice, tout le monde tremblait et allait faire sa cour au *Wachtmeister Leutnant* qui se mêlait seul de cette partie, où nos supérieurs savaient qu'ils n'entendaient rien.

*
* *

Celle que le colonel s'était réservée, c'était de faire raser les filles et les chasser. Il avait entendu en marche des chansons d'un ton un peu polisson où la rime en *on*, tantôt Besançon, Mâcon, Briançon, hérisson, buisson, dans le genre du jeu de corbillon, fournissait des allusions qui n'étaient pas décentes. Il dit une fois en passant, de sa petite voix : « Soldats, si vous chantez encore en *on* et n'avez pas de religion, vous aurez du bâton ! »

Nous eûmes affaire ce jour-là. C'était la première de la guerre. Le régiment fit des merveilles. — Comment se peut-il, dit le colonel, que des scélérats qui chantent des chansons en *on* et des *qu'y met-on*, soient aussi braves ?

*
* *

Mon lieutenant-colonel est tué. Un soldat dit au major : « Le voilà qui tombe. — Oui, lui dis-je, voilà son cheval qui s'en va. — Tant mieux, me répond cet homme sensible. J'étais plus ancien capitaine que lui. Voilà ce que c'est que sa chienne d'ambition, » ajouta-t-il en termes un peu grossiers.

On n'est pas dur comme cela, à moins d'être un vilain homme, mais on est si aise de n'être pas tué qu'on est, ce jour-là, un peu insensible. Le lendemain, on regrette davantage ses camarades. J'en entendis un blessé à mort qui disait au chirurgien-major : « Je vous donne trente mille florins si vous me sauvez la vie. — Impossible, lui répondit-il. — Eh bien, monsieur, cent mille. » Il mourut en marchandant. Il était fort riche. Son père voulut avoir son corps. Où diable le trouver dans ce qu'on appelle des saloirs où l'on jette quelques milliers de cadavres? Ce père était à quatre cents lieues. On ne sut sa volonté que deux mois après. Heureusement que l'armée n'était pas bien loin du champ de bataille. L'officier chargé de ce soin prit le premier corps mort qu'il trouva. C'était un soldat prussien. On l'envoya à Namur. On dit un millier de messes pour lui dont il ne peut pas profiter. J'ai vu son mausolée en marbre qui était fort beau et les parents étaient contents d'avoir au moins, disaient-ils, les restes d'un fils unique de vingt ans.

*
* *

J'ai vu et je pourrais nommer vingt officiers, entre autres un de mes beaux-frères, se confesser, faire leur testament, donner leur montre et leur bourse, dire

qu'ils seraient tués, et l'être deux heures après. J'en ai vu de brillants et gais au commencement de la bataille, changer de visage ensuite, sûrs de la balle qui allait, un moment après, terminer leurs jours.

*
* *

Le grand Frédéric m'a raconté la même chose d'un prince Albert de Brandebourg-Schœdt, son cousin.

*
* *

Le prince Charles de Saxe m'a conté toute son histoire avec Schöpfler, d'apparitions, et qu'à l'instant même que celui-ci se donna son coup de pistolet, il entendit sous son bras sa voix et ces mots : Je meurs. Il l'a dit à son frère chez qui il était à Presbourg. Ce fut depuis ce temps-là qu'il vécut et mourut comme un saint. Je l'ai connu tout ce qu'il y avait de plus brave à la guerre. Il craignait plus les morts que les vivants.

Le ministre Würm, homme d'esprit, le ministre Hohenthal, homme sensé, étaient présents, m'ont-ils dit, à la conjuration qui fit venir le roi Auguste et le maréchal de Saxe pour leur parler.

*
* *

Le roi de Suède a raconté à tous ceux qui me l'ont dit sa prédiction au sujet du comte Rébing que les horribles Français appellent dans la société le beau régicide.

*
* *

Encore pour prouver ce que j'ai dit trois ou quatre fois que la vie est un rondeau, je finis, comme je l'ai commencée, en détestant cette nation.

Un jour que je grondais l'évêque milord comte de Bristol d'en dire tant de mal, devant un pauvre diable de Français à qui il faisait du bien : « Tout a été dit sur cette nation, lui dis-je. Des tigres-singes ! C'est connu. — Oui, dit ce diable d'homme, plein d'esprit comme tous les Hervey, mais souvent saoul et souvent fou : « Les tigres sont restés et les singes sont émigrés. »

*
* *

Je ne connais pas un homme de lettres aussi distingué que Mlle Murray (1) : toutes les littératures de toutes les langues, l'histoire parfaitement, le goût, le jugement, les plus jolis vers qu'on puisse faire. Mmes de Genlis (2) et de Staël n'en font pas. Autrefois Mmes de La Fayette (3) et de Riccoboni (4) non plus. Les Deshoulières (5) et la Suze (6) n'en faisaient que trop, mais point de romans. Mme Dacier (7) savait le grec mais point le français. Ainsi, je puis assurer que tous les femmes-auteurs ne peuvent être que ses dames du palais.

*
* *

Pozzo di Borgho (8) est un des hommes qui a le plus de feu et d'éloquence. Il commence sur tel sujet que

(1) Marie-Caroline MURRAY (1750-1832). Voir F. LEURIDANT : *Le prince de Ligne, Mme de Staël et Caroline Murray*, Bruxelles, 1919.

(2) Félicité-Stéphanie DUCREST DE SAINT-AUBIN, comtesse DE GENLIS (1746-1830).

(3) Marie-Madeleine PIOCHE DE LA VERGNE, comtesse DE LA FAYETTE (1634-1693).

(4) Marie-Jeanne DE LABORAS, dame DE RICCOBONI (1713-1793).

(5) Antoinette DE LIGIER DE LA GARDE, dame DESHOULIÈRES (1637-1694).

(6) Henriette DE COLIGNY, comtesse DE LA SUZE (1618-1673).

(7) Anne LEFÈVRE, Mme DACIER (1654-1720).

(8) Charles-André, comte Pozzo DI BORGHIO (en Russie Charles

ce soit sans savoir ce qu'il a à dire, et insensiblement cela devient lumineux, profond, neuf et souvent raisonnable.

L'excellent et aimable O'Donnel est un des hommes qui m'aime le plus.

*
* *

Le prince de Kaunitz était accoutumé à entendre dire à Casanova : Votre Altesse a raison ! comme par exemple, lorsque pour prouver qu'il n'y a pas d'égalité dans le monde, il lui disait : Avez-vous autant de biens, de noblesse et de génie que moi ? Donc nous ne sommes pas égaux. Cette assurance jamais contrariée fit, en ma présence, deux poltrons révoltés : Bourghause et Lucchesini.

Le premier n'ayant pas bien entendu le prince fut, sans le savoir, et assurément sans le vouloir, d'un autre avis.

— Il faut être bien bête, dit le prince, pour n'avoir pas le même avis.

— Comment, pour une fois que cela m'arrive, dit Bourghause, après trente ans que je me déshonore à dire oui à tout ce que vous me dites, mon prince ! Mais apprenez, en même temps, que c'est parce que vous n'êtes pas capable de faire du bien ni du mal à personne et que si j'espérais de l'un ou craignais de l'autre de votre part, je ne serais pas votre flatteur.

Le second qui est celui de tout le monde et qui dit deux ou trois oui, oui, avant qu'on ait fini, encourageait le prince de Kaunitz à lui en imposer ; et de son ton de supériorité qui lui déplut cette fois-là, il lui dit

un jour : Vous êtes mathématicien aussi, monsieur le marquis, mais j'aime mieux l'histoire des nations, du cœur humain en général, de l'homme en particulier. A quoi sert la géométrie? — A mesurer les hauteurs, mon prince, lui dit Lucchesini.

*
* *

J'aimais l'année passée, dans ce temps-ci, au mois de mai, où la nature se renouvelle, où tous les êtres se rapprochent et sont au moins plus tendres, quand même cela n'arrive pas tout à fait, une charmante personne (1) de dix-neuf ans, une comtesse de Veldern (2) que je viens de faire chanoinesse de Würtzbourg car à Edelstetten, quoiqu'elle soit très bien née, il faut encore plus de preuves.

Son étoile et celle de sa famille est aux aventures, mais son esprit qui la corrigera ou la dirigera, s'en est déjà tiré plus d'une fois. Sa naissance même, quoique la plus pure et la plus catholique qu'il y ait jamais eue, n'était-elle pas même une aventure?

Le jeune comte de Velderen fut frappé d'amour comme on l'est d'un coup de foudre, en voyant Mlle de Monin à une assemblée à Namur, où il était en garnison au service de Hollande. Je crois qu'elle remarqua

(1) « personne », écrit par le copiste, a été biffé par Ligne qui a ensuite reproduit le même mot en marge.

(2) Le *Nouveau Recueil* contient six lettres adressées « à une jeune Hollandaise » que le prince appelle « Joséphine » ou « Zéphine » et qui n'est autre que la comtesse Joséphine de Velderen. Le manuscrit n° 19 des *Œuvres posthumes inédites* (Archives de Belœil) est une épître en vers « à la comtesse de Velderen qui n'aime pas que son nom se trouve dans mes œuvres ». Voir aussi dans les *Mélanges*, XXIX, p. 198 « à la comtesse J. de V... en lui envoyant le roman de Mme de Genlis : *La duchesse de Lavallière* ».

sa jolie figure, mais non pas l'effet que produisit la sienne. Je crois qu'elle ne sut que quelques temps après qu'il la demanda en mariage et que ses parents la lui avaient refusée à cause de sa religion très hollandaise. Tantôt, il craignait après cela de la rencontrer, tantôt il l'épiait aux églises, tantôt sans être Espagnol il passait sous ses fenêtres. Le père de Mlle de Monin mourut. Il n'aurait pas entendu raillerie, même sur ses promenades innocentes. D'une bonne famille militaire, dont l'un qui servit sous mes ordres était couvert de blessures. C'étaient de ces gentilshommes de campagne qui mettent de l'honneur jusqu'au petit doigt de tout ce qui leur appartient.

La fille pleura sa mort. Le comte de Velderen pleura sur sa fille, mais espérait davantage de la mère qui, belle comme le jour, devait être, selon lui, moins rigoureuse que son mari.

Même refus, mêmes préjugés. Le jeune Velderen ne la vit plus de longtemps. On crut qu'il avait perdu l'amour et l'hymen de vue. Il ne sortait que pour faire l'exercice. Un an après on dit devant Mme et Mlle de Monin qu'il y avait une cérémonie d'abjuration à aller voir à une église de la ville. Elles voulurent y aller (1). Quelle fut leur surprise lorsqu'elles aperçurent le comte de Velderen au pied des autels, renoncer au calvinisme, et par conséquent à sa fortune, et outre cela à tous les avantages d'une carrière militaire assurée à un homme de ce nom.

La mère regardait sa fille. La fille regardait le converti qui avait l'air de l'être de bonne foi, car de l'amour à la dévotion il n'y a qu'un pas. Il versa quelques larmes, à ce que croit Mlle de Velderen, tout au moins

(1) « y aller », en interligne, au-dessus de « la voir », biffé.

de la sensibilité que fait éprouver une cérémonie religieuse. Et puis elles n'entendirent plus parler de lui.

Il est plus aisé d'être catholique que d'être constant. Elles crurent peut-être qu'un officier de dix-neuf ans changeait encore (1) plus aisément d'amour que de religion. Lui, de son côté, après le coup de tête qui partait pourtant du cœur, s'imagina que pauvre, sans patrie, sans état, sans aveu, à peu près chassé du service et tout à fait de sa famille, avec le seul titre d'apostat, il ne pouvait pas se présenter.

Sans inspirer de la confiance par ma religion, ni ma sensibilité, car alors j'en avais encore très peu, passant cependant pour le refuge des pécheurs, on crut que je pouvais l'être aussi des ennemis du péché. On me présente le jeune Velderen. On me parle amour, mariage : je n'écoute pas trop. Cela m'est assez égal, lui dis-je, mais je vous prends avec plaisir dans mon régiment. Faites vos affaires, je ne suis pas pressé que vous vous y rendiez.

Mon nouvel Autrichien alla essayer l'effet de son nouvel uniforme à son ancienne garnison. On le trouva encore plus joli. Il voulut essayer encore une surprise et elle fut complète de la part de Mme et de Mlle de Monin, lorsqu'elles le virent entrer dans la même maison où deux ans auparavant il les vit pour la première fois. Il parla. On lui répondit. La mère regarda sa fille. La fille regarda le petit cadet du régiment de Ligne. Il osa dire à la mère ce qu'il désirait. Il le prouva à la fille par ses empresses d'amour modérés par la timidité. Toute la ville s'y intéressa (2) et le mariage se fit.

(1) « encore », en marge.

(2) « toute la ville s'y intéressa », en marge.

Je ne sais ce qu'est devenue la mère de Mme de Velderen, mais celle-ci le fut peu de temps après elle-même de la spirituelle, très jolie, très piquante et très aimable Joséphine. Pour le père nous le perdîmes peu après, à notre grand regret, à l'âge de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, sans que j'aie eu le temps de le faire premier lieutenant, ce que je venais de lui promettre.

Quand je dis peu après, c'était pourtant le temps qu'il avait fallu pour donner le jour à cinq enfants plus jolis les uns que les autres. Les grâces de leur mère étaient leur seul héritage. Victimes de l'amour et de la religion, les parents calvinistes laissèrent sans secours émigrer cette petite famille naissante, chassée des Pays-Bas par les Français.

Le petit bien des Ardennes de leur mère leur a suffi pour ne pas mourir de faim à Francfort où ils allèrent, mais trois filles et un fils y moururent l'un après l'autre et prolongèrent ainsi les douleurs d'une mère belle comme la mère des amours.

Joséphine seule lui resta. Elle quitta le séjour de ses malheurs et vint avec elle à Vienne et l'héritage d'une tante, qui heureusement n'était pas calviniste, les mit à leur aise

CAHIERS XXII ET XXIII

Suite des aventures de la comtesse de Velderen. — La requête de la chanoinesse. — Petits malheurs et contrariétés. — Amusement aux réceptions des francs-maçons. — Invitation de Taileyrand pour se rendre à Paris. — Sur la place Louis XV, lors du mariage de Marie-Antoinette. — Le maréchal Souvarow.

Mais cette malheureuse mère avait trop souffert pour vivre longtemps. Elle avait commencé à merveille une éducation qui a rendu Joséphine telle qu'elle est. Elle la continua même hors de ce monde, car elle la confia à la marquise de Rougé qui avait à Vienne une pension de petites filles.

Le calvinisme avait bien tourmenté les Velderen, mais le grand catholicisme de l'amie à qui la mère de Joséphine l'avait confiée la gênait tous les jours. Des pratiques de dévotion remplissaient les heures des plaisirs que venaient lui présenter ses petites amies. Toutes ses connaissances, jeunes, vieux, ses compatriotes (1), sa bibliothèque, tout était suspect à Mme de Rougé qui aimait les autodafé. Elle n'osa en faire que (2) des livres de Joséphine. — Mais, madame, des livres que ma mère m'a laissés ! — Mademoiselle, elle ne les avait peut-être pas lus. Elle savait moins l'allemand que vous. Je ne l'entends ni le lis : donc je les brûle.

— Je n'ai ici qu'un imbécile de tuteur, un triste Hol-

(1) « toutes ses... compatriotes », en marge.

(2) « n'osa en faire que... », en interligne et en marge, en remplacement de « en fit un » biffé.

landais, disait Joséphine (1). Encore s'il vivait ce frère de mon pauvre père dont le grade avancé étant si jeune et la valeur si distinguée avait excité la jalousie de deux capitaines de vaisseau, ses camarades, qui le laissèrent périr dans un combat, se battre inutilement et sauter en l'air !

Ma mère a une sœur qui me redemande. Les bruyères des Ardennes où l'on ne peut avoir de privations que celles auxquelles on s'attend d'une nature sauvage et de la solitude sont préférables à une capitale que trop d'amitié et de soins de mon âme me rendent cent fois moins agréable qu'un village : — Madame de Rougé, ma tante me redemande. — Mademoiselle, une honnête dame de ma connaissance part après demain pour les Pays-Bas. Elle vous y conduira.

C'est le 31 avril 1802 (2) qu'on a cette conversation. Le 1^{er} de mai un fou d'Anglais donne un bal superbe à toute la ville, à l'Augärten, sans connaître personne : — Au moins, madame de Rougé, je voudrais voir Vienne un jour, après y avoir été trois ans. — Mademoiselle, perdue un jour plus tôt ou plus tard..., allez-y.

Elle ne le fut pas, car je la trouvai. Il n'y eut pas de perte de temps non plus, car son peu d'expérience et l'enthousiasme qu'elle m'inspira ne ressemblant à personne firent que nous ne nous quittâmes point. Il y eût eu peut-être un peu de perte de réputation, si l'on nous avait remarqué au milieu de trois ou quatre mille danseurs, déjeuneurs et promeneurs, mais point de perdition. Son esprit l'en éloignait plus que son âme à laquelle Mme de Rougé avait administré des secours

(1) « Je n'ai... Joséphine », en marge.

(2) « 1802 », en interligne.

superflus, quand on est aussi bien élevée que Joséphine l'avait déjà été par sa mère.

Le lendemain elle partit pour les Ardennes (1). Je l'attendis à la première poste. Cela lui fit un peu de tort. Elle pleura les plaisirs qu'elle ne connaissait pas. Je pleurai ceux qu'elle aurait sans moi. On m'avait rencontré sur la route. Des maudits voyageurs me reconnurent à Burckersdorff. Le lendemain on en parla, le surlendemain on n'en parla plus et le lendemain du surlendemain (2) je crois que nous n'avons guère pensé l'un à l'autre.

Mlle de Velderen était trop étourdie pour aimer dans une grande ville, trop folle pour y avoir une passion et trop sage pour aimer sans en avoir. Je craignais son village et voyais plus loin que Mme de Rougé. Un gentilhomme du voisinage (3) vint faire compliment à la tante pour le jour de sa fête. Son nom d'Eugène et son désir, disait-il, d'en devenir un à la guerre faisaient plaisir à Joséphine. Ils récitaient ensemble les vers de Racine et de Voltaire. La sœur de Mme de Velderen n'avait pas entendu parler ni de la vieille ni de la *Nouvelle Héloïse*. Eugène et Joséphine les lurent aussi ensemble. Il avait une jolie voix. Il essaya une chanson. Joséphine qui a tout su en naissant corrigeait les vers qu'elle inspirait et lui apprenait à en faire. Ils

(1) Dans le *Nouveau Recueil*, dans la lettre datée du « 23 mai », on lit : « Ma Zéphine va voir ses grenouilles, ses bruyères, ses canaux, ses canards, elle va oublier mes chansons, mes raisons, mes leçons. Adieu, ma chère petite Batave. Je m'y prends de bonne heure pour vous dire ce vilain mot : je n'en aurai pas la force dans quinze jours ».

(2) « et le lendemain du surlendemain », en marge.

(3) Le passage « vint faire... tous les jours davantage » est en marge et remplace les mots biffés : « en perd la tête. Celle de Joséphine se monte ».

chantaient quelquefois *Lisette est faite pour Colin et Colin pour Lisette*, se regardaient et trouvaient que cela les regardait aussi. — C'est bien bête, disait Joséphine parce que c'était lui qui avait trouvé cette belle idée, mais j'aime les bêtises. Enfin le joli Eugène en perdait la tête et celle de Joséphine se montait tous les jours davantage. Les parents, les voisins, les amis et M. le curé l'approuvèrent, et sûrs d'être heureux par les lois de l'Église et de la décence, ils ne succombèrent pas à celles de l'amour. C'est lui peut-être qui voulut (1) les en punir. Une fièvre ardente s'empara d'Eugène. Joséphine, autorisée par sa tante, le servit comme une sœur grise. La fièvre devint dangereuse et communicative. On voulut séparer Joséphine. Elle se déroba aux ordres de sa famille et des médecins. Elle brava tout, elle risqua tout : et le jour fixé pour le mariage d'Eugène fut celui de sa mort.

Un cousin de Mlle de Velderen aimait et regrettait autant Eugène. Il était d'ailleurs un peu comme son nom qui était Tristan (2). Il n'était pas dangereux. Il pleurait avec elle (3). Il lui apportait des nids, élevait ses rossignols, jouait très joliment de la serinette pour apprendre la musique à ses canaris et lui apprenait à jouer aux dames. Il lui racontait quelque histoire de revenants et arrosait ses fleurs. Il avait de jolis talents comme de faire la poule et la caille. Il faisait des appeaux pour les prendre, des lacets pour attraper les grives et des filets pour tous les genres de poissons.

(1) « voulut » en interligne.

(2) Dans la lettre XXVI du *Nouveau Recueil*, t. I, on lit : « Vous allez peut-être *tristaniser*, vous marier, vous faire enlever, que sais-je... » Et en note Ligne a mis : « Un cousin qui s'appelait Tristan était amoureux d'elle. »

(3) « Il lui apportait... dans l'œil », en marge.

Eugène n'avait connu que ceux de l'amour, mais Tristan arrêta les truites dans un ruisseau, prenait les écrevisses à la main, arrangeait des lignes pour Joséphine dont le cœur avait été pris à l'hameçon de la tendresse et de la beauté. Voyez les miens, disait Tristan, et il allait chercher le petit bouchon de liège, les vers les plus convenables et le petit morceau d'écarlate, car disait encore Tristan, cela donne dans l'œil.

Un homme plus aimable aurait alarmé Joséphine sans la consoler. Ses soins et ceux de la bonne tante et du curé la mirent pourtant (1) en état d'aller à Spa, à vingt lieues de son village, pour la tirer de son état.

Elle n'avait ri qu'une fois que le bon Tristan lui avait parlé d'amour et de mariage. Le tapage, les cavalcades, les violons étonnèrent Joséphine et frappèrent ses nerfs, en bien, comme les malheurs les avaient frappés en mal. Cela les remit dans leur état naturel. Son âme était toujours affectée, mais ses organes s'étaient rétablis et ses facultés lui étaient rendues. Elle pensait. Elle parlait. Elle se promenait. Enfin elle dansa.

Dans les temps heureux de sa gaieté, elle attirait les yeux ; mais imprégnée d'une teinte de mélancolie, elle les fixait. Ceux de deux jeunes lords ne la quittaient pas. Ils parlaient peu mais dansaient beaucoup. Les Écossaises, les Anglaises se succédaient rapidement. L'un d'eux avait l'air sensible et sans être aimé était préféré. L'autre moins pur avait désespéré sans espérer. Le sensible n'en crut pas moins que Joséphine faisait (2) plus d'attention à lui, parce que s'étant engagée à la première valse avec son ami, elle l'avait refusé.

(1) « pourtant », en marge.

(2) « faisait », en marge au lieu de « fit », biffé.

Plus d'ami, comme on sait, dans ces occasions-là. Le sensible va lui en demander la raison. L'autre pouvait lui dire : Je n'y pense plus, elle m'a déjà envoyé promener. Mais il avait été à Paris, et un grain de fatuité lui fit accepter ce reproche et recevoir, un quart d'heure après, un coup de pistolet dans le bras.

Alors pour calmer la douleur de son ami il lui avoua que Joséphine n'avait pas reçu ses vœux. Le sensible enchanté et désolé à la fois ne le quitte plus jusqu'à sa guérison, renonce même à voir Joséphine et craint qu'un duel à son sujet ne lui fasse tort.

— Tu as raison, dit son ami, dis que je t'ai gagné mille louis, que je t'ai friponné si tu veux (1), ou que je les ai perdus et que je suis un mauvais joueur. Dis et fais tout ce que tu veux.

La crainte cependant que la véritable raison ne fût connue agit sur la bonne tête de celle que sa vivacité pouvait faire croire quelquefois mauvaise tête. — Je me porte mieux, dit-elle à sa tante. Elles en revinrent à leurs moutons d'Ardenne et à leur Tristan qui en était un véritable. Mais Joséphine était destinée à d'autres aventures.

Son tuteur était resté (2) à Vienne où elle avait des affaires d'intérêt (3). Il vint faire les siennes en Hollande et la conduisit à Vienne. Elle y eut beaucoup de succès, beaucoup d'hommages. Adroite pour éviter les histoires, elle ridiculise un prince russe qui voulait se donner des airs sur son compte. Et moi j'étais comme le chien du jardinier, je l'aimais assez pour l'empêcher

(1) « si tu veux », en marge.

(2) « resté », en interligne.

(3) « Un passage : « Elle les finit et s'en retourna avec une vieille femme de confiance en Hollande » est biffé et remplacé, en marge, par : « Il vint faire... je les engageai à... »

d'aimer : et, sans m'aimer, elle m'aimait assez pour éviter d'en aimer d'autres. Elle craignait mes moqueries quand elle faisait trop l'agréable. Je lui faisais plus de bien que Mme de Rougé ne lui en eût fait. Je consentis avec peine aux désirs d'une vieille comtesse de Randwyck qui l'envoya chercher par une vieille femme de confiance pour retourner en Hollande. Je les engageai à passer par Tœplitz où j'allais. Quelle joie n'eus-je pas de la revoir ! Mais quoique peut-être un peu (1) amoureux d'elle, je l'étais davantage (2) de sa réputation. Un maudit baron juif de Hambourg le remarque, fait des projets sur elle, et me craignant mal à propos lui écrit que je suis l'homme le plus dangereux, qu'on ne m'a jamais cru que de mauvaises vues ; qu'on la soupçonnait même de n'être qu'une aventurière que je faisais passer pour une comtesse afin de la voir dans ma famille et dans le beau monde de Tœplitz (3). Si vous en êtes une, lui mandait-il dans sa lettre anonyme, échappez à ces doutes injurieux et pour que personne ne vous perde, ne vous retienne ou ne vous enlève, je vous accompagnerai jusqu'à Leipzig. Qui que vous soyez, ajoutait-il, être au-dessus de tous les autres, je vous respecterai si vous méritez de l'être, et vous adorerai, ce que vous méritez bien sûrement, de telle façon que ce soit.

Cette légèreté, cette pédanterie, ces conseils et ces doutes offensèrent et alarmèrent à la fois Mlle de Vel-

(1) « peut-être un peu », en interligne.

(2) « davantage », en interligne.

(3) « Et dans le beau monde de Tœplitz », en marge. Dans le *Nouveau Recueil*, I, p. 142, Ligne écrit à la jeune Hollandaise : « La calomnie qui a publié que j'y étais [chez vous] lorsque je n'y étais pas et que vous aviez tous les soirs un cercle dont j'étais et que je m'en étais vanté, servira à faire croire que cela n'est pas vrai, quand même il y aurait quelque apparence. »

deren. Sans être pédant, lui dis-je moi-même, je vous dirai ce que Mme de Rougé, la dame raisonnable, la tante, Eugène, Tristan, la vieille femme de confiance et le lord sensible ne vous ont peut-être pas dit : Vous êtes un peu trop facile à la conversation, vos yeux se promènent un peu trop. Partez deux jours avant que vous ne l'avez annoncé. Le Juif vous attendra comme le Messie, caché ici jusqu'au moment qu'il croira vous accompagner, et pour prévenir un enlèvement, je vous donnerai un de mes gens bien armé qui ne quittera pas votre chaise jusqu'à ce que vous soyez rendue à votre tante d'Amsterdam qui vous rendra ensuite à votre tante des Ardennes et à votre vie champêtre.

Cela s'exécuta à merveille. Le baron que je rencontrai au spectacle me demanda de ses nouvelles. Je lui dis que je la crois (1) dans le beau jardin du prince de Clary (2). Il y court, le parcourt, cherche, demande, s'informe et apprend qu'elle doit être à Dresde dans ce moment-là. Furieux il vient me le dire. — Voilà les femmes, monsieur le baron, lui dis-je. Elle nous a trompés. Elle en attrapera bien d'autres.

Il part à l'instant et descend à l'hôtel de Pologne où elle avait dit qu'elle logerait, et il a le désagrément de la voir passer en poste sur le pont.

Elle lui fait de sa voiture des yeux courroucés, dédaigneux et méprisants à la fois, et ces mêmes yeux qui lui avaient attiré les hommages de l'israélite et dont elle faisait dans l'occasion tout ce qu'elle voulait, joints à son garde du corps qu'il remarqua, mirent fin à sa poursuite.

Je ne répons point du ravage qu'ils ont fait depuis

(1) « la crois... bien d'autres », en marge.

(2) Ligne a donné la description de ces jardins, *Mélanges*, IX, p. 129-132.

Je n'en ai pas de nouvelles depuis quelque temps. Son ruban bleu et or, sa médaille que je lui ai envoyée la préserveront au moins de passer pour aventurière, mais point, à ce que je prévois, des aventures.

S'attendait-on à en trouver de plus piquantes? Qu'on aille chercher un faiseur de romans qui en raconte souvent qui ne le sont pas davantage, quoiqu'il soit le maître d'en créer, mais il vaut mieux, je crois, dire moins d'intéressant mais qui soit vrai sur une personne de la société, que de supposer à une inconnue, enfant de son cerveau, une histoire presque toujours trop ou peu signifiante ou trop peu vraisemblable.

* * *

J'ai pourtant envie de dire une fois du bien de moi. Mme de ***, chanoinesse de ***, avait eu un enfant du général de *** qui alors était lieutenant dans mon régiment. Elle vint trouver l'empereur à son quartier général pour qu'il l'obligeât à l'épouser. Il me l'envoya en lui disant que cela dépendait de moi. Elle m'arriva à Brzesno dans un moment où une visite pareille devait me monter la tête. J'étais affamé de plaisir, de société et de succès. Nous voilà seuls dans un village de Bohême. Elle était en beauté et moi en feu plus que jamais. Je me refuse à ce qu'elle me demande. — Votre malheur, lui dis-je, sera plus sûr que votre déshonneur ignoré des uns et blâmé seulement par des sots, s'il est connu. M. de *** ne veut ni votre infortune ni la sienne. Je lui ai donné ma parole de n'en pas être l'artisan. J'ai aussi mon honneur, madame, et je le perdrai d'une manière plus triste que vous avez perdu le vôtre. Mais ce n'est pas l'honneur que vous avez perdu, c'est la tête seulement. Vous ne pouvez pas

courir après l'un, mais reprenez l'autre, je vous prie. Elle pleura un peu. J'étais près d'en faire autant. Mais on a servi. Nous soupions tête-à-tête. Elle fut extrêmement aimable par habitude. Où aller le soir? Point de chevaux dans un village. Pas un de ses gens qui sût l'allemand, encore moins le bohème. Toutes les maisons occupées par mes soldats. Le temps était à l'orage. Je lui offre un appartement à côté du mien et nous n'approfondissons point s'ils se ferment l'un et l'autre. Un tonnerre affreux nous réveille. Le coup qui nous annonce que la foudre est tombée fait sortir Mme de *** de son lit et entrer chez moi toute éperdue. Je le suis bien de l'état où je la vois, de ses cheveux en désordre et de son très déshabillé. Je ne sais ce que nous serions devenus tous les deux. Je me souviens pourtant que je me rappelai ma délicatesse, les serments que je me suis fait à moi-même de ne jamais abuser du besoin qu'on pouvait avoir de moi et que j'ai tenus, dans cinquante occasions, sans dédaigner les marques de reconnaissance qu'on pouvait me donner après des services rendus. Ma vertu était partie, mais mon honneur était resté. Mon imagination seule devint coupable, et Dieu sait si elle n'eût pas entraîné mon honneur, mais le général-major qui était sous mes ordres crut de son devoir de m'avertir d'un incendie éteint. Hélas ! celui de mon cœur ne l'était pas. Mais la fuite de celle qui l'avait allumé et un rapport allemand officiel calmèrent enfin mes sens et me rendirent à moi-même.

Ne fût-ce que le temps où je les arrêtai, en pensant aux droits que mon espèce d'amour aurait donné au mariage, je crois qu'on conviendra qu'en comparaison de moi M. de Turenne était un libertin, Scipion un débauché et Alexandre un étourdi, dans les trois actes de continence pour lesquels on les cite toujours.

Voici où j'ai été bien criminel. Plus vertueux par un premier mouvement que de sens froid, je me suis demandé quelquefois à moi-même comment j'avais pu manquer une si belle occasion.

*
* *

Il y a une telle compensation de bien et de mal dans ce monde que je crois devoir mon bonheur à mille petites contrariétés. C'est peut-être comme cela que j'ai échappé à tant de dangers, et que je me porte si bien. Voici la liste de mes petits malheurs (1).

Quand j'ai eu une affaire décidée en ma faveur, le ministre était disgracié ou mon rapporteur venait à mourir. Quand je joue, je perds ou quand je gagne on me doit. Quand je réponds, on ne paie pas : c'est moi qui suis tourmenté pour cela.

Quand je faisais une entreprise à la guerre, un exercice à feu, une belle parade, une partie de chasse, ou quand je suis en voyage, ou à la campagne, ou quand je fais travailler sur mes deux montagnes, il pleut comme aujourd'hui, par exemple.

Quand il y a un bac à passer, il est toujours de l'autre côté. Je l'ai remarqué et fait remarquer cent fois. Quand mes chevaux sont commandés à la poste, on se trompe, on les donne à un autre.

Quand je dis qu'on mette mes chevaux pour sortir, mon cocher est à la messe ou l'on me dit que je ne l'ai pas dit. Quand je sors pour aller à l'heure précise où je l'ai promis, je rencontre dans la rue les déménagements de la Saint-Georges, comme hier ; pendant l'hiver,

(1) Voir *Annales*, IV, p. 65-70, une énumération de contrariétés de moindre importance que Ligne appelle « Mes misères ».

des chariots qui apportent de la glace ; du foin, pendant l'été ; des charrettes de bouchers pendant toute l'année, un enterrement, comme avant-hier ; des troupeaux de quatre cents bœufs de Hongrie ; du bois qu'on coupe devant les maisons, des chaînes devant celles de tous les sots présidents de nos dicastères et des paveurs qui obstruent tous les passages. Quand il fait froid, partout où moi seul je suis, il fume, jamais pour les autres. Quand il fait chaud, mes gens me donnent une veste piquée, un gros col et mon surtout ouaté.

Quand j'écris toujours avec des plumes détestables, comme on peut voir, mes volets se ferment par le vent comme à présent. Je crie : personne ne vient.

Quand je fais une petite dépense sur mes revenus échus et attendus, la négligence d'un banquier, la neige et les mauvais chemins qui retardent l'arrivée d'une diligence qui m'apporte de l'argent, me font manquer de parole et passer pour un fripon ou un insouciant.

Quand je veux être seul, et quand j'ai surtout un ouvrage intéressant à faire, j'entends assiéger ma porte fermée tous les matins hermétiquement, et la crainte pourtant de manquer à quelque bonne chose, me fait lever. Je l'ouvre. Qui est-ce ? Le plus ennuyeux de la ville qui vient chez moi faire heure.

A moins d'être seul à une chasse, comme par exemple, une fois sur les frontières de Hongrie et de Moravie où je tuai quatre cent trente-quatre lièvres dans un jour, je suis toujours celui qui tue le moins, quoique je sois de la seconde classe des grands tireurs. Cinquante sangliers viennent de droite et de gauche jusqu'à mon poste et rentrent dans le bois, entre moi et les deux voisins à qui je vois faire un feu d'enfer. Tous les rabatteurs aux petites chasses traquent de travers où je suis. Je tue cent pièces : les autres en tuent deux

cents à côté de moi. Jamais un daim, un renard, une bécasse. Tout cela passe aussi à mes voisins. Ils ont pitié de moi, ils changent, ma place devient excellente.

C'est à dix heures que cette chasse commence. De peur d'arriver trop tard, je me lève deux heures avant tout le monde. Mon postillon m'égare pendant la nuit, me verse, casse ma voiture. Je trouve un débordement et un pont brisé.

Je veux avancer un brave officier plein de talents et de blessures dans mon régiment, on me l'enlève dans un autre.

Sans faire ma cour, j'y vas pour la défaire certains jours d'obligation. On me donne une autre heure. Je fais attendre toute la cour qui me donne au diable et Leurs Majestés Impériales qui, à la vérité, ne me font pas plus mauvaise mine qu'un autre jour, en grognent entre elles.

Si je voulais voir celle que les souverains qui m'aimaient autrefois et aussi les commandants d'armée me feraient en passant, j'étais sûr de perdre ma peine. Ils regardaient et saluaient à droite quand j'étais à gauche.

Quand je joue la comédie, un chien paraît sur le théâtre : on bat des mains, on rit. Un enfant crie au parterre, une actrice se trouve mal dans la coulisse pour une chauve-souris, l'acteur avec qui je suis en scène reste court, le souffleur a une distraction, ma culotte se déchire comme l'année passée. On rit. L'actrice, par pudeur, ne sait ce qu'elle fait. Elle dit un mot pour un autre. On rit, on ne m'entend pas : on dit que je ne sais jamais mon rôle, quoique je n'y aie pas manqué le moins du monde.

Je suis gourmand. Je me sers comme par distraction le meilleur morceau. Un chien le prend sur mon assiette ou ma voisine me le demande de manière à ne pouvoir pas le refuser.

On annonce un ballet aux deux théâtres de la ville, ou l'un de ces petits opéras de sorcellerie chez Gasperlé, ou une pièce militaire et de cavalerie (1) chez Schikander. Je renvoie ma voiture. L'indisposition d'un acteur fait qu'on donne au lieu de cela une pièce qui m'ennuie. Il y a un grand souper. Je veux me mettre à côté d'une femme aimable qui même m'en prie. Une autre prend sa place. Je m'ennuie à mort. Je vois sur l'étiquette d'une bouteille, sur un beau collier d'argent : vin de champagne. Point du tout, c'est un petit vin blanc de Hongrie détestable.

Quand je vas au Prater tout le monde en revient. J'arrive trop tard partout.

Un homme me confie qu'il va se battre. Une femme qu'elle va voir son amant. L'un et l'autre en parlent à d'autres et croient que c'est moi qui l'ai dit. De peur de faire un commérage de plus en allant à la source, je passe pour commère.

Les battus à la guerre se disent malheureux. Ce n'est pas comme cela que je l'ai été, mais par hasard, trahison ou défiance, je n'ai pu battre, deux fois entre autres que c'était immanquable.

Sans être battu, j'ai été chassé, tourné, parce que je n'ai pas été soutenu, dans des postes intéressants où j'avais trop peu de monde, et où je perdis, avant de me retirer, à peu près tout celui que j'avais.

J'en ai vu louer à la guerre pour ce que j'avais fait : et remercier d'autres des services que j'avais rendus.

J'ai réussi quelquefois dans un autre genre où je m'en souciais très peu, et point où cela m'eût intéressé davantage.

Paul I^{er} a quitté notre alliance dans le moment où

(1) Le XXIII^e cahier commence ici.

je lui écrivais une lettre (1) qui aurait pu l'y retenir, car il eût été sûr de moi, sachant que je ferais valoir les Russes et que j'évitais l'aigreur, l'insolence et la jalousie de nos généraux. Ma lettre était dans son genre chevaleresque, et juste tout ce qui lui convenait, surtout en confiance. Je le priai de me demander à notre empereur pour commander les Autrichiens, avec ou sans Souvaroff, comme il aurait voulu et promettait non sur mon honneur, mais sur ma tête de battre les Français.

Voilà par exemple bien plus qu'une contrariété, mais un vrai malheur, car je suis sûr que cela aurait réussi.

Ce que je vais dire rentre dans le genre des contrariétés tout au plus, mais est extraordinaire.

L'archiduc Charles a perdu son titre et sa place au moment où il voulait que je fusse maréchal, et qui a contribué à la brouillerie avec ses deux frères.

Par une suite de la même disgrâce, l'archiduc Jean ne tient plus de sessions au conseil de guerre pour le moment. On devait traiter dans la première les affaires de Sidonie dont les biens sont du ressort d'un département du chef du génie qui est mon camarade en tutelle.

Un autre malheur encore. Le préfet d'Aix-la-Chapelle est amoureux précisément de l'hôtel que j'y ai et empêche, malgré la levée du séquestre, que la seule chose que je me suis réservée de tous mes biens ne soit vendue pour payer ici mes petites dettes qui en sont justement le prix qu'on veut m'en donner.

Encore une contrariété. Mon gilet de nuit est trop étroit, mon bras droit en est engourdi. Mes bottes me font mal. Mon uniforme est trop long, ma veste est trop large.

(1) Voir cahier XLVII, p. 374-375.

*
* *

J'avais autrefois une grande branche d'amusement aux réceptions des francs-maçons. On m'accordait les honneurs de maître écossais dans les provinces qui dépendaient de moi. On ne pouvait pas croire que je ne fusse qu'un apprenti, et même compagnon. J'y ai eu de rudes pénitences, comme de boire trois verres d'eau de suite, entre les deux surveillants pour leur avoir manqué, parce que souvent, étant ivres à force des santés d'usage, ils faisaient de fausses liaisons dans des harangues ridicules. On me jeta un jour sur les cadavres : c'est ainsi qu'on appelle les bouteilles vides. Je faisais quelquefois le chirurgien. Je piquais avec mon cure-dents et faisais boire de l'eau chaude, en faisant croire au récipiendaire que c'était son sang. On tua un jour innocemment, dans une de nos loges, un pauvre diable qu'un frère terrible qui n'était pas assez fort, laissa tomber dans un tournement entier qu'il fit faire à sa personne et dont il ne put jamais se remettre. Je ne faisais mourir personne que de peur par tous les tourments que je faisais éprouver. Les bancs sur lesquels je les élevais jusqu'au grenier les y faisant tenir par les cornes, les rames sur des baquets d'eau qui passaient pour la mer, et mille autres choses pareilles. Je faisais faire des confessions générales. Je faisais croire qu'il se passait des horreurs dont on nous a soupçonnés. Je faisais choisir parmi nous l'artiste du crime prétendu. Je mettais le courage à toute épreuve.

Mais voici ce qu'il y eut de pis, à une loge du duc de Luxembourg qui devint celle de M. le duc d'Orléans et, de proche en proche, celle de sa sœur Mme la duchesse de Bourbon, car nous avions déserté la première. Nous

recevions le prince de Pignatelli (1) à Moussau. Je ne savais pas qu'un glissoir depuis le haut du toit avait été placé pour le faire tomber sur le fumier qui était dans une cour. Cela m'embarrassa en passant. Je l'appuyai contre le mur, comme une gouttière. On l'y lança et cette chute perpendiculaire et très haute contribua, à ce qu'on dit, à déranger sa tête qu'il garda ainsi jusqu'à sa mort.

* * *

Le hasard ou l'espièglerie, comme par exemple, l'impératrice Marie-Thérèse une fois contribuait à me faire peur de mon père que je craignais, ainsi que j'ai déjà dit, comme le feu.

Un jour, dans une de nos assemblées maçonniques, la garde vint m'annoncer que mon général propriétaire est à la porte, et nous voilà tous en désordre courant pour l'aller recevoir. On s'était trompé, ce n'était pas lui.

J'étais aussi de la loge de la Persévérance à Paris que la Kreschin Potocka ayant sous elle Mme de Genlis avant qu'elle se donnât la peine d'être chrétienne et révolutionnaire, avait renouvelé non des Grecs, mais de la Pologne. C'est là que celle-ci faisait son cours d'hypocrisie, car il fallait qu'on rendît compte de quelque action de bienfaisance : et elle avait une manière lorsqu'elle était au pied du trône de raconter six fraises qu'elle avait données à une vieille femme malade qui prouvait déjà son goût pour la comédie. Le récipiendaire dès qu'on lui avait débandé les yeux devait dire si l'on ne savait rien contre la réputation des sœurs qui étaient présentes. J'ai été obligé, mais non sans rire, de leur donner un brevet de vertu.

(1) François PIGNATELLI, prince DE STRONGOLI (1732-1812).

* * *

Il y avait tant de petites pratiques, de précieux, de devises à prendre, de traits d'histoire à savoir, d'humanité à afficher, de connaissances à avoir et de petites manières que malgré nos belles écharpes gris de lin et argent, nos rubans, nos uniformes brodés avec des caractères, nous avons prêté au ridicule et on nous a fait tomber. C'était la seule arme dont on se servait alors en France et qui lui allait si bien. Elle était moins funeste que celles que la folie, la cruauté et la barbare philosophie a mises entre les mains de cette détestable, exécrable et abominable nation qui avait été si heureuse pendant cent cinquante ans.

* * *

C'est l'humeur, l'horreur et l'honneur qui m'empêchent d'aller dans ce pays qui a commencé à être tel qu'il est par erreur. L'ancien évêque d'Autun m'a fait dire vingt fois que pour le bonheur de tous les chiens d'amis que j'y ai laissés, tous coquins fort aimables, puisqu'ils arrangeraient mes affaires, je devais aller à Paris. Les remords qu'ils auraient dû avoir en me voyant les eussent empêché de m'y servir, et puis les souvenirs... cette place de Louis XV... le petit Trianon, grand Dieu !... et puis la crainte d'être interpellé par le grand homme d'Italie (mais le petit homme des Tuileries) qui, par ignorance ou impertinence, avec le ton niais de la bêtise des souverains, inséparable des trônes, m'aurait demandé peut-être si j'avais servi dans cette dernière guerre... il m'aurait été impossible de ne pas lui dire : Vous devez, au lieu que je vous vois, vous apercevoir que non.

* * *

J'ai manqué de périr à cette place de Louis XV, le jour que l'adorable reine commença son heureuse et malheureuse carrière. Pressé par la foule qui voulait éviter le seul carrosse qu'il y eût dans cette bagarre, celui de Mme de Langeau dans la rue de la Franche-Morue, je demeurai en équilibre un pied sur une borne, jusqu'à ce que n'en pouvant plus, je me jetai comme à la nage sur les têtes. Elles me portèrent ainsi jusqu'à ce que ceux qui étaient étouffés me firent en tombant une petite place.

* * *

Le lendemain j'allai voir cinq ou six cents de ces étouffés et écrasés dans le cimetière de la Madeleine. Il arrive souvent que par un contraste extraordinaire le rire échappe, au milieu de la plus grande tristesse, ou du plus horrible des spectacles. C'est ce qui m'arriva, lorsque je vis un beau M. de Lion, nous dit-il, qui vint demander à un commissaire si son oncle n'était pas là. — Je ne sais qui est votre oncle, lui répond-il, ma foi, cherchez si vous voulez. Ce monsieur qui espérait hériter apparemment tournait et retournait les cadavres, trouvait les physionomies dérangées, disait-il ; et nous dit, comme s'il avait cherché quelqu'un à l'Opéra : Il n'y est pas. Cela me fit encore rire, si bien que lorsque le commissaire me remarqua il me dit : Cherchez-vous aussi quelqu'un, monsieur ? Je ne pus m'empêcher de lui répondre que je n'étais pas un connaisseur, mais seulement un amateur. Les Français étaient en tout si comiques dans ce temps-là qu'on ne doit pas s'étonner si même dans les scènes les plus tragiques d'alors, il y avait le mot pour rire.

*
* *

Je me souviens d'avoir nommé Souvaroff avec qui je me serais bien arrangé, puisqu'il se serait souvenu peut-être qu'un jour qu'étant ivre qu'il tomba sur l'épaule de Catherine II, je l'apaisai en lui parlant des grands services qu'il avait rendus. Mais cet homme, le poison de l'histoire, qui ne dira que les grands résultats dus à la confiance qu'inspirait son nom, sa charlatanerie, ses manières extravagantes, sa dévotion, sa valeur et ses blessures, quand il avait bu un petit coup, était méchant. Il s'était aperçu que je n'étais pas en faveur, et avec la manière que je lui connaissais, il me dit devant bien du monde : Altesse, servez-vous toujours aussi bien Apollon et l'Amour? Je fus piqué de ce qu'il ne pouvait point nommer Mars, car il m'empêchait de le servir. Et quand il me dit, un moment après : Il y a bien dix ans que nous ne nous sommes vus. — Plus longtemps, lui dis-je, monsieur le maréchal, pas depuis le jour que vous partîtes du siège d'Oczakoff pour Kinbourn. C'était lui rappeler qu'il y avait été renvoyé de l'armée, en pénitence, pour une sottise qu'il avait faite, et qui nous coûta mille hommes dans un quart d'heure.

*
* *

On parle de guerre. Je suis assez bête pour m'en réjouir : et serais assez sot pour demander d'en être.

CAHIERS XXIV ET XXV

Pendant la guerre de la Succession de Bavière. — Une visite de Joseph II au camp du maréchal Loudon. — Quelques affaires du prince Charles. — Le chevalier de Lisle n'a pas de tact, mais il a du toucher. — Au théâtre de Versailles. — Projets de jardins. — Lettre enthousiaste à Charles après la prise de Sabacz. — Sous les canons de Choczim avec la gouvernante de Kaminiecz. — La vie dans les déserts de la Tartarie : au camp devant Ockzakoff. — Bon goût du prince Repnin. — Félicitations au duc de Richelieu. — Bonté du roi de Naples. — Le prince Louis est fait prisonnier dans le Tyrol.

On m'a montré ces jours-ci ces lettres qu'on va lire qui ont été trouvées dans d'autres papiers et que j'ai fait copier ici, parce que cela a rapport aussi à la vie que je menais (1).

(1) La guerre dite de la Succession de Bavière venait d'éclater entre la Prusse et l'Autriche. L'armée autrichienne était divisée en deux corps, l'un commandé par Joseph II et le maréchal Lacy, l'autre par le maréchal Loudon. Le prince père servait avec ce dernier, son fils travaillait à fortifier les positions du corps de Lacy, derrière les rives escarpées de l'Elbe.

Ces lettres ont été publiées par Lucien PEREY dans son *Histoire d'une grande dame au dix-huitième siècle, la princesse Hélène de Ligne*. Paris, s. d., in-8°, lettre I, p. 218-222, mais suivant sa méthode cet auteur a multiplié les corrections et les coupures. Il présente le premier *post-scriptum* comme une lettre séparée, en la datant de « Bezesnov, ce 5 juillet », et le second de même en mettant simplement « juillet ».

La note qui précède la première lettre « On... je menais » est écrite en marge par Ligne.

PREMIÈRE LETTRE

De mon Quartier général de Bezesnow,
ce 26 juin 1778.

« Eh bien, mon génie, tu te fortifies donc toujours et tu ne te fortifies pas dans ta considération pour le génie de notre génie. J'ai beaucoup de peine, moi, à me fortifier contre l'ennui.

« L'empereur est venu ici faire ce qu'on peut bien appeler ses embarras. Il dit qu'il souhaite la guerre et qu'il ne la croit pas. — Qui veut parier, nous a-t-il dit l'autre jour? — Tout le monde, a dit le maréchal Loudon, toujours de mauvaise humeur. — Ce n'est rien dire, tout le monde. — Mais moi, par exemple, a dit le maréchal Lacy. — Combien? a dit l'empereur qui s'attendait à une proposition d'une vingtaine de ducats. — Deux cent mille florins, a dit la maréchal. L'empereur a fait une mine diabolique et a senti que c'était une leçon publique. Il a été très aimable pour moi. Il craint toujours qu'on ne fasse le docteur avec lui. Il a été content de mes troupes et m'a dit tant de bien de vous, mon cher Charles, qu'il a vu travailler comme une merveille. Le voilà parti. Je le vois encore de ma fenêtre.

« Je ris de moi et des autres quand je pense que point apprécié, je trouve que je vaud mieux qu'on ne croit. J'exerce ici chaque peloton moi-même. Je m'égosille à commander six bataillons à la fois. Il n'y a pas ce qu'on appelle en Bohême un kaloup, la plus mauvaise baraque, où il y eût seulement quatre soldats que je n'aille visiter pour goûter leur soupe, leur pain, peser leur viande pour voir si l'on ne les trompe pas. Il n'y

en a pas un à qui je ne parle, à qui je ne fasse avoir des légumes, à qui je ne donne quelque chose ; pas un officier à qui je ne donne à manger et que je ne tâche d'électriser pour cette guerre-ci.

« Mes camarades ne font rien de tout cela : et c'est très sage à eux, car on ne leur en sait pas mauvais gré. Aucun ne se soucie de la guerre. Ils tiennent les propos les plus pacifiques vis-à-vis des jeunes gens qu'ils veulent rendre avec le temps aussi zélés et bons généraux. C'est encore très bien. Ils seront maréchaux plutôt que moi et ce sera aussi très bien.

« Il y a six semaines que je n'ai parlé français, mais, en revanche, pour me payer d'un ennuyeux dîner, en sortant de table, on tire une trentaine de pieds à la fois pour me faire la révérence. Tu as des voisins et je n'ai qu'un capucin que je fais traquer dans les joncs pour des hirondelles de mer (1).

« Si un officier d'infanterie peut saluer un officier du génie et du génie en travail, je t'embrasse, mon garçon. Je suis charmé que tu te fasses du mérite à faire de mauvais ouvrages. Adieu, mon excellent ouvrage. Adieu, chef-d'œuvre presque comme Christine. »

« *P.-S. à la même première lettre.* — J'apprends dans ce moment que le maréchal a demandé, le jour de la Saint-Jean, à l'empereur ce qu'il venait de répondre à la lettre du roi de Prusse qu'il a reçue ce jour-là. Je l'ai mis au pied du mur, dit-il. Je lui ai représenté que la saison s'avance, que je voulais avoir des leçons d'un si grand maître. Quand croyez-vous, mon cher maréchal, que j'aurai sa réponse. Celui-ci a compté sur

(1) Le passage « Tu as des voisins... de mer » est supprimé par Perey.

ses doigts et a dit : dans six, non, dans huit jours, Votre Majesté l'aura, mais c'est lui qui vous l'apportera lui-même. J'apprends en même temps qu'il entre en Bohême. C'est le 25 de juillet. Le compte est juste. Tant mieux. Je reçois l'ordre de marcher avec tout mon corps.

« *Autre P.-S. à la même lettre.* — Comme je ne vous crois pas encore revenu de Pardulitz à votre armée, il faut que je vous en donne des nouvelles. On est venu faire rapport à l'empereur que le roi débouchait sur je ne sais combien de colonnes. Il a été au grand galop à la redoute n° 7 et a demandé vingt fois : « Où est le maréchal » qui, au pas, pour la première fois de sa vie est arrivé. — Eh bien, feld maréchal, je vous ai fait chercher partout? — Eh bien, sire, voilà le roi. — Votre grande lunette? Oh ! le voilà lui-même. Je parie, grand cheval anglais, peut-être son Anhalt, voyez. — Cela se peut, mais ils ne nous battront pas tout seuls. Voyons plutôt la force des colonnes. Oh ! en voilà une sûrement de dix mille hommes, entre autres. — Ils vont donc nous attaquer? — Peut-être, quelle heure est-il? — Onze heures. — Ils ne seront formés que dans deux heures. Ils feront la cuisine. Nous aussi. Ils n'attaqueront pas Votre Majesté aujourd'hui. — Non, mais demain? — Demain? Je ne le crois pas. Après-demain non plus, ni de toute la campagne.

« Vous reconnaissez bien là le genre froid et un peu amer de notre bon maréchal, ennuyé de ce qu'on veut se mêler à tous moments de ses affaires et l'inquiétude de l'empereur qui, dans ces occasions-là, sent que tout cela est trop fort pour lui. »

SECONDE LETTRE

A Versailles, ce 10 décembre 1780 (1),

« N'est-ce pas, mon cher Charles, que c'est bien drôle d'être marié? Tu t'en tireras toujours bien. On l'est plus ou moins selon l'occasion. Il n'y a que les sots qui ne sachent pas tirer parti de cet état. En attendant, tu as une très jolie petite femme qui, sans te déshonorer peut être ta maîtresse. Quoique nous nous appelions vous et moi, et tous de père en fils, Lamoral, sans que je sache si c'est un saint, je ne suis ni assez moral, moraliste et moralisateur, pour prêcher et me moquer de ceux qui ne croient pas à ma moralité, mais elle consiste à rendre tout le monde heureux autour de moi. Je suis bien sûr que c'est la vôtre aussi.

« Sans avoir un régiment de principes, en voilà un des quatre ou cinq que j'ai pour la seconde éducation, comme pour la première je vous disais que d'être menteur et poltron me feraient mourir de chagrin. Assurément, mon garçon, tu as bien saisi cette courte leçon.

« Eh bien, nous avons donc des affaires à présent? Prends tant d'argent que tu en as besoin, et que mes gens d'affaires en ont ou prendront. En voilà une finie.

« La reine dit qu'elle fera aller mon affaire de Kœurs. Et quand je lui dis que mes affaires de cœur réussissent bien sans elle, elle me dit que je suis une bête. Si mon Charles l'avait entendue il aurait été un flatteur pour la première fois de sa vie (2). Kœurs fini, voilà donc deux affaires qui le sont.

(1) PEREY, *Ibid.*, p. 268-271, mais datée de « Versailles, 10 septembre ».

(2) Perey supprime « Si mon Charles... vie ».

« Ton oncle, l'évêque de Wilna (1) qui croit que vous ou moi nous serons peut-être un jour roi de Pologne, veut que nous ayons l'indigénat. Nous l'irons chercher. Autre affaire finie.

« Notre tante des Tuileries veut que votre femme ait le tabouret, s'il lui prend fantaisie d'aller à Versailles, et que pour cela je vous cède la grandesse. J'ai déjà écrit au roi d'Espagne pour cela, au ministre et parlé à l'ambassadeur. Quatrième affaire finie, quitte à m'enrhumer pour être obligé de descendre à la porte de la cour, où entrent seulement les carrosses des grands d'Espagne, comme au Luxembourg et ailleurs.

« Voici deux branches d'économie pour moi : le jouer et le coucher qui ne me coûtent rien. Ce qui me coûte le plus c'est d'entendre dire tant de sottises aux gens d'esprit ; entendre parler guerre aux faiseurs qui n'ont jamais fait que l'exercice, encore très mal ; désintéressement aux femmes qui à force de tourmenter la reine, mille fois trop bonne, et les ministres, attrapent des pensions ; et sentiment à d'autres qui ont eu vingt amants ; et puis les intrigants, les importants et les méchants ! Cela me fait faire quelquefois du mauvais sang, mais un quart d'heure après je n'y pense plus.

« Notre De Lisle n'a pas de tact, comme vous savez, mais il a du toucher malheureusement. Hier, un dimanche que tous les plus illustres ennuyeux de la France font leur cour chez les Polignac, après dîner, à la reine, De Lisle perce la foule des cordons bleus et des maréchaux de France, prend la robe de la reine et dit : « J'avais raison. C'est brodé. Comme on travaille aujourd'hui ! » J'étais mort. Je ne savais où me cacher pour elle et pour lui. Cela m'a rappelé ce que vous et

(1) Ignace MASSALSKI, prince-évêque de Wilna.

moi nous avons remarqué chez le roi de Pologne, lorsque étant derrière lui qui regardait des estampes, il tournait celle dont il ne voulait plus et que le roi regardait encore (1).

« Veux-tu encore une bêtise de moi reconnue pour telle par toute la famille royale? Vous savez où je suis sous sa loge au parterre du spectacle de la ville. Vous connaissez le miroir de *la fausse magie* (2). A la fin de la pièce il faisait un froid terrible. Le roi s'en plaignait ainsi qu'à du froid des acteurs. — C'est, lui dis-je, que le dénouement est à la glace. Les deux frères, entre autres, m'ont hué tout haut pour cette platitude.

« C'est une vie charmante pour moi que celle de Versailles : vraie vie de château.

« J'embrasse votre femme et votre mère pour avoir eu l'esprit de me faire un Charles comme toi.

« P.-S. — A propos, j'ai déjà dans la tête un bosquet pour mon Charles, une fontaine qui portera le nom d'Hélène et un berceau de roses pour leurs enfants. Je vais y travailler dès que je quitterai Versailles

(1) Perey supprime : « Notre de Lisle... encore. »

(2) *La fausse magie*, opéra de Grétry, paroles de Marmontel, représenté pour la première fois sur le théâtre de la Comédie-Italienne, le 1^{er} février 1775. Malgré les charmes de la musique l'ensemble du spectacle fut fort mal reçu. Grimm dans sa correspondance du mois de mars 1776 parle des changements apportés par Marmontel : « Il a changé le dénouement, supprimé le miroir magique et tout ce qui s'ensuit. » Quoique ce dénouement ait beaucoup mieux réussi que le premier, l'opéra n'a pas eu tout le succès qu'il semblait promettre.

Dans ses *Mélanges*, XXVII, p. 8. Ligne écrit : « Je trouve ici [dans la *Correspondance littéraire* de La Harpe], deux petites bêtises que j'ai dites, mais que d'autres auront dit vraisemblablement. La première c'était à la reine, au théâtre de la ville à Versailles où j'étais dans le parterre près de la loge. Il y avait outre cela, pour justifier cette platitude, qu'il faisait un froid terrible et que les acteurs jouaient froidement la scène de la glace. »

pour aller vous dire à vous tous *tutti quanti* que je vous aime de tout mon cœur. »

TROISIÈME LETTRE (I)

De notre Quartier général de Potemkin, d'Élisabeth Gorod.
ce 12 mai 1788.

« Que te dirais-je, mon cher Charles que tu ne saches que j'ai éprouvé, en recevant une lettre de Sa Majesté pleine de bonté et de grâce. Elle te vaut mieux que tous les parchemins, nourriture des rats, les titres, les diplômes, les patentes. Il y a des expressions si touchantes pour nous deux que, quoique je commence à être un peu grand pour pleurer, il m'a été impossible de m'en empêcher toutes les fois que j'ai voulu lire cet article. Et tous les généraux, officiers, Circassiens, Zaporogues (2), Tartares, Cabardiens (3), Allemands, Russes, Cosaques, etc., sont venus en foule, chez moi, me dire des choses charmantes que je n'oublierai jamais.

« Le père et l'ami le plus tendre de mon Charles ont sûrement été bien touchés de l'honneur que tu t'es fait et qui est bien plus que je n'ai fait toute ma vie, mais le général Ligne a diablement souffert.

« Pouvez-vous vous imaginer, mon garçon, le beau moment que c'eût été pour nous deux, si j'avais été le premier que tu eusses aidé à grimper le parapet, où vous (4) êtes arrivé avant tout le monde.

« Mon Dieu ! comme on est bête de loin ! Moi qui

(1) L. PEREY, *Ibid.*, p. 340-346.

(2) Cosaques de la mer Noire.

(3) Habitants du versant nord du Caucase qui n'étaient pas encore sujets russes à cette époque.

(4) Perey a corrigé « vous » en « tu ».

avec sens froid t'aurais vu à Hünnergasser ou à Nîmes recevoir un bon coup de feu dans le bras ou dans quelqu'une de tes superfluités de chair (1), je suis inquiet comme une femme. De cet état à celui de ministre il n'y a pas beaucoup de distance à la vérité. Mais cependant je me suis arrangé avec quelques régiments de cheval-légers pour une bonne charge bien vigoureuse. Je n'en ai jamais faite qu'à la tête de dix houlans contre cinq ou six houzars prussiens ivres. Vous m'avouerez que ce n'est pas là l'action la plus mémorable de ce siècle. Je ne veux pas m'enfermer dans ces carrés où l'on se met comme dans une boîte, d'où l'on ouvre une porte pour entrer et sortir.

« On commande toujours quand on en a envie un jour de bataille, de façon que je suis bien sûr que sans avoir un corps, il n'arrivera que ce que je voudrai où je serai. J'ai déjà appris tout ce qu'il me fallait pour cela et commence à entendre beaucoup de russe.

« Crois-tu, mon cher Charles, à présent que j'ai eu raison, de te vouloir toujours dans le génie? Le génie a voulu aussi être dans vous et je le savais. Mais ne seriez-vous pas blessé un peu aussi, par hasard, quoique vous ne me l'écrivez point? Ne laissez jamais partir un courrier de Sa Majesté pour moi, sans une lettre. Mille choses à mon camarade Rouvroy (2), dont j'envie le sort et la blessure. Ce pauvre Poniatowsky (3)! Je tremble qu'il ne prenne le chemin de son père. Il y est bien pour la valeur, l'esprit militaire, l'attachement personnel à Sa Majesté, la générosité, etc., mais qu'il

(1) Perey a supprimé « ou dans... chair ».

(2) Théodore, baron DE ROUVROY (1727-1789), feldzeugmeister avait été blessé à la poitrine.

(3) Joseph PONIATOWSKY, alors lieutenant-colonel et aide de camp de l'empereur d'Allemagne.

n'y soit pas pour le malheur. Embrassez-le pour moi.

« Sais-tu (1), mon ami, qu'avec bien de l'économie pourtant, j'ai l'air d'un satrape de l'Orient, avec mes dromadaires, un chameau, mes buffles (2), mon troupeau de bœufs, soixante-dix chevaux et le diable en hommes et en bêtes?...

« Écris-moi souvent, je te prie, je t'en conjure encore, et conserve mon Charles pour le meilleur de ses amis qui est devenu son admirateur. Il faut que j'y revienne encore. Songez-vous combien je suis fier de ce que vous avez fait.

« L'empereur aura reçu à peu près en même temps une lettre où je lui disais que vous valiez bien mieux que moi, et que je lui prédisais que tu lui serais un jour bien utile.

« On a, par maladresse, négligé le temps d'attaquer Choczim, où je comptais aller. Je tâcherai de me procurer un peu de plaisir et d'honneur au retranchement d'Oczakow dans une quinzaine de jours.

« Nassau commande quatre-vingts bâtiments à rames pour battre la forteresse, du côté de la mer.

« Adieu, cher chevalier de Marie-Thérèse, qui l'as été d'une manière si brillante. Je t'embrasse et t'aime comme on ne peut pas aimer. »

QUATRIÈME LETTRE (3)

De notre Quartier général du maréchal Romanzow, en Pologne,
ce 8 juin 1788.

« Si vous me demandez, mon cher Charles, comment je me porte, je vous dirai toujours de même. Je cours

(1) Perey supprime « Sais tu... peut pas aimer ».

(2) « un chameau, mes buffles », en marge.

(3) PEREY, *Ibid.*, p. 346-348. Cet auteur a supprimé le passage relatif à Israël.

les armées, les maréchaux pour leur faire faire quelque chose. Le diable s'en mêle malgré tous leurs signes de croix à la russe. Voici ce que j'ai fait de mieux. C'est de partir de chez ce persifleur, complimenteur, mon admirateur, dit-il, pour Kaminiecz. Oh ! si j'avais encore un cœur ! comme je serais amoureux ! La gouvernante (1), cette superbe Grecque connue et admirée de toute la terre, m'a mené en berline à la demi-portée de canon de Choczim qui en a tiré quelques coups au-dessus de notre tête.

« Je vous avoue que j'ai eu plus envie de la reconnaître et trouver son faible pour l'attaque, que celui de la forteresse. Je loge chez elle. Mais quel sabbat d'enfer ! Un bruit de chaînes toute la nuit. J'ai cru que c'était des revenants. C'en était aussi, car ils revenaient sans cesse sur leurs pas, pour faire tout l'ouvrage de la maison. Le mari, commandant de Kaminiecz, n'est servi que par des gens condamnés aux travaux. Quel contraste de ces mines de scélérats avec la beauté à qui, à coups de bâton, ils prodiguent leurs soins. Jusqu'au cuisinier, c'est un galérien. C'est économique, mais affreux. Oh ! la bonne chose ! Voici Ismaël, ce drôle de corps, si jeune, si enfant, si neuf, pris dans une de nos affaires (qui m'amuse et que je sers plutôt qu'il ne me sert), qui, en mettant mon sabre sur le clavecin vient d'en jouer presque toute la gamme. Oh ! quelle drôle de mine il fait ! Bon, le voilà qui pour me donner un fauteuil transporte la harpe de Mme De Witt qui m'a donné sa chambre : et il en tire des sons. Il rit, il

(1) Sophie DE WITT (1766-1822), fameuse sous le nom de « la Belle Fanariote », épouse du général Joseph De Witt, gouverneur de Kamenetz-Podolsk, fut chargée de missions politiques par Potemkin. Elle devint en secondes noces (1798), la comtesse Stanislas POTOCKI.

saute, il touche aux tables. Il croit que tout en rend et que ce vieux château est enchanté.

Je souhaite, cher Charles, qu'Oczakow (car je retournerai à Potemkin, pouvant encore moins faire de cet homme-ci), me procure quelque chose de glorieux dans ton genre. Tu me feras tuer, car je veux que tu aies un père digne de toi. *Tu as pensé à moi* (1), tu es sublime et touchant. Tu as travaillé pour moi. Je vais travailler pour toi. Je t'envoie un tendre bonjour de cinq ou six cents lieues.

CINQUIÈME LETTRE (2)

Du camp des déserts de la Tartarie,
ce 30 juillet, devant Ockzakoff.

« Je placerai ton officier prussien. Je ne puis faire avancer le prince Potemkin jusqu'au Liman, mais je puis avancer des officiers. J'ai fait des généraux, des majors, etc. Tu as fait la moisson de lauriers, toi, tu te moques de cela.

« Toujours la même inaction, par un tiers de peur, un de malice et un d'ignorance. Je voudrais avoir, au bout de la guerre, le quart de ta gloire de cette campagne. Tes lettres sont braves et gaies comme toi. Elles ont ta physionomie. Je suis obligé de me coucher pour un orage affreux. Un nuage crevé en l'air au-dessus du camp inonde les deux jolies petites maisonnettes que j'ai sous une tente turque immense, de manière que je ne sais où mettre les pieds. Oh ! oh ! on vient

(1) Le prince Charles avait annoncé à son père la prise de Sabacz, en ces termes : « Nous avons Sabacz. J'ai la croix. Vous sentez bien, papa, que j'ai pensé à vous en montant le premier à l'assaut. » Voir la lettre du prince à Joseph II, d'Élisabeth-Gorod, le 8 mai 1788.

(2) PEREY, *Ibid*, p. 348-353.

me dire qu'il y a un major tué dans la sienne par la foudre. Elle tombe presque tous les jours au milieu de nous. Attrape qui peut. L'autre jour on a coupé le bras à un officier de cheveau-légers pour une morsure de tarentule. Pour les lézards, personne ne peut mieux assurer que moi qu'ils sont amis de l'homme, car je vis avec eux, et m'y fie plus qu'à mes amis de ce pays-ci. Quelquefois, j'entends un peu de vent. Je fais ouvrir mais refermer bien vite ma tente. C'est comme si ce vent passait au-dessus d'un brasier. Oh ! nous jouissons de tous les agréments possibles !

« Veux-tu (1) savoir une marque de bon goût du prince Repnin ? Tu sais l'usage de ce service-ci : la bassesse des inférieurs et l'impertinence des supérieurs. Quand le prince Potemkin fait un signe ou laisse tomber quelque chose, vingt généraux sont à terre. L'autre jour, sept ou huit veulent débarrasser le prince Repnin de son surtout. — Non, messieurs, leur dit-il, le prince de Ligne s'en chargera, et il m'appelle pour cela. Bonne leçon ! Ils ont plus de délicatesse dans l'esprit que dans le cœur. Ils l'ont sentie.

« Du reste je fais le malheureux, mais Sardi (2) est ici avec un orchestre excellent et cette musique que vous connaissez où il y a trente *ut*, trente *ré*, trente, etc. Nous n'avons quelquefois point de pain, mais des biscuits et des macarons. Point de pommes ni de poires, mais des pots de confiture. Point de beurre, mais des glaces. Pas d'eau, mais toutes sortes de vins. Point de bois pour la cuisine, quelquefois, mais des bûches d'aloès à brûler et sentir. Mme Michel Potemkin, extrêmement belle. Mme Skawrowsky, autre nièce du vizir

(1) Ici commence le XXV^e cahier.

(2) Joseph SARTI (1730-1802), compositeur italien, appelé par Catherine II à Saint-Pétersbourg.

ou du patriarche Potemkin (car il arrange sa religion), charmante aussi. Mme Samoiloff, autre nièce qui est encore plus jolie. L'autre jour, je joue pour elle, dans ces déserts, un proverbe. Elle y prend goût et me dit : arrangez encore une énigme pour moi (1).

« J'ai recommandé au prince un animal que m'a envoyé un sot. L'un s'appelle Marolles (2) et l'autre est M. de La Fayette qui me le recommande comme chef du génie destiné à prendre Oczakow. — Bonjour, général, lui dit-il en entrant. Je vous aurai cela dans quinze jours. Avez-vous ici quelques livres? Connaissiez-vous en Russie ceux d'un M. de Vauban et d'un certain Coëhorn (3)? Je veux m'y remettre un peu avant de commencer.

« Jugez de l'étonnement de Potemkin. — Quel homme! me dit-il. Je ne sais pas s'il est ingénieur, mais je sais qu'il est Français. Questionnez-le un peu. C'est ce que je fis et il m'avoua qu'il n'était qu'ingénieur des ponts et chaussées. Le baron de Stad, qui dis-

(1) Ligne a adressé une longue épître amoureuse à Mme Élisabeth de Samoiloff au fort d'Élisabeth-Gorod, dont voici les derniers vers :

Dans nos tristes déserts sans bois
Où nous cacher aux yeux profanes?
N'importe, mon Élisabeth,
Peuillons ce pauvre Élisabeth...
Et quand tantôt tous vos maris
Par le chaud seront assoupis
Alors, ma trop belle inhumaine,
Allons nous aimer dans la plaine.

Mél., XXI, p. 295-297. Voir aussi, *Mél.*, XIII, p. 349-350, une autre épître à la même « au moment de la quitter pour aller au siège d'Oczakow. »

(2) MAROLLES, capitaine du génie en réforme, protégé par La Fayette. Voir L. PINGAUD : *Les Français en Russie*, p. 138, et *Mémoires* de Roger DE DAMAS. Paris, Plon, 1922, t. I, p. 57.

(3) MENNO, baron DE COËHORN (1641-1704), ingénieur militaire, rival de Vauban, défendit Namur contre celui-ci.

pute à Vigé les aveux difficiles (1), fait ici mon bonheur. Il est bien Français aussi, celui-là, contrariant le prince, déplaçant à tout le monde, faisant des vers charmants, détestant la pétulance de Roger avec qui il est toujours en querelle, et en m'assurant qu'il meurt de peur, il va bien aux coups de canon. Voyez, me dit-il, comme nature pâtit, mon cheval en tremble lui-même et n'aime pas plus la gloire que moi.

« Nous avons un autre personnage ridicule comme son nom qui est Gigandé, lieutenant des gardes de l'abbé de Porentruy. Hier, on l'a volé. Furieux, dit-il avec son accent suisse, je me lève, je m'émorge les pieds pour aller tout de suite faire mes plaintes à un chénéral, et il me dit : si c'est un soldat je vous le ferai rendre, mais si c'est un officier ce sera difficile.

« Un Français encore qui s'appelle M. Second vint me consulter sur une affaire qu'il avait, car, me dit-il, monsieur, je vois bien qu'il faudra se battre. Je l'assurai que s'il en parlait comme cela à tout le monde il n'aurait pas besoin d'un homme de son nom. C'est bon et bête, n'est-ce pas?

« Voulez-vous savoir un de mes plaisirs innocents? Je mets mes dromadaires sur le chemin de la troupe dorée, quand par hasard Malborough s'en va-t-en guerre : l'autre jour deux ou trois généraux à bas et l'escadron d'escorte, moitié culbuté, moitié au diable.

« Ah ! Charles, quand nous reverrons-nous à Stamboul ou à Belœil? Si l'empereur et mon maréchal russe ne voulaient pas faire des compliments pour passer la Save et le Bog, comme pour passer à une porte, nous

(1) Louis-Jean-Baptiste-Étienne VIGÉE (1768-1820), frère de M. VIGÉE-LEBRUN, auteur de la comédie en un acte et en vers *Les aveux difficiles* (1783), dont il avait volé le titre et le sujet au baron d'ESTAT.

culbuterions la Sublime-Porte et nous nous trouverions où j'ai dit. Alors, cher Cinéas, etc. En attendant, aimons-nous toujours n'importe partout où nous serons. »

SIXIÈME LETTRE (I)

Vienne, ce 25 novembre 1790.

« Tu me fais donc finir la guerre comme je l'ai commencée, en mourant de peur pour les jours du plus intrépide des mortels, de joie de t'avoir fait, d'attendrissement de ce que tu fais et de regret de n'avoir jamais approché de ton mérite en tous genres, mon cher Charles. Malgré ces quatre morts-là, je vis fort bien, et le plus heureux des hommes, de ce que je vas te revoir. Oh ! mon Dieu, bon Charles, brave Charles ! quelles peines tu m'as données ! C'est moi qui joue toujours gros jeu. Si l'on t'avait néboissé (2), comme quelquefois pendant deux ou trois nuits surtout, j'y pensais au lieu de dormir ; dis-moi, je te prie, ce que j'aurais fait au monde. Si j'avais pu y survivre, aurais-je été une minute sans me reprocher la force et la faiblesse que j'ai employées à ne pas m'opposer à ton départ.

« Dieu (3), Dieu, Dieu, cher Charles, tu reviens, toi, mais moi je n'en reviens pas. Je te jure qu'avec le bonheur que tu as eu à échapper à de pareils dangers, tu seras immortel au physique comme au moral. Je ne sais pas comment je ferai pour t'embrasser, où je me mettrai, où ira ton grand nez, et où je fourrerai le mien, comptant baiser aussi ton genou blessé et me mettant peut-

(1) PEREY, *Ibid.*, p. 394-395. S. Ligne a ajouté en marge « après l'assaut d'Ismaël ».

(2) « Coupé la tête », expression turque.

(3) Perey fait de cette fin de lettre une lettre distincte.

être à genoux moi-même devant toi, ou devant le ciel, quoique je n'en aie pas l'habitude.

« Arrive, mon Charles, tu auras un beau moment. Je crois que tout le monde est ton père, car tout Vienne est pour la première fois dans l'enthousiasme. Oh ! cher Charles, que je t'aime.

Au plus brave et plus joli des volontaires (1).

« Pour vous, cher duc, je ne travaillerai pas à vous exprimer ce que j'ai éprouvé aussi à votre égard. On n'a jamais été plus petit-fils du maréchal de Richelieu. On n'a jamais été un plus charmant et intrépide compagnon d'armes. Vous et Charles avez également contribué à l'honneur l'un de l'autre. Sûrs de votre estime naturelle, vous cherchiez tous les deux à l'augmenter. Quel bonheur pour moi, cher duc, de vous savoir plein de vie et de gloire, et de vous avoir aimé tendrement, aussitôt, presque, que vous êtes venu au monde, dont vous êtes déjà l'ornement.

« Que je vous conte donc, oh mon Dieu, le bon homme que le roi de Naples ! Il m'a embrassé dix fois, c'est-à-dire toutes celles qu'il me rencontrait au bal chez son ambassadeur Gallo, et me menait à tout le monde, en disant : *Suo figlio ! Ah ! bravo juvene ! è ferito* (2). »

*
* *

Voici une lettre du caporal d'ordonnance de Louis, le jour qu'il fut pris. Elle est claire et intéressante. C'est par là que j'ai appris ce qui lui est arrivé. Il est à moitié rassurant. Il s'appelle de Villay.

(1) Armand-Emmanuel-Sophie-Septimanie DUPLESSIS, duc DE RICHELIEU (1766-1822).

(2) « Son fils, ah le brave jeune homme ! Il est blessé ! »

« Mon Prince,

« Pénétré de la plus vive douleur, je me charge, avec regret, de vous faire part du malheur qui vient d'arriver au prince votre fils, mon protecteur et bienfaiteur. Sony, valet de chambre du prince, m'ordonne de sa part de vous mander que le 30 avril le prince fut détaché avec trois compagnies qui étaient le major Tiroux (1) et Casier (2) pour une expédition. Après trois postes différents emportés sur les Français, l'on resta dans une position très épineuse, n'ayant pu y parvenir que par un sentier où à peine un homme pouvait passer à la file l'un de l'autre.

« M. le lieutenant-colonel qui commandait ce corps détaché, croyant l'ennemi en déroute et dispersé, fit reposer sa troupe. Quatre compagnies de grenadiers français étant venus au secours de leurs fuyards chargèrent avec succès nos gens qui, ne pouvant se mettre en bataille, furent contraints de se retirer de la même manière qu'ils étaient avancés. Le prince qui fermait le défilé fut obligé de se rendre à un sergent français qui a eu tous les égards possibles pour lui. Et moi qui n'avais au monde que le prince pour soutien, j'espère que vous n'abandonnerez point un infortuné à qui vous avez eu la générosité d'accorder votre protection pendant le siège de Valenciennes.

De Molls en Tyrol.

Ce 2 mai 1799. »

(1) Thomas TIRoux, officier wallon au régiment de Ligne.

(2) Christian CASIER, officier wallon au régiment de Ligne.

CAHIER XXVI

Une orgie à Mousseaux. — En cabriolet. — Ligniana. — Juge d'honneur. — Propos sur le cimetière des Camaldules. — Considérations politiques. — Le général Funck. — Propos de soldats français sur Napoléon.

Ai-je raconté (je ne crois pas car c'eût été autant du cynisme à le dire qu'à le faire) (1) une expérience qu'on fit à Mousseaux (2) (en voilà la seule orgie) sur ma

(1) *Variante B.* « A propos de punch je ne puis pas m'empêcher de m'accuser de mes horreurs. La moindre fut à Ens chez le prince Louis d'Arenberg où nous en buvions dans une de ses bottes et où, nous servant autrement de l'autre, puisque nous avions brisé faïences, verres, flacons, bouteilles, etc. Voilà la seule orgie que j'ai faite excepté celle dont je vais rendre compte en rougissant. Je ne me suis jamais donné la peine de me faire une réputation de vigueur. Un jour qu'on m'insultait trop je dis : « Messieurs, examinez-moi à Mousseau, chez M. le duc d'Orléans. » Des connaisseurs s'y rassemblent, le maréchal de Ségur, MM. de Thiers d'Asson, d'Étoilen, etc.

Une demoiselle qui devait être de la moitié de la preuve et de l'épreuve se place sous ce rapport. J'ai le maintien et l'attitude de la circonstance. On me plaisante, on me chatouille, on me regarde. Toujours ferme, inébranlable. Conflans me propose d'avaler du punch dans un de ces rafraîchissoirs où l'on met les verres. Mes mains occupées à serrer la beauté ne peuvent pas me servir, il me le verse et continuant ma position je finis enfin cette abominable journée en achevant mon abomination à la grande admiration de tous les spectateurs et à leurs applaudissements redoublés.

Lecteurs ! si jamais il s'en trouve, pardonnez à ce qui ne fut pas tant un acte de libertinage (car on ne put jamais m'en accuser) que d'une exagération de philosophie cynique à laquelle je ne me suis jamais livré ni avant, ni après. »

(2) Mousseaux ou Monceau, maison de campagne du duc d'Orléans à l'extrémité du faubourg du Roule et touchant le mur dit « des fermiers généraux », avec vue sur la campagne. Le parc Monceau n'occupe aujourd'hui qu'une partie de l'ancien jardin de Monceau.

présence de corps et d'esprit. Les juges en étaient le maréchal de Ségur (1), MM. de Thiers d'Asson, de Fréhaut, Stainville et autres gens sérieux. Pendant l'acte qui sanctionnait ces deux forces ensemble, Confians me versa un grand bocal de punch. J.-J. Rousseau, vos *Confessions* sont mieux écrites, mais ne sont pas si piquantes que celles-ci, car excepté vos deux ou trois crimes qui sont des mensonges sur votre compte que vous avez imaginés par singularité, le reste en vérité est trop innocent.

*
* *

Je n'ai jamais aimé à perdre mon temps à Paris à faire toutes ces toilettes différentes depuis celle du cabriolet où je n'ai jamais donné. Je revenais d'Autriche, Prusse, Pologne et Russie et en entrant dans mon hôtel du Parlement d'Angleterre où je logeais, le prince de Nassau qui me voit me propose d'aller dans son cabriolet voir nos meilleures connaissances en hommes, femmes et filles. Je lui dis : « Je parie que vous allez me verser, moi qui viens de faire deux mille lieues sans que cela me soit arrivé. » Je n'aime pas ce genre de voiture. J'y monte pourtant, et un quart d'heure après m'arriva ce que je craignais.

*
* *

Je suis le seul officier général à qui M. de Loudon, qui était si prompt à être mécontent de tous ceux qui étaient sous ses ordres, n'ait jamais rien dit de désagréable.

(1) Philippe-Henri, marquis DE SÉGUR (1724-1801).

*
* *

Le prince de Kaunitz, fantasque pour tout le monde, ne l'a jamais été pour moi que du plus ou moins d'amitié et même de tendresse presque paternelle que m'annonçaient souvent deux doigts sur la joue ou une caresse du menton.

*
* *

Je viens d'arrêter un *Ligniana* qui contenait un tas de bêtises qu'on avait bien voulu recueillir. En voici trois ou quatre que j'avais oubliées et qui d'ailleurs ne valent pas la peine de les écrire.

On me dit et on me nomme les têtes couronnées que Napoléon avait fait venir à Erfurt, et au lieu de dire « l'entrevue de ces cinq souverains » on me dit « cette congrégation ». C'est donc celle de Saint-Maur, répondis-je. Faut-il vous expliquer, lecteurs étrangers, que cela veut dire cinq puissances anéanties et que Saint-Maur était un couvent de bénédictins. Comprenez-vous à présent (1)?

*
* *

Un gros M. d'Hoyos, sénateur de profession, vint à moi et se mit à bâiller. Je lui dis : mon cher comte, vous me prévenez.

Un autre dans son genre, forçant ma porte un matin, me dit : Avez-vous déjà eu bien des ennuyeux? Je lui ai dit : Vous êtes le premier.

(1) « On me dit... vous à présent », en marge.

* * *

Un jour, polissonnant avec mon fils Louis, il me jeta une de ses pantoufles à la tête. Je lui dis : Tu me bats avec l'arme de ton raisonnement.

* * *

On dit, lorsque Bonaparte changea la forme du gouvernement : c'est Rome qui lui a donné cette idée de consuls. — S'il prend aussi, dis-je, celle de créer des *préteurs* comme il y avait à Rome, j'irai tout de suite à Paris.

* * *

On parlait du Conseil des Cinq-Cents. Je dis que je n'en admettais pas d'autres, c'est-à-dire des *cinq sens* et que je le suivais tous les jours. C'est passable cela, et m'a peut-être amusé en le disant, mais voici ce qui a été pitoyable à me rappeler, si ce n'était que comme méchanceté. Il y avait quatre cents couverts à un souper du nonce Caprara (1). Quel monde ! lui dis-je. — Oh ! beaucoup, répond-il. Il n'y a pas de quoi placer un *demi-seigneur* de plus (expression italienne). — C'est donc pour cela, lui dis-je, que je n'y vois pas M. de France.

* * *

Autre aussi pitoyable. On dit : Paul I^{er} défend les pantalons. — Comment donc, répondis-je, avons-nous Venise, sans nous être battus ?

(1) Jean-Baptiste CAPRARA (1733-1810), nonce à Cologne et à Vienne, cardinal en 1792.

*
* *

Un jour qu'il y avait une inondation dans les faubourgs, je dis : il y a tant d'eau qu'il y en a même dans le canal de Vienne. On me dit cependant quelques jours auparavant qu'un homme s'y était noyé. Je répondis que c'était un flatteur.

*
* *

On me montrait un monsieur à bon gros visage. Je dis : je ne voudrais pas qu'il me visât à la guerre, cela serait dangereux, car il est extrêmement bien en joue.

*
* *

Qu'on juge du reste, pis encore que tout cela. Je veux être pendu s'il m'en souvenait d'un mot. Mais ce perfide *Ligniana* non seulement est arrêté, mais il sera brûlé.

On prétend que l'autre jour, ou plutôt l'autre nuit à la redoute, qu'on plaignait le maréchal Brune (1) d'être serré par la foule qui voulait le voir, parce qu'il a été imprimeur, disait-on (je ne sais si cela est vrai, mais peu importe s'il a du mérite), on prétend, dis-je, que j'ai dit : ne vous en inquiétez pas, il est accoutumé à la presse. Je trouve moi-même que cela est assez plat (2).

*
* *

J'ai été quelquefois juge d'honneur, au lieu d'être juge du camp. Par exemple, j'ai empêché Conflans et

(1) Guillaume-Marie-Anne BRUNE (1763-1815).

(2) « on prétend... assez plat », en marge.

d'Escars de se battre pour une querelle de chasse, à Fontainebleau, à la mort du cerf qui aurait entraîné celle de l'un ou de l'autre. Je vis alors le plaisir qu'ont ceux qui n'aiment pas à avoir des affaires à les exciter pour d'autres. Je pourrais les nommer.

* * *

J'en empêchai une de M. le duc d'Orléans dont l'envie qu'il eut de se battre et le voyage en ballon peuvent bien prouver la calomnie qu'on lui fit de manquer de courage. C'est ainsi qu'on lui fit tort à la bataille d'Ouessant.

* * *

Je me damne par paresse et faute de logement. Si la messe ne coupait pas ma matinée et n'était pas si éloignée, je n'en manquerais pas et si j'avais de quoi placer un petit autel chez moi, je me ferais venir un capucin, au moins tous les dimanches.

* * *

Si j'étais superstitieux en fait de pressentiments ou plutôt de lugubres hasards, j'aurais peur. J'ai écrit dans ces cahiers et ailleurs, je crois, que je voulais être enterré sur ma montagne au feu cimetière des feux camaldules entouré de planches. Je ne sais pas pourquoi je les ai trouvées hier abattues comme si l'on voulait y faire un passage pour mon corps.

* * *

Huit jours après, je donne une espèce de fête, une illumination pour Christine. Partant d'un feu d'arti-

fice au Prater pour donner le mien, j'en vois presque le commencement à mesure que je m'approche du Kaltenberg. Les lampions s'illuminent. Je suis surpris par ma surprise qui se tourne contre moi. Par joie et empressement on vient à ma rencontre avec des flambeaux. Où me rencontrent-ils? Précisément à cette maudite entrée du cimetière. N'est-ce pas de quoi se donner au diable même avant le temps?

Une bourgeoise de Vienne qui a d'assez beaux yeux, sur lesquels je compte un peu, vient d'acheter la seigneurie. Je lui ai dit mon intention de lui donner mon corps de toutes les façons et qu'elle m'aurait mort ou vif. Elle me l'a assuré et même pour une éternité, à côté d'elle, puisque je lui faisais venir l'eau à la bouche pour cette situation où elle voulait se fixer elle-même (1).

* * *

Et puis Christine vient de rêver qu'elle était à cheval en grand vertugadin et en grand deuil. Quand on se porte mal et que ces choses-là se rencontrent, on en meurt, mais quand on se porte bien, on en vit et on en rit.

* * *

Je voudrais que cette année-ci tous les empereurs fassent la guerre aux Français. S'ils les battent ils nous vengent, s'ils sont battus ils nous consolent. J'écrivais l'autre jour à Berlin : si votre cabinet est gai il rira de nous avoir mystifiés ; s'il est sensible il pleurera d'avoir fait perdre à l'Autriche l'élection, cent mille hommes

(1) « Huit jours après... elle-même », en marge.

et cent millions ; s'il est fin il cessera de l'être car il y sera attrapé.

* * *

Un Steinach porté par un Lucchesini, un Haugwitz (1) à Paris, le duc de Brunswick à Pétersbourg : parfait accord sûrement de la France et de la Prusse. Flatte-ries de l'une et compliments de l'autre, révérences de la troisième ; accord parfait ! Oh ! cela est clair, je le parie.

* * *

Beaucoup d'Ephestions dans les camps d'Alexandre de Russie, mais pas un Parménion.

Y a-t-il dans l'histoire rien de pareil ? Quatre ans après Tilsitt où Napoléon lui disait : « Quel bel homme ! Je ne vous aurais jamais fait la guerre si je vous avais connu, » cet empereur des Français se trouve dans son antique capitale de Moscou à plus de douze cents lieues de Paris.

* * *

A propos de tous les deux, quand ils étaient à Weymar avec tous les rois d'Erfurt, on avait donné un signal pour annoncer leur arrivée. On crut, un jour, que c'était l'empereur Alexandre et quand on s'aperçut qu'on s'était trompé, un huissier cria : Que faites-vous donc ? Ce n'est qu'un roi (2).

(1) Charles, comte DE HAUGWITZ (1758-1832), ministre prussien.

(2) « Y a-t-il dans l'histoire... un roi », en marge.

*
* *

On me dit dans ce moment-ci que Napoléon (1) veut faire canoniser Louis XVI. Ainsi celui qui prend et donne les royaumes de la terre, distribue aussi ceux du ciel. C'est bouffon, mais les gens qui viennent de me l'assurer ne le sont pas : personne n'a assez d'imagination pour l'inventer. Ainsi, cela peut être et cela ne m'étonne pas.

*
* *

Napoléon (2) fait des promotions de souverains comme de régiments. Un duc fait électeur et puis deux ans après fait roi, cela est comique. Son camarade de bataille, en me montrant ses troupes il y a trois ans, me demanda comment je les trouvais. A merveille, lui dis-je, bien habillées, dressées et bonne mine. — Eh bien, mon ami, me dit-il, avec mon petit régiment, à un autre service j'aurais battu tous ces mâtins-là !

*
* *

Rien ne m'amuse comme ce qui se passe aux entrées que je lis dans les gazettes (3). On applaudit. On crie. On pleure. Mon Dieu ! que c'est touchant. Qu'on mette un singe dans un carrosse à six chevaux. Il en sera de même.

*
* *

Les deux idées sinistres que j'ai citées plus haut ne peuvent plus avoir d'effet. C'était les derniers jours

(1) « Napoléon » en interligne remplace « Bonaparté » biffé.

(2) « Napoléon » en marge remplace « Brouillon 1^{er} » biffé.

(3) « que je lis dans les gazettes », en marge.

de l'année passée. Il y a eu depuis six semaines plus de deux mille morts dans Vienne : et je me porte bien.

*
* *

Un bon cabinet un peu machiavéliste (1) doit être un serpent pour agacer toutes les puissances entre elles pour les affaiblir. Point de crimes. Cela est tout simple, mais fausses confidences, mensonges, lettres, propos supposés, etc., le diable enfin. C'est ce qu'il faut faire contre le diable et contre ceux qui, le servant, doivent même être écrasés par lui.

*
* *

An 1805 (2).

Qu'il est doux de s'occuper des malheureux et qu'ils sont sensibles ! J'ai été voir Colloredo entre sa disgrâce et sa mort qui en a été une suite, le frère de Calenbach qui venait aussi de mourir de sa disgrâce, et j'envoie au prince d'Auersperg des moyens de se défendre à Königratz, n'ayant pas pu défendre le Tabor (3).

*
* *

Il est sûr que les suites n'en ont pas été préjudiciables. Napoléon croyant que d'abandonner Vienne était de la finesse y est venu en tâtonnant. S'il y était venu

(1) « un peu machiavéliste », en marge.

(2) En marge.

(3) Le feld-maréchal-lieutenant, prince Charles AUERSPERG (1740-1822), avait été traduit devant un conseil de guerre pour se justifier de n'avoir pas pris les dispositions nécessaires à la défense de Vienne (1805) et il dut à l'intervention du prince Jean de Liechtenstein de n'être condamné qu'à une peine légère.

quatre jours plus tôt, il aurait coupé Chotusoff et Bagration (1) et quand même Murat aurait trouvé les ponts brûlés, dans moins d'un jour il en jetait un, avec soixante-dix bateaux que les Français avaient menés de la haute Autriche sur le Danube à cet effet.

* * *

Il aurait passé peut-être par les îles depuis le Brigitaû jusqu'au Spitz, en y abattant des arbres pour y faire des chemins. C'eût été, je crois, plus court, et il aurait fallu moins de bateaux. D'ailleurs il y a des gués au Lusthauss et dans le bras du Prater, car l'archiduc Charles m'a dit que c'était là qu'il aurait fait passer sa cavalerie, s'il avait eu le temps de venir au secours de Vienne.

* * *

Mais qu'aurait-il fait ensuite? Il ne l'aurait point assiégé et Napoléon (2) aurait pris, pour la défendre, la position et les moyens que j'avais proposés.

Les ponts brûlés, Vienne l'aurait été peut-être, ou pillée, car quatre-vingt mille hommes arrêtés par là dans le Leopoldstadt auraient été de mauvaise humeur.

* * *

Si Auersperg s'en tire, ce n'est pas parce qu'il n'est que très peu compromis c'est parce qu'il est grand seigneur.

(1) Pierre Ivanovitch, prince BAGRATION (1765-1812).

(2) « Napoléon » en interligne, au lieu de « Bonaparté » biffé.

* * *

Des généraux déshonorés s'en tireront encore mais on cassera la tête peut-être à mon brave Funck si on le trouve dans le petit village de Hongrie où je l'ai caché. Je l'aime pour les services qu'il m'a rendus au siège de Belgrade par son active intrépidité. Sa faute est celle d'un fou insouciant tel qu'il a toujours été. Il a été voir de près la colonne française qui entraît la première dans la ville. Il aime à causer. On l'a vu avec de grands gestes parler à des généraux, je crois même que c'était à Oudinot (1) qu'il avait autrefois fait prisonnier. Il montrait le logement des filles, des Juifs et des usuriers qu'il connaissait : on croyait qu'il montrait des trésors et des dépôts.

* * *

Quels menteurs et Gascons que ces généraux russes !
Quels braves soldats jusqu'à ce qu'un chien les dérange !
Quels enfants ils sont ainsi que leur empereur.

* * *

Andreossi (2) et Clarke (3) sont des hommes d'un grand mérite à employer à la guerre et dans les affaires. J'ai vu Béliard (4), bon, humain, ayant du mérite ; Saint-Hilaire (5) qui joint au sien l'intérêt des blessures

(1) Nicolas-Charles OUDINOT, duc de Reggio (1767-1847).

(2) Antoine-François, comte ANDREOSSI (1761-1828).

(3) Henri-Jacques-Guillaume CLARKE, comte d'Hunebourg et duc de Feltre (1765-1818.)

(4) Augustin-Daniel, comte BÉLIARD (1769-1832).

(5) Louis-Vincent-Joseph LE BLOND, comte DE SAINT-HILAIRE (1766-1809).

qu'il reçoit partout et Morand (1), bien brave aussi, honnête, d'une figure intéressante.

* * *

Sans Talleyrand que j'étais obligé et enchanté de voir, je n'aurais vu aucun des généraux. Je craignais les insolents qui pouvaient l'être avec quelque raison, et ai évité chez les Schönfeld (2) et les Vetzlar, Davoust (3), Oudinot et, je crois, le sauvage Soult (4). Mais j'ai vu quatre ou cinq jeunes aides de camp, fils de mes amis de Paris qui, à l'air de l'ancien régime, joignent l'air soldat du nouveau.

* * *

J'ai parlé en revanche à plus de cent soldats. — Vous autres Hongrois, me dit l'un à Presbourg, qu'il appelait Pétersbourg, vous savez donc tous le français?

Un autre me dit : « Monsieur, quel homme que notre empereur ! Si vous l'aviez vu à Austerlitz ! C'est un scélérat dans le feu. Il n'y a pas un homme comme cela dans l'Université », voulant dire l'univers entier.

Un autre plus profond me dit : Vous me paraissez Autrichien. Eh bien, mon officier, vous avez de braves gens, mais vous serez toujours battus. Vous m'allez demander pourquoi ? Je m'en vais vous le dire. Nous autres, quand nous voyons le feu commencer, nous y courons de nous-même ou pour soutenir nos camarades

(1) Charles-Antoine-Alexis, comte DE MORAND (1771-1835).

(2) Louis, comte SCHÖNFELD, ministre de Saxe à Vienne.

(3) Louis-Nicolas DAVOUT, duc d'Auerstaedt, prince d'Eckmühl (1770-1823).

(4) Jean-Nicolas de Dieu SOULT, duc de Dalmatie (1769-1851).

qui avancent ou pour repousser ceux qui les font reculer ; et puis on nous remplace, et puis on se serre à ceux-là. Et vous autres, vous voyez qu'on attaque un de vos bataillons, par exemple, sur une hauteur. Vous le voyez chasser sans y aller. Vous attendez des ordres. S'ils viennent c'est lentement et trop tard. Vous y allez encore plus lentement. Vous avez une diable de marche d'infanterie à porter le diable en terre.

Un chasseur de la garde à cheval me dit : Monsieur, nous veillons sur les jours de ce grand homme, car si nous le perdions, Dieu sait ce qui arrivera de la France. Ce sont de bonnes gens que sa famille, mais cela n'a pas de grande tête.

Cependant Napoléon était entouré des Viennois à toutes ses revues et on ne prenait aucune précaution. Il a eu bien du tact en ne voulant recevoir à Vienne aucun honneur. — Je ne fais que passer, a-t-il dit, pour aller battre les Russes. Je ne m'aviserai pas de faire le souverain d'un pays qui a un empereur.

Je passe à cet homme-démon de s'être fait torrent ; mais tremblement de terre, c'est trop en vérité. Quel fléau ! Que de turbulences, de déplacement. Il fait jouer à toute l'Europe le jeu connu sous le nom de *la toilette madame* où chacun court quand on le nomme à la première chaise vacante

CAHIER. XXVII

Proposé pour une ambassade en Angleterre. — Dans la société de Joseph II. — Les hochets de Potemkin. — Pourquoi ne pas aller à Paris? — Une revue du régiment de Ligne à Léopol. — Une entrevue avec la comtesse Vincent Potocki.

Ayant assez de succès dans la société par ma paresse qui a l'air de l'indulgence, mon insouciance qui a l'air de la bonté, la mobilité de mon caractère qui a l'air de la facilité, j'aurais plu et réussi dans les affaires. Bêtise de plus de ne pas m'y employer. Discret sans en avoir l'air, secret sans être mystérieux, prenant le ton des gens avec qui je vis et des pays où je suis, j'avais si bien réussi en Angleterre qu'un intrigant de chez nous, nommé O'Flanigan, me proposa à l'impératrice pour y être ambassadeur et remplacer le rude et sot Festern. Quoique Neny l'appuyât de toutes ses forces, Marie-Thérèse, me trouvant d'ailleurs trop jeune, craignit pour ma religion, mes mœurs et ma santé et envoya à ma place Belgiojoso (1) qui, sur tout cela, n'avait plus rien à perdre.

Sans mission, j'ai souvent été de quelque utilité à notre cour, vis-à-vis de la France bien anciennement ; et puis, vis-à-vis de la Prusse, de la Russie, de la Pologne et des petites cours d'empire (2).

(1) Louis-Charles-Marie BELGIOJOSO, comte de Barbiano (1728-1802).

(2) « Sans mission... cours d'empire », en marge.

*
* *

Ce que j'ai entendu dire à Joseph II par les dames de sa société, où je suis, le dernier qui en soit, est inconcevable ! L'une lui dit un jour, à propos d'un voleur qu'il avait fait pendre ce jour-là : Comment Votre Majesté a-t-elle pu le condamner après avoir volé la Pologne ? (C'était dans le temps du premier partage.) — Ma mère qui a toute votre confiance, madame, répondit-il, et qui va à la messe autant de fois que vous, a très joliment pris son parti là-dessus. Je ne suis que son premier sujet. Une autre fois il prononça le nom de justice. — Certes, je vous admire, dit une autre. Ces messieurs prononcent ce nom : justice. Savez-vous ce que c'est ? Il y en a une de bonté et une de sévérité. Votre Majesté ne connaît que la dernière.

Je racontais un jour devant lui et devant elles le trait de M. de Turenne à l'égard du comte de Grandpré. Cela est beau, dit froidement l'empereur. — Comme il dit cela, dit une des femmes de la société. Je parie que Votre Majesté aurait fait casser cet officier, au lieu d'imiter son général. Oh ! comme elle est malheureuse de ne pas connaître l'enthousiasme. C'est que vous n'en avez pas la moindre idée, vous ne vous en doutez pas.

L'empereur riait, se justifiait doucement, se frottait les mains, ce qu'il faisait quand on l'embarrassait, et me disait quelquefois dans un coin : elles ont aujourd'hui le diable au corps !

*
* *

Une des choses qui m'a empêché d'avoir recours à l'impératrice de Russie lorsque j'ai tout perdu, c'est

que j'aurais perdu le plaisir de la flatter. Ai-je dit que Potemkin me montra un jour qu'il jouait avec ses diamants une toison de cent mille roubles? Je n'ai pas su si c'était pour me séduire et m'engager à écrire du bien de lui aux deux Majestés Impériales ou m'engager à écrire à la mienne qu'il mourait d'envie d'avoir la toison, et qu'il en avait une toute prête à se mettre au cou.

Il avait la Saint-Georges de la seconde classe et il jouait avec ce ruban et sa croix qu'il faisait danser, car c'était un grand enfant. Joseph II qui était à côté de lui en voiture lui dit en présence de l'impératrice : C'est bien fait, mon prince, cassez-la même si vous voulez, car en deux ou trois mois vous en aurez une plus grande. Cela lui fit le plus grand plaisir. Bulgakoff avait mandé ce jour-là que tout s'embrouillait à Constantinople et était à la guerre grâce au ministre de Prusse et d'Angleterre, car pour cette fois-ci la France ne s'en mêla pas. Elle était à la vérité expirante. Les notables avaient déjà paru.

*
* *

Je voudrais que Napoléon m'envoyât comme au duc de Brunswick son grand diable de cordon. Voici ce que je lui répondrais :

« Aussi enchanté que surpris de cette grâce de Votre Majesté Impériale dont je n'osais pas me flatter être connu, n'ayant pas servi dans cette dernière guerre, je lui présente les assurances de ma reconnaissance, sans pouvoir profiter de cette distinction. Si la Toison et le Maric-Thérèse avaient été compatibles avec d'autres ordres, les bontés, j'ose dire même l'amitié de Frédéric II, de Louis XVI, de Catherine II, de Gustave III,

des rois de Pologne et de Naples m'auraient couvert de quatorze cordons. Il n'y a que ceux du roi d'Angleterre, du roi de Danemark et de la reine de Portugal qui, pour plusieurs raisons, ne m'auraient pas offert le leur. Ce serait manquer à ceux dont je n'aurais pas pu accepter cette faveur et compromettre l'autorité et les serments de mon grand Maître et les miens que de ne pas Le prier de m'en dispenser. »

Mais cela n'arrivera pas. Le sorcier me devinerait.

*
* *

Ai-je dit que c'est par humeur, horreur et honneur que je ne vas pas à Paris où M. de Talleyrand m'a fait dire plusieurs fois que je ferais bien mes affaires? Une des choses qui m'en empêche, c'est qu'interpellé par Napoléon qui, avec l'insolence d'un parvenu, me demanderait peut-être si j'avais servi dans la guerre contre lui, je lui répondrais : Vous devez vous apercevoir que non, je n'ai pas fait celle-ci.

*
* *

En 1805 (1).

Dans un pays où l'on ne reçoit aucune considération il faut en prendre. J'en ai senti tout à coup le besoin urgent. La militaire nous reste. On ne peut pas l'ôter. Je l'ai été chercher à Léopol où était mon régiment que j'avais vu il y a cinq ans qu'un besoin pareil m'y fit aller après la bataille de Hohenlinden.

Je le vis, une matinée seulement entre ces deux époques, sur l'esplanade de Vienne dont les bourgeois,

(1) « En 1805 », en marge.

point accoutumés à voir des généraux s'en occuper, me parurent étonnés de ce que j'y fus quatre heures au moins à m'informer des actions, des blessures et des besoins de chacun de mes soldats.

Mais mes coquetteries pour eux et les Polonais m'ont bien payé des cinq cents lieues que je viens de faire par les succès de caserne et de société qu'elles m'ont procuré. Quelques commandements que je risquai même à l'exercice dans leur langue firent, je m'en suis aperçu, bon effet sur le peuple qui m'entourait à l'exercice et à la parade. Mes anciens soldats se sont bien trouvés de mon arrivée et quelques officiers assez mal. Je leur en fis moins que de peur. J'avais été mécontent de plusieurs que, de deux cents lieues, j'avais fait mettre au prévôt. Peu curieux de recouvrer leur amitié, je dis à tout le corps d'officiers quand je les reçus chez moi : Je viens, messieurs, pour revoir mes anciens amis et camarades de guerre, remercier les bons officiers et embarrasser les mauvais qui se reconnaîtraient sûrement à cette indication et que j'étais certain qu'ils se corrigeraient.

Plusieurs vinrent me demander pardon d'avoir fait des plaintes contre moi. Je leur répondis : Vous avez tort de me le dire, car j'avais oublié vos noms. Ainsi, n'y pensez plus.

*
* *

Quelle entrevue touchante avec feue ma belle-fille devenue, par une erreur qu'elle m'a avoué avoir bien payée, Mme Vincent Potocki ! Que de souvenirs doux, amers, gais, tristes, charmants, cuisants, consolants et poignants ! Que de choses agréables et déchirantes nous nous rappelions avec une volubilité qui n'était arrêtée que par des larmes de regret ou de tendresse !

Quand le cœur se reposait un moment, la même teinte de notre esprit se retrouvait. C'était absolument le même genre que nous avions toujours eu ensemble, et puis nos yeux se promenaient, il fallait voir comme nous nous regardions. Moitié flatterie, moitié vérité, nous ne nous sommes pas trouvés changés depuis dix-neuf ans. Elle est engraisée et cela lui va à merveille. Son amabilité et son bon cœur sont de même.

Enfermée hermétiquement pendant cinq ans à Niemirow (1), un peu moins depuis ce temps-là, excepté un voyage avec son despote en Russie et en Hollande, c'était la première fois qu'elle prenait l'air et qu'elle fût lâchée toute seule à Léopol pour demander un passeport pour Aix-la-Chapelle où ce monsieur veut prendre les bains.

C'est à ce même instant que moi, qui ignorais presque son existence, toute communication étant rompue depuis cet horrible et éternel terme de dix-neuf ans, j'arrive. Je descends de mon würost chez la princesse Joblonowsky à qui Mme Vincent Potocki disait : On m'a appris ce matin que le prince de Ligne arrive. Je ne le crois pas. Si je le voyais je crois que je mourrais sur l'heure, mais heureusement je pars demain. Elle n'avait pas fini cette phrase que j'entre (2).

La princesse Joblonowska se jette à mon cou et me dit à l'oreille : Votre belle-fille est sur le divan. Son cri

(1) Niemirow ou plutôt Kowalowka, localité voisine, résidence du comte Vincent Potocki.

(2) Lucien PEREY dans *La Comtesse Potocka*. Paris, s. d., in-8°, p. 251-255, donne un récit de cette entrevue d'après les notes d'Hélène Massalska : « Nous pleurions si fort tous les deux, écrit la comtesse, que nous ne pouvions pas parler ; cela dura quelques instants comme cela, enfin la princesse nous laissa seuls. »

Perey dit que cette entrevue avait été secrètement préparée par la princesse Joblonowska et Ligne.

m'en fait apercevoir, car il était presque soir. Des sanglots, non, des hurlements me le confirment. Je me jette à ses pieds. Ses mains ne repoussent pas les miennes. Je crois même qu'elle me les a serrées. Mais j'entends encore les accents d'une voix éteinte ou brisée qui reproche à la princesse de m'avoir fait venir chez elle où elle ne l'avait attirée que pour faire cette scène si affreuse pour nous deux : — Vous me perdez, madame, on achètera une terre en Sibérie pour m'enfermer. On ne croira pas plus que moi que c'est l'effet du hasard.

— C'est à lui-même, lui dis-je, non c'est à la Providence que je dois de pouvoir peut-être... — Cesser, m'interrompit-elle, d'être pour vous un objet d'horreur ! — Hélas ! c'est moi, repris-je, qui craignais de le paraître à vos yeux. Mais c'est pour sauver la fortune de votre fille que j'ai été obligé de gagner un procès, non contre vous, mais contre celui qui a envahi la vôtre. Je l'embrassai et la serrai tendrement dans mes bras. — Je ne connaissais depuis dix-sept ans que ceux de M. de Potocki, me dit-elle, en me regardant d'un air si naïf (qui n'avait jamais été son fort), que pour la première fois je me mis à rire. Elle-même en fit autant, car les derniers sons étaient encore en son oreille. Nous restâmes en cet état de gaieté aussi longtemps que nous le pûmes, prévoyant bien que cela ne pourrait pas être bien long. Et puis les explications, et puis des détails, et puis des larmes, et puis encore quelques anciens souvenirs plaisants...

Enfin des retours sur soi-même, des remords, des prières presque à l'Être suprême en lui présentant ses repentirs. De ma part, mille assurances de la part qu'on avait prise à ses malheurs et du bon cœur de ma chère Christine qui ayant le mien tout à fait était et serait

toujours, ainsi que moi, la même pour elle. Cela l'attendrit, la consola, la désola presque par ses regrets de ne l'avoir pas mérité, me disait-elle, et finit par la calmer.

Notre conversation fut pendant quelque temps bien intéressante. Je l'embrassais : elle s'y refusait presque parce qu'elle croyait voir la verge de Dieu ou du seigneur son maître levée sur sa tête.

La princesse et le général d'Asper qui allaient, venaient, écoutaient et nous parlaient nous remirent un peu. Ma belle-fille leur dit : — Menez-moi sous quelque prétexte dans une autre chambre. Je m'échapperai, je n'en puis plus. — Que dirais-je à votre petite Sidonie. Je vas à Vienne. Donnez-moi une bagatelle que je lui porterai. Elle se coupe une mèche de ses cheveux, la met derrière un médaillon de plus de quinze cents ducats, l'arrache de son cou et le donne.

Elle me nomme, elle pleure, me fait dire qu'elle veut me voir le lendemain et part comme un trait, manquant de tomber sur chaque escalier.

Malheureusement pour elle, entourée d'espions à son service, elle logeait au même hôtel que moi. Elle vit mes gens (1) en passant et fondit en larmes, de même qu'eux. Hélas ! eut-elle la force de leur dire : je vous ai aussi tous bien regrettés.

Je la vois dans sa chambre. Elle lisait douze pages que je lui avais écrites pendant la nuit. Je la vis encore chez la princesse. On peut se faire une idée de ce que nous nous dûmes et nous ne dûmes pas, mais point de ce que nos cœurs éprouvèrent lorsqu'elle s'arracha de mes bras, pour ne plus nous revoir peut-être de la vie.

(1) D'après Perey : le capitaine Docteur, Émile Legros, adjudant du prince. et Brûle-pavé, ancien postillon du prince Charles.

CAHIER XXVIII

Besoin de revoir Christine. — Petits incidents du voyage en Pologne. — Fêtes et hospitalité polonaises. — Précautions à prendre, à Vienne, contre la révolution. — Espionnage. — Il faut prévenir l'attaque de Napoléon. — Amour-propre. — De l'amour des femmes pour les bêtes. — Prédications. — Double aventure en Moravie. — Excès de plaisir à Paris et à Dresde. — Ressemblance avec Vestris. — Escamotage du *Journal* du chevalier de Lisle. — Sur la folie de Paul I^{er}. — Un trait de Catherine II. — Deux filles de comédiens au Béguinage. — Portrait de Mme D***. — Dix coups de trompette dans le ventre. — Une vengeance contre Joseph II. — Sur le baron de Bésenval. — Tout est bien dans le monde.

J'arrive de Pologne que je n'aurais pas quitté de six semaines, sans le besoin de revoir Christine que je viens d'embrasser et d'attraper en paraissant chez elle, sans qu'elle s'y attendît. Elle seule compte pourtant sur mon exactitude, puisque pour mon retour de Ratisbonne et d'Edelstetten je lui ai dit le jour et l'heure que je suis arrivé, ainsi que pour tous mes voyages de chasse (1).

Je voulais lui faire la trahison de jeter moi-même sur son lit une lettre où je lui écrivais que je ne viendrais pas de deux mois, mais mon cœur n'y a pas tenu ; au lieu de cela, je l'embrassai (2).

*
* * *

En tout, c'est un voyage charmant que je viens de faire en würost, ou plutôt une promenade, m'arrêtant

(1) « J'arrive... chasse », en marge.

(2) « Je voulais... l'embrassai », en marge.

sur la paille quatre heures chez les Juifs, toutes les nuits. Sans cela les postillons polonais qui ne savent ni atteler, ni retenir m'auraient cassé le cou.

Une fois, en plein jour, mes chevaux m'ont emporté dans une descente où, à un demi-pied près des deux côtés, j'aurais été brisé sans le plus singulier des hasards. Mon second würost fut versé pendant ce temps-là de la hauteur de trente pieds. Heureusement mes gens en étaient sautés précisément au même instant. Une seconde de plus, ils étaient précipités. Cinq personnes qui s'occupaient de la mienne en sautant des deux würosts, ou pour arrêter ou diriger les chevaux, ou soutenir, m'ont fait arriver à Tœplitz sans accident.

Le défaut de mémoire et de réflexion de toutes mes connaissances (1) a encore fait dire que je n'arriverais pas à Tœplitz le jour que j'ai dit. On a eu raison, car je suis arrivé quinze jours plus tôt. Mais c'est égal, en petit ou en grand, on ne se corrige de rien.

* * *

J'ai été en allant et en venant entouré d'une cinquantaine de brûlés qui sortaient successivement (2) des trous où ils passent la nuit, n'ayant pas de quoi rebâtir leurs maisons et qui m'auraient pris, la nuit, la charité qu'ils me demandaient en plein jour. J'ai passé une fois, à minuit, au milieu de quelques-uns de ces paysans réduits au désespoir par la fausse famine dont le mauvais gouvernement est cause dans toute la monarchie.

(1) « de toutes mes connaissances », en marge.

(2) « successivement », en marge.

*
* *

La Palatine Potocka m'a donné une fête charmante, mais plus belle à décrire qu'à voir. Son jardin illuminé par quatre cents vases ou lampes d'albâtre avait plutôt l'air d'un cimetière avec des revenants que des Champs Élysées où se promenaient des ombres. Celles-ci étaient pour la plupart des femmes charmantes. J'en ai aimé deux que je n'ai pas eues, j'en ai eu deux que je n'ai pas aimées : c'est ce qui arrive toujours.

Cent cinquante couverts. Bal magnifique. Des colonnes de marbre, des meubles à grandes raies d'or et de velours nacarat, des parfums d'Arabie, mais mauvaise chère partout en Pologne. Bien des temples, du porphyre, du lapis, mais peu de portes et de fenêtres qui ferment. Quelquefois (1) de l'ennui le lendemain d'une féerie, et souvent de (2) la solitude après une cohue de deux cents personnes, mais partout et toujours la grâce hospitalière.

*
* *

Mon régiment paradait sur la place pendant la procession de la Fête-Dieu. Le prince de Lorraine et les généraux se tinrent à l'ombre des maisons. C'était le seul jour bien chaud de toute l'année. Je restai seul au grand soleil tout le temps, puisque mes soldats y étaient. Je vis avec plaisir combien cela leur en faisait (3).

*
* *

Partout où je passais dans les provinces pour voir sept ou huit campagnes charmantes, des régiments

(1) « quelquefois », en marge.

(2) « souvent de », en marge.

(3) « Je vis... faisait », en marge.

que j'avais eu autrefois sous mes ordres me traitaient à merveille. Les houzars me donnaient des ordonnances qui, à coups de plats de sabre que je réparais par de l'argent, me faisaient faire une poste par heure.

*
* *

An 1793 (1).

Les rassemblements mènent au tumulte, le tumulte au pillage, le pillage à la révolte, la révolte à la rébellion et la rébellion à la révolution. Qu'on y prenne garde à Vienne. Qu'on ait de fortes gardes aux deux arsenaux. Qu'on ferme les portes de la ville pendant la nuit et qu'on prenne garde surtout à celle de la cour, car si elle était forcée... Dieu sait les suites que cela aurait.

*
* *

Ce qui vient de s'y passer (2) prouve bien qu'au lieu de police qu'on croit y avoir et qui coûte tant, il n'y a que l'espionnage. On ne sait jamais qui a tué ou volé dans la rue. On ne le fait pas rendre. On a ignoré le drapeau rouge et noir et les magasins de balles et de pierres, mais on sait si j'ai dit à souper dans ma maison qu'un ministre est un sot ou un incapable ou qu'un autre a dit que l'impératrice a le nez rouge (3).

*
* *

Napoléon attend-il que toutes nos troupes soient rassemblées pour les battre? En est-il sûr? Oh! oui,

(1) « An 1793 », en marge.

(2) Ligne a écrit postérieurement en marge : « En 1799, je crois, et ceci regarde vraisemblablement l'histoire de Bernadotte qu'on aurait pu empêcher. »

(3) Note de Ligne : « C'est celle qui est morte. »

avec les gens en faveur. J'écrivais l'autre jour à quelqu'un que je ne croyais pas que nous jouerions la tragédie de *Venise sauvée* (1). Veut-on avoir de l'honneur? Qu'on le prévienne et marche à lui. Veut-on faire de l'utile et du sûr, autant, à la vérité, que fâcheux. Un homme d'honneur ne le conseillera jamais, mais un homme d'esprit en serait capable : c'est ceci (2). Un manifeste. Qu'on cite Louis XIV à l'égard de Cromwel et qu'on fasse une alliance affreuse. On dira qu'on fait une digue contre une inondation, mais point contre un torrent. Qu'on vende cher son honneur par des conditions qu'on serait obligé auparavant d'exécuter. Mais ni honneurs, ni profit, pusillanimité, incertitude, négociations timides sans être prononcées, irrésolutions, menaces de tout côté, petits moyens, demi-mesures... horrible existence, affreux résultats (3).

* * *

Une comtesse m'a dit hier, en tenant sa porte soit pour l'ouvrir, soit pour empêcher qu'on entre : Vous me perdez. Je le vois. Vous êtes un homme affreux. Vous voyez que je n'ai plus ma tête. Ma vertu succombe. Je le sens bien aussi, mais si vous ne la respectez pas, respectez au moins l'état où je suis...

— Oh oui, lui dis-je... et je me sauvai à l'ordinaire, comme cela se pratique quand on a de l'amour *propre*.

(1) Tragédie d'OTWAY (1682). Un des familiers du prince, Pierre-Antoine DE LA PLACE (1707-1793), en fit une traduction qui obtint du succès, en 1747.

(2) « Un homme d'honneur... c'est ceci », en marge.

(3) « Mais ni honneurs... résultats », en marge.

* * *

Il ne tient qu'à moi d'être vieux. J'ai de quoi. Mais j'ai dit : je ne le suis pas, et cela me réussit. On peut s'empêcher au moins d'être un vieillard : c'est la paresse de corps et d'esprit qui la constitue. Tant pis pour ceux qui s'y laissent aller.

Je me dis aussi : je ne veux pas mourir. Je ne sais comment cela réussira.

* * *

Ah ! qu'un petit billet qu'on vient de me prendre et qu'on a mis dans son corset (car, grâce à Dieu l'on n'a plus de poche) m'a fait plaisir ! J'ai disparu un moment et je me suis aperçu qu'il a fait de l'effet. Que pourrait faire une délicate qui, sans vouloir faire la prude, voudrait pourtant le refuser. Ce serait de le prendre (1) avec l'air d'étourderie, de plaisanterie, de distraction, ou de jolie petite méchanceté, de le prendre et le laisser tomber. Le pauvre diable d'écrivain le ramasserait bien vite et n'oserait plus recommencer.

* * *

Depuis que j'ai vu Mme de ... (2) belle comme le jour, sensible à l'amour du perroquet de Mme de Nassau, je ne suis plus étonné de l'amour que quantité de femmes ont pour les bêtes, comme plusieurs de leurs amants, singes et magots de tous les genres et de toutes les figures.

(1) « Que pourrait faire... prendre », en marge.

(2) Un nom raturé, illisible.

* * *

On dit que je n'aime pas quand j'aime. La plus grande preuve que je puisse en donner c'est que je tolère et caresse même quelquefois les chiens et les enfants de la maison. Je déteste les uns et les autres des femmes que je n'aime pas.

* * *

Voici un mari qui cause fort bien, qui n'en a pas souvent l'occasion et à qui je plais tant par là qu'il m'empêche, sans jalousie et sans méchanceté, d'être seul avec sa femme. Si ma conversation ne lui plaisait pas, il serait peut-être ce qu'il sera, si seulement il me lâche un jour que je tâcherai de l'ennuyer.

* * *

Une sorcière m'a prédit que je vivrais tant que j'aurai un cheveu noir. Je regarde ma queue : elle l'est presque tout entière et, à l'exception de quelques petites mèches blanches surtout sur la face gauche. Cela va bien, elle m'a prédit que j'aurais encore de la gloire. Cela va mal (1).

* * *

Je viens encore d'apprendre vingt prédictions qui ont réussi d'une sorcière de Berlin. Celle d'être reine faite à Mme Bonaparte m'a été contée par Mme de Poulpri, sa camarade de couvent, il y a huit ans, qu'il n'y avait assurément pas la plus petite apparence :

(1) Voir l'Appendice, *in fine*.

il y en avait moins encore il y a seize ans, lorsqu'on la lui fit : elle ne connaissait pas Napoléon.

* * *

J'ai oublié de dire, à propos de mon voyage de Pologne que je fis trois postes de détour pour aller voir et avoir une femme de ma connaissance à Troppau. A Hoff, à deux postes de là je trouve la femme superbe du Grünfin... de bonne volonté. J'hésite, je désire, je me retiens. Je succombe et je me dis : au moins le détour me rapportera quelque chose, et peut-être cette autre sera occupée, absente, aura du monde ou un amant. Et puis, quoi qu'il n'y ait pas loin, on peut recommencer. Précisément ma dernière supposition se réalisa.

En revenant, même détour, même calcul : l'une des deux, me dis-je, peut avoir quelque empêchement, prenons le plus sûr. L'amant n'était plus à Troppau. Me voilà content. Nous avons encore, m'ajoutais-je à moi-même, l'heureuse chance de Hoff à courir. J'avais fait à merveille de prendre mes précautions. Le mari de la belle femme de Hoff était à la maison, et avait, je crois, entendu parler de notre aventure et voyage dans le grenier. Où n'y a-t-il pas des commères? Depuis les cours jusqu'aux villages de Moravie !

* * *

Qu'on me dise à quoi sert de se ménager, de se préserver et de se priver de son plaisir? Qu'on voie comme je me porte et me fais *porter*. J'ai passé un hiver à Paris, où ne pouvant être que deux ou trois heures dans

mon lit, j'en passais une au bain pour me rafraîchir, et j'en prenais un intérieur de limonade pour réparer par là l'échauffement du vin de Champagne à qui ma société était extrêmement livrée dans ce moment ; de la chasse pendant toute la journée et du jeu ou autre chose pendant la nuit.

*
* * *

Après avoir exercé et commandé moi-même l'exercice à quatre heures du matin (1), campé à Dippoldisolde, je venais tous les jours jouer à la paume à Dresde, m'y amuser jusqu'à la nuit que je m'en retournais pour recommencer.

*
* * *

Le grand Vestris (2), à qui tout le monde a trouvé que je ressemblais, m'a dit qu'il s'était conservé si bien qu'il est même encore à présent, en ne se répétant jamais. J'ai suivi cette maxime : je ne me fais point cocu. Plusieurs danseuses de l'Opéra se sont trompées à cette ressemblance. Un Italien, de ses amis apparemment, me baisa pendant un quart d'heure un jour en m'appelant *Caro Vestris*. Nous étions, par hasard, coiffés de la même manière.

Cette ressemblance si constatée amusait la cour. Le soir, on me disait souvent : Comme vous avez dansé, aujourd'hui ! — Oui, disais-je, *ze manzerai du moton*. C'est ce que disait Vestris quand il était content de lui, et il se faisait servir un bon gigot.

(1) « après avoir... matin », en marge.

(2) Gaétano-Apolino-Balthazar VESTRIS (1729-1808).

*
* *

« Tu es tous les jours plus insolent, me dit un jour une impure des chœurs. Comme tu t'es carré tantôt dans la loge de M. le comte d'Artois ! Et qu'est-ce que c'est que ton fichu ruban rouge avec un agneau que tu t'es donné ? »

*
* *

Si ce n'était pas alarmer la société où l'on est dénoncé comme un homme dangereux, j'aurais écrit tous les soirs tout ce qui se disait et se faisait. Je l'ai vu faire à bien des gens qui ne pouvaient pas avoir des détails bien intéressants. Les miens l'auraient bien été.

*
* *

Quoique mon De Lisle vît souvent et juge de travers dans le monde, son journal aurait été bien amusant. Mais il a été escamoté, à sa mort, je ne sais comment. Deux jours auparavant il me montra pourtant le tiroir où il était. Je crois que le duc de Coigny, sachant que toute la cour et la bonne compagnie de Paris y seraient compromises s'en est emparé par prudence. Il logeait et mourut chez lui, pendant un grand bal près de sa chambre où je l'allai voir, tandis que ses autres amis s'amusèrent à côté de lui.

*
* *

Mesdames de... de... et de.. ne méritent pas toutes les trois, quoique fort jolies, d'entrer dans mes contes immoraux. Ce sont de mauvaises payeuses dont on tire

ce qu'on peut. Ce sont des brocanteuses qui rachètent le tout pour une bagatelle. Ce sont des ministres timides qui donnent des provinces à la paix pour sauver la monarchie ; ce sont des généraux timides qui laissent prendre du pays et sont bien aises de ces discussions pour qu'on ne marche pas à la capitale.

* * *

Mme de... en revanche m'aime assez, mais ne me laisse rien prendre, ni toucher. Elle est en amour un marchand en gros qu'on estime plus qu'un marchand en détail.

* * *

On racontait une fois chez Mme O'Sulyvan vingt traits d'extravagance de Paul I^{er}. Le commandeur Ferrit se crut apparemment, à cause de l'ordre de Malte, obligé de prendre son parti. Il me dit : Peut-on appeler cet homme fou ? — Il est à *lier*, lui dis-je, espérant bien qu'il entendrait : il est *allié*, et par conséquent ne méritant pas qu'on dît du mal de lui à Vienne. Heureusement les autres ont compris ce que je voulais, mais lui fut très content et moi aussi.

* * *

Comme on ne peut pas savoir que lorsque je dis le roi tout court, c'est Frédéric II, le maréchal, c'est-à-dire M. de Lacy, l'empereur, c'est Joseph II, l'impératrice c'est Catherine II, je nommerai celle-ci, cette fois-ci, à l'occasion d'un trait qui la caractérise.

Un jour, pour faire venir les ministres, elle sonne, sonne, resonance, sonne encore. Personne ne vient. Sans

s'impatiente elle va chez ses femmes et trouve son valet de chambre jouant avec elles, et qu'un coup important et un cas intéressant avait empêché de venir. — Donnez-moi votre jeu, Zachar, lui dit-elle, je ferai de mon mieux. Faites cette commission et je vous rendrai mes cartes à votre retour, car cela vous amuse et j'ai affaire.

*
* * *

Au milieu (1) des *delicta juventutis meæ*, voici presque une bonne action, même religieuse à quelque chose près. Les parents de Mlle Julien de la Comédie Italienne et de Mlle Bigotini ne pouvaient pas avoir un prêtre pour les instruire pour la communion et la leur faire faire, puisque dans les sots Pays-Bas les comédiens sont excommuniés. Je les menai au Béguinage, espèce de couvent où l'on porte un habit qui va à merveille, établissement moitié mondain, moitié monastique et commerçant à la fois, petite ville à part séparée de l'autre par un large fossé (2).

C'est là que je leur appris les choses qu'elles devaient savoir et quelques-unes qu'elles auraient pu ignorer encore. Le directeur de ces espèces de bigotes à qui je dis que le nom de *Bigottini* promettait beaucoup, s'en chargea et voulut, puisque je lui avais dit que c'étaient mes nièces, que je vienne de temps en temps pour voir leurs progrès. Je ne les ai plus vues depuis la Révolution. Je ne sais si elles vivent encore, mais au moins, grâce à moi, elles ne sont point mortes excommuniées, car le billet de leur première communion que j'exigeai les a mis en pouvoir et en droit de continuer, quand cela leur aurait fait plaisir.

(1) « au milieu », en marge, au lieu de « Parmi » biffé,

(2) « espèce de couvent... fossé », en marge.

* * *

Mme D*** lirait ce portrait-ci et en serait bien contente : elle croirait que c'est celui d'une autre.

Elle parle bien, mais ne s'écoutant point apparemment pas plus que les autres, elle redit vingt fois par jour les mêmes choses et les mêmes mots. Elle n'a retenu que quatre phrases qu'elle a entendues, car heureusement elle n'a pas de mémoire.

C'est une des plus aimables femmes qu'il y ait pendant huit jours et, ayant le rang sur les ennuyeuses, c'est la plus impatientante que je connaisse.

Eh bien, on le dit. On en est consolé en le remarquant. On rit quand elle sort. On n'a pas bâillé parce qu'on se fâche de devoir entendre un bourdonnement continu. Mais Mme D*** est belle, presque bonne, quoiqu'elle gronde ses enfants et ses femmes.

Elle est complaisante, polie, a de la grâce et aime à plaire. Eh bien, soyons-en donc contents puisqu'elle veut qu'on le soit autant qu'elle l'est d'elle-même (1). Elle fait valoir tout le monde. Elle dit du bien de tout le monde. Eh bien, disons-en d'elle aussi.

* * *

On me raconte encore une histoire de moi que je me rappelle. Il s'agit encore de coups que j'ai reçus. Je n'en ai jamais eu des ennemis de l'Autriche, mais plusieurs fois, par des suites de malentendus, par exemple au camp d'Ockzakoff, j'entends une femme battue par son mari qui criait aussi haut qu'elle. C'était un trom-

(1) « Elle fait valoir... aussi », en marge.

pette. J'ouvre sa petite tente pour lui dire que c'est un gueux. Je n'avais pu y passer que la tête. Il me saisit par le toupet, parce que mon chapeau était tombé, et il me donne dix coups de trompette dans le ventre en jurant en russe comme un païen qu'il était peut-être.

*
* * *

J'ai déjà dit vraisemblablement que j'aime la vengeance quand il s'agit de plus haut que l'on n'est et qu'elle ne tombe qu'aigrement, en piquant sans blesser. En voici une de cette espèce.

Le goût pour le changement encore plus que pour l'économie engagea l'empereur Joseph à supprimer les gouvernements. Le mien de Mons, des forteresses qui en dépendent et de la province est du nombre. Il y avait une pension de deux mille florins d'assignée pour la marquise de Los Rios. Je lui écrivis (car je me doutais bien que cela serait lu dans la société et irait jusqu'à l'empereur) :

« Vous avez peut-être appris que mon gouvernement était supprimé, mais il ne faut pas que vous vous en aperceviez. N'allez pas demander ailleurs votre assignation. Point de requête, ni de peine pour Sa Majesté pour vous l'accorder ou vous la refuser. L'un coûterait à son économie et l'autre à son cœur. J'ai donné mes ordres pour que vous receviez toujours également les trois mois de votre pension. »

Je ne sais pas si ce fut honte ou autre chose qui empêcha Joseph II de suivre son projet. Mais il en changea : je reçus mes 16 000 florins comme auparavant et la marquise ses 2 000.

Tout cela est joli, mais toutes ces petites tapes qu'on donne à ces messieurs ou à leurs ministres *sunt alta mente repostum*.

*
* * *

J'ai parlé de mon vivant, c'est-à-dire dans *Mes écarts* ou mélanges de prose et de vers du plaisir que m'ont fait les souvenirs de plusieurs auteurs (1). Si ceux de Mme de Caylus qu'on n'a pas connus en font tant, à plus forte raison, ceux des gens avec qui l'on a passé sa vie, comme par exemple le baron de Bésenval dont le style est brillant comme lui. Ses portraits sont extrêmement vrais, il n'y en a pas un de manqué, tous les traits, les plus petites nuances sont saisis (2). J'en suis enchanté. Je l'ai vu, un moment, amoureux de la reine sans le savoir. Ce qu'il raconte au sujet de l'intrigue où il me cite (3) le dégrisa : et rien ne pouvait le dégri-sonner. Il n'en avait pas moins, à près de soixante-dix ans, Mme de la Suze. Je lui disais quelquefois : Baron, je t'ai cru Suisse et en cette qualité on devrait te mettre à la porte, mais tu n'es qu'un Grison.

Il donnait quelquefois dans ses gaietés ou ses colères, au jeu, par exemple où il y était sujet, des noms très plaisants. Je le gagnais au billard et je babillais à droite et à gauche, en vanteries et plaisanteries qui l'impac-tientaient, car il était encore plus mauvais joueur que moi. Nous sortions de table où l'on avait admiré mon appétit. Allons donc, me dit-il, jouez et taisez-vous, maudit Don Bavardo d'Avalos.

(1) Voir *Fragments*, t. I, cahier VI.

(2) « il n'y en a... saisis », en marge.

(3) *Mémoires du baron de Bésenval*, publiés par François Barrière. Paris, Didot, 1846, p. 218. Dans les *Mélanges*, XXIX, p. 267, Ligne écrit : « Le baron me cite une fois : il aurait pu me citer mille fois. J'ai été partout au milieu des orages sans y prendre part et j'en ai souvent détourné de la tête même des gens que je ne connaissais pas. »

Cela fit rire tout le monde et on m'appela ainsi à Versailles pendant huit jours. On s'y était souvenu que de Charles qu'on m'appelait du vivant de mon père, pour me distinguer de lui quelques femmes avaient fait Charlot, et le roi et ses frères m'appelaient ainsi, lorsque j'étais avec eux presque seul.

Apparemment que la poste entraînait dans ces détails de société, car je reçus une fois une lettre de M. le duc de Chartres d'alors, à M. Charlot, archevêque de Sainte-Gudule à Bruxelles (1). Le nom de cette église qui est vis-à-vis de l'hôtel de Ligne frappa le facteur et la lettre m'arriva.

* * *

Tout est bien dans le monde, excepté la maladie et la mort. Combien de fois ne me suis-je point aperçu que le contraire de ce que je désirais arriver, valait beaucoup mieux. Souvent j'ai cru m'ennuyer et je me suis amusé. J'ai cru que j'aimerais ailleurs et point du tout, c'est à l'endroit que je craignais que cela m'est arrivé. Je regrettais un poste à l'armée, je me distinguais à un autre. J'envoyai chez le maréchal de Browne pour être de son armée qui était à la mode. Il allait me l'accorder lorsque l'ennemi entrant en Bohême me fit rester avec mon régiment à l'armée qui sauva la monarchie, au lieu d'être battu, pris et peut-être tué à la bataille de Prague.

* * *

J'espère être le dernier de ma maison qui servira la très ingrate maison d'Autriche. Je prierai tous mes petits-fils de n'en rien faire.

(1) « à Bruxelles », en marge.

CAHIER XXIX

Sur le caractère de Joseph II. — « Et moi aussi ! » — Sottise. —
Lettre à l'empereur François II. — Portraits de femmes. —
Visite à l'empereur. — « Voir du monde », — « Esprit du matin »,
— Le mont Ligne. — Contentements.

Ai-je parlé de mes traits continués de Scipion ?
Mme D. P. D. F. Pitschula de Politzka (1) et de cette
femme qui, pour m'engager à lui dire une infidélité de
son mari, me dit que c'était ainsi que le commandeur
Sinzendorff (point Zinzendorff) très aimable et très
bossu avait eu la femme du prince de Kaunitz.

*
* *

J'ai envie quelquefois d'écrire mes bêtises, car on
me les raconte toujours de travers ! Quand on dit lors
de la déclaration de la guerre de Napoléon (2) avec
l'Angleterre et de son projet de débarquement qu'une
rupture n'était pas toujours une *descente*.

*
* *

Je n'ai que trop prévu que l'inquiétude, et le malheur
qui en est souvent une suite, serait le cachet du règne
de l'intéressant Joseph II. Je dis que ce serait une éré-

(1) « de Politzka », en marge.

(2) « Napoléon » en interligne sur « Brouillon Premier » biffé.

sipelle continuelle, car celle qui le tourmentait souvent au physique était la cause de la morale qui agita pendant dix ans son empire et ceux de ses voisins.

J'exprimai cela d'une manière moins délicate et si grivoise que je laisse aux lecteurs les mots sacramentaux à prononcer. Milord Mamsbury me demanda à la mort de Marie-Thérèse ce que ferait son successeur. Il b... toujours, lui dis-je, et ne d... jamais.

Une manière plus honnête ou moins indécente de faire entendre la même chose, c'est dire, par exemple, que ce prince aurait des irritations sans pouvoir les satisfaire.

* * *

On prétend que je répondis au même empereur qui me demanda ce qu'on disait de ses arrangements aux Pays-Bas, qu'il voulait *notre bien*. Je ne me souviens plus si cela est vrai.

Ai-je raconté que je dis au duc Albert qui avait été extrêmement battu à Jemmapes et extrêmement malade ensuite, et qui me demanda si je ne le trouvais pas changé? Je vous trouve, monseigneur, l'air encore défait.

* * *

M. de *** avait l'habitude de me dire toujours : *et moi aussi*. Je lui fournis deux occasions de s'en corriger dans deux genres différents. J'avais tué cent pièces. J'avais fait une chute de cheval, et lui aussi. J'avais un torticolis, et lui aussi. Je dis : j'ai reçu aujourd'hui cent coups de bâton. Je m'attendais : *et moi aussi*. Pourquoi point *et moi aussi*, lui dis-je? Il y avait plus à parier pour vous que pour moi. Il me dit un jour, devant beaucoup de monde qui savait que j'avais

eu sa femme : j'ai couché avec Mme de *** (en la nommant). *Et moi aussi*, lui dis-je.

*
* *

Je n'aime pas les sottises. Celle-ci n'est que pour mes lecteurs qui savent l'allemand. Il y en a bien dans les souvenirs de la mère du régent. A Spa où le maréchal Lacy s'amusait de celles que je faisais et que je disais, il me recommanda de m'abstenir des unes et des autres à un grand dîner qu'il donnait à de vieilles princesses et comtesses d'Empire, duchesses françaises et prudes miladys.

Je mets la conversation sur les langues. Je dis que l'illyrienne ou slavonne, russe, polonaise, bohême enfin, qui en sont des branches, est douce. Je dis jusqu'au Diable, il est doux : *Tzerta* ou *Tcherte*; que froid est harmonieux : *Zima* et que *Sedlack*, qui veut dire paysan, va très bien avec un autre mot.

Qu'ont-ils de commun, dit le maréchal que je vois encore debout découpant un gigot d'Ardenne. Cela n'a pas le sens commun. C'est comme si vous disiez... (1). Le son de cette affreuse polissonnerie que le rassemblement de ces deux mots auquel je me doutais que je l'engagerais, resté dans son oreille, le démonta au point qu'il n'osa regarder de longtemps les personnages respectables qu'il avait scandalisés sans s'en douter. Il ne vit pas, moyennant cela, que je me mourais, sous ma serviette, de rire et de joie de lui avoir fait dire à lui-même une sottise.

(1) Le mot a été raturé et rendu tout à fait indéchiffrable par Pictet. On peut conjecturer *Scheisslach*.

* *

Mes éditeurs, ne vous donnez pas la peine de réformer mes répétitions s'il y en a. Je ne me lis jamais. J'écris quelquefois ce qui m'est arrivé il y a cinquante ans. Mes lecteurs passez-les si vous avez assez de mémoire pour vous en ressouvenir.

* *

Je viens d'écrire à l'empereur que pour ma récompense de mon jubilé d'années de service, c'était aussi de sa justice de me donner dans ce moment-ci l'occasion de lui en rendre encore et que par respect pour la mémoire de ses prédécesseurs qui m'aimaient ou m'estimaient je l'y croyais obligé. Votre Majesté, lui dis-je dans ma lettre, sent si bien qu'elle le doit que, les douze fois que je l'ai priée de m'employer depuis la révolution, elle n'a pas osé me le refuser tout à fait. Ce sera la première et la dernière marque de bonté de votre règne, Sire, ai-je ajouté, si vous m'accordez ma demande.

* *

Il me semble qu'il n'en fait rien. Tant pis pour son jugement. Il ne me répond pas. Tant pis pour son cœur.

C'est aujourd'hui le 24 septembre (1). La guerre ou la paix ont été décidées avant-hier. J'ai parié pour celle-ci et je suis le seul au monde. Nous verrons après-demain si j'ai eu raison.

(1) Note de Ligne, en marge : « An 1805. »

* * *

Encore rien de sûr le 16 octobre. Quel drôle de commencement s'il y en a une. Un roi et trois empereurs à une armée ! des premiers ministres qui voyagent, des cordons, des neutralités. Est-il vrai que l'un et l'autre ont été violés à Anspach ?

Tant mieux si Frédéric-Guillaume est pour nous comme le diable le dira. Adieu le tigre royal, ce n'est pas assez de le museler, il faut lui ôter les dents et les griffes (1).

* * *

Pourquoi Mme *** fait-elle la merveilleuse même pour ses femmes et ses gens ? Elle a un amour-propre mal entendu qui la fait souffrir d'autant plus qu'elle le cache maladroitement. C'est cette attention pour elle-même qui fait qu'elle n'écoute jamais (2).

* * *

Pourquoi Mme *** parle-t-elle pour la galerie et voit, lit, juge et entend toujours de travers ? Lui répondre est ennuyeux. Ne pas lui répondre lui fait dire : vous me méprisez. Aimable, bonne et presque spirituelle, elle déplaît quelquefois à force de vouloir plaire.

* * *

Pourquoi Mme *** fait-elle la gaie, la triste, l'enfant, l'indifférente, l'aimable, la jeune, la belle, la rouée, la

(1) « ont été... griffes », en marge.

(2) « Pourquoi... jamais », en marge.

bavarde, la taciturne, l'élégante (1), la passionnée, l'ignorante de tout ce qui se fait, la distraite, l'oublieuse, la légère, la profonde, la fine, la non-intelligente, la rieuse, la mélancolique, la naïve, la dissimulée, la coquette, la curieuse, l'insouciant, la femme à aventures et la femme de bien? C'est une excellente femme. Voilà ce qu'elle est, et elle serait mieux que mille autres si elle était aussi simple qu'elle est douce, bonne, compatissante, spirituelle même quelquefois et généreuse.

Qu'on ne cherche pas à connaître ces portraits : ce sont deux femmes que j'ai connues ailleurs (2), je ne sais si elles existent encore.

*
* *

Je crois que je suis dévot sans être pieux, chrétien sans être assez catholique, mais près de le devenir. Aujourd'hui, j'ai été à la chasse. Une perdrix passe en volant près d'un de ces crucifix qui sont sur le grand chemin. J'ai tiré à côté de peur d'y mettre seulement un grain de plomb.

*
* *

J'ai oublié de dire avant de rapporter ici ma lettre à François Second que contre mon ordinaire j'ai été chez lui en partant de Vienne pour mon régiment. — L'Europe se barbouille terriblement, lui dis-je. Tant mieux. Il vaut mieux que ce soit plus tôt que plus tard qu'on en impose aux Français. — Oh ! j'espère bien, m'a répondu l'empereur, que cela n'ira pas si loin. Oh !

(1) « l'aimable... l'élégante », en marge.

(2) « ailleurs » est en interligne au-dessus de « en France » biffés.

non, non, nous n'aurons pas la guerre. — Enfin, si nous l'avons, lui dis-je, je prie Votre Majesté de me donner la plus mauvaise commission, dont personne ne voudra, le poste le plus détestable, le moins honorable. Je m'engage à le rendre bon et à en tirer parti. — Oh ! je sais bien, me répond l'empereur avec un air obligeant, que l'ennemi ne vous passera pas sur le ventre.

Il a passé sur le dos de plusieurs de nos généraux. Gare que cela ne recommence. Quand je dis à l'archiduc Charles que j'avais demandé une mauvaise commission : Il n'en manquera pas, me dit-il en riant. Je vois, depuis que je le leur ai demandé, plusieurs qui même n'en veulent pas de bonnes (1)...

*
* *

On me reproche d'être fâché du départ de M. de *** et de Mme de ***. On me dit : Vous aimez donc les ennuyeux ? — Non, mais j'aime à voir du monde, même sans qu'il me parle. C'est par cette raison-là que je n'aime pas même quelques Claude Lorrain où il n'y a que des paysages sans figures (2). Qui sont les gens qui amusent ? Quand est-ce qu'on s'amuse ? Quand ce n'est ni l'amour, ni l'esprit, il faut prendre la quantité pour se dédommager de la qualité. Je parle à ces gens-là pour qu'ils ne m'ennuient pas.

(1) Ici une ligne et demie raturée et illisible.

(2) « J'ai toujours tant aimé la société quelconque que je me suis défait, il y a quelque temps, presque pour rien, d'un Salvator Rosa, parce qu'il n'y a que des déserts et que les déserts ont l'air de l'anéantissement. Un tableau sans figures ressemble à la fin du monde ». *Coup d'œil sur Belœil*, édition de Ganay, p. 207.

*
* *

J'ai déjà dit qu'on me répétait quelquefois des bêtises que j'ai dites. En voici une qu'on vient de me conter en disant qu'un patineur, sur une des grandes pièces d'eau de Versailles, s'était cassé la jambe en traçant sur la glace avec ses patins l'y grec de *Vive le Roy!* — Pourquoi cet y grec, dis-je alors? S'il avait mis simplement un *i* il en aurait été quitte pour un point de côté.

*
* *

Encore de ce que dit Le Gros de mon esprit du matin ou un mot pour l'autre me fournit l'occasion d'en dire un mauvais. Je demandais des fraises. On me dit : nous n'avons que des *frambaises*. J'en suis bien aise, répondis-je.

Et puis à celui qui me disait qu'il s'était cassé la canicule. — C'est dangereux, lui dis-je, quand cela arrive au temps de la clavicule.

*
* *

— Je voudrais faire faire mon portrait, me dit un jour un prince d'Empire. A Paris, quel peintre me conseillez-vous? — Prenez, lui dis-je, Oudry (1). Comme plusieurs de ceux qui l'avaient entendu savaient que c'est un peintre d'animaux, cela les amusa et moi aussi.

*
* *

Un baron allemand (le prince de Stahremberg, chez qui nous étions aussi à Paris, s'en souvient), nommait

(1) Jean-Baptiste OUDRY (1686-1765).

toujours le général Germain au lieu de Saint-Germain et je lui parlais du maréchal Saint-Brogie.

* * *

Je n'ai pas Mme de *** parce qu'elle croit que, n'étant plus bien jeune, je ne l'aime que parce que je crois que je suis encore moins bien qu'elle. Je ne l'aime que par la persuasion où je suis que personne ne pouvant plus l'aimer elle me prendra l'un de ces jours.

* * *

M. de *** est plus méchant que M. de *** qui passe pour l'être pour appuyer une bonne grosse méchanceté que tout le monde sait et faire en parlant des yeux bien méchants. Mais l'autre a un air doux, parle presque bas (1) et dit : j'aime beaucoup Mme Une Telle, mais je la trouve bien changée de figure et d'humeur. C'est dommage que M. Un Tel soit devenu si ennuyeux, car il est de mes amis. Je suis désolé de la méchanceté de cet autre, car il est bon homme dans le fond, et que celui-là perde tous les jours sa fortune, son crédit, sa réputation et sa santé.

* * *

J'ai tué hier trois cerfs et aujourd'hui six perdreaux sans manquer un seul coup et par un temps affreux de brouillard à ne pas voir presque à côté de soi dans les montagnes pour la première chasse, et au froid et à la pluie pour la seconde. Je suis fort content.

(1) « presque bas », en interligne sur « doucement », biffé.

* * *

Quelle bonne chère (1) ! Quelles belles chasses et superbes opéras à Eisenberg (2) ! Je suis fort content.

* * *

Quelles superbes chutes d'eau, ruisseaux et tout à Rotenhaus (3) ! Je suis fort content.

* * *

Comme je suis charmé de mon joli salon barbare en dehors, policé en dedans, de mon temple un peu sauvage, mais pittoresque, sur cette hauteur que je viens d'acheter et qui s'appelle *Mont Ligne* (4). Et puis le petit toit peint en rouge qui percera au travers de la balustrade peinte en vert, et puis les deux autres... et puis des canapés sur les rochers... Je suis fort content.

* * *

Je ne sais si c'est Mack (5) ou l'archiduc qui font tous les arrangements, les marches, les positions, mais

(1) « Quelle bonne chère ! » en marge.

(2) Eisenberg, à 7 kilomètres de Görkau (Bohême), résidence du prince Lobkovitz.

Var. Bb « une des plus superbement agréables fêtes que j'ai vue était la foire, la magnificence des boutiques, le spectacle et le souper de l'année passée dans le jardin de Lobkovitz. »

(3) Rhotenhaus, en Bohême, sur la Biela, affluent de l'Elbe.

(4) Petite colline de 234 mètres d'élévation située entre Tœplitz et son faubourg de Schönau et où Ligne avait établi une petite résidence.

(5) Charles, baron DE MACK (1752-1828).

notre armée d'Empire étant déjà à Stockay, je suis très content !

*
* *

Je pars d'ici demain. Je suis très content. J'y reviendrai, je serai très content.

Je le serai bien plus si l'on attaque les Français à mesure qu'ils passent le Rhin (1).

*
* *

Tous mes ouvrages de corps, de cœur et d'esprit sont finis. Je n'ai plus personne à aimer, ni autrement ; pas une pensée à écrire. Mon temple barbare en dehors, policé en dedans, sauvage, drôle, élégant, rustique et presque magnifique a été achevé aujourd'hui.

J'y vas. J'y ai donné à déjeuner au reste de la société, aux éclopés de Tœplitz. Nous serons vingt. C'est mon inauguration. J'y mets le cérémonial de Bonaparté. J'ai nommé des dignitaires. On a voulu me faire des couplets, mais personne ici n'en sachant faire on m'a prié de les faire pour me surprendre et me louer moi-même.

C'est ce que j'ai fait en contre-vérités pour moi, et pour ceux et celles qui les chanteront. On les lira si l'on veut, dans mes *Mélanges*, chez Walther.

*
* *

J'en reviens. Tout a été pour moi d'un bon goût, d'une bonté et d'une amabilité sans égales. Ces trois choses-là annoncent la princesse Basile Dolgorouki qui,

(1) « Je le serai... Rhin », en marge.

outre son couplet fait par moi et les autres chantés par mes déjeuneurs et déjeuneuses, en a ajouté et fait ajouter de touchants et gais à la fois (1). J'ai fait tout à fait le Bonaparté ou Paul I^{er} ce qui est la même chose dans ce genre-là et ai salué et remercié de la tête. Je mangeais comme un diable pendant ce temps-là, et comme dans un de mes couplets pour moi, je vantais ma sobriété, c'est une des choses qui a le plus amusé.

On m'a couronné, on m'a donné des bouquets ridicules. C'était la plus jolie parodie de couronnement, de cérémonie d'inauguration et de fêtes populaires et autres.

Je suis fort content. On l'a été de mon joli petit salon anglais, divans et fenêtres d'où il y a les six plus jolies vues du monde, surmonté d'une colonnade.

Dans l'instant, je monte en voiture avec la princesse Dolgorouki pour aller à la chasse et à l'Opéra à Randnitz chez Lobkovitz et de là à Prague et à Vienne.

Je suis très content.

* * *

Hélas ! quelques semaines après je n'ai plus dit : je suis très content (2).

(1) Princesse Basile DOLGOROUKI, née BARIATINSKY. Voir son portrait par Ligne dans *Mél.*, t. XXX, p. 297-300 ; lettres du prince, *Annales*, IV, p. 162-180, et *Nouveau Recueil*, t. I,

(2) « Hélas !... content » écrits en marge postérieurement.

CAHIER XXX

Destruction de l'armée de Mack, à Ulm. — Napoléon à Vienne. — Ligne réfugié à Presbourg. — Conquête de la Hongrie. — Situation de l'empire d'Allemagne au mois de décembre 1805. — Discours de Napoléon à Vienne. — Espérances et craintes au sujet d'une entrevue avec Napoléon. — Sots propos. — Proclamation de Napoléon en partant. — Réflexions sur le traité de paix. — Napoléon et Zinzendorff. — Le roi de Suède. — Sur le chemin de Parthenizza. — Instruction des milices suisses. — Mauvais joueur. — Avant le duel de Platon Zoubov et du chevalier de Saxe. — Réception du duc d'Arenberg dans l'ordre de la Toison d'Or. — Sur le tombeau de l'archiduchesse Marie. — « Mouchette ». — Le jeu au palais royal. — L'Anglaise à Mons. — L'amour au Prater. — Vente de Closterneubourg. — Napoléon « Tremblement de terre ».

Si chacun écrivait comme moi ce qu'il croit, ce qu'il éprouve, on ne pourrait pas dire toujours comme je vois tous les jours : « Je l'ai dit, je le savais, je l'ai prévu. » J'aime mieux chanter la palinodie et dire : je n'ai su ce que je disais. On a vu dans mon dernier cahier que j'étais content de ce qui se faisait, mais c'est que j'étais loin des faiseurs qui croient avoir de l'énergie. Ce n'était que de l'extravagance qui provient de la léthargie, de la faiblesse de laquelle [on va...] (1) de la lenteur et de l'irrésolution à la promptitude d'une part, c'est par cela que c'était fait pour me plaire. On verrait pourtant dans mes lettres à Gentz (2), si

(1) « [On va] » deux mots illisibles. Tout ce passage depuis « faiseurs » jusqu'à « plaire » a été biffé par Pictet qui l'avait remplacé en marge par « personnes influentes ».

(2) Voir Louis WITTMER, *Le prince de Ligne*, Jean de Muller, Frédéric de Gentz et l'Autriche, *Annales*, t. V et VI.

on les lisait, que je prévoyais que par quelque maladresse on manquerait la Prusse, on ne profiterait pas de la Russie. Je ne voyais pas de coalisés dans la coalition.

Je lui écrivais après un prétendu demi-succès du 11 octobre : « Je croyais que tout irait bien, qu'on attaquerait chaque corps français qui passerait le Rhin. Je vois des corps autrichiens en paquets séparés. Tout va mal. Tout ira plus mal. Mes premières espérances sont au diable. »

Si Fédé garde mes lettres on verra que j'y disais : « On berce, on flatte, on attrape l'empereur. Vous dites les Russes passants, arrivants, arrivés. Cela n'est pas vrai. Les Prussiens déclarés. Cela n'est pas vrai. Les premiers sont peu et bien loin. Les autres ont voulu et ont changé d'avis. » Je les voyais clairement par les lettres et les personnes de Berlin qui étaient à Toeplitz. J'appris ensuite, après les premiers malheurs dont je vais parler, le voyage pittoresque à Pulavi (1) et puis sentimental de l'empereur Alexandre à Berlin (2). L'ambassade ridicule de l'archiduc Antoine si insignifiante que les gazettes mêmes ne l'ont jamais nommée, et après les derniers malheurs et la platitude d'une proclamation de Brünn où l'on disait : « Mes alliés le roi de Prusse, l'empereur de Russie, » c'était compromettre le premier qui aurait risqué beaucoup et serait arrivé trop tard (3), où l'on citait un traité du 3 novembre, j'écrivais : « Si Haugwitz est gai, il rira d'avoir mystifié l'empereur. S'il est sensible, il pleurera d'avoir fait détruire cent mille hommes à l'un, cinquante mille à l'autre. S'il est fin, il ne doit plus être si fin », car je

(1) Actuellement Nowa Alexandrya, sur la Vistule.

(2) « An 1805 », en marge.

(3) « c'était compromettre... trop tard », en marge.

prédis que Napoléon, malgré les marques publiques d'amitié entre lui et le ministre, il la lui garde bonne. Je reviens à présent à ce que j'ai éprouvé et écrit le 16 novembre à Presbourg où je me sauvai de mes amis qui m'ennuyaient plutôt que des ennemis qui ne m'ont pas même fait l'honneur de me prendre.

HISTOIRE AFFREUSE DES DEUX PLUS HORRIBLES MOIS

Après quinze jours de panique, honte, rage, indignation, stupeur, stagnation d'idées, suspension de toutes facultés et incrédulité de l'état où nous sommes qui me paraît un rêve, voici la première fois que j'essaie d'écrire.

C'est bien de moi que l'on peut dire *nulla dies sine linea*. Mon goût pour les campagnes et la campagne arma ma main d'une plume : à l'âge de neuf ans je faisais des batailles et des jardins.

J'avais parié qu'il n'y aurait point de guerre :

1^o Parce qu'il n'y avait rien à gagner et tout à perdre ;

2^o Par la pusillanimité, paresse et incapacité des trois

C. (1) ;

3^o Par l'incertitude des intentions de la Prusse et la lenteur des secours de la Russie ;

4^o Par la maladresse de celle-ci qui menaça celle-là, si elle ne voulait point entrer dans la coalition ;

5^o Parce que je ne croyais pas que l'empereur, pour faire voir que Mack valait mieux que bien d'autres (2),

(1) Collenbach, Colloredo, Cobenzl. Voir *Ma Napoléonide*, p. 42. Henri-Gabriel, baron DE COLLENBACH (1763-1805), conseiller à la chancellerie d'État et bras droit de Cobenzl. Joseph, comte de COLLOREDO (1735-1818), ministre de la Guerre de 1809 à 1814.

(2) « bien d'autres », en interligne au-dessus de « l'archiduc », biffé.

lui donnerait vingt millions de sa cassette pour recruter cent mille hommes et acheter soixante-dix mille chevaux ;

6^o A cause de la famine dans toutes les provinces, augmentée par le rassemblement de nos troupes et la marche des Russes ;

7^o Parce que je ne m'attendais pas à la finesse des excuses et des prétextes (1) pour toutes ces marches et ces camps, et que je croyais, ce que n'a pas cru Napoléon (2), que nos déclarations amicales étaient la suite de notre avilissement devant lui, que cela l'avait encouragé à cet excès d'ambition qu'on aurait pu arrêter par des notes vigoureuses, un langage ferme et des rassemblements avoués pour ne plus recevoir la loi.

On pouvait dire à l'empereur des Français (3) : on ne veut pas vous la donner, mais ne vous reconnaisant pas pour roi d'Italie, puisque ce serait vous donner un droit sur Naples, Venise, etc., nous défendrons tout ce que vous voulez encore en usurper.

Mais considérer Napoléon comme un homme prodigieux était une hérésie.

L'épigraphe de cette guerre est ce qu'a dit un habile homme que je ne veux pas nommer : c'est un petit gueux qui a peur de tout, qui n'a eu que du bonheur et que nous allons faire danser.

Si quelqu'un n'avait pas passé pour aimer et un autre pour (4) craindre la France, il n'y aurait pas eu de

(1) Ligne avait d'abord écrit : « à la finesse aussi plate de demander des pardons et imaginer des prétextes... »

(2) « Napoléon » en interligne au-dessus de « Bonaparté » biffé.

(3) « l'empereur des Français », en marge au lieu de « Bonaparté », biffé.

(4) « quelqu'un » et « un autre pour », en interligne, en remplacement de Cobenzl et Czartorisky, biffés par Ligne.

guerre. Celui-ci craignait encore davantage deux rivaux (1) : Voronzoff, Markoff, etc., et celui-là fut abreuvé d'injures, de menaces et d'insultes redoublées. Pagget (2) et Razumoffsky qui y mêlait et savait mêler quelques caresses à nombre de soldats de réserve qu'ils cultivaient sans avoir l'air de vouloir les ramener à eux, n'empêche qu'ils les masquaient presque sous les fleurs et voilà cinq cent mille hommes en marche, sans plan de campagne, mais dirigés par un sot choisi par trois C et la présomption vigilante d'étrangers.

Voilà les pensants ou fougueux aboyeurs et quelques exagérés enchantés qui délibèrent sur la cage de fer qu'ils destinent à Bonaparte ou la potence ou les petites maisons. Moi-même, je désirais la guerre, dans l'espérance d'être employé, mais je ne l'aurais pas conseillée et fort aise de la voir commencer avec rapidité, je disais pourtant comme Mithridate :

... Que pour être approuvés

De semblables projets veulent être achevés (3).

Mes lettres à Gentz prouvent que j'ai deviné une partie des malheurs et qu'on n'en aurait pas éprouvé si l'archiduc Charles avait commandé en Empire ou avait eu la permission de chasser Masséna de l'Italie. Maladroitement astucieux, dupe et fripon à la fois et anticonstitutionnellement l'Être brillant prend la

(1) « deux rivaux », en marge.

Alexandre Romanowitch WORONZOF (1741-1805), ministre des Affaires étrangères. Arcadi Ivanowitch, comte MARKOFF, ambassadeur russe à Paris.

(2) Sir Arthur PAGET (1771-1840).

(3) Tragédie de Racine en cinq actes et en vers (1673). Acte III, scène I, vers 789-790 : « Et pour être... » Ligne fait la même citation dans *Ma Napoléonide*, p. 17.

Bavière et on manque en séduction ou force l'électeur et 26 000 hommes, et sans attendre les Russes derrière le Lech, Mack est lancé à une marche du Rhin.

C'est un peu follet, disais-je, en l'apprenant, mais c'est apparemment pour y culbuter toutes les troupes qui voudront le passer à Kehl, Fort-Louis, et même encore plus bas, excepté à Cassel.

Si Mack perd beaucoup de monde en battant la tête de toutes les colonnes françaises, Chotusoff, qui arrive dans quinze jours, sera son armée de réserve. Voilà, me disais-je encore, 150 000 hommes qui vont tout au moins prendre la Suisse, et peut-être l'Alsace de revers.

J'ai bien des témoins qu'à la lecture du premier bulletin de la prétendue victoire du 11 octobre qui prouvait que Mack était tourné, j'ai vu les Français à Vienne, mais pas aussi vite, ne pouvant pas prévoir la rapidité des événements désastreux qui ont amené en peu de semaines la destruction de 80 000 hommes sous les ordres de Mack.

Je croyais que ce serait le corps de Bernadotte qui marcherait à Vienne, en battant successivement les colonnes de Chotusoff, derrière Mack battu ou tenu en échec par Napoléon (1). Voilà en quoi je me suis trompé.

Le 29 octobre, en arrivant de Tœplitz à Vienne, j'appris la honte de l'armée et j'en prévis encore une autre (2), celle de la Cour. On n'y sait que la retraite de l'empereur Léopold à Olmütz au lieu de défendre sa capitale, et on oublie presque qu'un autre l'avait défendue et qu'elle était à présent bien plus en état de l'être. François II qui avait déjà quitté son armée

(1) « Napoléon » en interligne au-dessus de « Bonaparté ».

(2) « encore une autre », en interligne.

la veille qu'elle se battait avait déjà décidé sa fuite par Presbourg à Brünn, puis à Olmütz, et puis Dieu sait encore.

Ma fuite sans conséquence (1) qui n'est pas si intéressante s'est arrêtée jusqu'à présent à Presbourg (2) où je suis arrivé le 9 novembre et j'y écris aujourd'hui 21 tout ce qui déchire mon âme par la lâcheté de celle de tant de gens et la stupidité de leur esprit.

En 1797 et en 1800 on avait eu assez de prudence pour faire quelques mauvais arrangements de résistance. J'en ai parlé dans mes cahiers de ce temps-là et de ceux que je proposai. Je m'adressai le lendemain de mon arrivée encore, en mémoires et conversations à tous les gens en place. Un suffisant entre autres (3), en disant : « Tout le monde a peur. Je reste. Les Français ne viendront pas. Je voudrais le voir, » ne voulut pas jeter les yeux sur la carte, et mon projet que je lui envoyai par Funck à qui je voulais en laisser l'honneur.

On comprendra ce que les sots dictateurs autrichiens et étrangers de la monarchie et son chef n'ont pas voulu entendre et que je ne veux pas répéter. Neuf mille pas qu'il peut y avoir du Spinnencrant (4) jusqu'au Lager Veld défendus par quinze cents pièces de canon dont la plus grande partie de 48, 36 et 24. Vingt mille insurgés hongrois, vingt mille bourgeois de Vienne. Chotusoff au Rittersberg. Merveld et Kyenmayer disputant le passage des montagnes..., etc., etc.

(1) « Ma fuite sans conséquence », en marge.

(2) « Presbourg » en marge au lieu de « la première de ces villes » biffés.

(3) « Un suffisant entr'autres » en marge au lieu de « Razumoffsky » biffé.

(4) Spinn am Kreutz.

Si Napoléon (1), dégoûté de perdre 20 000 hommes toutes les fois qu'il aurait voulu attaquer cette position, avait voulu passer le Danube à Krems, Chotusoff descendait de son camp inexpugnable pour y jeter le corps qui n'aurait pas eu le temps de traverser le fleuve, s'il l'avait tenté du côté de Fischamen, Merveld et Kienmayer. Et ce qui aurait réussi peut-être à la faveur de la nuit à passer aurait trouvé cent pièces de canon au Spitz pour engager les Français (2) à renoncer à Vienne.

Je fais grâce ici de mes dispositions pour la cavalerie entre des redoutes, etc., mais je promets que le 10 de novembre tout aurait été assemblé et retranché. Les chicanes des bois, montagnes et défilés, les embarras des déploiements de colonnes sous le feu de cette artillerie d'arsenal qui est à présent entre les mains des Français, leurs tentatives et leurs combats auraient donné le temps à l'empereur de Russie, revenu de son voyage pittoresque et sentimental, d'être un Jean Sobiesky (3) à bon marché, car toutes les colonnes de Michelson, Benigsen (4) et Buxéven (5) auraient eu les quinze jours dont elles avaient besoin pour se joindre.

Au lieu de cela, grand Dieu ! après un mois de victoire, ou plutôt du grand chemin de poste depuis Ulm jusqu'à Vienne, l'ennemi possède cette capitale qui avait vu deux fois les Turcs à sa porte, une fois les anciens Français, deux fois les nouveaux, les Suédois et les Hongrois rebelles.

Napoléon (6) apprendra à la défendre, si même l'ar-

(1) « Napoléon » en interligne au-dessus de « Bonaparté », biffé.

(2) « les Français », en marge au lieu de « Bonaparté », biffé.

(3) JEAN SOBIESKY (Jean III, roi de Pologne) (1624-1696).

(4) Léonce-Léontievitch, comte BENNIGSEN (1745-1826).

(5) Théodore-Fedorovitch, comte BUXHÆVDEN (1758-1811.)

(6) « Napoléon », en marge au lieu de « Bonaparté », biffé.

chiduc Charles ou les Russes arrivaient victorieux sous ses murs.

*
* *

C'est une horrible tragédie que la prise de ce qu'on appelle tous les états héréditaires à peu de chose près, mais celle de la Hongrie est une assez jolie petite pièce. En voici la petite histoire.

Le 15 novembre, jour de saint Léopold et fête de notre général de Presbourg où je suis du nombre des fuyards, trois Français mal bâtis, mal peignés, passant dans une petite barque, montent sur le pont volant, jettent dans le Danube le fusil de la mauvaise sentinelle qui le gardait, le détachent, passent obligeamment deux comtes Esterhazy, l'attachent à l'autre bord et ne le rendent plus.

On regarde, on tremble, on voit de travers ou plutôt double, triple ou quadruple. On découvre qu'il n'y a que vingt-deux hommes qui gardent et regardent ce malheureux pont volant. Mais les montants qu'ils passent sur les bords du grand chemin de Vienne passent de l'autre côté, superbe chaussée de Hongrie due aux Daces.

Ce qu'on appelle la députation, *le Committat*, s'assemble. Je ne sais qui propose aux Français de renoncer à l'insurrection, qui n'existe qu'en projet, s'ils veulent renoncer à la Hongrie. Ils lui promettent une neutralité parfaite si la Hongrie leur donne des vivres et en refuse aux Autrichiens. On écrit au Palatin. On attend son consentement, on craint, on espère, on se dérobe. Notre général écrit au général français qui n'existe pas et promet de renvoyer la garnison qu'il n'a pas. On ne trouve personne à qui parler. Notre général s'arrache les cheveux. La députation va pour parlementer et ne

trouve que quelques ivrognes de dragons français. Notre général se plaint d'elle. Elle se plaint de lui, mais sa lettre partie va jusqu'à Vienne chercher qui voudra la lire. On ne répond pas aux articles de la capitulation où, entre autres points, on proposait de ne point faire prisonniers de guerre les inutiles comme moi.

Un adjudant général du maréchal Davoust, un commissaire, un trompette, viennent souper chez notre général. On lui dit qu'on rendra le pont après qu'ils s'en seront servis pour s'en retourner. La députation est intriguée des conversations de notre général. On délibère si on peut se hasarder à chercher ce pont volant.

Notre général, tout en eau des peines de corps et d'esprit, se jette à l'eau dans une petite nacelle, va chercher ce fameux pont, le ramène, l'enchaîne, et après s'être assuré d'un bon cadenas en met la clef dans sa poche.

Parlementés, écrits, capitulés, nous sommes pris moralement. Mais nous allons l'être physiquement demain ou après-demain. La réponse et les refus du Palatin, de la neutralité avec ces conditions, vient de partir pour le maréchal Davoust dont l'adjudant a été notre vainqueur. Il va avoir par force ce qu'il demandait, en promettant de protéger ce beau royaume qu'il n'épargnera pas à présent ; et l'insurrection, brillante armée de spéculation, tombera d'elle-même. On n'emploie pas à présent le seul moyen de s'en servir. L'enthousiasme ne dure qu'un moment, mais c'est un torrent à qui rien ne résiste. Qu'on dise aux Comitats les plus voisins de la position critique où est l'archiduc Charles : « Courez avec un sabre ou un de vos vieux marteaux d'armes des Daces, vos ancêtres, le délivrer. Jetez-vous sur les derniers des corps français qui les

obsèdent. *Maggiar Vitis*, c'est-à-dire héros hongrois, vous avez sauvé ainsi sa grand'mère, sauvez-le aussi. Ceux qui auraient un cheval se réuniront ensemble, à poil s'ils n'ont pas de selle. Les premiers qui arriveront et auront coupé une tête seront vos officiers. »

On verrait 50 000 hommes dans trois fois vingt-quatre heures sur le dos ou le flanc de Bernadotte qui est à Gratz à ce qu'on dit. Mais dès qu'après les premiers mouvements d'un zèle général, on met de la mauvaise grâce à n'en pas profiter, une cocarde autrichienne au lieu d'une sensibilité hongroise, des difficultés au lieu de la reconnaissance, l'air de la timidité au lieu de celui de la confiance, on donne le temps un chacun de penser à ses intérêts.

Les bras tombent, les sabres restent dans le fourreau, il y a des propositions, des congrégations, des uniformes, et point de troupes. Ce sont des troupeaux de guerriers combattant à la turque qu'il faut dans ce moment-ci.

Ainsi je les aurais voulus dans les défilés du Wienerberg. Ainsi je les aurais voulus dans le camp du Spinnercreutz.

Cette belliqueuse nation ne ressemble pas à une autre. Lorsque le prince de Wurtemberg à qui j'offrais mes services, en 1797 (1), dans la masse autrichienne, après mille compliments, m'offrit de la commander et d'y servir sous mes ordres, je lui dis que je ne savais pas *jouer de la masse* et que je me *blouserais* tout de suite. Mais si cette espèce de rassemblement qui tient au véritable mot *surgere* était soutenu par quelques bataillons de réserve qui se trouvent encore en Hongrie, je suis sûr du plus grand succès.

(1) « en 1797 », en marge.

Qu'on me donne cinquante pièces de canon, je défends Presbourg, ses deux rives et les magasins dont l'ennemi se trouvera à merveille dans quelques jours.

Encore une fois et pour la dernière, les trois maladroites et imparfaites insurrections que j'ai vues ne peuvent point guérir d'une grande maladie, qui ne peut pas se traiter en grand et en général. Elle ne peut s'appliquer qu'à un mal local.

Vingt-quatre heures au point de rassemblement où chacun se rendra dès qu'il le pourra. Pleurer de tendresse et d'élévation. Crier : vive la Hongrie ». Tirer son sabre et courir. Voici la seule chose qui reste à faire pour déterminer à une paix moins infâme que celle qu'on sera obligé de faire.

* *
* *

L'histoire trouvera les faits mémorables d'une nation jadis d'Athéniens, à présent de Lacédémoniens et de Romains. Avec bien de la peine à démêler le vrai d'avec le faux, au milieu des incrédulités des gens platement zélés, dans Presbourg, la capitale des mensonges, j'ai appris enfin la perte de 25 000 hommes et de 177 canons à Austerlitz (1).

L'armistice proposé par l'empereur de Russie dont le reste de l'armée était éparpillé, l'entrevue de celui d'Allemagne avec celui des Français, et l'envie de celui-ci de donner la paix, dans sa lettre à Talleyrand, datée *de la terre où reposent, dit-il, les cendres du prince de Kaunitz qui a fait l'alliance avec la France* (2).

(1) « à Austerlitz », en marge.

(2) La bataille d'Austerlitz a été donnée sur le tombeau de Kau-

Les Russes partis s'arrêtent pour quelques jours, faute de vivres. L'archiduc Charles craint d'en manquer, arrête ce qui vient de Hongrie pour la subsistance de Vienne. Les bourgeois se ruinent par la nourriture de 40 000 hommes et la taxe de 4 millions, tous les jours davantage. Les paysans qui le sont tout à fait, pillés, brûlés, tuent les Français qu'ils peuvent attraper. Il y a eu quelques coups de fusil pour la ligne de démarcation, par un malentendu entre les avant-postes de l'archiduc et Marmont. On ignore les intentions de ce prince dont l'armée voudrait venger la honte de celle d'Allemagne. Il n'en faut pas plus pour achever de nous perdre. Les sots propos de vengeance, de... (1), ce courage tardif, les prétendues masses de gens armés de faux sont cause de cette garnison immense, et destruction, malgré le bon ordre qu'elle tient, les Français étant défrancisés.

* * *

Voici l'état où nous sommes le 18 de décembre 1805, et voilà ce qu'a dit hier Napoléon devant tous les généraux et grands officiers aux députés des États de la Basse-Autriche et de la ville. Il y a eu du grand, du noble, du sublime, du médiocre, du trivial, du Charlemagne, du Mahomet et du Cagliostro, mais comment parle-t-on une heure de suite? On dit plus qu'on ne veut dire, on est entraîné, on dit mal. Si l'on dit bien, on s'enivre de ce qu'on dit ; mais malgré cela quand on parle... Napoléon est indésirable.

nitz, circonstance qui fit la plus grande impression sur les Viennois. Voir la lettre de Napoléon à Talleyrand, du quartier général d'Austerlitz, 13 frimaire an XIV (4 décembre 1805), *Correspondance générale de Napoléon*, XI, p. 551.

(1) Quatre mots biffés par Pictet, illisibles.

Qu'on en juge par tout ce que j'ai ramassé et confronté des trois (1) meilleurs écouteurs (2).

Ils en étaient encore trop stupéfaits pour me rendre compte des phrases dans leur ordre, mais lisez ou écoutez celles-ci :

« Je suis fâché d'une imposition qui vous est onéreuse, mais qui m'est nécessaire pour récompenser mon armée. Votre empereur devrait avec son trésor venir à votre secours. Soixante-dix millions en or peuvent vous aider. Je n'aime pas, moi, ces trésors. Je n'ai ni poche, ni cassette, ni terre, ni métairie. Je ne crois pas avoir plus de mille louis en ma possession. Je ne connais et ne veux connaître de caisse que celle de l'État.

« Les négociations traînent. J'étais plus avancé à Brünn en traitant avec votre brave général Jean Lichtenstein dont je fais beaucoup de cas (Il le nomma trois fois en bien). Oh ! c'est que Cobenzl est arrivé à Höllistch. On s'en aperçoit. C'est un homme aimable fait pour la société, gai, bon vivant, aimant la bonne chère, mais il est obéré de dettes et alors on cherche à les faire payer. Enfin celui qui a déterminé à cette guerre injuste et malheureuse mérite d'être pendu.

« Je plains votre empereur d'être mal servi, mal entouré. Un Colloredo et un Lamberty ! Un Collenbach qui a du crédit ! Cela fait pitié et puis une Colloredo mauvaise Française. Je n'aime pas les renégats

(1) « Voici le discours de deux heures de Napoléon aux députés de toutes les classes de Vienne dont les trois quarts n'ont pas entendu et l'autre point compris, à l'exception des quatre que j'ai fait parler au moment même qu'ils en revenaient. Plus tard ils ne s'en seraient peut-être plus souvenus. » *Ma Napoléonide*, p. 88.

(2) Voir XXXI^e *Bulletin de la Grande armée*, 5 décembre 1805 dans la *Correspondance générale de Napoléon I^{er}*, t. XI, p. 560, et *Ma Napoléonide*, p. 88-94, où ce discours est reproduit avec quelques variantes.

et cette dame Cobenzl, une femme comme celle-là, avec sa correspondance ridicule dans tous les pays (vilain terme que je passe pour son honneur et celui de Mme de Rombeck, qu'il appelait Mme de Cobenzl par distraction) (1).

« J'en ai lu beaucoup pour la Belgique, c'est pour dire qu'elle reviendra tôt ou tard à la maison d'Autriche ; en France, c'est à des émigrés. C'est tout ce qu'elle aime, et ce qu'elle voit ici. Quelle pauvre lettre encore que celle que j'ai vue l'autre jour, qu'elle irait à Pétersbourg, le dos chargé de bouteilles de vin de Madère pour les porter à l'empereur, après ses succès, pour sa récompense puisqu'il l'aime beaucoup.

« C'est tout cela qui me fait peur et m'oblige à exiger des garanties pour être sûr de ne pas recommencer encore malgré moi. Si vous aviez une constitution, une espèce de pouvoir intermédiaire entre le souverain et le peuple, je n'en demanderais pas, mais je ne veux pas qu'une intrigue de femme de chambre gagnée par un Razumoffsky, un Paget, vous fasse faire la guerre, quand cela leur plaît, ou à cette Cobenzl, leur amie.

« Ce mauvais entourage et l'ignorance sur les choses et les gens tient toujours à ceux qui sont nés souverains, quoique je ne sache pas toujours tout non plus. Au moins la connaissance des hommes que j'ai un peu, vient de ce que j'ai été un particulier, et que du rang de simple soldat je me suis élevé au trône où je me suis établi. J'aime à lui donner de l'éclat et à m'entourer de ce qu'il y a de mieux dans toutes les classes.

« Cette grande Marie-Thérèse, dont le portrait et l'habitation que j'occupe me fait souvent penser à son

(1) Ligne a écrit, plus tard, en marge : « Depuis ce temps-là Napoléon mieux instruit sur les personnes ici nommées en a rétracté ce qu'il en avait dit. »

glorieux règne, aimait à consulter les grands de son empire et à les rapprocher d'elle. Tout ceci l'étonnerait bien, si elle le savait, et ne serait point arrivé.

« J'ai trouvé votre empereur mieux que je ne pensais et je lui crois de bonnes qualités. Mais elles ne me rassurent pas. Ce qui fait, comme je l'ai dit, qu'il me faut une garantie géographique et militaire.

« Vous êtes tous intéressés à me la procurer. Allez à Höllitsch. Dites que je partirai tout de suite. Je croyais que la signature me suivrait ici où je m'ennuie. Je ne sais que faire. Tout mon monde a envie de retourner à Paris où nous sommes mieux, où nous avons de jolies femmes.

« Qu'on finisse donc et qu'on se souvienne qu'après avoir, la veille de la bataille d'Austerlitz, proposé de ne pas répandre le sang de 40 000 hommes à l'empereur de Russie, j'étais le maître le lendemain de sa personne, celle de l'empereur d'Allemagne et de leurs restes d'armées si j'avais marché à eux.

« Enfin, tout est à moi dans ce moment-ci.

« Et en cas de malheur ou d'une coalition mieux arrangée, n'avais-je pas encore la garde nationale, les conscrits, des armées de réserve? Tout aurait passé le Rhin. C'était encore 250 000 hommes. Mais je n'en ai pas eu besoin.

« Je n'en reviens pas de me trouver ici. Quel fut mon étonnement lorsqu'à Lintz on vient me proposer la capitale d'un grand empire? La livrer à l'ennemi! L'y appeler? Cela ne s'est jamais vu. C'est le doigt de Dieu, me suis-je dit. Il me dirige à Vienne et j'y suis venu. Mais mon étonnement a redoublé quand j'ai vu cette immense et superbe artillerie dont on ne se servait pas pour se défendre, qui m'aurait empêché d'entrer dans cette capitale, et qu'on me livrait tout entière.

Je l'ai dit à votre empereur. Il m'a répondu : « J'ai cru qu'on l'avait sauvée. » Son intérêt à lui est de me faire partir d'ici, car son peuple saura ce que je fais pour le mien auquel je pense sans cesse, tantôt pour l'agriculture, tantôt pour le commerce, tantôt pour l'industrie ; enfin, tout vivifier et tirer parti de ma population que j'ai tant augmentée.

« Quels peuvent être les accrocs à cette paix ? Que peuvent les petites armées du prince Ferdinand, du prince Jean et celle du prince Charles si fatiguées et diminuées ? Il ne vous manque plus que de compter encore sur les Prussiens. On devait bien se douter que si je n'avais pas été sûr d'eux, je n'aurais pas fait une pointe non seulement jusqu'à Vienne, mais encore jusqu'à Olmütz. J'ai là (en frappant sur sa poche) de quoi vous prouver qu'ils n'ont jamais songé à vous aider. Ils ont fait toujours leurs affaires, et ne pensent qu'à eux. En tout cas ils ne sont plus ce qu'ils ont été. L'infanterie n'est plus la même et inauvaise artillerie. Voilà ce que c'est qu'une longue paix. Mon armée si fanatisée à présent, au bout de dix ans, perdra cet esprit militaire qui la rend victorieuse. Aussi, si l'on me force à faire la guerre, j'aime mieux que ce soit à présent que je suis jeune encore. C'est un bon âge que trente-six ans et je ne me soucie pas d'attendre soixante ans ou que je devienne podagre pour ne plus être aussi actif (1), mais je suis obligé de vous dire que si je recommence et si, par hasard, j'étais encore aussi heureux, je ne laisserais pas un pouce de terre à la maison d'Autriche. Je diviserai, partagerai, organiserai et n'aurai plus besoin de demander, en grâce, une garantie.

(1) Dans *Ma Napoléonide*, p. 92, Ligne a intercalé ici : « Pourquoi vous êtes-vous pressé ? Il fallait attendre ma mort. »

Mais voilà ce qui m'arrive, on me force à tout, comme par exemple à détrôner le roi de Naples par son manquement à la neutralité. — Pouvait-il l'empêcher avec si peu de moyens, dit le commandeur Zinzendorff?

« — Il était à la chasse quand il apprit le débarquement. Mais j'ai su comme tout cela a été préparé et conduit. Et cette reine, si peu digne d'être fille de Marie-Thérèse, a été se jeter presque au cou des généraux russes, à leur arrivée. Et des remerciements, des transports et des espérances : enfin tout ce qu'il faut pour perdre une couronne, à moins que les troupes que j'y envoie ne soient battues, et je ne le crois pas.

« Je serai ou je *serais* (ce qui est bien différent) désolé de vous reprendre Venise que je vous ai donnée. J'estime l'électeur de Salzbourg qui pense et gouverne à merveille. Je voudrais que les raisons d'État ne gênassent pas les sentiments des souverains obligés à se sacrifier eux-mêmes, leur repos, leur vie, leur personne, quelquefois leurs conquêtes, tout enfin pour lui.

« A propos de conquêtes et de pertes de provinces, qui est-ce qui empêcherait l'Autriche de se refaire un peu aux dépens de quelques-unes de l'Empire ottoman? Je ne m'y opposerai point, car il nous faut à tous des barrières contre la Russie (1). »

Cette conversation rapide ne laissa qu'à deux autres interlocuteurs le moyen de dire un mot. Lorsque Bonaparte dit que les souverains n'étaient pas instruits de tout, le margrave de Fürstemberg (2) dit :

(1) Dans *Ma Napoléonide*, p. 93, Ligne a ajouté ici : « Il est impardonnable d'avoir partagé avec elle et la Prusse et la Pologne : c'est impardonnable, immoral et impolitique ». Ce passage revient ci-après, p. 121.

(2) Frédéric-Charles, prince DE FURSTENBERG (1774-1856).

« Le prince de Trauttmansdorff qui avait le portefeuille pendant les premières hostilités a trouvé bien des affaires qui n'avaient pas été rapportées à S. M. l'Empereur. »

— Pourquoi avez-vous été mis de côté, lui dit Napoléon. Vous aviez la confiance générale, je le sais.

— Il est vrai, dit M. de Trauttmansdorff, que j'ai toujours cru qu'une alliance avec Votre Majesté était nécessaire.

— Comment parler d'alliance, dit-il, quand la paix n'est pas seulement faite encore !

— Je parle, dit Trauttmansdorff, de celle que Sa Majesté l'Empereur m'ordonna d'offrir alors à Votre Majesté. M. de Cobenzl, l'ambassadeur de ce temps-là, ne lui communiqua pas cette proposition.

— Voilà la première fois, répondit l'empereur des Français, que j'en entends parler. Je regrette de ne l'avoir pas su. Messieurs, leur dit-il pour la seconde fois, ne perdez pas un instant. Allez en députation chez votre empereur, pour le conjurer de signer la paix.

J'aurais voulu qu'un quatrième interlocuteur prît la parole lorsque Bonaparte parla des dettes de M. de Cobenzl pour lui dire que c'était une preuve de son désintéressement et insouciance de ses affaires, et que l'or d'Angleterre n'avait pas plus opéré sur lui que sur Mme de Colloredo.

Cela lui eût épargné ce rabâchage éternel déjà si connu par les gazettes qu'un grand homme comme lui ne devrait point lire, encore moins les faire.

Quand il s'animait, sa tabatière passait rapidement de sa main gauche à la main droite et les prises de tabac se succédaient. Il a remis plusieurs millions de contributions qu'il avait demandés.

*
* *

M. de Haugwitz a eu une seule audience de lui hier. On le croit mécontent. Au moins il est humilié et vient de partir. Mais pour la galerie, il lui a donné un superbe portrait et pour déjouer les espérances des amateurs de coalition, il déclare partout qu'il est plus que jamais l'ami des Prussiens.

On dit dans ce moment la paix signée et Talleyrand arrivé. C'est le 18 décembre. Nous verrons.

*
* *

Voici deux choses que j'aurais dites à cet empereur (1) si j'avais été un député :

« Augmentez votre gloire, Sire, en n'effaçant pas tout à fait celle de notre Empire. Si par des conditions trop dures, l'Autriche devient province de France comme la Suisse et la Hollande, et l'empereur un roi de Danemark, vous le livrez à la Russie. Adieu nos Gallicies, puisque Votre Majesté trouve que tout dépend d'un caprice ou d'une intrigue. Elle vient de parler avec sa sublime éloquence des points de contact par le partage de la Pologne. (J'ai oublié de rapporter sa longue tirade sur cet objet qu'il trouvait immoral et impolitique, car il y eut quelques lieux communs et répétitions dans sa harangue).

C'est alors que la Russie, aidée par tous les gens qui confessent la religion grecque dans la Hongrie, viendra porter son double aigle à la place du nôtre.

Et puis, oserais-je vous le dire, Sire? si contre toute

(1) « cet empereur », en marge, remplace « Bonaparté », biffé.

apparence, conduite par le désespoir, secondée par celui de plusieurs millions d'hommes ruinés, exaspérés, l'armée de l'Autriche...

Il n'est guère possible que celle de Votre Majesté cesse d'être victorieuse... mais la retraite est longue.

* * *

Je ne sais pas si ce petit coup d'œil qu'on est trop bête chez nous pour l'obliger à jeter, n'aurait pas fait quelque sensation. On ne devait l'essayer qu'au milieu d'un tourbillon d'encens, où l'on aurait mêlé avec bien de la précaution quelque graine de confiance et quelques onces d'humanité, après avoir crié contre l'humeur des particuliers de la ville, par exemple, et l'ingratitude des mécontents du bon ordre qui y règne.

Point arrêté dans ce petit tableau, on aurait pu esquisser celui de la campagne, en vomissant mille horreurs contre la cruauté des paysans. Ainsi je vois le bien qu'on peut dire et le bien qu'on peut faire. Ainsi, très éloigné de plus en plus d'en être chargé, j'en ai quelquefois de la rage. Je jure, je hausse les épaules et puis n'y pense plus.

* * *

Je l'ai presque aperçu (1) ce matin, ce petit grand homme à peu de chose près (2), monter en voiture. Le bas de son visage m'a paru agréable. Il regardait les chasseurs à cheval de sa garde. Je n'ai pas eu le temps de le distinguer.

(1) « presque aperçu » en interligne, au lieu de « vu » biffé.

(2) « à peu de chose près », en marge.

*
* *

J'ai un bon prétexte pour lui demander une audience qu'il m'accorderait sûrement. C'est une injustice qu'il me fait en me volant, lui ou un préfet, mon hôtel d'Aix-la-Chapelle.

Quel beau supplément à mes conversations du grand Frédéric, Voltaire, Catherine II, etc.

Mais cet homme-ci aime trop à compromettre et je me verrais demain dans la gazette du jour, avec toutes les belles choses qu'il m'aurait inspirées sur la circonstance présente.

*
* *

Voici précisément ce qui m'arrive à ce sujet. La paix n'est pas signée.

Talleyrand arrivé hier 19 a demandé à dîner à Clarke, notre gouverneur général de l'Autriche, avec moi. J'en sors. Quelle bonne conversation intéressante nous avons eue ! Mais pour en revenir à l'article précédent, il m'a demandé si je ne serais pas aise de voir son empereur. — C'est ce que je fais tant que je peux, lui dis-je, et même l'autre jour j'ai attrapé en passant les deux tiers de sa physionomie. — Voyez la tout entière. — Volontiers, à quelque revue, mais encore je n'aime *les moutons que lorsqu'ils sont à moi* (1), et n'ai aucun plaisir à voir des victorieux. — Mais non, voyez-le chez lui. — Oh ! cela ne se peut pas. — Je réponds, dit Clarke que cela lui fera le plus grand plaisir. — Bon, il ne sait pas que j'existe ! — Comment pouvez-vous le

(1) « Je n'aime les moutons que quand ils sont à moi. » Ce vers est de Voltaire dans une *Épître à Mme Dubois* sur l'agriculture (1761). Voir *Mél.*, XXII, p. 78.

croire, dit Talleyrand. Je viens de lui dire que je ne partirais que demain pour Presbourg, puisque je ne le quittais que pour dîner avec vous. — Je voudrais le voir. Mais que dira-t-il? Que dirai-je, que dira-t-on? J'ai tout quitté, ayant été quitté. Je suis mort avec Loudon, Lacy et Joseph II, et si je suis encore un peu au monde, ce n'est que pour ma famille, et l'obscurité. Comment mettre un habit blanc dans ce moment-ci? Il est taché. — Il ne l'est point par deux événements. Venez parler de vos affaires à l'empereur. — Elles n'en valent pas la peine. Qu'est-ce que c'est qu'une fois cinquante mille francs, quand on en a perdu cinq cent mille de rentes? — Tant mieux, il verra que ce n'est qu'un prétexte. Il en sera flatté. — Je ne l'ose pas. — Comment refuser à votre imagination fraîche comme à vingt ans, ce qui est fait pour lui plaire, ce qui la nourrira dans un pays où rien ne peut lui parler. Il est sûr de vous enchanter, vous êtes sûr de lui plaire. — Je le crains. — J'espère. — Et moi, je décide, dit Clarke. M. de Talleyrand vous fait assez entendre que Sa Majesté s'y attend et le désire. Je me charge de toutes les démarches; je vais parler à Duroc (1) qui me dira l'heure qu'on vous recevra à Schönbrunn.

Voilà où j'en suis. Quoique j'en meure d'envie, puissent les circonstances lui faire oublier celle de me connaître.

*
* *

Nous sommes le 25. Rien n'avance. Encore les mêmes sots propos de nos ministres, de nos commères et des bourgeois de Vienne. Encore : *les Russes retourneront... L'archiduc Charles... Cent mille Hongrois, cent mille*

(1) Gérard-Christophe-Michel DUROC, duc DE FRIOUL (1772-1813).

paysans des environs... Cent cinquante mille Prussiens... diversion... Hollande... Hanovre... Naples... Venise... Corfou... des Suédois... des Russes... des Anglais partout. Propos des sots et sottises de la ville sur la rupture de l'armistice à laquelle donnent lieu, quelque tasticotage de ligne de démarcation et d'interruption de vivres et de poste de l'archiduc qui a trop de monde pour faire la paix et trop peu pour faire la guerre. Je lui suppose une victoire. Bombardera-t-il? Assiégera-t-il la capitale? Les Français feraient contre lui ce que je voulais qu'on fît contre eux, défendront les lignes à la droite et, à la gauche, mettront leur armée du Spinnencrantz jusqu'au Danube.

*
* *

Voici mes espérances et mes craintes de mon entrevue avec l'empereur des Français finies. Il m'a fait dire qu'il me verrait avec plaisir. Il devait recevoir aussi Landriani. Mais, fussions-nous même plus importants, rien n'arrête cet homme-là.

Hier au soir 26, on lui apporte la paix à signer, et aujourd'hui 27 il vient de partir aux flambeaux. Elle fait autant d'honneur à Jean Lichtenstein que la bataille d'Austerlitz où il s'est pour la dixième fois tant distingué. Nous en sommes quittes à bon marché et mieux que nous le méritons.

J'ai eu bien peur, hier, veille de son départ. Pour mystifier ma famille, je laisse sur ma table une proclamation noble, sensible, généreuse et touchante signée *Napoléon, en partant*. J'attrape assez bien son style un peu échafaudé de sentiment et de sentences. Tout le monde pleure. On dit : « Quel homme ! Il a tous les genres de séduction. Nous ne l'aimons pas, mais il n'y

a pas là un mot qui ne porte à l'admiration. »

Je ris tout seul. Je m'en vas et n'y pense plus. Christine montre ma pièce d'éloquence napoléonique à la princesse Jablonowska, Mme Maztotska, etc. Elles la copient. Elle circule. Je tremble de la rattraper. Aujourd'hui, lui-même en fait une tout à fait pareille. Il n'y a qu'une politesse de plus pour les bourgeois de Vienne (1).

*
* *

Une phrase une fois dite sans réflexion et répétée par les sots, devient sentence. On dit : « Le Tyrol perdu, adieu la monarchie. » Voilà ce que je réponds à ces gens-là :

C'est un malheur, mais (2) souvenez-vous, messieurs, qu'il l'a été dans ces trois guerres avec la France, et le sera toujours soit par le défaut de vivres ; soit par la trahison des habitants gagnés par de l'argent qui est rare chez eux ; soit parce qu'on aura été battu en Italie ou en Allemagne. Mais nous en avons la porte de ce côté-ci, ayant Saltzbourg qui rapporte dix fois plus que le Tyrol.

Si Würtzbourg, qui appartient à cet électeur et à qui il rapporte autant, est un peu enclavé, il gêne de même ses alentours et n'est pas fort éloigné de la Bohême.

Le point le plus odieux du traité est favorable à l'Autriche. C'est la grande maîtrise de l'Ordre teuto-nique qui devient fief de l'Empire. Rien n'est plus extraordinaire qu'un Corse qui s'est fait Charlemagne

(1) « J'ai eu bien... de Vienne », en marge.

Voir dans la *Correspondance de Napoléon I^{er}*, t. XI, p. 618, la proclamation aux habitants de Vienne, de Schoenbrunn, le 6 novembre an XIV (27 décembre 1805).

(2) « Voilà... mais », en marge.

oblige l'empereur d'Allemagne à être anticonstitutionnel.

La Prusse a joué dans tout cet espace de temps un pauvre personnage. Sa montre a retardé alors que celle de l'archiduc a avancé. Si le cabinet de Berlin est gai il rira d'avoir mystifié deux empereurs. S'il est sensible il pleurera d'avoir détruit à l'un 150 000 hommes et à l'autre 50 000. S'il est fin il cessera d'être fin, car il y sera attrapé. Bonaparte la lui garde bonne.

Je crois de même que si le roi de Bavière n'a pas été mieux traité c'est que Napoléon se ressouvient de sa lettre à notre empereur plagiée par un malheureux génie.

Pourquoi l'empereur Alexandre n'a-t-il pas attaqué avant la jonction de Bernadotte et de Davoust?

Pourquoi, s'il n'attaquait pas trois jours plus tôt, n'a-t-il pas attaqué trois jours plus tard que 7 ou 8 000 hommes d'Essen l'auraient joint? Pourquoi son armée sans réserve était-elle formée sur une ligne? Pourquoi était-elle adossée à un lac?

Pourquoi Bonaparte a-t-il formé dix carrés de ses troupes qui n'ont pas donné? Ils auraient été percés, au lieu de faire sa retraite, s'il avait été battu, contre toute apparence à la vérité.

Mais je m'imagine qu'il en aurait formé des colonnes serrées pour percer ceux qui auraient voulu couper sa communication avec les ponts de Vienne.

Pourquoi les corps russes ont-ils marché si lentement? Ce sont des colonnes de tortues qui, par l'armistice, sont devenues des colonnes d'écrevisses. Maître de toute la monarchie, de fait empereur d'Autriche, puisque le nôtre ne l'est plus que de Höllitsch, pouvant mettre les bornes de son empire sur la rive droite du Danube, de même qu'il l'a à la rive gauche du Rhin ;

remonter la Save, faire de là un crochet jusqu'à l'Adriatique ; et nous déclarer puissance du Nord, avec la Bohême, la Moravie, la Gallicie, et le reste de la Hongrie sur la rive droite. L'empereur des Français a montré, selon moi, de la modération.

Les ministres, les prétendus bons patriotes qui crient contre lui, au lieu de se battre, et de chercher à le battre, me paraissent comme les chiens qui aboient contre la lune qu'ils voient répétée dans l'eau.

* * *

Le mariage de la princesse Auguste se fait aujourd'hui, mais Napoléon conservera toujours dans son cœur royal corse l'expression du roi de Bavière lorsqu'on lui fit la première proposition indirecte : J'aimerais mieux perdre mon électorat que de m'encanailler.

Savoir si cela est vrai, car on fait tant de mariages (1)...

* * *

Dans la seule conversation particulière que Napoléon a eu ici avec Zinzendorff, il lui dit : « Votre empereur m'a étonné par sa réponse puérile quand je lui ai demandé pourquoi il me faisait la guerre. C'est que j'ai cru, m'a-t-il dit, et on me l'a dit, que vous vouliez la monarchie universelle. » Il parle si haut qu'il n'est pas étonnant que, quoique j'aie parlé bas, on ait entendu un peu de notre conversation à notre entrevue.

Il dit à Zinzendorff encore en parlant de lui :

« Le fils de tant d'empereurs peut-il loger ici dans tous ces galetas ? Moi qui ne suis qu'un petit gentil-

(1) « Savoir... mariages », en marge.

lâtre, je voudrais que vous vissiez comme je suis meublé. Je n'ai pas pu seulement avoir un tapis dans ce Schönbrunn.

« Il lui dit : Qu'est-ce que vos Teutoniques et chevaliers qui ne sont ni religieux, ni militaires? Ce n'est pas parce que je ne suis qu'un gentillâtre, mais je n'aime pas la noblesse héréditaire. Je ne fais cas que de celle que je fais.

« Si je voulais m'allier avec les Russes, que deviendriez-vous Autrichiens et Prussiens? Heureusement je ne veux pas attirer des barbares hors de chez eux, prenez sur les Turcs pour les empêcher de prendre.

« On fait bien des contes sur moi. Tantôt l'on dit : cet homme est fou. Tantôt : il est maigre, malingre. Il se tue. Il ne vivra pas longtemps.

« Je n'aurais pas souffert que mes ministres et généraux logeassent dans les appartements de l'empereur et de l'impératrice ; mais qui pouvait croire qu'ils habitent des galetas.

« Je pourrais vous jouer un mauvais tour. J'ai entre mes mains cent millions de vos papiers si bien contre-faits que je défie de s'en apercevoir si je les mettais en circulation, mais je les brûlerai et vous les renverrai. »

Quelqu'un prétend avoir entendu, mais je ne le garantis pas. Je suis sûr au moins que plusieurs généraux l'ont dit : « Si j'avais perdu la bataille d'Austerlitz, le préfet de Berlin m'aurait échappé, votre ancienne Allemagne (1) serait devenue austro-russe. »

Une autre fois il a dit : « Je demande à tout le monde pourquoi l'on m'a fait la guerre. L'un m'a dit : c'est parce qu'on a été insulté dans le *Moniteur*. Belle raison ! Faire tuer et ravager pour des articles de gazette. »

(1) « votre ancienne Allemagne », en marge.

L'autre m'a dit : c'est que vous en vouliez à Venise. Moi, sur l'Océan, j'aurais pensé à l'Adriatique ! J'avais bien d'autres choses en tête, je vous assure (1).

* * *

Ce qu'il a dit et fait de mieux ici, c'est de refuser toutes sortes d'hommages et d'honneurs : « Vous avez un empereur. Tout cela n'est dû qu'à lui. Je ne fais que passer pour aller battre les Russes. »

* * *

Si le roi de Suède avait été vraiment fils de son père, s'il n'avait pas eu des Gustave et des Charles pour prédécesseurs, il ne serait peut-être pas devenu fou (2). *Mais il est chevalier*, me disait-on l'autre jour. Oui, *chevalier errant*, répondis-je. Et comment encore, menacé d'être insulté par les postillons de Leipzig, précisément sur le champ de bataille de Lutzen, si fameux par Gustave-Adolphe. Il n'eût pas deviné que celui-ci fut obligé de donner cinquante ducats pour engager ces Saxons à ratteler leurs chevaux, en remontant bien vite dans sa voiture, ainsi qu'ils le lui avaient ordonné (3).

* * *

Parmi les fois que j'ai dit avoir vu la mort de bien près, je ne crois pas avoir dit qu'en quittant Cathe-

(1) Cette conversation se trouve dans *Ma Napoléonide*, p. 93-94.

(2) Ligne avait d'abord écrit : « Il serait peut-être raisonnable. »

(3) Ici se termine la page 872 du manuscrit. Les pages 873 et 874 manquent. Elles devaient former le volant du feuillet 867-868 qui est simple.

rine II et Joseph II pour aller voir ma terre d'Iphigénie en Tauride, seul avec un Tartare, nous nous perdîmes toute la nuit sur le Tetscherdar, l'une des plus hautes montagnes du monde. Il y avait là de quoi se casser le cou, mais l'obscurité m'empêcha de le voir.

Entendant crier à la prière du haut d'un minaret, à la pointe du jour, nous courûmes à la voix. Personne ne put m'indiquer le chemin de Parthenizza, parce qu'il n'y en avait point.

Revenir sur mes pas, retourner à Karasbazar..., on se serait moqué de moi. On me fit entendre qu'il y avait un moyen dangereux d'y arriver. Mon Tartare ne savait guère plus de russe que moi, mais moitié par geste et autrement, je compris qu'il fallait suivre le lit terriblement pierreux d'un torrent et m'y voilà.

Ce lit devint si étroit que la ruelle d'un côté était la mer, à deux ou trois cents pieds au-dessous, et de l'autre, un rocher. Je ne pouvais mettre pied à terre ni à droite, ni à gauche. Mon cheval se mit tout d'un coup à trembler. Je tremblais déjà avant lui. Mon Tartare n'était pas plus à son aise. Enfin nous arrivâmes je ne sais comment.

*
* *

Un trait assez caractéristique à saisir par ceux qui savent ma manie de me mêler de tout ce qui a rapport à ce que j'aime, leur plaira peut-être. Je voyageais en Suisse. Je traverse une vallée où exerçait la milice du canton. Me voilà hors de ma voiture, et je commande. Les bonnes gens, sans savoir si j'ai quelque mission pour cela, m'obéissent : *à droite, à gauche, en front, des alignements, des déploiements*. Je les instruis. Je corrige leurs principes donnés par quelques déserteurs et je remonte en voiture, en me moquant de moi-même,

en me rappelant que je donne des conseils de même, sans en être prié, à tous ceux que je rencontre qui bâtissent ou font des jardins.

* * *

Si la caresse à la bourgeoisie n'avait pas été un signe de révolte et gâté le mot citoyen, patriote, et s'il n'y avait pas eu une garde nationale dont on a abusé, les grands seigneurs s'encanaillant par là dans une... (1) je leur aurais fait honneur, en 1805 et en 1809 (2) et aux bourgeois de Vienne aussi, en me mettant avec leur uniforme dans la garde de 25 000 hommes qu'ils ont formée à présent et qui devaient servir à défendre la ville, si l'on veut employer celui que Napoléon nous révélera.

* * *

Depuis que je disputais à douze ou treize ans au jeu de balle, de crosse ou de bricotiau (3) avec les petits garçons de mon âge pour avoir l'occasion de jurer un gros juron que M. le curé m'avait dit être un blasphème, ou un autre moins fort, mais moins décent, j'ai toujours été mauvais joueur et je ne conçois pas qu'on ne le soit point, puisqu'à tout on met de l'amour-propre aux jeux d'adresse et de l'intérêt aux autres jeux.

Ce sont cinq mille louis que je regagnai sur un seul coup de 30 et 40 et quatre mille de perte malgré cela, qui me faisant faire trop de mauvais sang, m'ont guéri du gros jeu.

(1) Deux mots biffés.

(2) « En 1805 et 1809 », en marge.

(3) Jeu de palet encore très répandu de nos jours dans la région d'Ath.

*
* *

Ai-je raconté qu'avant l'heure où Platon Zouboff devait partir de Tœplitz pour aller se battre avec le chevalier de Saxe, je l'ai trouvé lisant. Quel livre, lui dis-je. — C'est, me répondit-il, la manière de prolonger ses jours.

Ne sachant pas que la police de la part de Cobenzl et Razumoffski devait s'en mêler : « Ce n'est pas trop le moment, » lui dis-je, en riant et en l'admirant.

Comme ce fut, malgré toutes ces (1) précautions, le 18 juin qu'ils se battirent sur un coteau près du château ruiné du Geyersberg, j'appelai ce petit combat la bataille de Colin (colline), du même nom qui sauva la monarchie en 1757.

*
* *

J'attrapai bien le vieux prince de Stahremberg, glorieux mais bon homme à cela près, qui avait imaginé, représentant le grand maître de la Toison, de se faire accompagner de tous les chambellans et de se faire faire la génuflexion.

Le duc d'Arenberg, que nous devions recevoir ensemble, avait été averti de la lui faire et y avait consenti, je ne sais pas pourquoi. Il y avait beaucoup de spectateurs et lorsque mon ancien et mon aveugle s'y attendaient, je tournai celui-ci devant l'autel et détournai ainsi, sans qu'il le sût, l'hommage qu'il croyait rendre à M. de Stahremberg.

(1) « toutes ces », en interligne, au lieu de « les » biffés.



J'ai éprouvé la veille de mon départ pour Presbourg, quelques jours avant l'entrée des Français ici, une des sensations les plus touchantes de ma vie.

Le bon duc Albert a fait faire pour son archiduchesse défunte, par Canova, un des plus beaux monuments que la Grèce et l'Italie n'ont jamais possédé (1). Fini très peu auparavant, je vas pour l'admirer. La sublimité de la conception et de l'exécution m'inspire cette sorte de sensibilité qu'un lugubre chef-d'œuvre excite d'abord. Il n'y a qu'un pas de là aux larmes. Voilà qu'elles m'arrivent à la vue d'un bas-relief de la figure de l'archiduchesse Marie. Cette idée me mène à celle de Marie-Thérèse ; des bontés que l'une et l'autre avaient quelquefois pour moi ; des temps heureux et glorieux qui, sans même tant de rencontres différentes, conduisent l'âme à la mélancolie. La pensée de notre situation présente la prononce en douleur profonde à laquelle ajoute encore la croyance que ce que je venais admirer, serait dans quelques jours enlevé par les Français.

Je vois arriver clopin clopant le pauvre duc, sortant de maladie, que je n'avais pas vu depuis deux ans, qui me dit de l'air le plus touché et bien accablé de notre honte : « Je viens prendre congé de ma femme et de Canova. Mes chevaux sont mis. Je pars et je ne sais pas pour où. »

Il voit mon attendrissement pour lui, pour la monar-

(1) C'est dans l'église des Augustins, à Vienne, qu'Albert-Casimir de Saxe-Teschen a fait élever à sa femme l'archiduchesse MARIE-CHRISTINE, gouvernante générale des Pays-Bas (1742-1798) un monument superbe par Antoine CANOVA (1757-1822).

chie, pour le triste chef-d'œuvre. Il le partage. Le mien redouble. Nous tombons dans les bras l'un de l'autre.

On disait la messe. Tous les spectateurs de cette scène de sensibilité en fondent en larmes, de même que nous. Le duc m'embrasse, me dit : « Quel moment, grand Dieu ! » et je me sauve.

* * *

Le nom de *Mouchette*, quoique je n'aime pas les petits noms de société, s'est trouvé tout d'un coup donné à (1) Mme Vincent Potocka d'à présent, jadis, hélas ! la princesse Charles de Ligne, pour une plaisanterie dont la source était assez drôle. Dans notre voyage du coche à Paris, son mari toujours actif cherchait les chevaux, visitait les roues et se faisait valoir. Pour diminuer nos obligations, je lui dis qu'il était la mouche du coche.

Sa femme était jolie et quelquefois beaucoup moins que cela, presque toujours bonne, quelquefois un peu malicieuse, sentimentale et philosophe, esprit fort et dévote, tiède et bigote, désagréable et juste, raisonnable et superstitieuse, sensible et indifférente, naïve et trop fine, adorable et insupportable, amusante et ennuyeuse, prude et coquette, charmante et capricieuse. Toujours beaucoup d'esprit, de grâce, de physionomie, de connaissance, de générosité, de bienfaisance, beaux yeux, beaux cheveux, joli pied, joli teint, belles dents ; ensemble plus agréable, divertissant, ayant plus de bon qu'autre chose et enfin trente femmes qu'on pouvait aimer dans une.

(1) Ligne avait d'abord écrit : « donné à la petite... » Ce n'est que plus tard qu'il a biffé ces mots et les a remplacés par « Mme Vincent... Ligne ».

* * *

Ai-je dit que revenant de la chasse et mourant de sommeil, jouant un 30 et 40, ne sachant ce que je faisais, je gagnai un soir au palais royal 15 000 louis. Dans le temps que rêvant presque je recevais cet argent, sans m'en douter, du duc de Luxembourg et de milord Carlisle (1), entre autres, une vieille Mme de Montauban me réveillait pour me demander quelques écus de 6 francs qu'elle me trichait.

Ai-je dit que c'est après avoir perdu 11 000 louis et en avoir regagné 5 000 sur une carte que j'ai quitté le gros jeu?...

* * *

Et ai-je dit pourquoi j'avais été, au commencement de mon mariage, de Mons à cette redoute masquée de Bruxelles? C'était pour ma troisième amour intéressante. Une bien belle Anglaise qui s'appelait Mme Martin. Et au couvent pour l'échapper de son tyran de mari. Et échappée de ce couvent des Anglaises pour me voir à ce bal bien délicieux pour moi. Nous n'y dansâmes pas pourtant (2).

Ai-je raconté que pour qu'on ne s'aperçût pas que j'avais quitté ma garnison dont il était sévèrement défendu de sortir, j'y revins sur un cheval de poste, masqué comme j'étais au bal où j'avais été à douze lieues de là?

On l'a su sans doute, on se moqua de moi vraisem-

(1) Frederick HOWARD, comte CARLISLE (1748-1825).

(2) « Et ai-je dit... pas pourtant », en marge.

blablement, je crois qu'on a ri, car je n'ai pas été aux arrêts (1).

*
* *

Un jour que champêtrément, par raffinement de volupté sur laquelle on se blase en ville, j'avais une bien belle et excellente bonne fortune dans l'épaisseur du bois au Prater, dans le moment le plus intéressant, un bruit affreux se fait entendre en s'approchant de nous avec la plus grande rapidité.

A peine eus-je le temps de me dire : voici enfin la punition de tous mes péchés et entre autres de celui qui se consommait que, quoique je regardasse à terre plutôt qu'au ciel, je vois sauter trente biches au-dessus de notre tête.

On conviendra que c'était bien de quoi arrêter le pécheur le plus *endurci*.

*
* *

Parmi toutes les preuves que j'ai données ailleurs que la vie est un rondeau, je ne dois point oublier que je fais, comme il y a cinquante et un ans et aussi souvent, le même chemin le long du Danube.

Je revenais alors de Closterneubourg où mon père avait une maison très agréable, un beau terrain, superbe terrasse et grand jardin que j'eus la bêtise de laisser vendre à bien bon marché. Mais c'était dans un moment où j'étais fou de Paris et dégoûté de Vienne.

*
* *

Je ne me soucie pas plus de l'un que de l'autre à présent. La Cour, le climat sont changés. Sans Chris-

(1) C'est l'aventure de *L'Anglaise à Mons*, contée dans le cahier V, t. I, p. 96.

tine j'irais chercher le soleil je ne sais où. Plus d'asile sûr nulle part. Plus de Hollande, de Suisse, de villes libres impériales, de république ou petit souverain en Italie. Napoléon par la grâce du diable, Tremblement de terre, a changé et dérangé la face des quatre parties du monde. On s'en ressent bien plus loin encore que du tremblement de terre de Lisbonne. Il fit disparaître les sources, et celui-ci tous les royaumes, surtout en en créant. Il a fait des rois en défaisant les autres et ceux qu'il laisse sur leurs trônes chancelants ne sont que des vice-rois.

CAHIER XXXI

Histoire du petit chemin du temple de Tœplitz et aventure avec la baronne de Goltz.

Voici une petite aventure, dans ma soixante-douzième année, qu'achèterait un fat de vingt-cinq ans (1).

Je cherchais un chemin ou je voulais en faire un sur une montagne pour pouvoir aller plus commodément au temple que j'ai fait faire à Tœplitz.

Une blonde assez jolie que je pris pour une paysanne de Schönaü, tant elle était médiocrement mise, me propose de faire faire ce chemin au travers du petit jardin de la petite maison qu'elle habitait. Je l'y suivis et exécutai tout de suite son conseil. Le lendemain j'allai y voir travailler. Ma petite obligeante y était déjà et faisait les honneurs du petit terrain que je croyais lui appartenir. Je remarquai qu'elle n'avait que vingt ans et lui demandai si elle était mariée. Hélas ! oui, me dit-elle, à un officier blessé de trois coups de feu aux jambes qui demeure ici, parce qu'il prend les bains, et qu'il n'y a qu'un pas d'ici au Steinbaden (2). Il s'y traîne tous les jours. Il s'appelle le baron de Goltz. Je suis née Goltz aussi. Nous sommes abandonnés de nos parents, je ne sais pas pourquoi. Les riches n'aiment pas les pauvres, nous le devenons tous les jours davantage.

(1) En marge « An 1807 ».

(2) Bains militaires.

J'entre dans la cabane. Je vois le boiteux sur son grabat. Je le prie de vouloir bien accepter quelques petits secours et lui dis que puisqu'il ne peut plus servir je le placerai ou dans la chancellerie de mon régiment ou d'un autre plus près d'ici.

Le lendemain à l'ouvrage, et la petite blonde aussi. Asseyons-nous, lui dis-je, sous ce gros cerisier. Elle me remercie. Je la remercie de ses remerciements, et pour la mieux remercier je la prends entre mes bras. Les ouvriers dînaient au pied de mon temple. Je l'embrasse. Elle me dit : Si mon mari me voit vous le rendre, il me tue. — Eh bien, lui dis-je, là-haut, embrassons-nous demain.

Le lendemain nous y voilà à la même heure. Une autre aurait profité du temps. Ce n'est pas assez, dit-elle, de nous faire du bien, faites-en à la pauvre paysanne chez qui nous logeons. Voyez d'ici son toit. Il a besoin de réparations. Donnez-lui trente florins pour votre passage dans son jardin.

Tout en m'y engageant volontiers je voulais fermer la porte du temple, car nous y étions entrés insensiblement (1), elle me dit : Laissez-moi la tenir. Si nous voyons arriver ici quelques curieux, je m'échappe à l'instant. Mais quel curieux, grand Dieu, se présente à une fenêtre : non, jamais cette apparition ne sortira de ma mémoire. L'ombre de Samuel (2) n'était rien en comparaison. Le visage hâve... un bonnet de nuit sur la tête..., des yeux hagards, étincelants de rage... qui me menaçaient... Voilà ce que je remarque en parlant de si près à la baronne qu'elle ne vit point grimper le baron.

(1) « car... insensiblement », en marge.

(2) Lorsque le roi Saül alla consulter une sorcière, la veille de la bataille de Gelboé le vieux prophète Samuel, dernier juge des Hébreux, lui apparut et lui prédit sa mort.

Qui eût cru que la méfiance fît plus que les bains et pût rendre les jambes pour monter véritablement à l'assaut. Car quoique nous fussions bien occupés dans ce temple de l'amour qui devint presque celui de la mort, nous aurions au moins entendu quelque bruit par le chemin ordinaire. Mme de Goltz, plus tôt en état de sortir que moi, est dans l'instant culbutée par deux soufflets terribles. Remis à moitié seulement de mon désordre physique et moral, n'ayant ramassé que ma canne, j'attire sur moi son regard dévorant, prêt à parer tout ce que j'attendais de sa part. Il hésite. Je me jette sur sa femme qui s'était ramassée. Je pare de ma canne, mais trop tard, un coup terrible qu'il lui porte. Je me jette entre eux deux et lui dis que je suis prêt de m'oublier vis-à-vis de lui, qu'il me tue s'il le veut ou s'il le peut, mais non une victime de la reconnaissance qu'elle croyait peut-être pouvoir me témoigner.

Mme de Goltz saute comme une biche, mais une biche blessée, tous les escaliers. M. de Goltz qui l'était doublement la suit, comme il peut. Je rétablis mon ajustement de manière à pouvoir les suivre aussi.

J'entre dans sa maison lorsque M. de Goltz la tenait à la gorge. Je lui dis : Lâchez-la ou je ne me retiens plus. Croyez-vous votre honneur offensé? — Oui, me dit-il, avec un ton déchirant, je suis gentilhomme. — Eh bien, monsieur, peut-on vous le rendre avec une paire de pistolets?

Il se jette encore sur sa femme et veut l'assommer, ne m'ayant peut-être point entendu. Je l'arrête et crie à la police. Un passant, par hasard, s'arrête devant la fenêtre. Je le fais entrer. — La voilà, lui dis-je, et vous ne tuerez pas votre femme. — J'en suis le maître, répond-il tout en fureur, ou bien, fuis, malheureuse

Je t'abandonne. Elle se jette sur ses enfants. Il les lui arrache. Elle fond en larmes et ne sent plus ses coups. Je lui dis : ce monsieur que j'ai appelé n'est point de la police, mais sera notre témoin. Je vous répète, baron de Goltz, que je vous offre la seule réparation que vos blessures vous permettent. Des pistolets... Il hésita, m'entendit bien cette fois-là, et dit, en s'arrachant presque les cheveux : je suis déjà assez malheureux ! — Ne me punissez pas plus cruellement, lui dis-je, que si vous m'ôtiez la vie. Reprenez ce que vous m'avez dit dans votre premier accès de fureur, que vous ne vouliez plus de la place que je pense vous procurer, ni des secours que j'ai offerts à vos malheurs, le premier jour que je l'appris.

M. Grip (c'est je crois le nom de l'homme que je fis entrer) le prêcha, lui dit que ce que le désordre de son esprit prévenu lui avait peut-être fait entrevoir criminel tout à fait, ne devait pas lui faire juger sa femme l'être autant qu'il le pensait.

— Non, sans doute, dis-je alors, moi seul, moi seul, je le suis. Elle, jeune, sans expérience, n'ayant le temps, ni la place de m'aimer..., ni de se défendre...

L'épuisement de forces de corps, de jambes, de bras et d'esprit lui donnant un instant de calme, je le priai de ne plus battre sa femme. Il hésitait toujours dans les grands partis à prendre. Je lui pris la main. — Donnez-m'en, lui dis-je, votre parole d'honneur. Quand je voulus la lui faire répéter il me dit : elle est sacrée. Mon honneur de gentilhomme et d'officier, au moins, me reste. Je voulus disserter dans mon mauvais allemand sur celui de mari, mais je m'en allai.

A peine rentré chez moi, je lui écrivis de ma plus belle écriture mais mauvaise construction allemande pour m'accuser et excuser encore sa pauvre femme

et le conjurer de recevoir ce que je voulais lui porter ce jour-là même. Mon valet de chambre le trouva habillé, un mauvais petit manteau sur le dos, prêt à aller Dieu sait où. Il lut ma lettre, se recoucha, ne battit plus sa femme, la fit pleurer trois jours, grogna tout seul le quatrième, et est malade aujourd'hui de fatigue sûrement, car ses blessures ne lui permettaient pas d'en faire autant.

Ses yeux, en me jurant qu'il ne tuerait point sa femme, ne disaient pas la même chose pour moi. Je vis cependant, et j'ai déjà passé deux fois devant sa fenêtre pour aller à mon temple fatal, par le petit chemin du petit jardin aussi funeste pour moi presque que le premier de tous les jardins où l'on apprit à Ève la science du bien et du mal. Hélas ! cette terrible scène s'est passée le 18 du mois de juin (1), anniversaire de la bataille de Colin où nous avons battu les Prussiens il y a quarante-neuf ans, et j'ai bien manqué de l'être et pis que cela par un Prussien.

Je viens de faire demander comment il se porte. Cela va mieux. Tout est tranquille et j'espère que tout ira mieux.

*
* *

Quinze jours après. En vérité guère mieux, car la femme qui a la clef de mon temple m'a dit qu'il lui avait avoué avoir voulu deux fois m'assassiner. Une fois quand je sortais du théâtre et une autre quand m'attendant dans le petit chemin du jardin, je le trouvai avec une hache pour cela. Mais je lui tendis la main, et cela le toucha.

(1) En marge Ligne a noté : « Que d'époques singulières ; ce jour-là, j'ai eu ma compagnie de trabans ! »

La résolution de se défaire de moi existant toujours, je me dis en allant quelques jours après à Dresde : Peut-être le bonhomme m'attend à la frontière. Je dis au prince Belozelsky que je menais sur mon wüerst : Mettez-vous, je vous prie, dans le fond, à ma place, pour un quart d'heure. Je vous en dirai alors la raison. Quand il l'a su, il m'a dit : c'est vous qui êtes un assassin. Et il a ri de son drôle de rire précipité qui fait rire tout le monde.

CAHIER XXXII

Napoléon à Dresde. — Deuil des Chotek. — Mariage de Sidonie. — La princesse de Solms. — « La rage du christianisme ». — Histoires de revenants. — Sur la mort du prince Louis-Ferdinand. — A propos de mariages. — Prosélytisme. — Le roi de Suède.

(An 1807) (1).

Enfin, je l'ai vu ce faiseur et défaiseur des rois. Sachant qu'après ses victoires, ses entrevues et sa paix, il passait par Dresde pour s'en retourner à Paris, j'y ai été de Tœplitz, le 17 de juillet. Je me suis mis dans la foule avec le duc de Weymar au bas de l'escalier de la cour. L'empereur et le roi qu'il a créé le montèrent assez doucement, à cause de la quantité et la maladresse des courtisans saxons, pour que j'examinasse bien le premier depuis les pieds jusqu'à la tête. Je lui trouvais un beau port de tête et de noblesse militaire. Ce n'est pas celle des parchemins ni du trône qui donne du dédaigneux ou de l'impertinent qu'on prend souvent pour du noble.

Son coup d'œil était ferme, calme et imposant. Il avait l'air, en montant, de penser à bien des choses importantes ce qui donnait du repos à sa physionomie qui paraissait dans son naturel. Mais il me déplut le lendemain par un sourire grimacier de fausse bonhomie, sensible et protégeant, dont il régala la canaille et moi

(1) En marge : « An 1807. » Le passage correspondant dans *Ma Napoléonide* est daté du 15 août 1807.

à la galerie de tableaux. Quand il se tourna ainsi vers nous, une demoiselle aussi curieuse que moi me dit : Qu'il a l'air bon et doux ! — Ah ! mademoiselle, lui dis-je, c'est un mouton (1).

Je le côtoyais avec la foule comme un amant suit son objet qui danse une écossaise, montant et descendant la colonne pour ne pas le perdre de vue.

Ainsi, je ne perdais ni un regard, ni un son. Celui de sa voix m'a paru un peu commun. Il fit quelques questions et observations en style un peu haché et ce qu'il y a de singulier, à la Bourbon dont il a aussi un peu du balancement en marchant ou en s'arrêtant. Est-ce le trône de France qui le donne ? Est-ce joué ? Malheureusement il ne balance pas autrement. Tout est à remarquer dans un homme qui ne fait et ne dit rien pour rien. C'est ainsi que je l'ai remarqué passant légèrement sur *la Madeleine* du Corrège, les Titiens, *les Trois Grâces*, charmante esquisse de Rubens, le fameux Vanderbergh, etc., pour s'arrêter avec affectation devant un tableau de bataille ou d'un grand trait d'histoire. Je dirai encore : Est-ce naturel ? Est-ce joué ? C'est bien là, je crois, l'occasion de dire que c'était pour la galerie.

Je trouvai que ce sourire bonhomme n'était nullement à sa place. Il faut porter vers un assemblage ou une assemblée quelconque de peuple un air touché de son empressement, mais sérieux, parce que le public est respectable. On doit éviter la familiarité, à plus forte raison la bonté factice. Voilà des nuances qui échappent à un grand homme et en vérité cela ne vaut pas la peine d'y penser. Mais elles sont de bonne com-

(1) Variante dans *Ma Napoléonide*, p. 15-16. « Enfin je l'ai vu... moutons. »

pagnie. Il vaudrait mieux pour l'Europe subjuguée qu'il eût l'usage du monde au lieu de celui du camp. Le roi avait fait préparer un souper de trente couverts pour Talleyrand. Je le reconnus à la lueur de l'illumination sur le pont, en arrivant. Je le gagnai de vitesse et arrivai plus vite que lui au palais du Bruhl qui lui était destiné. Nous soupâmes tête à tête à cette table de trente couverts où il fut, à son ordinaire, un des hommes les plus aimables qu'on connaisse.

Il n'osait que sourire à quelques plaisanteries sur les hommes et les affaires, par exemple, lorsque m'ayant dit que le roi de Saxe était fait duc de Varsovie je lui demandai si c'était pour s'être distingué à la guerre comme Lefèvre (1) fait duc de Dantzig.

Napoléon se baigna, donna des audiences dans son bain, se coucha, se leva à cinq heures, alla à l'hôpital voir des blessés d'Iéna, puis les fortifications et l'école des cadets qu'il questionna en les prenant par l'oreille.

C'est une drôle de manie ou de manière. Il en faisait autant à Jean Lichtenstein dans les négociations de Paris et de Presbourg, et un jour qu'il avait changé d'avis sur quelques articles, il fut fort étonné que le négociateur lui refusât son oreille en lui disant : Si le héros du siècle ne dit pas le mardi comme le lundi et manque à sa parole, il ternit sa gloire. Un militaire n'est pas fait pour traiter avec lui : je lui enverrai un ministre. Et cela lui en imposa.

*
* *

Je dînais tous les jours chez mon bien cher et bien aimable duc de Weymar, avec tous les princes confédérés du Rhin, à qui je disais qu'ils avaient l'air de venir

(1) François-Joseph LEFEBVRE, duc de Dantzig (1755-1820).

dans la vallée de Josaphat pour le jugement dernier.

Je me trompais, car les voilà tous à Paris pour en subir un autre. J'ai été le seul possédant ou dépossédé (ce que je suis) qui n'ai pas voulu me faire présenter et demander la charité à Paris. Napoléon était de bonne humeur. Il m'aurait peut-être donné quelque petit pays pour entrer dans la Confédération Rhein *âne*. Mais j'aurais été obligé de quitter le service et voici le seul moment depuis dix-sept ans que je ne le peux pas honnêtement puisque l'archiduc Charles m'a fait donner par l'empereur une de ses compagnies de gardes du corps et l'autre compagnie de héros, gardes du palais, qui m'ont fait tant de plaisir.

Et puis, combien de temps durera cette mosaïque de l'Empire? Une chute de cheval. Tout revient en confusion.

Autre chose qui m'a empêché de le voir à Dresde, ainsi qu'à Vienne. Il m'aurait traité trop bien ou trop mal peut-être. Dans le premier cas il m'aurait ou je me serais moi-même compromis et dans le second s'il m'avait reproché des plaisanteries sur son compte (car il sait tout), j'aurais été fort embarrassé : « Tantôt, monsieur, vous m'appelez Satan I^{er}, Tremblement de terre, l'homme-diable, Mahomet, Cagliostro. »

Qu'aurais-je pu dire? Il ignore peut-être mon admiration pour l'être le plus prodigieux qui ait existé.

* * *

Je suis revenu à Tœplitz prendre part à la douleur des vertueux et respectables Chotek, famille si intéressante qui venait de perdre le fils le plus intéressant. Voilà les trois séjours de Tœplitz empoisonnés par une sensibilité bien juste, la mort de celui-ci, cette année-ci,

celle du prince Louis-Ferdinand l'année passée, et celle du chevalier de Saxe, il y a quatre ans.

* * *

L'ennuyeuse noce de ma petite-fille Sidonie ne m'a pas ragaillardé. La tête de cinq ou six autres aussi Polonaises ont presque fait tourner la mienne par des arrangements de contrats et encore plus par des conseils que je ne demandais pas et que je n'ai pas suivis, puisque ma méthode est de n'en recevoir ni d'en donner.

* * *

Enfin, me voici dédommagé de tout cela. Les charmes de la figure, de l'esprit et de l'âme et de la société de la princesse de Solms. J'ai trouvé ce que je sens pour elle. Ce n'est point de l'amour. Elle ne me le rendrait pas. Ce n'est pas une passion car elle serait malheureuse et je ne suis pas malheureux. Ce n'est point de l'amitié, qui est un peu trop fade et trop désintéressée. C'est de l'entraînement, et sans réfléchir, sans calculer que plus ou moins de minutes pour la voir, je me laisse aller à mon sentiment. Nous nous écrivons deux ou trois fois par jour. Je fais des petits vermisseaux. Je suis fort content.

* * *

Deux femmes d'esprit et de bonté et d'instruction qui sont ici (1), à force d'avoir lu Chateaubriand (2) : *le Génie du christianisme*, pourraient intituler leur con-

(1) « qui sont ici », en marge.

(2) « Chateaubriand », en marge.

versation : *la Rage du christianisme*. C'est bien fait à elles et à tout le monde d'en avoir. Mais à la vérité, pour n'être pas catholique, cela n'en vaut pas la peine.

Le protestantisme suppose des connaissances, des interprétations, peut-être l'étude des langues, puisqu'on y a le diable au corps pour arranger l'Écriture à sa façon. Un bon musulman, un bon Hébreu, si par hasard il n'est pas fripon, un bon sauvage trouveront plutôt grâce devant Dieu que Mme de Krüdener et Mme Maurice Bruhl et tous leurs docteurs (1).

* * *

Il y a de quoi devenir fou avec toutes les apparitions, visions, évocations, spectres, revenants, que racontent les Prussiens et les Saxons. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils n'ont point retenu d'esprit (2).

Ces esprits dont ils parlent sont de tristes espiègles qui font mourir de peur, et puis c'est tout : par exemple la comtesse de Rex à qui l'on fit apparaître un joli coureur, son amant, mort à son service.

(1) Juliana DE WIETINGHOFF, baronne DE KRÜDENER (1764-1824). Voir *Annales*, II, p. 73-81.

Les discussions religieuses du prince et de la comtesse DE BRUHL ont été publiées dans *Philosophie du catholicisme* par le prince de Ligne avec la réponse par Mme la comtesse M... de B... et une préface par Ph. Marheinecke. Berlin, 1816, aux dépens de la Realschulbuchhandlung, in-8°, X, p. 116.

(2) « Quant aux apparitions, aux visions, conjurations qui se font au nom du Diable, je réponds de leur fausseté. J'ai été assez curieux et mauvais catholique dans ce moment-là pour m'être fait garçon sorcier. J'étais au milieu des cercles magiques entre autres un vendredi saint, à minuit, au clair de lune et malgré les hurlements, les contorsions de mes maîtres qui me demandaient : Que voyez-vous à présent? — Rien, leur répondais-je. Bonsoir, messieurs, cela ira mieux une autre fois. Je payais et je m'en allais coucher tranquillement. » *Philosophie du catholicisme*, p. 24.

*
* *

Il y a encore dans les montagnes de Saxe un paysan nommé Frölich qui travaille dans le genre de Schröpf. J'ai parlé ailleurs de celui-ci dont mon ancien ami le prince Charles de Saxe, qui avait du courage (1), le ministre Wurm qui avait de l'esprit, le ministre Hohenthal qui n'en a pas, m'ont conté tant de merveilles.

Cela ne valait pas la peine de faire revenir le chevalier de Saxe, oncle du premier, pour passer devant lui en criant trois fois de son gros son de voix terrible que je lui connaissais : Charles ! Charles ! Charles ! Il savait son nom. Il fallait lui apprendre autre chose. Il a couché avec sa femme et a entendu la messe, et c'en fut le résultat.

*
* *

Quand les Prussiens et les Russes gagnaient des batailles, ils n'étaient pas aussi gascons qu'à présent et ils n'avaient pas besoin de mentir.

Ils sont insupportables par leur vanterie quand on sait à quel point plusieurs se sont déshonorés, et puis par leur haine personnelle contre Bonaparté. Pourquoi n'ont-ils pas commencé plus tôt ?

*
* *

Hélas ! il y a aujourd'hui un an, peut-être à la même heure que j'écris, que la belle âme du malheureux prince Louis-Ferdinand s'est échappée de son beau corps,

(1) « qui avait du courage », en marge.

n'ayant personne auprès de lui qui entendît la guerre, et lui, ne l'ayant faite que très peu.

S'il n'avait pas été tué un revers l'aurait rendu bon général.

Mais que de bêtises. Toute la troupe dorée, à Iéna, était en paquet devant la droite où un brouillard empêchait de voir l'ennemi. Une décharge tue trois ou quatre généraux, blesse le cheval du roi (qui seul se conduisit à merveille et montra un grand courage) (1) et d'un de ses frères. Point d'avant-garde, de patrouille, d'aides de camp curieux, de housars précautionnés. Oh ! mon Dieu, mon Dieu.

*
* *

Si les Français avaient attaqué le Danemark aussi injustement que les Anglais et tué 2 000 bourgeois par le bombardement à Copenhague, comme on crierait contre eux. Quels monstres ! dirait-on. Mais les Anglais sont des anges (2).

*
* *

Voilà ma ridicule alliance avec la Corse manquée et tous mes parents d'Ajaccio de moins. On dit que ce que j'appelais Ligne-Fouché au lieu de Ligne-Arenberg n'aura pas lieu. Le grand homme ou la grande fille ne veulent pas du petit duc.

A propos du mariage d'une de leurs nièces avec le prince Pie de Bavière, je leur écrivais : Voilà le mariage Pie, à quand le mariage impie ?

Le voilà au diable !

J'apprends dans ce moment qu'il se fait (3).

(1) « qui seul... courage », en marge.

(2) Copenhague fut bombardé par les Anglais en 1801 et en 1807.

(3) « J'apprends... se fait », en marge...

Pic-Auguste, de la branche palatine des DEUX-PONTS BIRKENFELD

*
* *

J'en reviens encore à mon Louis qui se tient si tranquille, ainsi que je l'ai remarqué. Quelle bonne tête ! Il prouve qu'il en a autant qu'il a montré de cœur et de talents à la guerre.

*
* *

Me voici prédicateur, confesseur, directeur sans m'en douter, des disputes de religion entre les deux femmes que j'ai nommées plus haut et moi ; et des réflexions sur l'ouvrage de Villers (1), l'oracle de Mme de Bruhl sur le protestantisme sont venues aux oreilles de Mme de Ompède. La voilà qui me consulte sur l'instruction à lui donner sur le catholicisme pour lequel elle me dit qu'elle est portée en secret. Mme de Bruhl s'en alarme, l'ayant appris je ne sais comment. Nous nous cachons. Nous nous glissons nos billets sur la religion. Je trompe un mari, mais cette fois ce n'est pas pour avoir un corps : c'est pour une âme que je vais donner à Dieu. Je n'ose pas lui dire : Faites mourir de chagrin votre pauvre mère, d'inquiétude votre bon joli mari et de rage l'exagérée baronne, mais, en bon élève des Jésuites, je viens de composer pour elle une prière précisément propre à la circonstance où elle se trouve. C'est une femme excellente qui mérite d'être catholique, parce que sa religion est trop sèche pour une âme aussi sen-

(branche cadette de la maison de Bavière), épousa, le 26 mai 1807, Amélie-Louise-Julie, duchesse d'Arenberg.

(1) Charles DE VILLERS (1765-1815). Essai sur la réformation de Luther. Voir Louis WITTMER, *Un intermédiaire entre la France et l'Allemagne*. Paris, Hachette, 1908. Les *Œuvres posthumes inédites* de Ligne contiennent un article critique de 22 pages, in-fol. : « Sur M. de Villers et son ouvrage » (n° 3).

sible. Et de très bonne foi, je crois que si ses devoirs de famille l'empêchent de faire davantage, comme abjuration, séparation, etc., qu'ordonnerait peut-être un janséniste, elle peut être sauvée par le Dieu miséricordieux qui lit dans son cœur qui est tout à lui et à nos divins mystères.

*
* *

Mme de Bruhl croit que j'ai rendu Mme de Gentz catholique, et que c'est ma manière. Cela n'est-il pas plaisant?

*
* *

Je parie que Napoléon n'a ramené ce culte en France que parce qu'il a vu que c'était le plus ferme appui du trône et des autorités. Il aura trouvé le protestantisme cousin de la démocratie.

En attendant qu'il s'arrange sa monarchie universelle, qu'il en fasse une en catholicisme. Un bon Concordat avec le pape, un Concile, un patriarche grec. Qu'on y arrange pour celui-ci l'affaire du Saint-Esprit (1) et pour les autres la communion sous les deux espèces. Cela sera bientôt fait.

*
* *

Le roi de Suède n'a pas plus de tête que de ce qu'il faut pour s'asseoir, aussi est-il toujours debout. Je n'ai jamais rien vu d'aussi plat que ce monarque. Je ne veux pas prononcer, excepté la manière dont il

(1) Pour l'Église grecque, le Saint-Esprit procède du Père seulement, d'après la doctrine du symbole nicéo-constantinopolitain, tandis que pour l'Église latine il procède du Père et du Fils. Voir *Lettres à la marquise de Coigny*, édition du centenaire par Henri LEBASTEUR, p. 72 (lettre VI).

se conduit, n'ayant pas encore essuyé un coup de fusil ; il fallait dans ces guerres-ci que les inséparables alentours des souverains leur disent : Chargez dans les premiers rangs de vos escadrons pour éviter la guerre et pas les balles.

J'entends dire qu'il faut recommencer la guerre (1), à des hommes et des femmes qui ne conçoivent pas comment je suis assez barbare pour tuer une bécasse qu'ils sont pourtant enchantés de manger. Je ne les nomme pas puisque je les aime.

* * *

J'ai écrit l'autre jour, à une mauvaise petite tête que je ne veux pas nommer, la date ainsi : « *Ce tel jour* (que je ne veux pas nommer non plus), huit jours après votre mariage, et trois semaines après nos amours. »

* * *

Oh quel ennui ! Toujours des disputes et des controverses sur le caractère du pape et de Bonaparté. Qu'est-ce que me fait l'autorité de l'un (2)...

(1) « la guerre », en marge.

(2) Quatre lignes illisibles.

CAHIER XXXIII

Amabilité de la nouvelle impératrice. — La famille impériale au Kaltenberg. — Projet de défense pour Vienne. — Mme Rosalie Rzewuska. — Mme de Staël. — Acte de foi. — De la musique religieuse. — Solliciteurs et importuns. — Châteaux en Espagne. — Jean Lombard. — Lettre de l'archiduc Ferdinand.

En mai 1808 (1).

C'est une sorte de régénération à la Cour. Une exactitude ou plutôt une habitude impérieuse de devoir m'y fait aller presque tous les jours et l'habitude des souverains est de bien traiter ceux qu'ils ont l'habitude de voir.

Je ne suis pas comme Mme de Sévigné qui, comme disait son cousin, était près de crier : vive le roi, après son menuet. Mais l'empereur qui, comme je crois avoir dit dans d'autres cahiers, est bien né, avec des dispositions à tout ce qu'il y a de bien, à le sentir, l'aimer et le faire exécuter, redevient ce qu'il aurait toujours été si quelques personnes ne l'avaient bien des fois retenu. Alors même il n'y avait pas de mal à dire de lui, mais à présent, il y a du bien.

On est toujours bon et presque aimable quand on est heureux : et l'empereur ne l'était pas. L'impératrice l'avait éloigné de nous tous et je sais qu'il s'apercevait que cela n'était pas bien. L'autre jour que lui et cette

(1) Ce cahier porte en tête : « Suite des Fragments de ma vie » et en marge : « En mai 1808. »

jolie charmante femme qui a remplacé celle-là sont venus se promener à mon Kaltenberg avec tous les archiducs, je leur proposai de leur montrer mon autre habitation sur le Leopoldberg. — Volontiers, me dit l'empereur, montez dans la calèche de ma femme, et l'impératrice en même temps m'appelait pour m'y faire entrer.

Je crois que c'est la première fois qu'on a été en voiture avec une impératrice de chez nous. Mais comme je lui dis : ce n'était pas pour l'honneur que j'en étais charmé : c'était pour le plaisir. — Quel dommage, lui disais-je, pour qu'il soit plus long, que mes deux montagnes soient si près l'une de l'autre !

L'archiduchesse Thérèse, c'est-à-dire la princesse Antoine de Saxe, nous faisait valoir sans le savoir, car nous ramassions ce qu'elle disait pour en tirer parti : l'impératrice du côté de l'esprit, de la finesse et de la grâce et moi du côté de la gaieté pour l'amuser. L'archiduchesse nous dit qu'elle avait trouvé son frère à merveille, en santé et en tout genre. — Surtout, lui dis-je, depuis le jour des rois qui, à la vérité, est encore plus le jour des sujets. Car c'était ce jour-là que l'impératrice s'était mariée et elle fit là-dessus la plus jolie mine du monde. C'est un ange.

Lorsqu'elle reçoit les délégations de tous les royaumes et provinces de la monarchie, elle parle latin aux Hongrois et si bon allemand aux autres, d'un son de voix si agréable, avec un air si bon, si enchanteur, que moi, qui suis alors à côté du trône, et tous les spectateurs en ont les larmes aux yeux. Il y a quelquefois de bons provinciaux qui lui font demander ce qu'elle a dit. Elle leur fait répondre que le cœur ne sait pas écrire. On voit, en vérité, qu'elle est du pays de l'improvisation, et au lieu d'en faire en folie poétique comme les

Corylle, les Corinne, etc., les siennes sont en souveraine et en femme d'État.

La cour est redevenue cour. Les fêtes du mariage ont été superbes. On voyait plus de cent millions en diamants, danser ou se promener dans la nouvelle salle.

On nous a fait sortir de la déconsidération où nous étions. Leurs Majestés nous parlent et ont toujours quelque chose d'agréable à dire. L'empereur, par exemple, me remercie du bien et du beau que j'ai introduit dans mes deux compagnies de gardes rouges et bleus. Il est en général gai et bien portant. Tous les archiducs, à qui il ne manque que de l'usage, ont chacun du mérite, un grand zèle et application.

Ils étaient ce jour du Kaltenberg comme des écoliers en vacances, ainsi que le frère aîné lui-même, car ils n'avaient pas avec eux leurs tristes entours et tout d'un coup ils font faire halte pour la première fois de leur vie pour descendre mes montagnes à pied.

J'ai fait voir à l'archiduc Charles la facilité qu'il y aurait à défendre Vienne et ses avenues en exécutant le projet bien simple que j'ai exposé si souvent.

J'ai montré aussi (tout cela du haut de mon panorama naturel) les îles où l'on pouvait jeter un pont dans quinze heures, si le malheureux Auersperg l'avait brûlé. C'est ce que j'ai dit hier à son juge au procès et il m'a dit que j'avais raison.

Que ne lui rend-on l'honneur qu'on lui a pris en lui ôtant la croix de Marie-Thérèse, ce qu'on ne pouvait pas faire? Mais à qui s'en prendre? Ni à l'empereur, ni à l'archiduc, mais à l'auditeur et aux conseillers qui lui ont fait peur. La peur d'être l'un ou l'autre, m'a empêché de leur faire savoir que le corps de M. de Merveld défendant les montagnes et les débouchés aurait

donné le temps à l'archiduc de sauver Vienne et par conséquent la monarchie et l'Europe (1).

* * *

J'ai passé l'hiver entre les deux femmes les plus distinguées d'un genre bien différent. L'une Mme Rosalie Rzewuska (2) qui sait aura deviné tout. Figure noble et sérieuse d'une part, quelquefois sourire de dix-neuf ans. Une des premières beautés du monde, ravissante plutôt que séduisante et d'autant plus aimable, lorsque son froid ou paresse ne lui empêche pas de l'être, qu'elle passe pour dédaigneuse.

Sans aspirer à être aimé, à quoi peu de gens ou peut-être personne ne réussiront, sans l'aimer moi-même d'amour mal entendu, je suis enchanté pour elle et pour moi que nous nous plaisions ; c'est ce qui nous convient le mieux et d'un agrément continuél sans inconvénient.

L'autre est Mme de Staël dont l'admiration qu'elle inspire par des ouvrages qui la mettent hors de Ligne est le moindre des attributs. Elle est bonne, facile à

(1) Ligne écrit dans un billet non daté à Caroline Murray : « Outre les chasses et mon rhume je suis à écrire des billets, faire des représentations et attendre chez moi, depuis hier, si l'empereur me permet de lui dire qu'il n'est pas en droit d'ôter la Toison au prince d'Auersperg. Indépendamment des serments et de l'inconséquence de croire le casser *salvo honore* en le privant de l'ordre, les injustices sont les seules choses qui me donnent de la rage. Enfin, prisonnier malgré moi et le seul qui se remue, je renonce encore aujourd'hui au bonheur de vous voir, chère amie, ce qui est présentement aujourd'hui un besoin pour mon cœur. » Inédit. *Archives de Belœil*.

(2) Fille de la princesse Lubomirska, guillotinée le 12 messidor an II, confiée le 2 fructidor an II (19 août 1794) à une de ses parentes qui la ramena en Pologne, Rosalie Lubomirska y épousa son cousin le comte Rzewuski. Voir C. STRYENSKI, *Deux victimes de la Terreur*, Paris.

vivre, reconnaissante d'un rien. Je ne sais ce qui est le plus chaud de son cœur ou de sa tête. Ces deux ennemis ont de la peine à s'accorder entre eux. Son luxe d'esprit enchante ou impatiente car, s'il s'agit de discuter elle paradoxe, et si le mot sensibilité se prononce, la voilà qui part. Mais quelle grâce et bonhomie à faire valoir chacun ! Quelle éloquence ! Quelle improvisation ! et quelle âme !

*
* *

Voilà mes deux seules visites de la journée et je puis dire de Mme Rosalie : *Chaque jour je la vois et crois toujours la voir pour la première fois.*

Ma troisième est ma soirée chez mes belles-sœurs où je suis le reste des hommes de la société de l'empereur Joseph qui y allait tous les jours. J'y fais l'office des morts, car je le remplace, le maréchal Lacy et Rosenberg. C'est doux, sûr et tranquille sans être piquant.

Mon cœur et mon esprit sont assez agités dans les deux autres maisons pour se reposer dans celle-là, sans compter mon corps qui l'est par une couple de baronnes et une espèce de vierge (qui au moins l'était-il y a quinze jours). Elle me dit qu'elle m'aime. Je ne le crois pas et ce ne serait que parce que, étant demoiselle de compagnie dans une maison retirée, elle ne connaît personne.

Je me suis confessé l'autre jour et de si bonne foi, croyant par ma facilité et ma mobilité que je ne pécherais plus, que j'ai été tout étonné de m'y remettre comme si de rien n'était. Mais le nombre de mes trois péchés diminue à vue d'œil. Je ne manque jamais la messe, car j'y suis obligé par ma charge. Je dis moins de mal de mon prochain, car je vois peu de monde.

Et quant au troisième article, je ne suis pas bien empressé de voir Mme L..., Mme S... et Mlle A...

*
* *

Je soupe tous les jours chez moi et y dîne aussi. Ce qui y vient me fait plaisir, m'ennuie peu ou me fait rire. Ma famille est tout ce que je connais de meilleur et de plus aimable. Je suis tout ce qu'il y a de plus heureux dans le monde. Je me porte fort bien. Quel dommage que la perte de la moitié de moi-même ait dérangé depuis seize ans la plus belle des existences !

Je remercie Dieu de ses bienfaits à cela près. Je l'aime, crois et espère en Lui.

*
* *

On se moque de mon optimisme lorsque je dis que la musique d'église, à laquelle je suis obligé d'aller si souvent, m'enchanté. Mais, en vérité, c'est que cela est vrai. D'ailleurs que ceux qui veulent tirer parti de tout pour leur bonheur imitent mon exemple et, qu'on cherche, étudie et saisisse la grâce d'état !

Le seul mal à tout cela, c'est que lorsque Haydn, Mozart, Schubert, etc., me ravissent dans un cantique, j'ai une distraction, d'autant plus aisément que je n'ai jamais su dire mon chapelet et que j'ai oublié mes prières. Je m'y remets insensiblement, mais je me suis surpris l'autre jour, en marmottant celles que je croyais me rappeler, à dire une ode d'Horace.

Depuis ce temps-là, pour ne plus me tromper, je tâche de m'unir au curé de la cour ou à l'évêque pour les trois parties principales de la messe ; et je chante tout bas avec lui et les enfants de chœur le *Gloria*, le *Credo*, la *Préface* et le *Pater*.

*
* *

Il y a des jours que je mène une vie de chien, par les importunités de gens qui viennent me demander des lettres ou des visites pour les recommander, et tous les bas officiers de l'armée qui viennent me prier de les prendre dans mes gardes.

Mon maudit amour pour le bien et mon envie de rendre service me donnent un département plus fatigant que ceux qui en ont un véritable. Le mien s'étend sur tous les autres.

Tantôt c'est un mémoire sur les finances pour l'archiduc Rénier (1) ; tantôt un livre sur les fortifications ou un plan pour l'archiduc Jean ; une demande pour un emploi sur les frontières à l'archiduc Louis (2) ; un projet d'arme à feu pour l'archiduc Maximilien (3) ; un tableau de l'Europe militaire et politique pour l'archiduc Charles ; de Constitution nouvelle pour leur frère palatin (4) et des canonicats à leur frère et cousin priant et archevêque (5) ; une commanderie de l'Ordre teutonique à l'archiduc Antoine ; un escadron de houzars à l'archiduc Ferdinand et une place d'intendant ou d'agent à l'archiduc François (6) ; une pension pour une jolie veuve à la charmante impératrice ; une aumône aux archiduchesses Élisabeth (7) et Béatrix (8)

(1) Rénier, frère de François II.

(2) Louis, frère de François II.

(3) Maximilien, frère de l'archiduc Ferdinand.

(4) Joseph, palatin de Hongrie.

(5) Rodolphe, coadjuteur de l'archevêque d'Olmütz.

(6) François-Joseph-Jean, fils de l'archiduc Ferdinand.

(7) Marie-Élisabeth, sœur de François II.

(8) Marie-Béatrice d'Este, fille d'Hercule III, dernier duc de Modène, veuve depuis le 24 décembre 1806.

et une clef de chambellan pour un jeune brave officier à l'empereur.

*
* *

An 1808, au mois de septembre (1).

Me voici encore à Tœplitz où l'on a la malice de demander la milice, comme partout en Bohême. Cela et la faim qui chasse les loups du bois pourraient bien nous attirer les Français qui, nous entourant dans deux cents lieues, font de notre monarchie une île : j'aimerais mieux que ce fût l'Océan.

Peut-être que la moisson nous sauvera.

Je crains pour le 14 octobre, jour heureux pour notre Satan I^{er}. Peut-être aussi qu'il n'arrivera rien. Il faudrait être Satan pour savoir ce qu'il fera. Pour l'escamotage de l'Espagne c'est un tour de Figaro (2).

*
* *

Donner le Saint-André et le grade de lieutenant général à Selim Gherai (3) et une garde d'honneur en cette qualité pour lui voler la Crimée n'en est-il pas un aussi? Les trois partages de la Pologne sont un crime plus réfléchi (4).

On parle de ces vols de royaumes parce que c'est sur une plus grande échelle : car il m'a volé de trois maisons. Il m'oblige de céder deux cent mille florins de rente à Louis qu'il vole, en ne lui en laissant que le

(1) « An 1808... septembre », en marge

(2) « Pour l'escamotage... Figaro », en marge.

(3) Le Khan Salim GHERRAY (ou Sahim GUERRAY), dernier souverain de la race de Gengis Khan. Voir *Mélanges*, t. XXI, p. 47, et *Lettres à la marquise de Coigny*, édition LEBASTEUR, p. 71.

(4) « Donner... réfléchi », en marge.

quart pour les droits seigneuriaux et les dîmes qu'il lui prend. Il me confisque mon hôtel d'Aix-la-Chapelle que je m'étais réservé pour vendre et me reprend une souveraineté qu'il m'avait donnée sur la rive droite du Rhin, en indemnité de celle que j'avais sur la gauche.

* * *

Il y a tant de royaumes vacants qu'il ne sait qu'en faire. Vive Lucien qui les refuse. Il devrait m'en donner un dans les Espagnes, par exemple celui d'Aragon dont une de mes grand'mères portait le nom ; ou celui de Portugal, car j'ai une de mes grand'tantes qui a épousé un Bragance ; ou celui de Naples par une certaine Yolande d'Anjou qui m'y donne les mêmes droits qu'aux La Trémoille qui protestaient toujours autrefois à chaque vacance : mais je ne le leur conseille pas à présent.

Il me reste au moins des châteaux en Espagne, comme on peut voir. Je n'en ai plus ailleurs.

* * *

Je commande les miliciennes de Schonau. C'est la garnison de ce faubourg de Tœplitz. Jamais Dresde n'y en a fourni d'aussi jolies que cette année 1808.

La charmante princesse de Solms est ici, plus blanche, plus aimable que jamais, et je l'aime toujours. Je ne lui connais pas une seule imperfection. Elle est aimable au point juste, distingué et distinguant. Mais une autre femme que j'aime bien plus est supérieure aux autres et même aux deux sexes en tout genre, quand elle veut s'en donner la peine. Mais cette jolie sœur de la belle et malheureuse reine de Prusse est la

seule au monde que j'aurais voulu avoir pour femme (1).

Lombard est bien persécuté (2). On ne lui rend pas justice. Il aurait été un excellent homme d'État s'il avait été grand seigneur (3) et est au moins excellent homme de lettres. Je suis bien sûr que si j'avais été envoyé à Potsdam (4) je lui aurais persuadé aisément que chaque puissance serait détruite à part si les trois ne se réunissaient.

Il est ici pour sa santé. Je lui tiens compagnie. J'aime les malheureux, les mal jugés et les gens hors de place. C'est pour faire voir à ses ennemis qu'il n'était pas gagné par les Français qu'il a fait son indiscret et trop aigre manifeste l'année 1806 (5).

*
* *

Je souhaite que la malice de la milice qu'on rassemble à présent ne nous attire pas quelque malheur.

*
* *

Pensons vite aux anciens temps heureux. Ai-je dit quelque part que me souvenant de mes différentes patries, pour être plus considéré dans chacune, je me

(1) « Je ne lui connais... pour femme », en marge.

Mme de Staël écrit à Maurice O'Donnel : « ...Dites au prince de Ligne que j'ai passé la journée d'avant-hier avec la princesse de Solms qui est à Tœplitz à présent. Elle m'a paru fort agréable. Elle a là sentimentalité des femmes du nord de l'Allemagne. Comment l'amour du prince de Ligne s'en est-il arrangé? » J. MISTLER, *Mme de Staël et Maurice O'Donnel*, Paris, 1926, p. 160.

(2) Johann-Wilhelm LOMBARD (1767-1812), rendu responsable des défaites essuyées par la Prusse en 1806.

(3) « s'il avait été grand seigneur », en marge.

(4) Ligne a noté en marge « en 1805 ».

(5) « Il est ici... 1806 », en marge.

fais étranger partout. Français en Allemagne et Allemand en France. J'y faisais exprès une faute de langage en disant *oui, Votre Majesté*. J'aurais pu y avoir l'appartement de ma tante au pavillon de Flore, mais cela aurait fait crier contre la reine. Quand mon père et moi-même (avant de venir si souvent à Vienne et ensuite d'y rester toujours) nous y arrivions, il n'y en avait que pour nous en distinction et en plaisir.

* *

Ces noms de Fontainebleau, de Compiègne, de voyages et chasses de cour me font mal dans les gazettes. Pourquoi Napoléon fait-il le roi de France, étant le roi du monde? C'est de l'Italien, pas même du Corse. Quand on chasse les rois il ne faut pas chasser le cerf.

* *

Est-il vrai que Lucien a accepté le royaume de Naples? Je ne le crois pas et j'en serais fâché (1). Si cela est il n'est plus le premier homme du monde. Son frère a fait neuf rois. Avoir ceux d'Espagne dans ses maisons de campagne est pour un siècle civilisé, comme d'en traîner à son char autrefois chez les Romains.

* *

Les aboyeurs, boute-feux et sottes femmes de toutes les sociétés veulent qu'on aille prendre la Saxe et la Silésie. Comme si c'était aisé, et ne pas livrer toute la monarchie dont nous serions coupés. L'homme est

(1) « Je ne le... fâché », en marge.

le seul animal qui ne réfléchisse pas, qui n'a pas de mémoire et qui est incorrigible. Le chien, le cheval, se souviennent des leçons, le loup et le renard des pièges qu'on leur a tendus.

*
* *

Voici une fort jolie lettre que m'a écrite l'archiduc Ferdinand en réponse à la demande que je lui ai faite ou de commander dans une place (où même sans permission je me jetterai s'il y a guerre), ou d'être son aide de camp, etc.

« Prague, le 10 juillet 1808.

« Mon cher Prince,

« J'ai reçu votre lettre du 5 juillet. J'y ai trouvé avec plaisir l'expression des sentiments qui vous ont toujours si particulièrement distingué, mais je n'ai à disposer d'aucune place qui soit digne d'être offerte à un feldzeugmeister, capitaine des gardes. Chargé de l'organisation de la milice en Bohême, je ne puis donner que des commandements de bataillons. S'il s'agit un jour de les former en corps d'armée et s'il faut nous servir des moyens que nous organisons, je désire alors que Sa Majesté l'empereur vous donne un commandement qui soit selon vos vœux. Je serais bien charmé, mon cher prince, si cette occasion vous rapprochait de moi. En attendant, je confie à vos soins l'éducation militaire du comte de Clary à qui j'ai donné le commandement d'un bataillon.

« Sa bonne volonté, dirigée par vous, le mettra bientôt à même de nous rendre de bons services.

« Je saisis avec bien du plaisir cette occasion de vous

assurer de mon attachement, de l'amitié et de la considération distinguée avec laquelle je suis

« Votre très affectionné,

« FERDINAND. »

Toute ma charmante famille existe et, entre elle, trouverait, au milieu de la douleur de ma perte, quelque soulagement. Deux ou trois personnes encore m'accorderaient des regrets qu'on n'a plus lorsqu'on a tout à fait cessé d'être intéressant. Je finirais sans douleur et sans chagrin, et pour que mon bonheur ne soit pas troublé, je ferais très bien mes affaires, si un bon boulet de 24 venait, cette année-ci, terminer mon heureuse carrière.

CAHIER XXXIV

En 1808 : après un hiver brillant, à la veille de la guerre. — Acte de foi, d'espérance et de charité. — En avril 1809 : c'est la guerre. — Sottises. — Heureux temps de l'enfance à Belœil.

An 1808 (1).

Au bout de deux mois de fêtes publiques et particulières, de cérémonies où j'étais toujours à côté du trône, ainsi qu'Esterhazy de l'autre côté, après tous les aboiements de la Chambre haute que je trouvais *basse* et de la Chambre basse que je trouvais *haute*; après le contentement qu'elles avaient de la Cour et que la Cour croyait avoir d'elle; après s'être attrapé soi-même de part et d'autre sans le vouloir, sans malice, car on avait été séduit par le charme permanent de la figure et de la prévenance de grâce, de bonté, de manière et de discours de notre céleste reine de Hongrie; après avoir décidé unanimement une *insurrectionem personalem* de 100 000 hommes, impossible, nous voici à Vienne depuis cinq mois et une guerre terrible et horrible va commencer dans huit jours. Je sors du jeu, cercle ou appartement comme on veut le nommer; et, en voyant la tranquillité de l'impératrice qui y a été plus aimable que jamais et la confiance de bonhomie de l'empereur, je n'ai pas pu retenir mes larmes, en craignant que ce ne soit notre dernier jour de cour.

Je mens sans cesse pour ne pas décourager, et je

(1) « An 1808 », en marge.

ne le serais pas moi-même, en cas de malheur, si l'on me laissait faire, car je parierais de sauver la capitale en me battant sous ses murs. Mais je parie qu'on l'abandonnera encore si l'on est battu par l'armée qui, à ce que je crois, après avoir coupé Trieste et Fiume, pénétrera ici par la Styrie, dans le temps que les nôtres auront peut-être quelque succès en Saxe, en Bavière, en Franconie et peut-être même en Souabe.

Notre attitude avait été bonne. Notre cour avait repris son antique splendeur. L'hiver avait été brillant et l'empereur affable et bon et aimé de tout le monde.

Une conversation qu'il a tous les dimanches avec un ministre qui est sensible au peu d'estime que Napoléon a pour lui et bon seulement à une cour étrangère a vaincu sa répugnance et fait de l'Autriche (1)...

Ce ministre honnête, noble, désintéressé, point important, a été entraîné par un ou deux ambitieux et des fausses bonnes nouvelles d'Espagne qui du Café de Krammer ont passé dans la société (2).

Un autre ministre qui nous a plongés par ses *bancozettel* dans la détresse où nous sommes, ne sachant comment s'en tirer a soutenu l'autre et voilà 500 000 hommes et peut-être la plus belle des monarchies près de périr, car grâce aux imprimés injurieux c'est une guerre à outrance. Malheureuse diplomatie de salon sur des *Je crois*, des *J'espère* et malheureuse politique d'hypothèse sur des *Peut-être*! Car c'est là le grand mot : *Peut-être*, dit-on, Napoléon nous aurait attaqués. Que ne le laissait-on s'épuiser dans les Pyrénées.

J'ai parlé à l'empereur, je lui ai écrit une lettre bien

(1) Une ligne illisible.

(2) « Ce ministre... société », en marge.

touchante pour lui dire qu'il convenait qu'il prît au moins avec lui un capitaine des gardes, d'autant plus qu'il y en a trois de ma brave compagnie bleue avec des médailles qui l'accompagnent.

Il m'a répondu avec bonté, mais ne m'a ni accepté ni refusé. L'impératrice, en revanche, m'a dit que je la garderais. Je lui ai dit que la garder et la regarder me ferait bien plaisir, mais que dans cette occasion-ci je voudrais garder l'empereur.

Si l'archiduc Charles à qui j'ai recommandé hier pour la première fois de ne pas s'exposer (car ce serait un crime de lèse-majesté puisque tout tient à lui) (1), peut donner une bataille de 100 000 hommes, je crois qu'il battra Napoléon, mais que ce ne sera jamais une victoire complète.

Mais Dieu nous préserve des corps assez détachés pour ne pas s'entr'aider.

* * *

Laissons-là les *corps* et pensons à l'âme. La mienne est en bon train. Mon docteur angélique plus subtil que saint Thomas d'Aquin, plus spirituel que saint Augustin, Mme Rosalie (2), veut que je la sauve. J'ai des conversations qui mériteraient d'être imprimées avec son curé de Valais, vrai saint, éloquent comme Bossuet, avec l'air plus pénétré. Nous ne sommes d'un avis contraire, elle, lui et moi (3) que sur la vertu morale et chrétienne. Je soutiens que la vertu est plus ancienne que le christianisme et ne veux pas me faire valoir auprès de Dieu pour les bonnes œuvres qui ne me

(1) « car ce serait... lui », en marge.

(2) « Madame Rosalie », en marge.

(3) « elle, lui et moi », en marge.

coûtent rien, mais que je lui rapporte avec ma reconnaissance de m'avoir fait naître charitable et point rancunier. Je n'ai point menti. Je n'ai point blasphémé. Je n'ai voulu de mal à personne, mais j'ai donné mauvais exemple trop facile à la plaisanterie, mais peu sur la religion (1). Quelquefois médisant par gaieté, négligeant toutes mes pratiques et devoirs comme par exemple depuis ma première communion, un intervalle de quarante ans jusqu'à la seconde. J'ai séduit et ai été séduit sans alarmer cependant les mères et les maris, les ayant trompés avec adresse. Je suis de bonne foi depuis quatre ans que je me confesse, lorsque je promets de ne plus retomber dans mes fautes, mais je recommence malheureusement (2) quinze jours après. Je n'ai jamais entretenu que de mauvais propos. Mon inconstance et mon avarice m'ont sauvé du péché d'habitude. Les rigueurs de la charmante D. Carliska, qui à *cela près* m'aime pourtant on ne peut pas plus, m'ont obligé à avoir cet hiver deux de ses amies (3).

Je viens de faire baptiser mon bon Ismaël qui vient de mourir comme un saint. Ceci par exemple a été pour son âme et la mienne et pour Dieu et le bon exemple, voulant prouver aux incrédules que je ne le suis pas. J'espère que cela me servira. Enfin je crois, j'aime, je crains, j'espère. Je prie Dieu et ceux dont j'ai parlé peut-être légèrement dans ces *Posthumes* de me pardonner.

* * *

Je préfère la religion aux mœurs qui deviennent plus pures à mesure qu'on vieillit. Ce n'est pas ma faute

(1) « mais peu... religion, en interligne.

(2) « malheureusement », en marge.

(3) « Je n'ai jamais... amies », en marge.

si la nature m'a prodigué de certains bienfaits dont j'use et que j'use sans en abuser. Je répète souvent le peu de prières que je sais. Je sors de confesse. Le Père Chrysostome, par un son de voix doux et touchant, m'a presque fait pleurer. Le curé de Valois est une colonne de l'Église, mais celui-ci sans être aussi éloquent est un pilier qui, sans architecture, soutient la clef de la voûte. Je crois que je deviens meilleur.

*
* *

Hélas ! Encore bien peu. Je viens de pécher.

*
* *

Ce 8 avril 1809 (1).

Eh bien, voilà l'empereur qui vient de partir pour la guerre et qui ne me prend pas avec lui. Que Dieu l'y assiste. L'autre jour il me disait du bien de mes gardes. Je vis qu'il se repentait de me donner occasion de lui demander encore de l'accompagner.

Pour le mettre à son aise (et cela le soulagea tout de suite), je lui dis que je ne lui recommandais pas mes gardes, mais que je le leur avais bien recommandé et que je voulais qu'il y en eût toujours quatre à cheval auprès de lui et deux pour porter des ordres ou demander des nouvelles.

*
* *

Je n'aurais pas osé le mener dans le plus grand feu. On ne m'aurait pas consulté. Je m'en console. Pourquoi (2)?...

.

(1) « Ce 8 avril 1809 », en marge.

(2) Une ligne et demie illisibles.

C'est un combat à mort. Pourquoi trois mois de perdus? Avec les premiers cent mille hommes on aurait eu tout l'Empire. On en a attendu cinq cents. Les deux seuls buts de la guerre sont déjà manqués. Profiter des embarras de Napoléon (1) en Espagne? Ils ont cessé. Vivre aux dépens de l'ennemi, puisque chaque jour coûtant presque un million est un suicide, ne se peut plus. Il faudra mourir à présent pour pouvoir vivre.

Gare qu'il n'arrive comme une flèche par l'Italie, pendant qu'on rusera, s'observera, manœuvrera, on se battra sur la Lech (2).

*
* *

Où sont donc les Hongrois? Que de gasconnades! Qu'on les mette en réserve quand il y en aura pour défendre Vienne, si l'on est battu. Il fallait de la milice faire aussi une armée de réserve dans nos pays, pour des camps retranchés en cas de malheur, au lieu de croire à ce qu'on appelle le bon esprit qui disparaît sous le feu d'une batterie de vingt pièces de canon.

*
* *

L'archiduchesse Béatrix! quelle femme c'eût été pour gouverner un empire! C'est la seule qui voit et entend juste.

Que de bêtises à mes soupers tous les jours! On dit que Napoléon a peur; contre-révolution en France; insurrection de tout l'Empire; descente des Anglais partout; levée de 30 000 Hessois; neutralité ou alliance des Russes va étrangler les deux empereurs (3); jonc-

(1) « Napoléon », au lieu de « Bonaparté », biffé.

(2) Rivière de Bavière, affluent du Danube.

(3) Ligne a mis en note : « Comment a-t-on osé prononcer ce mot? Oui, disait-on, s'il ne fait pas la guerre pour nous. »

tion de Czeraï George ; bataille des Turcs ; les Prussiens avec nous... Que sais-je ! Tout cela soutenu par des sots et un seul homme d'esprit qui, abhorrant Napoléon, veut que l'Europe entière, au risque de sauter, soit sa machine infernale.

*
* *

On arrive à présent à la folie avec l'enthousiasme des chansons qui ne tient pas à une batterie de vingt pièces de canon. On ne sait pas que cette fausse chaleur mène à la cruauté. Rendre une nation politique et l'instruire de ses affaires est une drôle d'idée. Il n'y en a pas une à présent qui ne soit déformée. Elles ont été toutes raisonnables pendant cent ans et cela a fini partout en 1790.

*
* *

Je n'ai rien vu de plus heureux que le temps de mon enfance et jusqu'à l'époque de la révolution flamande à Belœil. Chansons de jeunes filles à leurs portes, des gardeurs de troupeaux dans les bruyères, de jeunes soldats en semestre, des faneuses, des chasseurs. Rondes, danses au-dessus et au-dessous d'une corde. Feux de Saint-Jean. Couronnes et guirlandes dans les rues. Jeu de crosse, de balle, de bricotiau, de l'arc, de l'arbalète, d'oie, etc. Courses d'œufs. Vingt bateaux remplis sur mon grand étang. Joutes et combats qui s'y faisaient pour se jeter dans l'eau (1). Tocsin sur les loups. Affût aux lapins. Chaque jour de Belœil et surtout de mon sauvage Baudour était une journée de fêtes. On était

(1) Voir F. LEURIDANT, *Une éducation de prince au dix-huitième siècle*, Paris, 1922.

bon, pur et gai par nature et la naïveté du patois de vieille bonhomie gauloise.

*
* *

Je vois des gens qui se tiennent bien droits ; ils croient avoir de la droiture. Ils sont raides : ils croient avoir du caractère.

CAHIER XXXV

Adieux à la société de Tœplitz (août 1808). — Entrée à Presbourg pour le couronnement. — Ferraris, Alvinzi et Ligne nommés maréchaux. — Requête pour obtenir l'indigénat en Hongrie. — Paroles d'un soldat français à Presbourg. — Une Diète d'illusions. — Carliska. — A propos de frac.

An 1808 à la fin d'août (1).

J'ai fini mon voyage de Tœplitz en quittant *tristement* la princesse de Solms, parce qu'elle était extrêmement triste elle-même (pas pour moi seul, précisément, mais pour nous *tutti quanti*. Mme de Crayen (2) pour une amabilité sans exemple, ses yeux pleins d'esprit et de gaieté; et par *reconnaissance*; et la comtesse de Las parce que sa figure, qui a le calme du plus beau firmament azuré, me ravit autant que tout ce qu'elle a de bon, de vrai, de simple, et tant de choses que les autres femmes n'ont pas. Voilà donc trois raisons de mon *tristement* souligné d'en haut.

J'aimais tant celle-ci qui me traite à merveille et a l'air de me vouloir du bien, que si elle m'en *avait fait*, et peut-être même si son mari ne l'avait pas amenée à Dresde, je ne serais pas maréchal à présent; et ce

(1) « An 1808... août », en marge.

(2) « Le marquis de Bonnay avait fort sacrifié à l'amour et avait été aimé par des femmes qui s'appelaient Sophie Arnould, Mme d'Épinay et Mme de Crayen, de même que ses amis et rivaux en amour avaient noms Boufflers, Ligne ou Richelieu ». *Souvenirs d'un chevalier de Cussy* publiés par Marc DE GERMINY, Paris, Plon, 1909, p. 144, et *Nouv. Recueil*, II, lettres 3 et 22.

sentiment d'amour véritable ajouté à celui d'amitié pour Christine m'aurait fait annoncer malade et manquer toutes les fêtes du couronnement pour lequel j'avais reçu l'ordre de me rendre à Presbourg avec un détachement de mes gardes.

Il est clair que cela aurait déplu et que soit qu'on eût pensé à moi dans ce genre ou qu'on n'y eût pas pensé, je ne serais point maréchal.

Je m'amusais d'ailleurs très bien ; une autre femme me disait : « Puisque le Destin a décidé, même avant que je vous connaisse, que je vous aurais, il le faut bien. Ne le dites pas vous-même, car ce serait de mauvais goût, mais laissez-moi faire : je m'en vanterai. »

Y a-t-il jamais eu quelque trait plus charmant à citer de toutes ces femmes de la cour de France dont nous lisons tant de choses drôles et spirituelles.

*
* * *

Enfin, le jour fatal arrive. C'était le 24 août à minuit et demi ou le 25 comme disent ordinairement les femmes de chambre.

Hélas ! bien des larmes de tous les côtés et trois ou quatre embrassades, chacune de genre différent. Serrement de bras de deux côtés, entre autres, bien tendre en vérité. Sans compter un bien triste adieu à ce cher duc de Weymar, dont l'amitié m'est si précieuse et qui me mit sur mon würost où il reçut mes derniers regrets pour lui, Christine, etc., et me voilà parti.

Ce n'était pas, et n'a et ne sera jamais, ainsi que je crois l'avoir raconté, comme lorsque je quittai, à ce même Tœplitz, cette folle de Mme de ***, si sage alors car elle m'aimait bien.

J'ai dit, me voilà parti, et me voici arrivé à Vienne

au bout de trois jours, car je ne pouvais y en passer qu'un et me voilà le 30 septembre en bateau avec mon détachement arrivant au bout de six heures à Presbourg où j'écris.

Voilà bien des choses et du chemin dans deux mois pour mon cœur, mon corps, mon devoir et ma fortune.

Le 27 septembre nous faisons notre entrée.

*
* *

Ah ! comme j'y fis le beau sur le plus beau cheval de la cour et du monde, et si superbe que l'empereur le monta le jour du couronnement. Il me dit même alors : Vous lui avez appris l'autre jour à danser. Il ne me laisse pas tranquille un seul instant. Il se donnait même tant d'air, ce beau cheval, ainsi que moi, que nous eûmes bien de la peine à ne pas écraser le grand maître Altheim qui, ayant été mettre son pied droit dans l'étrier de Schaffgotsch, pour ne pas être écartelé, tomba entre les pieds de nos chevaux. Je rassurai bien vite, marchant à ses portières (1), notre charmante impératrice, dont l'âme et l'esprit font la plus jolie physionomie de circonstance.

*
* *

La magnificence hongroise, tantôt un peu orientale, tantôt un peu sauvage, se déploie à toutes nos fêtes qui ne finissent pas plus que les affaires.

Les sept jours du couronnement sont tout ce qu'il y a jamais eu de plus brillant. L'empereur, entre Esterhazy

(1) « marchant... portières », en marge.

et moi, avait l'air si content des *Vivat* qu'il méritait que je lui dis : le ciel s'est déclaré pour Votre Majesté par le beau temps des jours de la statue, du mariage, de la Fête-Dieu, et à présent de Presbourg. Elle n'aura plus que de beaux jours.

*
* *

Mon Dieu ! que l'impératrice fut belle et touchante (1) lorsqu'une minute avant de communier elle se trouva mal sur les marches de l'autel ! La fatigue, l'émotion, la sensibilité, la reconnaissance, la ferveur de ses jolies petites prières qui lui donnait un air de sainte Thérèse et que je voyais distinctement portées sur le bonheur de l'empereur et la gloire de la monarchie causèrent ce joli petit évanouissement dans un fauteuil qu'on lui porta aux pieds de son frère le Primat, qui la communia lorsqu'elle revint à elle. On dit que le petit prince, un peu bigot (il s'en corrigera), la gronda de s'être assise devant le Saint-Sacrement, comme si c'était de sa faute.

Quelle chaleur ! Comme mon casque était pesant ! Le double de ceux des héros d'Homère bien sûrement. Combien d'heures j'ai passées sur mes jambes, à côté du trône, avec Esterhazy de l'autre côté pour lui parler banquets, députations, harangues, propositions, etc.

*
* *

On s'occupe de tout cela à présent. Je dis aux Hongrois : Tant que Bonaparté vivra, suspendez votre Constitution. Faites comme les autres pays de la

(1) « et touchante », en marge.

monarchie, et pour bien régler votre insurrection, faites le contraire des trois dernières inutiles.

On parle beaucoup et bien dans les deux Chambres des sessions. Mais quand on parle on n'agit pas. Voyez les nations babillardes : l'anglaise et la polonaise. Celle-ci a été détruite, et l'autre le serait sans l'Océan.

Je dis encore aux Hongrois : Arrangez-vous pour courir au feu, si l'on sonne le tocsin. Une ville serait brûlée si l'on voulait organiser ceux qui doivent l'éteindre. L'organisation nuit à l'électrisation. Vous, pauvres gentilshommes, montez à cheval quand on vous le demandera ; vous, riches, nobles, battez-vous ou payez. Et vous, clergé, si bien payé, payez et priez.

La loyauté de l'empereur, son air satisfait, sa bonne tenue en habits hongrois, la charmante mine de l'impératrice, feront peut-être plus que je l'espère.

*
* *

Le zèle pour notre honneur m'emporte. J'oublie de dire que Ferraris (1), Alvinzi (2) et moi nous avons été nommés maréchaux en rentrant de la cérémonie du couronnement.

Le jour était bien pris. Cela a eu bonne grâce et quoique ce fût une dette de dix-huit ans, pour moi, cela m'a fait plaisir. Mais voyez comme on est bête et malheureux quand on est susceptible et lorsqu'on aime à s'inquiéter, et comme j'aurais été l'un et l'autre si je ressemblais à tout plein de gens. L'empereur nous fait dire de nous mettre tous les trois sur son passage pour lui faire nos remerciements. L'impératrice passe,

(1) Joseph, comte DE FERRARIS (1726-1814).

(2) Joseph, baron D'ALVINCZY (1735-1810).

fait compliment à Ferraris à ma droite, à Alvinzi à ma gauche et ne me dit pas un mot. Je me dis à moi-même : « A force de posséder d'esprit, elle est quelquefois distraite. Je parie qu'elle croit m'avoir parlé. C'est cependant peut-être l'effet d'un commérage, d'une imprudence de sa sœur l'électrice de Bavière (1). Je me souviens de plusieurs choses que je lui ai dites qui pourraient y avoir donné lieu. Je m'ajoute à moi-même : Ce n'est que par hasard et puis tout cela d'ailleurs se débrouillera. Le lendemain, au jeu, elle m'appelle et elle me dit : Il faut que je recommence encore tous mes compliments d'hier sur votre promotion. Mais je ne finirais pas, si je vous disais tout le plaisir que m'a fait cette justice de l'empereur, autant par intérêt pour lui que pour vous.

Celui-ci m'a dit gaiement avec son air de bonhomie, quand on ne lui est pas désagréable : Comment ferez-vous avec deux cannes, celle de capitaine de la garde et celle de feld-maréchal?

— Je les jetterai tous les deux, lui dis-je, pour prendre un fusil si Votre Majesté est attaquée. Et je lui dis : L'année passée, le 18 juin, cinquante ans d'anniversaire de la bataille de Colin, dont je suis le seul existant de l'armée qui s'y est trouvée (2), j'ai eu ce qu'on a appelé dans nos cérémonies ici *Trabanorum seu Satrapum Turma*, c'est-à-dire mes deux compagnies des gardes ; et cette année, et ce jour-ci 7 septembre, c'est l'anniversaire d'une affaire bien vive près de Görlitz où Alvinzi et moi nous nous sommes extrêmement distingués, il y a cinquante et un ans.

(1) WILHELMINE-FRÉDÉRIQUE-CAROLINE, fille de Charles-Louis, prince héréditaire de Baden.

(2) « dont je suis... trouvé », en marge.

*
* *

Je viens de demander ainsi l'indigénat en Hongrie pour qu'un de mes petits-fils s'appelle comme moi et ne soit pas ennobli par Napoléon qui a fait roturiers mes enfants. Voici mon mauvais latin :

Propter fidelitatem meam Augustæ Domus Austriacæ perdidit omnes patrias meas : Belgiam, Galliam et Sanctum Romanum Imperium. Non possum unum mihi eligere, mobiliorem et pulchriorem quam hongrarium quem rogo in sinu tuo me accipere. Vul iterum nobilis fieri. Comes sæpe aut Dux in tot præliis generosorum militum ista inclita gentis, amor meus pro illa et jures cum bellum ad indigenatum obtemperare sunt jura mea.

Cela n'arrivera pas à présent, mais (1) j'ai porté guignon jusqu'ici à toutes mes patries. Outre celles que je viens de nommer, à la Pologne où j'avais l'indigénat et à l'Espagne où j'avais la grandesse.

J'ai presque envie de compter la Prusse, car j'en ai été sujet pour la ville de Wachtendonck que le roi obligea mon père de vendre l'ayant sequestrée à la Bonaparté (2).

*
* *

A propos d'Espagne, je crois que la noblesse de sa langue contribue à celle de son âme, ainsi le grec et la langue latine autrefois pour avoir eu tant de grands hommes. Il n'y en a eu que très peu en Allemagne, en Angleterre et dans l'Italie moderne : mais une infinité

(1) « Cela... mais », en marge.

(2) « J'ai... Bonaparté », en marge.

en France, quoiqu'au-dessous de ceux de Rome et d'Athènes.

*
* *

Ai-je raconté ce que m'a dit à Presbourg (où la rage me prend lorsque j'y pense) il y a trois ans, un soldat français : Vous serez toujours battus, messieurs les Autrichiens, parce que lorsqu'un de vos généraux est attaqué celui qui devrait le soutenir en attend l'ordre, perd du temps et y marche lentement et trop tard. Et nous, messieurs, dès que nous le sommes, nos voisins, d'eux-mêmes, sans attendre l'ordre et laisser la moindre ouverture, courent nous soutenir si nous avançons et nous remplacer si nous sommes repoussés.

Voilà, me dis-je à moi-même, une meilleure leçon que tous les livres de guerre que je sais par cœur, où l'on apprend tout hors ce qu'il faut savoir, car je me ressouviens que sans un déserteur français qui était dans ma compagnie, je ne savais pas comment faire pour construire une flèche pour y placer mon piquet.

*
* *

En me rappelant le temps horrible que je viens de citer lorsque, fugitif dans Presbourg, où je craignais d'être pris peut-être pour otage par les Français ou maltraité dans les rues par quelque soldat ivre, je me dis tous les jours : Tout change dans le monde. Il y a une rotation générale dans les événements comme dans le cours des astres. Il y a des comètes (c'est Napoléon). Il y a des éclipses (c'était nous). Mais le monde est comme les joujoux d'enfants qui, par le moyen d'un plomb, se redressent d'eux-mêmes après avoir été cul-

butés. De même l'équilibre revient de lui-même après avoir été renversé.

*
* *

Quelle différence ! Je suis, au lieu de l'état dont je viens de parler, tout éclatant d'or à côté du prince Esterhazy, tout éclatant de diamants, dans toutes nos cavalcades, parades et cérémonies magnifiques.

La dernière a été bien touchante. L'empereur et puis l'impératrice, quand il est descendu du trône, ont répondu aux harangues (1) d'une manière si éloquente, si simple et si loyale, que j'en ai encore les larmes aux yeux, à présent que je l'écris deux heures après que tout est fini.

C'est la première fois qu'on n'a pas cherché à attraper. La cour et le pays ont été de bonne foi, mais s'attrapent eux-mêmes. C'est une vraie Diète d'illusions, où l'on croit avoir beaucoup fait et dont les résultats seront coûteux et peu utiles. Je disais au palatin, au primat, et j'ai écrit même à l'empereur : L'organisation sera frayeuse et nuit à l'électrification. On ne donne pas de bataille le premier jour qu'on campe. Quinze jours feront plus alors pour l'instruction que vos rassemblements de paix, etc. Point de vos vieux généraux ni de vos jeunes colonels. Où seront leurs instituteurs ? Des compagnies seulement et 5 000 insurgés à un corps de 20 000 hommes à la tête des attaques, sabre à la main, etc.

*
* *

Je suis cause qu'on ne donne pas d'indignat et cela sauve la nation de son embarras à cause de quelques

(1) « aux harangues », en marge.

protections des archiducs qui se croisaient. Voici comment.

Mon mauvais latin, que j'ai cité plus haut, avait réussi à merveille et, outre cela, les Hongrois m'aimant beaucoup ont vu avec plaisir que ne voulant pas demander la charité à la cour comme les autres qui cherchent d'avoir une terre, c'était seulement un hommage que je leur rendais. Quelques imbéciles confondant les temps, ayant su que Louis avait été au service de France, ont cru que c'était de la nouvelle France. Là-dessus beaucoup de débats, et presque un refus. Pour être tous d'accord, puisqu'ils en ont été honteux, ils ont dit : Personne n'aura l'indigénat. — Mais, à la prochaine Diète, ai-je dit?... — Oui, m'ont-ils répondu. — Non, messieurs, ai-je dit. J'en serais au désespoir : 1^o parce que, au lieu de l'acclamation générale à laquelle je m'attendais comme en Pologne, quelques sots ont hésité ; 2^o parce qu'il y a trop mauvaise compagnie qui la demande, et à qui vous l'aviez déjà accordée. Je vous tire de ce mauvais pas, en reprenant votre parole aux uns, et ne la donnant pas aux autres dont quelques-uns sont de mauvais choix des gens en crédit (1). Ceci, messieurs, devrait être un honneur pour vous et pour les braves militaires qui ont défendu votre pays. Je vous remercie de votre bonne volonté, et n'en aurai plus besoin.

* * *

Ne voilà-t-il pas quelque chose de singulier ? Me voici encore désolé de partir de Presbourg, comme de Vienne il y a quatre mois, et de Tœplitz il y a deux mois ; et

(1) « aux autres... crédit » en interligne et en marge remplace la première rédaction biffée : « au mauvais choix des archiducs ».

depuis l'âge de quinze ans que je fondis en larmes en quittant une jolie petite Flamande qui s'appelait Mlle de Bayer, me voilà encore dans le même état.



Cette fois-ci c'est pour Mlle Charlotte de Bernbrunn (1). On en a vu le portrait dans plus de deux cents vers que j'ai faits pour elle, imprimés dans mon trente-troisième volume. Je n'ai rien à y ajouter, tant ils sont ressemblants : c'est beaucoup que la prose confirme la poésie.

Je ne l'aimerais pas tant si elle m'aimait davantage. C'est ce que me fait Mlle Adelaïde, — gouvernante de vingt ans de petites demoiselles qui n'en sont pas moins bien élevées (2), — pendant que j'aime Mlle Charlotte que j'appelle Carliska, parce que ce nom est moins commun et qu'elle est née à Varsovie. Le peu de retour qu'elle m'accorde suffit pour me faire passer quatre ou cinq heures tous les jours avec elle, les portes ouvertes, ce qui me fait lui dire que mon amour s'enrhume. Mais enfin c'est une de ses décences. Elle rit ou se fâche lorsque je réponds, au désir qu'elle a de conserver l'estime, que je la trouverais bien plus ado-

(1) *Mélanges*, t. XXXII, p. 203 à 217, diverses pièces formant un total de 174 vers. L'une d'elles (p. 209) est précédée de ces lignes : « Mlle Charlotte de Bernbrunn lisait les lettres de Demoustier sur la mythologie. Sans être aussi corrupteur que Saint-Preux, hardi, heureux et malheureux qu'Abeilard, je raisonne souvent avec elle sur ses lectures, et je suis aussi étonné de son jugement que charmé par sa beauté de dix-sept ans. » Dans une autre pièce il l'appelle *Carlischka* « parce que je trouve Charlotte trop commun et qu'elle est née par hasard à Varsovie. »

(2) « gouvernantes... élevées », en marge.

rable si elle la troquait contre un joli petit mépris qui nous rendrait tous les deux plus heureux.

*
* *

Adieu Carliska ! Adieu la Hongrie ! Puisse la Constitution de l'une m'être plus utile que celle de l'autre ne le fut à son roi. Je voudrais pour la première la Constitution (1).. (Son père entre chez moi. Je rougis) (2) et pour la seconde que les États assemblés avec le souverain arrangeassent des secours d'hommes et d'argent, pour qu'on ait tout dans huit jours si l'on en a besoin. Mais on dirait que la Hongrie est un pays nouvellement découvert. On dit quatre-vingt mille familles nobles. On en dit moins. On interprète les lois d'André le Jérusolomitain (3). On ne sait rien. On ne veut rien savoir, et on aime mieux se ruiner pour ne rien faire de bon.

*
* *

Ai-je dit quelque part que je n'ai jamais suivi la mode ? Elle m'est venue trouver quelquefois et a passé souvent autour de moi. Pour ne pas perdre mon temps à plusieurs toilettes, je n'allais jamais en cabriolet. J'ai toujours eu un frac noir et jamais l'enseigne de l'anglomanie en bottes, chapeau rond, etc.

J'ai voulu en détourner les princes de la maison de Bourbon et tous les jeunes gens qui ont commencé ainsi les malheurs de la France.

(1) Deux mots raturés, illisibles.

(2) « Son père entre chez moi, je rougis » en marge.

(3) ANDRÉ II le Hyérosolomitain, roi de Hongrie de 1204 à 1235, promulgua en 1222 la *Bulle d'or* qui forme la base des droits de la noblesse hongroise.

*
* *

Ai-je raconté une bizarrerie imprudente d'avoir pris par bravade et par légèreté un houzard prussien déserteur, si mauvais sujet, ivrogne et scélérat, que j'étais obligé de le faire marcher devant moi quand je reve-
nais la nuit au camp, et presque le pistolet à la main pour le prévenir en cas qu'il eût voulu m'assassiner (1).

*
* *

A propos de frac dont je parlais tout à l'heure, il n'y avait guère que moi qui en eût, il y a trente ans à Vienne. J'avais un uniforme de général ou de régiment chez le suisse du prince de Kaunitz, de Colloredo et d'Es-
terhazy où je passais la soirée. Un jour que j'allai le prendre chez le premier il me dit : je l'ai sur moi, vous ne le trouverez pas à la place où il est. J'ai la fièvre, pardonnez-le-moi, il me sert de couvre-pieds. Ceci m'en corrigea et je me rhabillai chez moi pour aller chercher dans l'une de ces trois maisons la femme dont je m'occupais alors avec succès, car toute la volée des femmes de ce temps-là était aussi galante que belle. Celles de la grande société depuis quinze ans ne sont ni l'une ni l'autre.

(1) Voir t. I, cahier II, p. 44.

CAHIER XXXVI

1809. — Réfugié à Pest. — Plaidoyer pour l'archiduc Maximilien. — Sur la nation armée. — Réflexions sur la campagne présente. — L'« insurrection » hongroise.

Cahier à ajouter à mes Posthumes, chez le docteur Ambrosi, à Tæplitz.

Je crois les avoir laissés au commencement d'une campagne qui a duré un mois jour pour jour, et qui ayant mis l'Autriche, Vienne et toute la rive droite du Danube jusqu'à la mer Noire entre les mains de Napoléon, s'il le veut, est plus importante que des guerres de trente et quarante ans n'ont été.

Jusqu'où la poussera-t-il cette campagne finie mais qui ne fait que commencer? S'il engage les Russes à prendre la Galicie et la Transylvanie, où sera pour la famille impériale de quoi mettre sa tête à couvert? Si les corps de Bernadotte (1) (je crois qu'il y en a encore un autre) s'emparant de la Bohême marchent sur le dos ou une aile de l'archiduc, pendant qu'il attaque l'autre, après avoir passé le Danube, tout est dit. S'il fait prendre Trieste, s'il veut s'emparer de la Moravie, après avoir battu l'archiduc Charles, où en est et que reste-t-il de la monarchie autrichienne?

Je parie qu'il va apprendre l'Autriche à défendre l'Autriche et qu'il se fortifie déjà partout où je l'avais conseillé (2).

(1) Ici l'auteur a biffé « et de Le Courbe ».

(2) « Je parie... conseillé », en marge.

*
* *

J'arrive à Pest de très mauvaise humeur, le 14 mai. Vienne se rend vraisemblablement à présent. Quand même elle tiendrait encore, l'archiduc Charles ne pourrait pas déboucher par les lignes de Maria Hilf ou de la Wieden pour se faire écraser par Napoléon. Il n'a pas de grosse artillerie. Il n'est pas aussi fort qu'on le dit. Vienne perdue il n'y a plus qu'une besogne bien dangereuse et une mauvaise paix à faire (1).

*
* *

Caché dans mon faubourg de Pest, honteux pour moi et pour les autres que je ne vois pas heureusement, j'ai entendu hier de quelques brouillons de la légation anglaise, à la comédie, qu'on se plaignait de l'archiduc Maximilien pour avoir rendu Vienne. Si l'on jette sur lui le tort, on a tort, car s'il avait voulu continuer à défendre les avenues de Vienne contre toute la grande armée de Napoléon avec un nombre de troupes aussi disproportionné, il aurait risqué d'être forcé sur sa gauche, de perdre la communication avec le grand pont de Tabor et d'être forcé à capituler honteusement. Dans ce moment l'essentiel était de sauver ses troupes. L'archiduc Charles ne pouvait arriver au Danube avant le 14 de mai et même au plus tôt (2), car il aurait dû prévenir l'ennemi pour passer le Danube, ce qu'il aurait fait sans quelques subalternes du général Staab (3).

(1) « J'arrive à Pest... à faire », en marge.

(2) « car s'il... au plus tôt », sur une bande collée en marge.

(3) « Danube... général Staab », en marge.

Mais pourquoi, dira-t-on, cet archiduc s'en est-il chargé avec plaisir à ce qu'il paraissait, et l'air de vouloir y périr, ainsi qu'il y haranguait mal la pauvre bourgeoisie dont on payait mal la bonne volonté. Et puis pourquoi partir si vite sans le dire et faire prendre tant de gens et de choses? Pourquoi s'il savait comme il est vrai qu'on ne pouvait pas se défendre avoir gâté, brûlé, abattu pour des millions? Ce prince plein d'esprit et d'instruction s'est sacrifié et n'a rien à se reprocher (1).

Je remercie ma petite étoile point assez puissante pour me faire faire de grandes choses, mais assez pour me garantir des nuisibles, de ce que je ne me suis point laissé aller à la velléité de défendre Vienne.

Je l'aurais rendue peut-être un jour plus tard, parce que j'aurais voulu faire un beau coup, mais inutile. C'eût été une sortie générale par toutes les portes pour balayer les faubourgs, très honorable, très sanglante, et puis c'est tout.

*
* * *

Je n'aurais jamais cru que la guerre et la morale dépendraient d'une mauvaise phrase : « Il faut armer toute la nation et tout massacrer. » On dit froidement : cinq ou six Français ont été assassinés dans ce village.

Les grands généraux d'autrefois et les trois sous lesquels j'ai servi auraient fait pendre ces assassins, mais en même temps auraient brûlé les villages d'où serait sorti un coup de fusil sur leurs soldats.

Ce genre-ci, qu'on appelle le bon esprit du bon peuple, est abominable et causera des horreurs que des gens sans réflexion accréditent tous les jours ici. Ce sont presque tous des lâches, à la vérité, qui ne courent

(1) « Mais pourquoi... de reprocher », en marge.

aucun risque, mais ils ne connaissent ni l'histoire, ni l'art de la guerre et des positions, ni la géographie, autrement que par la carte des postes.

Pauvres mortels, de qui dépendez-vous? C'est à ces clabaudes, menteurs en fausses bonnes nouvelles et flatteuses en espérance qu'ils donnent pour certitude que je dois la fin de la troisième petite existence que je m'étais faite et d'autres celle de toutes les plus anciennes et les plus considérables.

* * *

Mes espérances pour que tout cela n'arrive point seraient que l'archiduc Charles dérobât et cachât deux marches forcées pour passer le Danube à Krems avec 60 000 hommes, pendant que le reste de son armée, c'est-à-dire encore autant, passerait par Presbourg, et, avec la cavalerie de l'insurrection, tomberait sur l'aile gauche de Napoléon.

Tel sorcier qu'il est, en lui faisant donner quelques faux avertissements, se faisant battre même sur un petit point peu signifiant, si l'on ne peut pas l'enfermer comme j'ai dit que je le voudrais dans son camp sur les montagnes devant Vienne, il est impossible qu'à force de troupes bien dirigées et cette cavalerie hongroise, on ne lui fasse au moins éprouver un revers considérable en le harcelant nuit et jour à ses avant-postes, fatiguant son armée et même, sans passer le Danube, en faisant marcher parallèlement 100 000 hommes sur chaque rive vers Vienne, dût-on attaquer d'un côté le Spitz et de l'autre le Spinnenkrantz (1). Ce que je dis ici pouvait se faire avant

(1) « en le harcelant... Spinnenkrantz », en marge.

que tous les ponts et l'île de Lobau soient devenus des citadelles. Pourquoi Gylay (1) ne tient-il pas Charles dans nos environs et ne se concentre-t-on pas au moins pour tout ce qui peut arriver (2).

Outre cela (3) si pendant la nuit on fait une batterie de vingt ou trente pièces de 24 pour couvrir la formation du pont à jeter où l'on veut on peut y réussir en perdant à la vérité bien des pontonniers et des passants. Mais si l'ennemi n'a pas de quoi démonter ces pièces il doit diminuer son feu et les derniers bataillons perdent bien peu.

Si Chasteler (4) peut incommoder l'ennemi derrière son aile gauche pour les vivres et la cavalerie hongroise (qu'on ne saura pas bien employer, je le parie), vers son aile droite il sera obligé de se retirer dans la haute Autriche, en approvisionnant auparavant de tout ce qu'il a encore la ville de Vienne et en faisant sortir les bouches inutiles qui ne demanderont pas mieux. Il y a de quoi faire encore une belle et savante campagne des deux côtés ; mais je ne vois pas que du nôtre l'on s'y prépare comme on devrait.

Les Français viennent de demander le pont volant de Presbourg. On l'a refusé. Je m'imagine qu'ils se le feront donner par quelques bombes qu'ils tireront dans la ville hors d'état de se défendre et bâtie en amphithéâtre pour qu'aucun coup n'y manque. C'est aujourd'hui le 21 de mai : nous verrons bientôt ce qui arrivera.

(1) Ignace, comte GYULAY (1765-1831).

(2) « Ce que je dis... arriver », en marge.

(3) « Outre cela », en marge.

(4) Jean-Gabriel-Joseph-Albert, marquis DU CHASTELEER (1763-1825).



On s'y bat à merveille. On a fait une tête de pont. Bianchi (1) repousse l'armée victorieuse du vice-roi et je crois Davoust qui brûle la ville inutilement (2).

Pendant que j'écrivais cela, Napoléon jetait des ponts. On les a détruits à la réserve d'un. On l'a battu. La victoire la plus brillante, la plus glorieuse pour nos armes est inutile. Nous aurons eu un bonheur passif. L'archiduc en courage de corps et d'esprit s'est surpassé. Trente-cinq ou 40 000 hommes tués ou blessés tant d'une part que de l'autre attestent la valeur des 140 000 qui se sont battus. Je justifie l'archiduc Charles sur un article qu'on lui reproche. C'est de n'avoir pas poursuivi. Les vainqueurs sont aussi fatigués que les vaincus et ne savent jamais à quel point ils sont vainqueurs.

Pourquoi n'a-t-on pas mis des pièces de 24 au château de Presbourg et à celui de Bude? Et au lieu de cela les sauve-t-on ainsi que les boulets et les bombes sur des bateaux pour Peterwaradin?

Pourquoi l'archiduc Charles n'en a-t-il pas? Mais pourquoi ne s'est-il pas occupé davantage à détruire le pont qui restait? Le corps de réserve qu'on appelle ainsi si mal à propos en aurait dû être chargé en se battant assez près du Danube pour que des artificiers et les moulins à l'eau embrasés y mettent le feu (3).

Pourquoi a-t-on fait d'aussi mauvais arrangements à la bataille de Raab (4) où entre autres bêtises on a fait

(1) Vincent-Frédéric, baron DE BIANCHI, duc de Casalanza (1768-1855).

(2) « On s'y bat... inutilement », en marge.

(3) « Pourquoi... feu », en marge.

(4) Le 14 juin 1809, Eugène de Beauharnais bat les Autrichiens.

celle de mettre la cavalerie de l'insurrection tout ensemble à la gauche? Pourquoi se sont-ils laissés couper, et fait faire tant de prisonniers?

Ils craignent de perdre l'avantage qu'ils ont eu. On s'embrasse, on se fait compliment et j'ai vu à une douzaine de batailles qu'on ne poursuit jamais. Un pont sur une rivière est un pont d'or où l'on laisse passer presque toujours l'ennemi qu'on ne sait que le lendemain avoir été aussi battu qu'il l'est effectivement. D'ailleurs 51 000 coups de canon qui ont été tirés à cette bataille d'Aspern prouvent que l'archiduc ne pouvait guère avoir de munitions pour recommencer.

Mais ce que j'espérais c'est qu'il eût donné 5 000 hommes de plus aux deux autres archiducs que les Français ont laissés se joindre.

Ils auraient attaqué Napoléon dans sa position près de Vienne dans le temps que l'archiduc Charles marche parallèlement sur la rive gauche pour essayer en plusieurs endroits et menacer ainsi le passage du Danube pour réussir au moins sur un point et attaquer en même temps la gauche de Napoléon. C'était là le seul moyen (en le battant totalement à la vérité) de lui faire abandonner Vienne qu'il a rendu, par cela, imprenable en fortifiant tout ce que je me suis tué à dire et à écrire dans plusieurs mémoires. Le général de Vaux (1) peut me rendre justice là-dessus, lui en ayant parlé il y a quatre mois et lui en ayant écrit il y a deux mois passés.

Au lieu de cela, l'insurrection hongroise ou dépourvue de beaucoup de choses (de courage, par exemple), tardive parce qu'on ne le savait pas, passe sous mes fenêtres au nombre de plus de 6 000 hommes par bandes

(1) Baron Pierre DEVAUX (1762-1815).

de 200, ou de 10 ou de 12 après avoir volé et assassiné en chemin, et s'est enfuie aux premiers coups de canon qu'ils ont entendus à une bonne lieue du champ de bataille.

Quand on sait que dans une guerre comme celle qu'on fait dans ce pays-ci, tout dépend d'un fleuve aussi important qui traverse la monarchie, c'est bien le cas d'avoir du gros calibre de position. L'archiduc Charles en eût gagné mieux sa bataille d'Aspern et en eût moins perdu celle de Marckfeld (1).

J'ai trouvé hier des bêtes à qui d'autres bêtes plus malicieuses ont fait croire que d'avoir du canon de siège dans une bataille ne s'était jamais vu et était contre la bonne foi.

* * *

On aurait du dégentilhommeiser et décimer presque, au moins faire rosser ces fuyards. Point du tout ! On les a fait mourir de faim pendant deux jours aux casernes, où ils se sont laissés conduire comme des moutons et auxquelles je craignais qu'ils ne missent le feu. Menés par de pauvres généraux, par le Palatin et des officiers pris à la hâte, ceci leur est arrivé. Mais je réponds que les nouveaux qui arrivent tous les jours se battront à merveille et voudront réparer la honte de ceux-là. Pourquoi ne les mêle-t-on pas avec les troupes réglées, ainsi que je l'ai conseillé à l'empereur (2) ?

(1) Vaste plaine au nord et à l'est de Vienne sur la rive gauche du Danube et le long du cours inférieur de la Marche.

(2) « Quand on sait... l'empereur », en marge.

CAHIER XXXVII

De juillet à octobre 1809. — Après la bataille de Raab. — Marckfeldt. — Esprit de parti. — Lettre à l'empereur sur la défense de Vienne. — Bubna. — La paix.

La plus petite partie qui est restée à cette honteuse bataille de Raab s'est distinguée, ce qui prouve qu'on en aurait pu tirer parti.

Aujourd'hui, 6 juillet, on dit que l'on se bat à Marckfeldt. Dieu veuille que cette plaine, berceau de la maison d'Autriche, n'en soit pas le tombeau.

En voilà des nouvelles. Cela n'est pas tout à fait cela, mais cela y mène. La gauche Rosenberg est en fuite vers Brünn. La droite et le centre qu'on dit victorieux ne l'est pas à mon avis, puisque l'archiduc Charles se retire vers Znaim le 19 juillet (1). Battu ou ayant battu, à sa place j'aurais mis ma droite au Danube et un front retiré après avoir occupé (2)... de manière à empêcher Napoléon de tourner ma gauche que j'assurerais par des redoutes faites pendant la nuit et de grandes masses d'infanterie, puisque la cavalerie, si faible avant la guerre (ce qui seul aurait dû l'empêcher n'étant alors que de 30 000 hommes), est depuis la victoire et les trois batailles perdues, réduite à 12 000 répartis en cinq corps.

Le malheureux Rosenberg battu par 10 000 hommes

(1) « le 19 juillet », en marge.

(2) Un mot illisible.

de cavalerie qui se sont jetés sur lui comme à Ratisbonne, ne peut résister. Aussi il est déjà vers Olmütz. Pourquoi l'archiduc n'a-t-il pas laissé de cavalerie...

Ce 14 juillet 1809 (1).

On dit que Napoléon arrivera à Znaim avant l'archiduc. Attendons et écoutons...

*
* *

Cela est arrivé. Il a passé par Fayó, Stas, etc., et il aurait peut-être attaqué en tournant son aile gauche, si Jean Lichtenstein, qui s'est encore couvert de gloire toute cette campagne en se battant un peu et en manœuvrant beaucoup, n'avait pas occupé toute la journée les Français. L'armistice est fait ou accepté.

L'esprit de parti, plus fort que jamais parce qu'il est réuni dans un petit nombre de pauvres têtes et méchants cœurs, a désapprouvé cette suspension d'armes. Les Français à l'exception de Gratz, qu'ils auraient eu quand cela leur eût été nécessaire, avaient tout le reste.

*
* *

Ce 14 août (2).

L'incertitude de sa continuation, de la reprise des hostilités et des conférences qui commencent aujourd'hui, est affreuse pour les bien et mal pensants, car ceux-ci ne savent où aller si la paix se fait et désirent

(1) « Ce 14 juillet 1809 », en marge. Tout ce paragraphe a été raturé par Pictet. Sept lignes sont illisibles.

(2) « Ce 14 août », en marge.

pour se tirer de la crise où ils sont, un de ces heureux qui n'arrivent jamais. Ce sont les mêmes propos qui vont peut-être nous achever. En attendant chaque jour coûte 2 millions à la Hongrie et à l'Autriche.

Peut-être qu'aujourd'hui 15, fête de Napoléon (1), il y aura un coup de théâtre pour publier la guerre ou la paix.

Mais que pouvons-nous faire quand même nos 40 000 hommes seront armés? et avec nos 35 000 jolis garçons d'insurgés hongrois à cheval que (2) l'artillerie immense des Français mettra tout de suite en confusion on mettra cela par politesse sur le compte de (3) leurs chevaux mal dressés, le peu de temps d'exercice, etc. Mais ils sont mal commandés et peut être mal prêchés, car je suis persuadé qu'il y a dans ce pays-ci beaucoup de gens gagnés pour (4) la paix.

La Landwehr qui s'est bien conduite (il n'y a pourtant (5) guère que celle d'Autriche) est bien faible et mal renouvelée. Les autres sont mal composées en lieutenants et en zèle, car il y a plusieurs bataillons qui se sont sauvés au premier coup de fusil.

Il faut être bien boutefeux acharné pour compter sur ces 100 000 hommes de deux espèces différentes, compris 15 000 de Hongrois à pied, qui à peine ont tout ce qu'il leur faut. Pourquoi ne ferait-on pas les mêmes sottises qu'on a faites. Ce ne seraient plus d'aussi graves peut-être. Mais il y a encore quatre ou cinq commandants de corps qui recommenceront.

(1) « Napoléon » en interligne au lieu de « ce petit prince et grand homme » biffés.

(2) « à cheval » en marge.

(3) « le compte de », en interligne.

(4) « la paix » au lieu de « Napoléon et de Napoléons » biffés.

(5) « pourtant » en interligne.

Malgré une ou deux (1) fautes de l'archiduc Charles, il a eu quelques beaux moments de présence de corps et d'esprit qui les ont fait oublier et qui laissent à l'armée des regrets et des souvenirs qui la rendront moins bonne. Les parlementages approuvés, l'armistice aussi et puis désavoué qui l'ont compromis vis-à-vis des Français et de ses troupes, ont occasionné cette démission bien nuisible dans ce moment-ci. Napoléon peut finir cette guerre-ci et ruiner, prendre ce qu'il veut sans tirer un coup de fusil. L'archiduc Ferdinand n'a pas assez et n'ose pas (2) couvrir la Bohême. Les Français peuvent suivre le grand chemin de Prague et y aller chercher cent millions.

Sa position environnante, même sans armistice, empêche nos communications, nos vivres, nos fusils, nos munitions d'arriver et lui fournit tout cela abondamment de trois côtés.

Le corps que mène Jean Lichtenstein peut être écrasé s'il ne passe pas le Danube et le siège de Comorn se fera tout de suite s'il le passe. L'armée de l'empereur court de grands risques en le passant pour le faire lever aux Français.

S'il veut marcher vers Vienne, il n'y a pas une seule avenue pour y arriver à moins de gagner deux batailles décisives qui nous écraseraient (3).

Je voudrais qu'on obligeât tous (4) ces enragés pour la guerre à donner des plans ou à se taire. Attendons et entendons ce qui s'est passé hier à Altenbourg.

(1) « une ou deux » en interligne au lieu de « trois ou quatre » biffés.

(2) « n'ose pas » au lieu de la première rédaction biffée « n'est pas homme à ».

(3) « nous écraseraient », en interligne.

(4) « tous » en interligne au lieu de « un de » biffé.

Une ou deux batailles gagnées même seraient notre perte totale. Nous n'aurions plus assez de monde et de fusils pour entrer dans Vienne, quand même les Français battus s'y retireraient en confusion et si Lichtenstein ou deux archiducs qui ont deux corps de réserve ou Bellegarde (1), espèce de commandant encore, à côté de l'empereur. Enfin son armée (car je n'y conçois rien) est battue près d'Edimbourg où Napoléon viendra peut-être à sa rencontre. Tout est dit. Je plains l'empereur s'il se laisse (2) tromper. Il est bon, intéressant. Je l'aime véritablement. Que le ciel détourne de lui les maux que je prévois.

* * *

La preuve que ce n'est que l'esprit de parti soufflé par cinq ou six ministres des impuissances nos alliées parmi lesquels il se trouve un espion des autres, c'est qu'ils ne s'embarrassent pas du choix pour commander ni des dispositions. Pourvu que le mot guerre de leur bouche passe à celle de notre cabinet, ces enragés (3) sont contents, et en le souffrant, c'est déjà la déclarer. Nous sommes le 29 auguste. Je la vois très prochaine. Bonaparté fait semblant de croire à la paix et a commandé ses chevaux pour Paris, afin de dire à Vienne : Je la croyais signée. Mais votre empereur à qui je voulais vous rendre ne vous veut pas et ne veut que sa perte, malgré moi.

Le parti des étrangers dont j'ai parlé plus haut, qui nous aiment trop et s'intéressent trop à notre honneur, n'ayant rien à perdre, pour réussir mieux a

(1) Henri, comte DE BELLEGARDE (1756-1845).

(2) La première rédaction est « de se laisser ».

(3) « enragés » en interligne, au lieu de « assassins » biffé.

fait perdre tout à ceux qui ont beaucoup et qui les méprisent, disant assez que la paix est sûre pour que les gens raisonnables ne s'opposent plus à cette malheureuse guerre qu'ils sont bien certains de faire éclater dans quelques jours.

Il est impossible, cette fois-ci, d'empêcher l'empereur Alexandre de tenir sa parole qu'il n'a fait qu'éluder, en s'emparant doucement de la Galicie. On m'a dit qu'on l'avait dit à notre empereur, mais d'autres assurent que, trop occupés d'une espèce de guerre avec les Turcs qui ont eu quelque avantage, les Russes ne prendront que d'un côté la Transylvanie et la Bucovine pour de l'autre donner la main aux Français en Moravie, comme ils le peuvent (1).

*
* *

Je ne vois à présent autre chose à faire et à dire que cette lettre que je viens d'écrire à l'empereur, avec cette espèce d'ordre de bataille qui peut être employé dans un pays de plaine comme celui-ci. Je parie tout au monde que nous aurons la guerre, puisque ces malheureux petits ministres des impuissances nos alliées (Angleterre, Espagne, Sicile, Prusse, Hanovre et Sardaigne qui même n'existent plus), et leurs tristes suppôts et faiseurs font accroire que Napoléon est bien embarrassé pour l'Espagne, le Tyrol, Naples et la Hollande dont il se moque. Mais tout cela finira d'ici huit jours, tout ce qu'on fait semblant par malice de croire que cela le portera à faire de meilleures conditions.

(1) « Il est impossible... peuvent », en marge.

A L'EMPEREUR LORSQU'IL ARRIVA A COMMORN
VENANT DE LA MORAVIE

Voici le dernier fruit de tant de campagnes, études et méditations militaires d'un vieux soldat, dans le moment le plus décisif qu'il y ait jamais eu, et je n'oserais pas présenter même ces idées à Votre Majesté si je ne me flattais pas de rencontrer les siennes. J'ai souvent eu occasion de voir que ses aperçus étaient de la plus grande justesse.

Je suis persuadé que l'intention de Votre Majesté est de s'allonger sur la droite de l'ennemi, tant qu'on le pourra, pour la déborder, en lui refusant la sienne pour tomber sur son flanc et ensuite dans son dos, de manière à lui couper ses communications avec toutes les positions militaires qu'il a devant Vienne. Ce sont celles que j'ai pris la liberté de représenter à S. A. I. l'archiduc Charles, à côté de Sa Majesté, lorsqu'elle est venue au Léopoldsberg, en disant qu'avec le Rittersberg qui défend les montagnes, le Spiennenkrentz qui défend la plaine et le Spitz et le Lusthaus qui défendent le Danube (tout cela fortifié), il était impossible à l'ennemi de s'emparer de la capitale qui aurait conservé sa monarchie.

Il est à désirer que la fougue de Napoléon s'en éloigne et qu'il vienne donner ou recevoir la bataille vers Oëdimbourg ou enfin de ce côté-ci, sans attirer l'armée de Votre Majesté dans la plaine en avant de Laxembourg où le terrain, se rétrécissant vers Vienne, il a l'avantage du Danube à gauche et des montagnes à droite, d'où il pourrait déboucher pour tomber sur la gauche de Votre Majesté indépendamment des troupes qu'il aurait parallèlement.

Il n'est presque point à craindre qu'il ose se mettre entre votre droite, Sire, et le Danube, pouvant en être puni et évitant (1) sûrement d'y être acculé. Ce ne le sera que par l'effort le plus rapide et le plus soutenu de toute la cavalerie qu'on pourra l'y contraindre et à quoi servira l'inspiration militaire, le coup d'œil et l'ardeur du brave Jean Lichstenstein. Voilà ce que je désire. On peut espérer alors un succès bien considérable avant la plaine de Vienne, si l'on peut le battre avant d'arriver dans cette espèce d'entonnoir.

Sans ouverture, sans corps détaché et en ligne, comme on était lorsque nous avons le bonheur de camper si utile pour la sûreté, la salubrité, la propreté et la conservation de la monture qui conserve la santé.

Si l'on voulait tourner les montagnes par Lilienfeld, Mariazell, etc., on trouverait le Riederberg dont j'ai parlé et le Wiener Wald aisé à défendre avec des abatis. Le Spitz et la Lobau sont devenus des citadelles. Il n'y a donc que l'espace entre l'armée de Votre Majesté et celle de Napoléon sur cette rive droite du Danube où doivent se passer tous les événements les plus intéressants. Je souhaite, puisque Olmütz, Theresienstadt et Josephstadt couvrent bien du pays, que l'archiduc Ferdinand appuie sa gauche à l'Elbe, à Colin, et que dans un camp bien retranché couvrant ainsi Prague, il marche derrière le corps français qui voudrait s'y porter, en tournant sa droite. L'archiduc pourrait en faire autant pour un corps qui voudrait passer entre les deux forteresses de la Bohême que j'ai nommées, et devrait surtout éviter la bataille et tout genre de combat.

Je ne marque ici que l'intention du mélange des

(1) Première rédaction : « il pourrait en être puni et éviterait. »

armes et du soutien des unes par les autres. Les trois lignes me paraissent nécessaires pour faire relever l'une par l'autre quand l'une a trop souffert et qu'elle n'a plus de munitions. Je ne marque pas les distances entre les escadrons et les masses d'infanterie, de même qu'entre les lignes d'infanterie que je veux sur deux rangs, à cinquante pas l'une de l'autre pour pouvoir se serrer à quatre hommes de hauteur, si elle est menacée par la cavalerie ou remplacer bien vite les morts et les blessés des deux premières lignes afin qu'il n'y ait jamais d'ouverture.

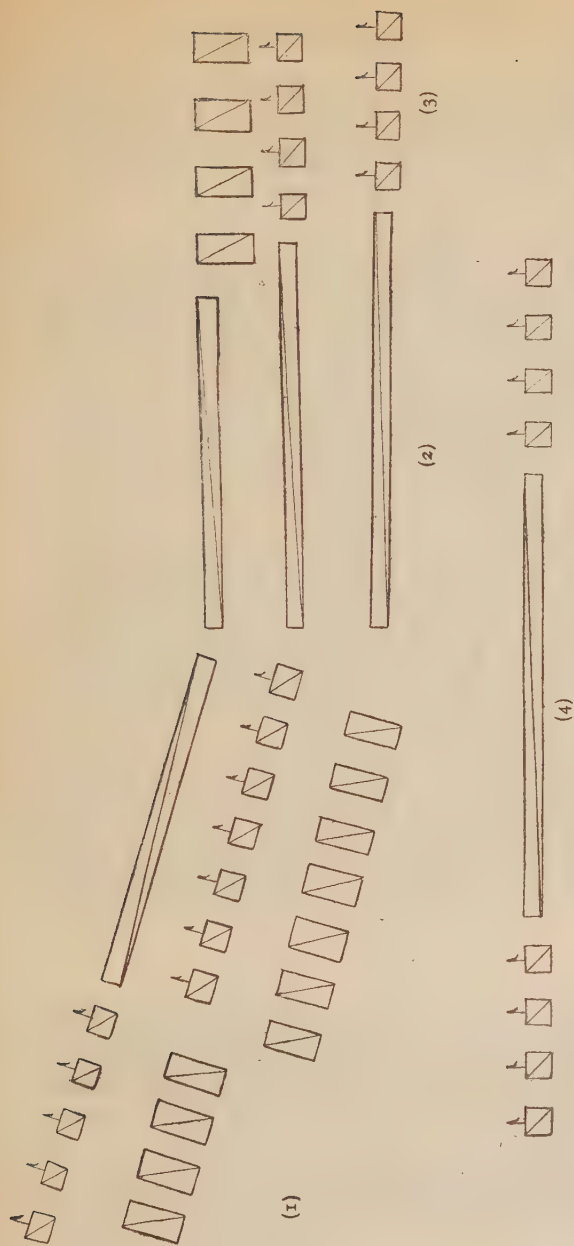
Ces troupes d'infanterie et de cavalerie ainsi marquées ne sont que des échantillons de celles qui, suivant la force de l'armée, seraient placées dans ce genre ; s'il y a 40 000 hommes de cavalerie, j'en voudrais 30 à l'aile gauche, 2 000 à la deuxième ligne, 2 000 à la troisième, 3 000 à la droite du corps de réserve et 3 000 à sa gauche.

L'ennemi ne pourrait pas percer ces trois lignes d'infanterie et serait pris en flanc par notre cavalerie de la seconde ligne. J'aime les masses de quatre bataillons parce qu'elles peuvent se déployer où l'on veut, avantage qu'elles ont sur les carres qui ne sont bons que pour la défensive, et sur des masses d'un seul bataillon que le désir de manœuvrer n'annonce pas, mais seulement la peur de la cavalerie.

* * *

Après une conférence très orageuse dimanche passé, c'est-à-dire le 17 septembre (1)... on rappela Jean

(1) Ici six lignes de texte rendues illisibles par l'auteur lui-même qui a remplacé les trois premiers mots de la ligne suivante « il y fit » par « on ».



1. Si cette cavalerie où il y aurait beaucoup de celle de l'insurrection était culbutée, la cavalerie ennemie serait arrêtée par les masses d'infanterie qu'elle ne pourrait pas percer.
2. Toute l'artillerie serait dans les intervalles de la première ligne.
3. Les masses de la droite serviraient à empêcher la droite d'être défaite par la cavalerie et la nôtre, s'allongeant sur sa droite, la déborderait et la tournerait.
4. Corps de réserve pour poursuivre ou pour réparer.

Lichtenstein qui partait pour Schönnbrun ainsi qu'on l'avait décidé. L'empereur le fait venir, lui parle et pour résultat Jean Lichtenstein lui dit : Je pars d'après les premières instructions de Votre Majesté. — Eh bien, allez, lui dit l'empereur.

Dieu veuille qu'il revienne avec une signature quelconque. Sans cela, je ne sais si je l'ai dit, il faut une barque à Sa Majesté l'empereur pour aller joindre son malheureux sort à celui de Louis XVIII.

Il vaut mieux avoir celui du roi de Prusse qui existe au moins (1) et notre faiblesse nous rendra forts avec le temps. Qui comprendrait les grossiers et peu nobles (2) procédés de cet extraordinaire Napoléon. Rendre Vienne avec ses fortifications démolies est de ce nombre. Crier (et même le faire dire à notre empereur) qu'il doit abdiquer pour son frère Ferdinand. Faire illuminer Schönnbrun et le théâtre de Vienne avec les armes d'Autriche pour la Saint-François est du même genre. Ne lui avoir pas envoyé un général ce jour-là, par représaille de compliment.

Je l'aurais tourné du genre des Prussiens si l'on m'avait envoyé traiter de la paix avec lui. On peut saisir un moment d'élévation ou de vanité, ou de coup de théâtre, ou d'hypocrisie, ou même de grande politique.

*
* *
*

...Il ne peut être ni à Bayonne ni dans Vienne pour une révolution, mais peut-on deviner ses intentions?... par les contributions qu'il exige partout avec discipline, la plus grande économie pour ne pas être à charge

(1) « qui... au moins », en interligne.

(2) « peu nobles, en interligne en remplacement de « détestables » biffé.

aux pays qu'il soumet et quelque affabilité, ils seraient de cœur à Napoléon... (1).

*
* *

S'il nous rend Fiume et quelque chose de la Galicie pour faire enrager les Russes, nous ne devons pas faire la petite bouche avec 103,000 (2) malades et un manque total de presque tout, sans compter les chemins impraticables pour les vivres. Quel temps d'ailleurs pour recommencer la guerre !

*
* *

Nous sommes le 8 octobre. Bubna (3) vient d'arriver de Vienne à Totes. Au bout d'une heure il y est retourné. C'est bon signe. Il y est resté. Sa vivacité et son instinct pour tout ce qu'il y a à faire de bien, comme un jour de bataille qu'il les fait toutes gagner ou rétablir lui donne du crédit sur Napoléon sans qu'il s'en doute. Il l'estime (4) et la tête bohême et carrée de Bubna, son calme de cœur et de visage, sa franchise qui lui plaît, nous servira mieux que la finesse et même l'esprit de deux ou trois autres, les seuls chez nous à citer.

*
* *

Une de ses raisons peut-être (5) de ne pas nous écraser tout à fait est le plaisir d'avoir à son Cercle un

(1) Passage raturé par Pictet, cinq lignes restent illisibles.

(2) « 100 trois mille » au lieu de « 72 000 » biffé.

(3) Ferdinand, comte DE BUBNA-LITIZ (1768-1825).

(4) Ici deux mots biffés : « malgré lui. »

(5) « peut-être » en interligne.

ambassadeur d'Autriche pour la traiter en puissance tributaire et faire voir qu'il aime mieux conquérir qu'acquérir. D'ailleurs les voyages lui plaisent et si quelque ministre d'une cour quelconque (1) met la plus petite aigreur dans ses propos, ses gazettes et ses cafés, il ne demande pas mieux que de marcher avec 100 000 hommes sans se gêner pour punir et se venger.

*
* *

Enfin, grâce à lui et à ce Jean, cet inspiré, comme j'ai dit, en batailles et en affaires, enfin, enfin, la voici donc cette paix si désirée par ceux qui ont le sens commun. Comment Napoléon l'a-t-il accordée? (2)...

On voulait faire une bonne paix, après avoir fait une mauvaise guerre. On en est quitte à bon marché, et si l'on sait s'y prendre, Napoléon laissera tirer parti de Trieste et de Fiume pour notre commerce qui n'est point dangereux pour lui. Il lui suffira d'en profiter lui-même et d'en exclure les Anglais.

Ah! mon Dieu, j'apprends que notre empereur n'a pas encore ratifié. Oh! il le fera. Il le fera. Jean est retourné à Vienne avec la signature vraisemblablement. Comment pourrait-il faire autrement? *Te Deum*, publication de la paix à Vienne, à Presbourg, à Raab avec trois décharges générales de toute l'artillerie des remparts.

*
* *

Oui (3), je prétends qu'on doit mettre la statue de Bubna sur le pont de Prague, à la place de celle de

(1) « d'une cour quelconque », en interligne.

(2) Douze lignes illisibles.

(3) Deux lignes biffées : « Après une si mauvaise guerre, comment faire une bonne paix? »

saint Jean Nepomuce qu'il ne faut pourtant pas (1) jeter à l'eau, pour cela, une seconde fois.

Jean Lichtenstein s'est tant démené aussi que nous avons encore plus que je ne pensais. Il est clair que la paix a été taillée à coups de ciseaux. Mais s'ils ont servi bêtement à 600 millions pour faire la guerre il ne fallait pas les ménager pour deux cents nécessaires pour la paix. Enfin, nous existons.

*
* *

Ce que les critiques pourront dire, c'est que rien n'est à sa place : les ministres font la guerre et les généraux font la paix. Donc elle est nécessaire, puisqu'ils savent mieux que les premiers ce qu'on peut ou ne peut point faire. Mais il fallait nous consu'ter avant de commencer. Ne doit-on pas savoir le désordre qui règne dans toutes les parties? J'ai appris le manquement de vivres, de souliers, de dispositions, d'ordres, de libertés d'agir, d'allées et venues de courriers, de contradictions et de contrariétés dans les deux expéditions de Dresde et de Beyreuth qui pouvaient être des chances bien heureuses pour nous : Napoléon étant si occupé en Autriche et en Hongrie, si j'en avais été chargé avec un plein pouvoir, je me serais bien moqué du roi Jérôme et du Partima Tillmann qui ont fait rentrer nos troupes en Bohême, et j'aurais battu tout jusqu'à Francfort.

(1) La première rédaction était : « qu'on pourrait jeter à l'eau ».

CAHIER XXXVIII

1809. — Horreurs de la guerre. — Séjour à Pest. — Adélaïde. — Plaidoyer pour l'archiduc Charles et pour Cobenzl. — Esling. — Asper. — Mariage de l'archiduchesse Louise. — Derniers conseils d'un feld-maréchal de François I^{er}. — 1810. — Injustice envers Carliska. — Les lettres du général Grünne. — Saisie des meubles. — De la religion de Napoléon. — Pressentiments. — Caution bourgeoise. — Santé de l'impératrice. — Mariage de l'archiduchesse.

·An 1809 (1).

Enfin, me voici vraisemblablement au bout de mon séjour de Pest. Quelle peste ! Tout le monde y meurt. Que de troupeaux d'insurgés, de bœufs et de moutons et d'enterrements sur cette place où je suis logé. Dans ce moment-ci je vois un de ces chars funèbres à six beaux chevaux fringants, cocher et postillons coquets, renversé avec six gentilshommes hongrois, parce que étant pauvres, on attendra quelques jours pour que la carrossée soit complète. On les ramasse dans ce moment-ci. Mais j'apprends en même temps (et je jure que cela est très vrai) que derrière chez moi, un chariot de cinquante cadavres de soldats tout nus vient de casser et qu'ils sont tous tombés au milieu de la rue. Il y en a toujours une trentaine sur les bords du Danube parce qu'on n'a pas le temps d'enterrer tous ceux qu'on trouve dans les bateaux. Que Dieu veuille pardonner à ceux qui ne se piquant pas d'humanité, à la vérité, croient au moins avoir de la religion. On fait des

(1) « An 1809 », en marge.

recrues. Je vois passer des ouvriers. J'entends le tambour des premiers et les trompettes de cette superbe cavalerie hongroise pleine de bonne volonté. C'est un délire bien cruel de vouloir faire croire que la paix n'est pas faite, mais qu'on y prenne garde.

Nous sommes aujourd'hui le 23 octobre. J'ai écrit à l'empereur que ne pouvant pas être tué pour lui, je voulais vivre pour lui et partir pour aller retrouver ma bonne Christine à Vienne. J'attends demain la réponse. Dieu sait si elle sera favorable.

*
* * *

En attendant, faisons une récapitulation de la vie que j'ai menée ici, qui aurait été odieuse pour un autre, mais dont, à mon ordinaire, j'ai eu le talent de tirer parti.

Me lever à trois heures et demie pour manger trois plats tous les jours tête à tête avec Émile, mon adjudant (1), bons et économiques ; me promener dans mon wüerst (2) depuis mon dîner, long quoique court, jusqu'à six heures et demie que je vas au théâtre et me coucher

(1) Émile Legros, dont il trace ainsi le portrait dans ses *Œuvres posthumes inédites*, n° 23 :

Mon Émile valant mieux
Que celui de Rousseau dont l'étrange manie
Voulut le rendre propre à la menuiserie.
J'ai son mérite sous mes yeux :
Au poil comme à la plume il est toujours utile
Brave officier en guerre, adjudant fort habile
En paix il a tous les talents
Faut-il des plans, courir, écrire,
Dessiner, mettre au net, corriger ou traduire?
Émile me consacre ici tous ses moments.

(2) « dans mon wüerst », en interligne sur « en voiture » biffés.

à dix heures en revenant, après m'être assis incognito une demi-heure à la porte d'un café pour boire deux verres de limonade.

Fuir tout le monde, d'humeur et d'honneur, puisque ce n'est que là-dessus que je ne suis pas insouciant, et que toujours fuir m'est odieux. Ne pas aller seulement au jardin d'Orzy (1), puisque c'est la promenade générale.

Éviter quatre ou cinq endroits où j'aurais pu rencontrer les gens qui me déplaisent, à cause de la guerre et, au bout de deux mois, ayant rencontré Mme A... (2), autre sauvage qui ne voit personne, charmé de sa société et bonté pour moi, me faire promener par elle, depuis mon dîner jusqu'au spectacle ; et ensuite, pour épargner ma limonade, aller boire du punch chez elle en sortant du spectacle allemand ou hongrois jusqu'à dix heures et demie.

Petites amours juives et heureuses pour (3) Éva, Rachel et Régina. Malheureuses pour (4) Fanny. Heureuses en chrétiennes, Wilhelmina, et orageuses en Amélie, démon qui a fait enrager toute ma maison. Grandes amours, vers, aventure, passade et passion tout ensemble. C'est consigné dans ces vers joints ici (5) où je dépayse peu celle qui en est l'objet.

(1) « Je suis ici seul sans être solitaire, je vois tout plein de monde, je ne parle à personne... Je me cache dans le jardin d'Orzy pour voir passer toutes mes connaissances et ne leur rien dire. » *Nouv. Recueil*, I, lettre XI.

(2) Les autres lettres de ce nom ont été raturées.

(3) « pour », en interligne.

(4) « pour », en interligne.

(5) Les vers en question manquent.

*
* *

J'ai compté cinq cent cinquante heures que j'ai passées à la même place au parterre du théâtre allemand (1) sans avoir dit une seule parole et connaître mes voisins ou voisines qui changeaient tous les jours et je me suis encore mieux dit que l'on peut se passer de société, de parler et d'entendre, ainsi que j'ai prouvé ailleurs que même l'homme est le seul animal qui ne soit pas sociable.

Mais j'aime le monde et la foule lorsque je ne connais personne. J'aime à me trouver au milieu et à y être solitaire (2).

Paix signée, ratifiée et publiée, et je reçois dans le moment la permission de partir. Je vous remercie, sacrée Majesté.

Je commande mes chevaux et mes paquets (3). Je

(1) « Je ne manquais pas la messe tous les dimanches et le spectacle tous les soirs où j'ai été 550 heures à la même place. Les jours de théâtre hongrois je n'étais pas fâché de voir Pyrrhus en houzard et Mithridate avec un manteau de Croate. » PETIT, ouvrage cité, lettre « à ma chère protectrice » [Mme de Staël], et voir aussi *Nouveau Recueil*, I, lettre XI.

(2) Allusion à un vers de Destouches dans *Le Philosophe marié* (1727), acte I, scène 1^{re}.

(3) *Œuvres posthumes inédites*, n° 87 « En partant de Pest, ce 24 octobre 1809, après cinq mois et huit jours :

Adieu, ville d'ordure et de crotte et poussière
Où j'entendis parler si mal de paix et de guerre.
Adieu, noirs et sales égoûts qui passent pour ruisseaux ;
Adieu, jolis Hongrois, mais trop tardifs héros...
Adieu ma place, où cor, trompette et cornemuse
Empêchent qu'à dormir ici l'on ne s'amuse.
Coasser, croasser, braire, bêler, mugir,
Et beugler, dans mon lit la nuit me font rugir...
Adieu, plaisant théâtre où Pyrrhus, Soliman
Étaient à la houzarde habillés en dolman... »

vais voir mon régiment à Commorn, ensuite coucher à Raab chez Narbonne qui est plus fait pour commander à Athènes qu'en Hongrie. C'est mardi 24. Je serai samedi au milieu de mon adorable famille et laisse ici deux pages pour conter mon voyage.

*
* *

A Vienne, cette fin d'octobre.

Me voici donc revenu après six mois à ajouter à ma vie, en conscience, puisqu'ils ont été perdus par ma non-existence. Ai-je dit quelque part qu'une Mlle Adélaïde qui, à la vérité, m'accorda les prémices de son cœur au commencement de mars, m'a dit six semaines après : « Monseigneur, je suis déshonorée ! » Voyant à ses larmes ce qu'elle entendait par là, je lui dis : « Non, mon cœur, c'est moi, parce qu'on ne croira jamais que je sois le père, ce qui peut être vrai pourtant. On soupçonnera quelque petit juif du comptoir de la maison où vous êtes gouvernante. » Huit jours après mon arrivée elle me dit : « Voyez comme cet enfant descend, il n'y a pourtant que huit mois... — Ne vous gênez pas, lui dis-je, on ne compte pas avec ses amis. »

Quatre jours après, non, je crois que c'est le lendemain, elle accoucha. La mère et l'enfant se portent bien. Dieu soit loué ! Le baptême m'a coûté sept florins.

*
* *

Quelle injustice, quelle erreur, quel égarement j'ai trouvé ici contre l'archiduc Charles. Qui ne ferait pas des fautes vis-à-vis de Napoléon ! C'est en Bavière qu'il y en a eu. Mais je crois l'avoir déjà justifié de celles dont on l'a accusé en Autriche.

J'ai vengé de même la mémoire du comte de Cobenzl accusé bien mal à propos. Me trouvant à côté de lui, par hasard, au parterre de Pest, je lui dis : « Je n'aime pas les gens en place. Vous voici aux Champs Élysées. J'y suis depuis dix-neuf ans. Faisons un dialogue des morts. » Je lui ai proposé des dates, je lui ai fait des questions. Son écriture, son caractère, ses idées. Je n'ai rien vu de si clair, de si net. Il a trop de mérite pour ne pas être persécuté (1).

*
* *

Les quatre maréchaux Berthier, Masséna, Oudinot et Davoust qui ont demandé à dîner à Andréossi pour faire ma connaissance, rendent justice à l'archiduc Charles qui à la vérité (2) a retrouvé son talent (3) par l'électrisation de 51 000 coups de canon à la bataille d'Aspern... Il n'avait été qu'un peu arrêté à l'arrivée subite (4) de Napoléon. Bubna lui dit alors un mot excellent : « Vous croyez que c'est lui? Point du tout, c'est Jourdan. »

.

Nous voici au mois de novembre. Les Français tiennent parole et comment. Pourquoi gâter leur gloire par le ravage, le pillage et la volerie des généraux dont les deux tiers sont grossiers comme ceux d'Attila. Pourquoi, Napoléon, ajoutez-vous à tous les maux qui

(1) Le passage « Me trouvant... persécuté » est barré par le prince qui a écrit en interligne, à la suite, ces mots encerclés d'un trait de plume : « Tout ceci que j'ai effacé par distraction reste et heureusement peut se lire. »

(2) « à la vérité », en interligne.

(3) « son talent », en interligne.

(4) « subite », en interligne.

pèsent sur le (1) peuple d'Autriche en faisant sauter nos remparts?

C'est un peu corse. C'est une petite humeur rancunière pour notre malheureux et intéressant empereur qui, tous les jours, depuis qu'il est revenu, fait et dit à merveille puisqu'il (2)... Il est toujours (3)...

Dieu le préserve de faire rétablir les fortifications que deux ou trois sots lui conseillent.

Je suis si ennuyé d'en rencontrer que je regrette ma solitude de Pest où, de même que les grands généraux, je craignais de passer le Danube, évitant les fanfarons de politique et de guerre que j'aurais trouvés à Bude.

*
* *
*

Je puis dire à l'inverse (4) de la dernière phrase du père de famille (5) : « Qu'il est doux ! Qu'il est cruel d'être père ! » car sans elle j'irais je ne sais où. Qu'on se tienne bien tranquille par peur de Bonaparte (6)... Napoléon est (7) immortel, mais pas éternel et quand il disparaîtra de ce monde pour aller faire enrager l'autre, il y aura peut-être quelque moyen de reprendre notre place en Europe. Prêtons-nous en attendant à toutes ses fantaisies. Comme je crois avoir dit, il n'y a que les cruches qui n'ont point d'anses et qu'on ne peut tenir. Mais un Corse vaniteux (8), parvenu, un homme de

(1) « ajoutez-vous... sur le », en interligne sur « gâtez-vous aussi tous vos » biffés.

(2) Six mots raturés.

(3) Trois mots raturés.

(4) « à l'inverse de », en interligne sur « comme », biffé.

(5) *Le Père de famille*, drame en cinq actes, en prose, de DIDEROT (1758) : « Oh qu'il est cruel !... Qu'il est doux d'être père ! »

(6) En interligne « par peur de Bonaparte ».

(7) « Napoléon est » en interligne.

(8) « vaniteux », en interligne.

génie et de fortune inattendue (1) donne prise aisément et offre des moyens de le saisir.

*
* *

Ai-je dit qu'autrefois les femmes avec moins de vertus et plus d'appâts pendant les trois ou quatre guerres que j'ai faites, ne pensaient qu'aux opérations de leurs amants et point à celles des armées. Leur jugement, celui des hommes, femmes, les mensonges et ignorances sur ce qui s'est passé cette campagne-ci, me dégoûtent si fort de la guerre que, pour la première fois, je crois que si cela était à refaire je n'entrerais pas au service. Ceux qui ont été aux deux dernières batailles auxquelles ils n'étaient point accoutumés puisque les autres n'étaient que des misères m'en chargent continuellement. Si nous avions entretenu des nôtres la société pendant la guerre de Sept ans, nous n'y aurions pas eu des succès, mais ces messieurs assez peu faits pour plaire peuvent parler de leurs vrais ou faux exploits à ces dames qui ne sont pas plus aimables.

*
* *

Eh bien, messieurs, dites-moi pourquoi vous vous vantez d'avoir passé tant d'heures sous la mitraille? Vous ne courriez pas plus de risque en joignant la ligne ennemie, soit en y marchant de front avec deux bataillons, soit en la perçant avec une colonne au centre et deux sur les ailes. En s'approchant des mitrailleurs leurs coups deviennent bien mal assurés et quelques

(1) « et de fortune inattendue », en interligne.

escadrons qui prendraient de revers ces batteries feraient finir cette ennuyeuse destruction.

*
* *

C'est dimanche 9 de décembre aujourd'hui. Après huit heures de marche et de réflexions, j'arrive de la Lobau et du champ de bataille du 22 mai, d'où j'ai découvert celui du 6 juillet. Me voici confirmé dans l'idée que puisque le village d'Esling a été entre les mains des Français toute la nuit et celui d'Aspern jusqu'à dix heures du soir, pris et perdu et repris sans cesse, il avait été impossible à l'archiduc de faire plus qu'il n'a fait, ces deux villages tenant presque au Danube. Le pont est entre eux deux. Comment y aurait-il suivi l'armée qui se retirait dans l'île. On disait qu'elle y était encombrée, et les menteurs dont le nombre augmente ainsi que celui des fanfarons, ont fait croire qu'on y était les uns sur les autres. Cela eût été (car ils s'y étaient diablement battus) si l'île n'avait pas eu plus d'un mille d'étendue d'un côté et d'une lieue de l'autre.

Quand même un des officiers généraux qui s'y seraient retirés les derniers n'aurait pas eu l'esprit de faire front avec une compagnie et une pièce de canon pour défendre le pont ; quand même l'armée de l'archiduc n'aurait pas été dans le désordre où met même la victoire, qu'auraient fait toutes les deux armées, toute la nuit, dans cette île ?

Faute de munitions elles l'auraient donc passée tout entière à se larder à coups de baïonnettes et les Français qui connaissaient cette Lobau ne se seraient-ils pas servis des fossés et des broussailles et des fonds pour exterminer les Autrichiens ?

Adieu le succès passif de la journée où il n'y avait

aucune déroute, car l'ennemi n'a perdu ni canon, ni aigle. Soyez une muraille, a dit Napoléon à sa garde, pour empêcher l'archiduc de pénétrer plus loin. Sans ponts pour passer le grand Danube et en gagner la rive droite, Autrichiens et Français y seraient morts de faim ou d'ennui.

*
* *

Quel radotage et esprit de parti de la part des sots et des sottises qui font les généraux d'armée. Voilà un grand avantage de cette guerre-ci, c'est d'avoir fait les femmes, les abbés, les ministres et tous les oisifs généraux d'armée. Chacun aurait battu Napoléon et croit qu'on l'aurait laissé faire, jeter des ponts, passer au-dessus et au-dessous de Vienne, tourner, etc. On va se réjouir d'un tableau de Du Vivier (1) où l'empereur des Français a l'air tremblant et se sauve avec toute son armée en déroute (dont le contraire est prouvé puisqu'elle n'a perdu un canon ni un aigle). On va se laisser aller aux mêmes illusions que l'année d'après on exagère les victoires tyroliennes, anglaises et espagnoles. Dieu veuille que nous n'en soyons pas encore punis.

*
* *

Metternich se conduit fort bien et veut entretenir l'union en éloignant tous les prétextes de vengeance.

Il pense aussi que ce serait un moyen de redevenir plus puissant que jamais, de donner l'archiduchesse Louise à Napoléon qui se divorce à présent. J'avoue que j'ai fait plus que le souhaiter, et que si cela arrivait

(1) Ignaz DUVIVIER (1758-1834).

j'y aurais un peu contribué. Quelqu'un que je ne veux pas nommer m'a dit avant-hier que l'empereur y consentirait si on la lui demandait. Je l'ai écrit à Narbonne dans sa chambre en ajoutant que je croyais qu'on ne m'avait fait cette confidence que pour que je la lui fasse passer. Il a envoyé ma lettre à Fouché par un courrier qu'il lui a expédié il y a huit jours. Peut-être que Napoléon la lit dans ce moment-ci. Quel changement dans l'Europe si cela est ! Quel bonheur pour l'humanité ! et si cet homme qui, jusqu'ici, a tout détruit sans bâtir s'allie aux vrais Césars par leur dernière descendante, c'est alors que son édifice sera stable. Il est jusqu'ici construit sur le sable. Toute autre princesse ne lui donnera point de consistance. Ses frères, comme il dit plaisamment, sont des rois comme les autres : Qui respectera, ou fera respecter ses dispositions après lui ?

*
* *

J'ai envie (1) d'envoyer à notre empereur un petit livre aussi (2) extraordinaire que la manière dont je l'ai trouvé dans la boue, tombé apparemment de la poche d'un officier français tué à la bataille d'Aspern, six mois après. Il a pour titre *Derniers conseils et Testament politique d'un ministre de Léopold I^{er}*. Il y a tout ce que Napoléon a fait cent ans après, et son portrait, en traçant les moyens qu'il a pris pour y réussir, extinction des électeurs, de la puissance temporelle du pape, etc. J'y ai ajouté quelques feuilles sous le titre de *Derniers conseils et Testament politique d'un feld-maréchal de François I^{er}*. Je ne sais pas s'il lira tout

(1) « J'ai envie », en interligne, au-dessus de « Je viens » biffé.

(2) « aussi », en interligne, au-dessus de « bien », biffé.

cela et ce qu'il en dira. N'importe : j'ai satisfait mon zèle pour lui et pour sa monarchie (1).

*
* *

Mon enfant vit toujours, sa mère vient de me le dire. Il faut avouer que je suis un malheureux père. On dit que c'est une fille et qu'elle s'appelle Adélaïde ; aussi elle me coûte 30 florins chez sa nourrice, c'est bien cher.

*
* *

An 1810 (2).

Voici à la fois les deux plus violents chagrins que j'ai eus dans la vie, aujourd'hui second dimanche du carnaval 1810. On se doute bien que ce n'est pas pour moi, si l'on me connaît, mais pour une autre en amour et un autre en amitié.

Dimanche passé, je fis tort à ma chère Charlotte. Je la pris pour un autre masque reconduit par un beau monsieur. Nous voici raccommodés au bout de huit jours d'excuses et elle de vengeance de mes reproches mal fondés. Voici trois de ses lettres (3) qui montrent bien les charmantes et délicates nuances de son cœur et de son esprit. Plus amoureux encore de sa réputation que de sa jolie personne, j'avais été bien fâché et puis bien désolé de mon injustice.

*
* *

Venons à l'autre chagrin qu'un autre général aurait mis avant celui-ci qui n'aurait même peut-être point

(1) Ces deux documents ont été publiés dans les *Annales*, I, p. 367-375.

(2) « An 1810 », ajouté postérieurement en tête de la page.

(3) Ces trois lettres manquent.

effleuré son âme. J'ai parlé, je crois, dans ce cahier des lettres de Grünne (1). Eh bien elles courent les rues. Je me suis laissé aller comme M. du Corbeau de La Fontaine à l'admiration, non pour moi, mais pour lui et mon (2) envie de le justifier aux yeux de l'intrigue, de l'ignorance et de la calomnie fait son malheur.

Le prince Esterhazy (3) était chez moi lorsque je reçus les deux ou trois premières et en était aussi surpris qu'enchanté, ce qu'étaient aussi deux ou trois personnes qui étaient chez moi. Il me les demanda pour les relire chez lui. Assez juste pour vouloir repousser l'injustice, vaniteux pour lui, insouciant pour moi, je suis assez bête pour y consentir. La preuve que c'est de chez lui (quoiqu'il ne l'avoue qu'à moitié) que les copies sont sorties pour inonder la Hongrie, la Bohême et l'Autriche (hélas ! peut-être la France) c'est que M. de Hardenberg et M. de (4)... l'un par intrigue d'espion et l'autre par intrigue d'amour en ont été les premiers instruits.

Autre preuve, c'est que son adjudant ou secrétaire, ne mettant guère de prix aux copies qu'il a été chargé de faire, en avait fait une d'une invitation à dîner que j'avais placée dans ma lettre qui accompagnait encore quelques lettres du comte de Grünne.

A peine arrivé à Vienne j'appris que cela avait été jusqu'aux Français et qu'il y avait eu une rixe d'écri-

(1) Non, il n'en est pas question autre part dans les *Fragments*, c'est probablement dans le cahier 39 disparu.

(2) « mon » en interligne sur « l' » biffé.

(3) D'après un passage du *Journal de Gentz*, qui dit que Ligne lui a remis un paquet de lettres écrites au général Grünne, on a cru jusqu'ici que l'indiscrétion avait été commise par Gentz. Voir l'étude de Louis WITTMER, *Annales*, VI, p. 232-233.

(4) Nom raturé.

tures entre Grünne et Stadion (1) qui lui reprochait quelques passages, mais où le premier, comme de raison, avait tout l'avantage en vérité, raison, style et mépris pour ses ennemis. Quand je vis que ces malheureuses, sublimes et intéressantes, trop parfaites, belles en style, en raison, étaient connues, j'en fis faire des extraits où il n'y avait que les faits, les dates et point d'augustes noms, pas même de ceux qui ne se sont pas, ainsi que je viens de l'écrire à l'empereur, et ayant refusé les originaux aux commères et bureaux d'intrigues comme X... et X... (2), je montrai ces copies à quelques personnes pour rire de les voir déçues de la méchante idée qu'elles en avaient.

J'ai vu bien des cours et des armées. Je ne savais pas que ce pays-ci fût devenu un bois, un coupe-gorge. Sentant l'orage gronder j'ai mis le conducteur sur ma tête; il n'est tombé malheureusement qu'à moitié sur moi. Je l'ai senti par un terrible *Handbillet* de l'empereur (3). Mais l'autre partie de ce tonnerre tombée sur la tête du général Grünne est bien plus forte encore à ce qu'on vient de me dire. Dieu veuille que nous en soyons quittes (lui surtout) par cela, car je craignais l'exil, la perte de mes deux compagnies de gardes, et pour lui une disgrâce encore plus considérable que celle qu'il a déjà essuyée, avant que je lui aie procuré celle-ci.

(1) Jean-Philippe, comte STADION, ministre des Affaires étrangères.

(2) Deux noms rendus illisibles par Ligne lui-même qui les a remplacés par « x et x » en interligne.

(3) Ligne fut puni par un jour d'arrêts. Les Archives de l'État, à Vienne, conservent (S. B. 281) la lettre adressée par Ligne à l'empereur à l'occasion de cet incident.

*
* *

J'ai voulu m'étourdir sur tout cela. Je crois avoir bu deux bouteilles de vin de Champagne, mais je ne puis jamais me griser. Gare le *Moniteur*, car l'orage recommencera.

Je suis raccommo   avec ma chère Charlotte que je regarde comme la femme de César (sujet de notre brouillerie comme on a vu). Je respecte même son honneur et n'ose plus lui rien demander qui le dérange et je cours chez elle. L'amour fera ce que n'a pas pu faire le Sillery excellent de F. Palfy.

*
* *

Autre chagrin d'ordre bien diff  rent mais dont je me moque puisqu'il ne regarde que moi.

On vient de la part d'un créancier qui m'a fait signer par mon inadvertance 3 000 florins au lieu de 1 000 que j'ai reçus (il y a dix ans que ce procès dure) pour faire arrêt sur mes pauvres petits meubles. Je menace de faire sauter par la fenêtre ceux qui viendront pour cela. Je veux rosser ceux qui me l'annoncent. Je m'arrête pour n'avoir pas un second procès dans un pays où l'on ne sait pas que le juste se défie de la justice et je laisse arrêter mes gages et (1) non mon écritoire qui est le seul meuble qui m'appartienne, ainsi que trente portraits des grands hommes, mon seul avoir (2). C'est

(1) En interligne « mes gages et ».

(2) Dans un *Voyage pittoresque    côté de ma chambre*, M  l., XXI, p. 125-133, Ligne énumère ces trente portraits : Alexandre, Charles XII, César, Frédéric II, Condé, Turenne, Lacy, Loudon, prince Eugène de Savoie, Vendôme, duc de Rohan, Montecuculli,

si bien mon unique possession que cela ne vaut pas la peine de faire un testament et d'avoir un triste notaire à ma mort : et je dirai pour mes deux petits anneaux d'or, mon flacon d'eau de miel, ma petite boîte de bois où j'ai sept ou huit pastilles de menthe : « Attrape qui peut ! » (1)

*
* *

Ah ! voici un billet de Trautmansdorff, notre grand ministre qui prouve que Sa Majesté s'adoucit. Je lui ai écrit la vérité, la source, le fil et l'imprudence de cette malheureuse correspondance. Il me semble qu'il m'a su gré de ce que j'avais pris tout sur moi, en demandant grâce pour celui de la confiance de qui j'ai abusé, et celui qui a abusé de la mienne. On m'écrit que l'empereur a si bien senti tout cela et apparemment aussi que ce n'était pas une entente entre la France et moi que cette publicité, qu'il avait repris ses bonnes dispositions, que « ma démarche avait été bien vue et très bien reçue ». Voilà les termes.

Waldstein prince Louis de Baden, Marlborough, prince Frédéric de Prusse, Henri de Prusse, Maurice d'Orange, Villars, Luxembourg, Catinat, Tromp, De Ruyter, Bayard, Crillon, Vauban, Gustave Vasa, Gustave-Adolphe, duc de Brunswick, Maurice de Saxe.

(1) Voici la copie du testament du prince de Ligne :

« En vertu de ce que je sais que Tout Militaire est Cru pour ses dernières Dispositions, sur sa signature, sans Notaire, Témoins, ny autre Formule de Testamens : outre le Capital qui se trouve chez le prince Jean de Liechtenstein, je Lègue à ma petite Fille la Comtesse Maurice O'Donell Ce que Me doit, en Capital et en rentes, le Comte François Potocki, en Foi de que je Signe et Y appose Le cachet de Mes armes.

« Vienne, ce 4 octobre 1814.

Le maréchal prince DE LIGNE.

(Archives de la famille O'Donnel.)

Comment avait-il pu croire que c'était concerté et la suite d'une cabale contre une autre cabale, l'archiduc Charles ne sait pas seulement ce que je pense et ce que je dis pendant la campagne, non pour lui, mais pour la vérité.

*
* * *

Quel triste hiver que celui-ci ; si je sors un instant de ma famille (ce qui ne m'arrive guère), c'est pour entendre des gasconnades, des mensonges, des relations à la diable de nos guerriers et les dissertations des autres sur tout cela. Mêmes propos, mêmes sots jugements ! Oh ! quel métier que celui dont j'étais fou et dont tout ceci me dégoûte ! Je sais plus que personne ce qu'on pourrait faire : mais je savais ce qu'on ferait.

Ces messieurs qui n'ont jamais vu une grande bataille, même quand ils ont fait la guerre, croient qu'on remue 100 000 hommes comme les doigts de la main. Le tapage de 100 000 coups de canon, la confusion, l'incertitude des rapports, des ordres donnés et reçus, quelque stupidité, quelque poltronnerie, le diable enfin, empêchent tout ce qu'on croit être facile quand on ne s'y entend pas.

*
* * *

Je voudrais qu'au lieu de rétablir les maudits et détestables bastions on fasse mettre en jardins pour la cour tout le terrain entre le château et les écuries impériales et la garde hongroise.

Avec une petite aile sur la droite comme celle de la gauche, une colonnade au milieu et une balustrade sur le toit, comme au-dessus de la grande salle, l'ensemble de ces trois grands immenses bâtiments, prolongés, plantés d'arbres jetés en petits groupes, et peut-être

un bras du Danube qui traverserait pour vivifier la rivière de Vienne, tout cela serait auguste, salubre et économique, car on vendrait les matériaux et le reste du terrain pour y faire des jardins, mais sans bâtir ailleurs que dans les fossés, afin de ne point intercepter l'air.

*
* *

Pourquoi au lieu de vendre les vases d'argent et les fourchettes, vrai coup de canon de détresse, la cour ne recherche-t-elle pas tous les ducats pour extirper petit à petit 8 ou 900 millions de papier monnaie, et une Caisse d'amortissement par les nouveaux impôts, pour les pouvoir tous brûler insensiblement?

*
* *

Quel bonheur que jusqu'à notre bon archevêque bien pur et homme d'État si l'âge ne l'affaiblissait pas un peu, personne n'ait été effrayé du mariage et divorce aussi équivoque l'un que l'autre de Napoléon, de la mystification ou concubinage de Joséphine et de l'excommunication du pape heureusement mal prononcée.

Napoléon, malheureusement pour son âme et même son esprit, ne met point sa religion à l'épreuve. Pourquoi fait-il du cas de la messe et point de la confession? C'est aussi peu chrétien que politique, car en y faisant entrer la religion seulement en théorie, il manque son but. Il a cependant assez de grâces à rendre à Dieu de sa carrière et de sa conservation au milieu de tant de dangers de tous les genres.

Il ne craint rien, pas même le Diable!

A propos du Diable, je crois que le tremblement de terre qui m'a fait dresser sur ma chaise il y a quelques

jours, aller la pendule comme une folle et sonner quantité de sonnettes dans la ville, annonce la descente de Napoléon aux Enfers pour remplacer Joséphine par Proserpine. Quel homme que cet homme ! On en apprend tous les jours quelque chose. Hier, on m'a dit que le général Du Rosnel (1) a été pris à côté de lui, à la bataille d'Aspern.

De même que dans ses discours d'apparat et sa conversation il a des mots de mauvais goût et de mauvaise éducation et disparates (2), il a de grands mots, par exemple celui-ci. Un Crillon lui a demandé une place dans l'administration. — Comment ? lui dit-il tout étonné. Point à mon armée ? Eh bien, je donnerai votre nom à un autre.

Un autre moins piquant, assez gai (3). On m'a raconté que l'autre jour il avait dit : « Le métier de souverain est dur, mais si je ne m'en trouve pas bien, je ne puis en vouloir qu'à moi qui l'ai pris. » Et puis ceci quand sa sœur Murat se plaignait qu'il n'avait rien fait pour elle : « Cette drôlesse-là croit-elle que je lui ai fait tort dans l'héritage du feu roi notre père ? »

*
* *

Quelle déconsidération ! Je suis censé avoir besoin de mes chevaux pour mon service de capitaine des gardes. Eh bien, on vient pour les saisir. Mais l'avocat qui me fait rire, en me disant que pour éviter ma prostitution, il veut se contenter d'une caution bourgeoise, s'en retourne content, parce qu'il la trouve dans mon

(1) Antoine-Jean-Auguste, comte DUROSNEL (1771-1849).

(2) « disparate », en interligne.

(3) « De même... gai » est biffé. Voir le mot relatif à Crillon dans *Fragments*, II, p. 299, et *Ma Napoléonide*, p. 23.

tailleur Jetz qui se trouvant ici, par hasard, signe dans ce moment-ci pour moi.

*
* *

J'ai dit, et prouvé bien souvent, une espèce de superstition en goût pour le merveilleux qui ne se réalise jamais qu'en mal. Voici ce que dans ce moment-ci je crains. Notre charmante impératrice diminue tous les jours de force, à ce qu'on dit. Hélas ! ils ont duré bien peu ces jours heureux de Presbourg bombardé et (1) brûlé pour l'anniversaire du couronnement où nous étions si brillants. Eh bien, pour en revenir aux augures qui me font trembler et qu'on met toujours sur le compte du hasard, à ce même Presbourg au milieu des fêtes en 1808, et à Pest au milieu de nos tribulations, il y a eu un spectacle de fantasmagorie où après tous les morts illustres, comme Voltaire, le prince Eugène, le roi Frédéric II, des empereurs, les deux grandes impératrices du Nord et de chez nous, on a fait paraître la nôtre en figure de (2) revenant. Voilà la première fois qu'on a montré des vivants avec le teint et l'équipage de la mort. Heureusement nous n'avons plus rien à craindre. La santé est revenue. Tœplitz lui a fait grand bien et elle en fera à l'empire pendant cinquante ans au moins (3).

*
* *

Veut-on un autre genre de singularité ? Il n'y a jamais eu ici de tremblement de terre. Au dîner des bien pensants et mal dinants tous les dimanches chez Razu-

(1) « bombardé et », en interligne.

(2) « figure de », en interligne.

(3) « Heureusement... moins » a été écrit postérieurement à la fin du paragraphe.

moffsky (1), qui ont recommencé, on en prononça le nom au sujet d'une lanterne qu'on allumait. Le véritable tremblement de terre que nous avons tous senti, dans toute la ville et qui a fait danser ma chaise et mes portes, arriva une demi-heure après.

*
* * *

Autre événement aussi extraordinaire dans le même genre, à dîner, à Tœplitz, en revenant de la faisanderie de Prostau, où j'avais vu près d'une route des pièges en fer pour attraper les renards par la patte. Je dis : il est bien heureux que quelque curieux n'y soit pris et il faudrait bien du bonheur pour que le fer emboîtât assez le bas de la jambe pour qu'elle n'en soit pas cassée. Au même instant que je faisais cette phrase, cela arrivait à la comtesse de P*** (2) dont le joli pied échappa, parce que, précisément, cette espèce de collier en fit le tour. L'embrassant assez rudement il lui fit pourtant un peu de mal, et je la trouvai couchée lorsque j'allai chez elle en sortant de table.

Quelle analogie y a-t-il entre une idée qui n'était venue à personne et le fait pour ces deux histoires. D'où cela vient-il ? Est-ce pressentiment pour une chose indifférente ? Supposé qu'il y en eût pour des accidents, ce n'en était pas le cas, puisqu'il n'y en a pas eu ; que de choses étonnantes dans la nature ! que de secrets dans l'organisation, la dépendance des ressorts, leur détente, et tout ce qui a rapport aux rêves où il n'y a que des contrariétés et aux airs qu'on chante machinalement (3) sans le savoir et sans en avoir la volonté.

(1) « tous les » en interligne au lieu de « des » biffé.

(2) Les autres lettres de ce nom sont raturées.

(3) « machinalement » en interligne sur « mécaniquement » biffé.

*
* *

Voici ce 15 février l'époque la plus singulière, la plus inouïe, etc. (on connaît la phrase de Mme de Montpensier), Berthier nous est annoncé pour venir demander l'archiduchesse Louise pour l'empereur des Français. Celui de l'Autriche se couvre de gloire en la lui accordant, car de surmonter ses justes ressentiments pour le bonheur de son pays, le soutien de sa maison, le rétablissement de ses finances et la paix éternelle est la plus grande des victoires. C'est la plus difficile car Napoléon n'en remporte que sur ses ennemis.

Voici ce que je sais sur ce qui a précédé. Il tint à Schönnbrun, quelques jours avant la paix, un grand Conseil de guerre qui pouvait bien en porter le nom, car ses quatre maréchaux lui conseillèrent d'achever la dynastie autrichienne ainsi qu'il avait dit qu'il le ferait. Napoléon rêva un petit moment à tout ce qu'il venait d'entendre et se levant tout d'un coup il leur dit : Non, messieurs. Je veux que cet empire-ci existe, et j'ai mes raisons pour cela. Comme on ne peut deviner ni concevoir cet homme-là, personne ne pensa à ces dernières paroles.

*
* *

Voici des *on dit*. On prétend que Joséphine et son fils ont été les premiers à lui faire entrevoir l'utilité et la possibilité d'avoir notre archiduchesse, mais que ne croyant pas à la dernière de ces deux choses il s'était assuré d'une grande-duchesse qu'on lui a accordée et qu'il n'en a seulement plus parlé ni écrit à cette cour depuis qu'il est sûr de la nôtre.

Je ne puis pas assurer du jour qu'il l'a été. Mais

voici ce qui s'est passé de ma connaissance, puisque j'y suis peut-être pour beaucoup.

Le jour de l'an, étant avec les officiers de mes deux compagnies de gardes chez notre grand maître le prince de Trautmansdorff il me dit, nous en étant un peu éloignés : Puisse cette année-ci être plus heureuse que l'autre. Il n'y aurait qu'un moyen, ce serait un mariage. — Eh ! bon Dieu, lui dis-je, de qui et avec qui ? — Napoléon avec l'archiduchesse. — Jamais il n'y penserait. Jamais François ne la lui donnerait. Quelle colère de l'un ! Quel ressentiment de l'autre !

— Que diriez-vous si je vous apprends qu'aujourd'hui je tiens de la bouche de Sa Majesté que sans faire des avances pour cela il y consentirait.

Je crus entendre dans l'instant ce qui me procurait cette confidence. C'était pour que j'en fasse une qui constaterait la vérité de l'intention de notre empereur. L'une et l'autre furent remplies.

J'allai tout de suite chez M. de Narbonne qui passait par ici pour aller à son commandement en Illyrie, qui depuis trente ans est mon ami, et ce qui vaut mieux encore, un des plus aimables hommes qu'il y ait jamais eu. — Bon, excellent, parfait, me dit-il. Lisez la lettre que j'écris à Fouché, duc de je ne sais quel nom. Je lui rends compte d'une conversation que je viens d'avoir il y a une heure avec Metternich qui m'a permis de la lui écrire par le courrier qu'il envoie à Paris à Schwartzemberg. Mais ce que vous me dites est encore plus positif. — Pour que cela paraisse tel, je veux que votre empereur l'ait de deux parts. Je vais vous écrire comme si c'était de ma chambre à la vôtre. Voici à peu près ma lettre : « Que direz-vous, mon cher Narbonne, d'un homme frivole ou blasé sur les affaires générales et assez effacé pour ne jamais être employé et

qui va faire dans ce moment-ci, le bonheur de l'Europe? L'homme le plus considérable de la cour vient de me dire, comptant bien sur mon indiscretion vis-à-vis de vous, que notre empereur donnera sa fille au vôtre s'il la demande. »

— Puis-jè vous trahir et envoyer cette lettre à Metternich pour la mettre dans la mienne à Fouché?

— Très volontiers. Je me compromets tant qu'on veut, et si je m'y suis laissé aller ces jours-ci pour l'honneur de Grünne que j'ai voulu justifier, à plus forte raison pour celui de la monarchie. D'ailleurs je me tire de tout. L'empereur que j'ai vu, il y a quelques jours à un petit incendie à la cour où je m'étais rendu avec mes gardes, me paraît avoir tout oublié et m'a parlé comme à un autre.

— Vous me rendez le plus grand service et à nos deux pays.

Et je réponds : en vous trahissant, à la confiance de Metternich que je confirme par là dans l'opinion qu'il a de celle de l'empereur.

— Oui, mon cher Narbonne, car pour assurer le résultat de quarante victoires de votre homme qui a tout détruit sans rien fonder jusqu'à présent, il a besoin d'appuyer son édifice bâti dans le sable contre le vieux mur d'une illustre maison, ou, si vous l'aimez mieux, nous sommes un trône respectable mais desséché qui reverdira avec l'arbre mince et haut planté dans un terrain mouvant, qu'il garantira du vent qui pourrait le déraciner.

Enfin, voilà qui est fini, ou si l'on veut qui commence.

*
* *

Nos fêtes se préparent. Nous allons voir (1) ce qu'on appelle le prince de Neufchâtel et malheureusement de Wagram, dont je voudrais qu'il laissât le nom à la frontière.

J'écrirai le 8 de mars tout ce qui se sera passé jusque-là. La grande... (2) de l'archiduchesse...

Celui-ci dira peut-être souvent à la jeune épouse qui le dit à une fille d'ici qui me l'a raconté : *Vite, vite, dépêchez-vous*. Il se dépêchait lui-même et ensuite restant dans une attitude très gênante pour elle, il avait l'air de penser à tout ce qu'il préméditait.

On n'ose plus dire du mal de lui. La Cour l'observe et s'observe elle-même, surtout l'impératrice qui sait unir la malice avec tant d'esprit et qui met de la grâce en tout, comme par exemple, avec l'ambassadeur de France qui ne revient pas de l'étonnement de son amabilité. Je ne sais si j'ai déjà dit qu'elle met une partie de son esprit à en cacher la moitié. Voilà ce qu'il faut pour réussir...

Je crains que sa force ne vienne de sa faiblesse, car sa fièvre presque continue l'a tellement épuisée qu'il n'est pas naturel de parler autant, sans pouvoir marcher, et de montrer tant d'activité de tête et de caractère...

*
* *

Pourquoi des arrangements de logements... les archiducs d'ailleurs logés indécemment... deux et trois étages de maison... logent au premier.

(1) « Nous allons voir », en interligne.

(2) Depuis cet endroit jusqu'à la fin du cahier, Pictet a rendu illisibles des passages que nous indiquons par des...

CAHIER XL

Préparatifs pour le mariage de l'archiduchesse Louise. — Confusions et malentendus dans le protocole nuptial. — La langue allemande à la cour. — La catastrophe du bal du prince de Schwartzberg. — Mort de la reine de Prusse. — Une saison à Tœplitz (1810). — Enterrement d'Adélaïde. — Séjour de l'impératrice. — Le roi de Hollande. — Duel du prince Bernard de Weimar. — Le duc de Weimar et le duc de Dessau. — Maladie de la princesse de Solms. — Mlle Titine de Ligne. — Colère d'une ancienne amoureuse. — Un prince taciturne. — Vols. — Duels. — Deux juives. — Nouvelles de Louis. — Dernière grande aventure.

An 1810 (1).

Quel honneur à Metternich de sauver l'empire par un mariage ! Nouveau Kaunitz ! Celui que l'ancien (2) avait fait n'empêcha pas le partage de la Pologne, la paix de Teschen, ni la révolte des Pays-Bas. La France notre alliée, et point notre amie, s'opposa à nos entreprises contre les Prussiens, les Russes, les Bavares, l'empire, les Hollandais et les Turcs.

Malgré les agents de la fierté ou de la haine, ou de la rancune, ou de la gourmandise et d'espionnage, ceci a réussi je ne sais comment. Il n'y a que quelques pauvres femmes sans tête qui en pleurent ou qui en enragent, moitié par la prévention qui était à la mode, moitié par air, pour être piquantes et citées... (3).

Gare la Légion d'honneur dont les rubans ne nous en feront pas beaucoup.

(1) En tête de la page « An 1810 ».

(2) « que l'ancien », en interligne.

(3) Six lignes illisibles



Enfin, voilà les fêtes passées. Le prince de Neufchâtel a fait sa demande à merveille. On lui a fort bien répondu. Esterhazy et moi, à côté du trône de l'empereur, nous étions les seuls ; et sommes restés de même un demi-quart d'heure jusqu'à ce qu'on ait fait arriver l'archiduchesse Louise, à qui le prince de Neufchâtel, qui était resté au milieu de la salle, vis-à-vis de nous, fit aussi son compliment.

La renonciation se fit un autre jour, avec la solennité accoutumée, comme pour Anne, Marie-Thérèse (1) et Marie-Antoinette d'Autriche.

Les dîners chez l'archiduc Charles, où j'étais du très petit nombre de généraux, et chez le prince de Neufchâtel (2), se sont passés à merveille. De temps en temps bonne conversation militaire.

L'air (3) d'une antique splendeur servait à la destruction d'anciens usages, une vieille habitude de cour surnage au-dessus des événements. Une puissance même éteinte fatigue le temps. Les Français ont admiré nos restes de magnificence et de grande noblesse. Ils ont trouvé seulement qu'on faisait trop de bruit et qu'on ne respectait pas assez la famille impériale. Chez eux, cour de parvenus où il n'y a qu'un éclat emprunté au lieu de la solide splendeur dont j'ai déjà parlé, où tout est moussé et échauffé de cérémonies, ce n'est pas le souverain qu'ils respectent : c'est le grand homme, grand général qui leur en impose ; et peu faits pour la

(1) « Marie » en interligne.

(2) Louis-Alexandre BERTHIER, prince de Wagram et de Neufchâtel, duc de Valengin (1753-1815)

(3) « de sp. » biffés.

réflexion, ils ne savent pas en saisir les nuances. Cette criailerie de synagogue, à la vérité, de nos antichambres ne vient pas du manque de vénération, mais de ce maudit idiome allemand qui nécessite un ton et des manières de parler grossières, comme par exemple, parmi les femmes de se tutoyer.

Un *Dû* qu'une jolie Autrichienne envoie à une autre, d'un bout de salon à l'autre, la déforme à mes yeux. La gravité de la langue espagnole en avait donné à notre cour depuis Charles-Quint jusqu'à François I^{er}. Celui-ci y avait apporté la langue de son pays et la politesse en même temps qui existe encore un peu dans les restes de Marie-Thérèse et de Joseph II. On s'est remis à l'allemand sous ce règne-ci où l'on a tant perdu dans tous les genres, surtout de l'aménité, société, hospitalité, générosité, etc. (1).

Lecteurs posthumes ! pardonnez-moi cette petite digression très philosophique.

*
* *

Quelques maladroits (2) de la cour ont mis dans nos spectacles, redoutes, cérémonie des épousailles, banquet, fête de nos quatre ordres, dans nos habits, un peu (3) de confusion, mais elle n'a pas été remarquée par

(1) « Comme il n'y a presque personne [à Baden], je n'entends pas parler allemand, comme cela arrive souvent à présent dans la société de Vienne, où autrefois on croyait le français la langue générale, ce qui contribuait beaucoup à l'urbanité, depuis qu'un duc de Lorraine est venu épouser l'immortelle Marie-Thérèse. Alors on n'entendait plus ce *tu* germanique que les femmes du même rang, dans telle classe que ce soit, sont obligées de se donner... » *Lettres de Fédor à Alphonsine*, p. 7.

(2) « Quelques maladroits » en interligne sur « nos grands officiers », biffés.

(3) « un peu » en interligne, sur « beaucoup » biffé.

les étrangers. Il y en a eu (1) trois plus essentielles dont tous les mauvais esprits qui, pour avoir raison, sous prétexte de nous aimer, désirent que le mariage n'ait point de bonne suite, espèrent tirer parti.

1^o L'archiduc aurait dû aller jusqu'à Brannau complimenter la reine de Naples, au lieu de s'arrêter aux presque (2) frontières où s'est faite la remise de la princesse et l'échange des deux cours ;

2^o On aurait dû faire des présents à celle de France, puisqu'on en a fait à la nôtre qu'on a doublée sans le dire, puisqu'il ne devait y avoir que six dames du palais ;

3^o On aurait dû faire expliquer l'accompagnement de la grande maîtresse Lazansky (3) qui devait ou ne devait pas aller jusqu'à Paris. Elle est revenue hier de Munich et, depuis une heure après son retour jusqu'à présent qu'il est dix heures du matin, ce 24 mars, j'ai entendu, de toutes les classes, les plus sots propos de commérages des uns, de bêtise des autres, d'inquiétude des indifférents et de malice des gens dont j'ai déjà parlé. *Il n'y a pas de plus mauvais augures*, disent ces différents genres de personnes ridicules ou dangereuses, *Cette archiduchesse sera malheureuse* (4) ; *Tout est dit ; les Espagnols ne sont pas si mal qu'on pense ; les Anglais sont à Madrid* (5). Sans la prudence de Metternich qui heureusement est à Paris, tout serait perdu et l'on ne tirerait pas parti du terrible parti que les circonstances ont obligé de prendre... (6).

(1) « deux » biffé.

(2) « presque » en interligne.

(3) Comtesse LAZANSKY, née comtesse FALKENHAYN.

(4) « Cette... malheureuse », en interligne.

(5) « Les Anglais... Madrid », en interligne.

(6) Cinq lignes illisibles.

An 1810.

Mon enfant, ce cher enfant vient de mourir ! Mlle sa mère vient de me l'annoncer en pleurant, et nous réglons nos comptes (1) pour l'enterrement. Je lui dis : Songez que la sage-femme a coûté 70 florins, le baptême 7, la nourrice 90, et puisque la terre couvre à présent votre faiblesse et mon crime, il ne faut pas les rappeler par un beau spectacle à la paroisse. Elle me le promet. Elle a fait faire le plus joli cercueil du monde, couleur de mahoni. On disait : on voit bien que c'est la bâtarde d'un prince. Et en rubans couleur de rose dont elle a été entourée et petite procession de petites filles (2) que la maman y a fait venir pour accompagner la mienne, elle vient encore de me coûter 80 florins. Comptez, mes chers lecteurs, ce que cela fait et dégoûtez-vous d'avoir des enfants naturels (3).

*
* *

Je sais très bien lire, écrire, parler, entendre et ordonner en allemand, mais dans mes *Meldungen* (4) à Loudon, entre autres, que je faisais sans le secours de mes aides de camp, il y avait des fautes de construction ou quelquefois de termes. Il n'était pas rieur et les deux fois qu'il a ri dans la campagne de 1778, c'est un jour que ne croyant pas qu'il y eût, malgré

(1) « comptes » en interligne sur « contes » biffés.

(2) « de petites filles », en interligne.

(3) Dans les *Œuvres posthumes inédites*, n° 8. Élégie sur la mort de ce que je viens d'avoir le malheur de perdre ; n° 9 Histoire véridique, naissance, vie et mort de Mlle Adèle, mon enfant que je viens d'avoir le malheur de perdre.

(4) Rapports.

ce que je lui disais, une décharge générale sur nous d'un bataillon prussien derrière un abattis, il nous vit abandonné de notre suite ; et l'autre jour qu'il lut dans mon rapport *ich wende seyn Morgen in meinen Vorposten in Spitz des Tags* au lieu de *Anbruch des Tags* (1).

L'ai-je déjà dit peut-être ailleurs ?

*
* *

Quoique le mois de juillet ne soit pas encore tout à fait passé, il me semble qu'il s'est déjà passé assez d'événements depuis six semaines que je suis à Tœplitz pour en rendre compte aux amateurs de mes *Posthumes*.

*
* *

An 1810 (2).

Depuis un mois que l'impératrice y est, il n'y a pas eu un quart d'heure où elle n'a plu à tous ceux qui même n'ont fait que la regarder. Pour ceux qui en approchent, ils en perdent la tête. Il est sûr que sa jolie mine aussi fine que son genre d'esprit qui y est empreint, sa gaieté ou son obligeance dans ce qu'elle fait ou ce qu'elle dit toujours d'une manière neuve ou distinguée, son égalité, son joli son de voix, sa grâce

(1) « Je serai demain dans mes avant-postes à la pointe du jour. » Cette phrase, d'une construction allemande mauvaise n'est qu'une traduction littérale du français. Ligne reconnaît qu'il a traduit fautivement « au point du jour » par *in Spitz des Tags*, au lieu de l'idiotisme allemand *Anbruch des Tags* (ou plutôt *bei Tagesanbruch*). *Spitz* est non seulement une traduction littérale de *pointe*, mais une orthographe fautive pour *Spitze* qui signifie sommet, extrémité, bout. *Spitz* (sans e) a notamment le sens de « légère ivresse ».

(2) « An 1810 », en marge.

dans son parler et son regard sont au-dessus de toute expression. Depuis les plus hauts personnages qui la voient jusqu'aux plus petits dont on lit les noms dans la liste des bains, il n'y a personne qui ne voulût l'avoir de sa famille ou de sa société. Elle a la plus jolie petite majesté du monde et de la dignité sans qu'on s'en doute.

Quand quelque importun ou importune approche d'une de ses oreilles avec confiance pour lui faire une espèce d'accusation ou de rapport sur l'un ou sur l'autre (1), rien n'est perdu devant elle. Elle s'aperçoit très bien de la mesure qu'on a plus ou moins et de la discrétion dans la manière de chercher à lui parler, ou de se retirer à propos pour ne pas l'obliger à continuer la conversation. A table, elle trouve moyen de la rendre même piquante. Elle raconte à merveille. Hier, au milieu de gros calembours, même allemands, que Lignowsky lui faisait à bras raccourcis, dont on ne peut quelquefois s'empêcher de rire ; en disant qu'elle ne les entendait pas, elle s'est amusée pour voir si nous n'entendrions pas non plus, à nous faire deviner des charades, des énigmes, des rébus, et tout ce qu'elle appelait elle-même des bêtises. Et, devinant tout depuis les choses les plus intéressantes jusqu'à ces espèces de jeux d'esprit et devinations en douze questions ou en différences, ressemblances, ou mots à chercher dans une histoire, elle est réellement étonnante.

*
* * *

Nous jouons la comédie pour elle, une fois par semaine (2). Hier j'y ai eu beaucoup de succès dans le

(1) Sont biffés par Ligne les mots « que souvent même elle n'entend pas ».

(2) « Voici un de ces trois ou quatre cents couplets sans sel, comme

rôle de La Fleur des *Ricochets* (1). Cela nous amuse aussi. Il n'y a pas la moindre gêne les deux heures qu'elle est le soir, à la salle ou au jardin. On s'associe comme on peut de temps en temps. Elle n'est pas gênée non plus, car je crois qu'elle aime assez à être regardée et appréciée. Christine en est souvent pour une heure de canapé à ses côtés, où elle rit souvent comme ailleurs, quoique lorsqu'elle s'y est logée elle prétend que la position est embarrassante.

Chaque jour, accoudée sans s'en apercevoir, elle est plus à son aise et l'impératrice apprend à connaître en elle le genre que nous aimons.

disait très bien l'autre jour je ne sais quel journal, ce que je sais aussi bien que lui. Mais il n'a pas lu mon excuse que je ne les fais que pour me ressouvenir des gens et des circonstances. Ceci par exemple est pour dire à la famille bonne, aimable, belle, sociable et respectable de Roede que nous l'aimons.

Sur un air de M. Himmel :

D'une mère qui nous est chère,
Célébrons la fête aujourd'hui.
A tous nos cœurs point étrangère
Je crois que c'est la nôtre aussi.
Chacun se croit de la famille,
Pour elle même sentiment.
On voit grand'maman, mère et fille
Embellir ici chaque instant.

Cette grand'maman est Mme de Kruzemarck. J'ai chanté cela ou plutôt j'en ai eu l'air, car je ne faisais que les gestes, à la fin du proverbe du *Bavard* que j'ai joué pour lui faire une petite surprise, sur le petit théâtre de l'impératrice que le prince Clary a fait faire dans les appartements qu'elle habitait au château, où nous avons joué pour elle ici à Tœplitz une comédie toutes les semaines. C'est ici surtout qu'elle a enchanté toute l'Europe, car on a accouru ici de tous les côtés pour la voir. Un regard, un mot séduisait chaque individu du demi-cercle de deux ou trois cents personnes qui l'entouraient toujours partout. » *Œuvres posthumes inédites*.

(1) Comédie en un acte de L. PICARD (1807). Le rôle de Lafleur est celui d'un valet de chambre.

*
* *

Mais nous voici tout d'un coup atterrés par l'affreuse nouvelle de l'horrible catastrophe du bal du prince de Schwartzenberg notre ambassadeur à Paris. Pauvre Pauline, sa belle-sœur ! Que n'a-t-elle pas souffert soit des lustres tombés sur elle, soit des flammes qui ont consumé tant de charmes et de qualités ! Cela étouffe ! Je la vois, surtout la nuit, toute en feu ! J'entends ses cris (1).

*
* *

Loin de m'en remettre, mais distrait par un événement extraordinaire dont je rendrai compte plus tard, j'apprends la mort de la reine de Prusse. La beauté, la bonté, l'amabilité sur le trône viennent donc de disparaître. On se souviendra de ce que j'en ai dit et des raisons que j'ai eues de l'aimer. Je me faisais illusion en la voyant. Je croyais que c'était la reine de France.

Quel mois horrible que ce mois de juillet ! Ces deux malheurs dans dix-neuf jours !

*
* *

Et un roi qui ne m'intéresse pas autant, mais qui pourtant me fait de la peine. Voici ce que j'ai promis de raconter.

(4) Le 1^{er} juillet 1810, au cours d'une fête à l'ambassade d'Autriche, à Paris, dans les jardins du ci-devant hôtel Montesson, un courant d'air provoqua un incendie dans une grande salle de bal construite en bois. Plusieurs personnes furent tuées, entre autres Pauline Schwartzenberg, née Arenberg-Hohenfeld, femme du prince Henri, frère de l'ambassadeur, âgée de trente-six ans, mère de huit enfants, la femme la plus à la mode de Vienne, pleine d'agréments, d'esprit et de talents.

Un étranger, sous le nom de M. de Saint-Leu, se trouve sur la liste des bains. On ne sait ce que c'est. Il passe pour un aventurier. Il a un passeport hollandais signé du roi de Hollande. Il se trouve que c'est le roi de Hollande lui-même (1) qui, après avoir abdiqué, est parti le 3 de ce mois d'Amsterdam, bien en cachette, craignant que ses sujets, dont il est adoré, ne s'y opposent et n'en viennent aux armes avec les Français qui, tout doucement, prenaient possession de son pays.

*
* *

Vous et votre frère Lucien, lui disais-je tantôt, vous avez trouvé le seul moyen de jouer les plus grands rôles après celui de Napoléon que personne n'égallera jamais. Vous, monsieur (en me gênant, car sa belle action m'inspirait le désir de lui dire : Sire), par votre délicatesse et fidélité à vos serments et vrai patriotisme batave, et Lucien par sa philosophie. Il est presque plus beau à vous de quitter une couronne qu'à lui de n'en pas accepter.

*
* *

Au lieu de pleurer le malheur de ceux que Napoléon a fait malheureux, je pleure son bonheur, car celui de se passer tant de fantaisies, diminue sa gloire. J'ai tant de plaisir à admirer. Il serait mon idéal. Pourquoi réunir la Hollande, subjuguée et tourmenter l'Espagne? Il devait se contenter de régner indirectement sur le monde entier. Nous verrons comme ceci va se débrouiller. Ce petit ex-roi a en bonté, douceur, sincérité, intérêt dans ses beaux yeux, tout ce que Napoléon y a

(1) Louis BONAPARTE

de génie et de grandeur militaire et politique. Il a écrit aux deux empereurs pour avoir la permission de passer sa vie dans les États du nôtre.

* * *

En attendant, il y a encore d'autres scènes tragiques ici. Nos officiers se battent avec les officiers saxons pour une place dans une écosaise. Il y a déjà des balafres. Il y en aura davantage. Les Saxons prouvent bien qu'on les appelle avec raison les Gascons de l'Allemagne. Ils se donnent des airs qu'on ne souffrira pas. Tout ici aura de terribles suites.

* * *

C'est dommage car l'on s'amuse. Il n'y a jamais eu, comme à présent (1), deux ou trois promeneurs bien tournés sans compter huit ou dix jolies femmes qu'on rencontre déjeunant ou assis sous les beaux arbres.

* * *

Voilà l'impératrice partie. J'en suis bien fâché. Et le monde qui diminue. J'en suis fâché. On se bat. Des malveillants, médisants, sans autre intérêt que celui de la méchanceté ou l'amour des événements que tant de gens apportent en naissant allaient faire du tort au prince Bernard de Weymar (2). Il s'est bien montré

(1) « comme à présent » en interligne.

(2) Charles-Bernhard, duc DE SAXE-WEIMAR (1762-1862), deuxième fils de Charles-Auguste. Ligne dit de lui dans une lettre à son père, du 11 septembre 1806 : « Il a gagné tous les cœurs à Tœplitz. »

dans une petite affaire qu'on lui avait suscitée. Il a mis le sabre à la main et ne demandait pas mieux que de continuer lorsqu'on est venu le séparer. L'espèce de baron de Rochner en a été content. Que veut-on de plus? J'y ai pris d'autant plus de part que le duc que j'aime bien tendrement, et qui m'aime aussi de tout son cœur, était absent pour quelques jours et je désirais que tous les commérages d'hommes et de femmes là-dessus fussent finis avant son retour.

*
* *

Comme je l'aime ce duc qui me le rend bien ! Qu'il est bon ! Qu'il est aimable, comme il s'amuse de tout. Je prétends que c'est Démocrite de même que le duc de Dessau (1), aussi un excellent homme, est Héraclite. Ils se remplacent chez moi tous les matins sûrs de me trouver dans mon lit après avoir baguenaudé dans la rue, car je les appelle des illustres fainéants. Ils ne le sont pas chez eux car ils s'occupent sans cesse de faire le bien.

*
* *

Ne voilà-t-il pas que le farouche Napoléon, au lieu de ne s'occuper que de sa gloire, de ses plaisirs, de l'hymen et de l'amour, mû par une sorte d'amertume corse, fait publier un article contre Boldoni, et puis huit jours après contre S... Il faut que je m'y trouve mêlé.

On dirait qu'il a voulu réparer son reproche d'excessive légèreté par un éloge sans fin qu'il fait ou permet ou ordonne à une autre feuille de faire de moi et de ma belle carrière en tous les genres. Quel homme extraordi-

(1) François-Frédéric-Léopold, duc DE DESSAU (1740-1817).

naire en tout ! Il faut lui pardonner bien des choses en raison des grandes et quelquefois bonnes qu'il fait.

*
* *

Hélas ! il n'y avait pas eu assez de malheurs dans cet affreux mois de juillet, car la maladie et peut-être plus encore de la princesse de Solms en est une suite. Des coussins de sa sœur la reine qu'elle embrassait après sa mort, qu'elle couvrait de fleurs et de baisers, jusqu'à ce qu'on la lui enlevât pour l'enterrer, sont l'effet de l'exaltation de cette maudite littérature allemande et des conversations des extravagantes du nord de l'Allemagne.

*
* *

Mme de *** (1) qui est ici et assez aimable (2) est jalouse de Mme de Lustzow plus jolie encore et ne trouve pas que Mlles ... (3) le soient. Il n'y a rien de beau comme elle, je le soutiens. Elle se fâche. Cela m'amuse tous les jours. Une autre demoiselle me (4) console physiquement de mes amours moraux. Nous allons quelquefois faire un petit tour de jardin après le spectacle. Sa femme de chambre me paraît avoir la vue basse ou bien distraite ou complaisante.

*
* *

Mais que je traite un article plus sérieux. Je ne me souviens pas d'avoir parlé jamais assez (5) dans *Mes*

(1) Nom raturé.

(2) « et assez aimable », en interligne.

(3) Deux noms raturés.

(4) « Il n'y a rien de beau... me » en interligne.

(5) « assez », en interligne.

Posthumes de la créature la plus parfaite en figure, esprit et caractère qu'on puisse rencontrer. Fille de mon bon Charles, elle lui ressemble pour quelques traits dans la figuré, la promptitude et la justesse de ses aperçus les plus plaisants et pour tout plein de choses qui me font rire et pleurer à la fois.

Quoique assez légitimée par la fin glorieuse de son père et par mes larmes, j'ai cru qu'elle devait l'être tout à fait par un décret de l'empereur (1).

Christine ou Titine, premier nom de son enfance, s'appelle Mlle de Ligne. Elle a déjà été recherchée en mariage et en amour avant ceci par plus de vingt passionnés pour elle, car elle l'inspire par de la beauté, de la gentillesse, du sérieux, du comique, du touchant et de la singerie.

Un joli petit comte Sobotzski, qui ne s'y attendait pas, s'est mis à l'aimer. Il m'exprima le désir de la voir. Celui qui nous l'avait fait connaître m'engagea à le présenter à la famille. De la rue sa jolie le fit passer au salon et du salon à la chambre où il répéta l'aveu de son amour, et déjà ensorcelé par ce commencement, l'opéra qu'il joua avec elle l'eut bientôt achevé. La gaieté, la finesse, les caprices de ces deux jolis person-

(1) La requête adressée par Ligne à l'empereur, en date du 25 avril 1810, est conservée aux archives de Vienne : « Sire, le fils de votre humble serviteur, le prince Charles de Ligne, mort à l'ennemi comme colonel le 14 septembre 1792 a eu une fille naturelle baptisée Fanny-Christine-Claudine et l'a reconnue officiellement. Cette dernière reçut une éducation parfaite dans la maison du prince de Clary. Ses talents, la distinction de son caractère et sa conduite irréprochable sont un gage pour son établissement futur. Pour assurer son avenir, je prie humblement Votre Majesté, me reposant sur les dernières volontés de mon fils défunt, de daigner accorder à la susdite Fanny-Christine-Claudine, la légitimation *ad honores*, lui conférant le droit de porter le nom de Ligne. (s.) Feld-maréchal prince de Ligne. »

nages pouvaient les attacher, mais elle a une si bonne tête. Qu'est-ce que cela deviendra? Rien, si cela ne nous convient pas.

Le grand maître qui s'en est aperçu et connaissant le jeune homme, à qui j'ai déjà remarqué tous les genres d'honneur et de délicatesse, conseille le mariage. L'archiduchesse paraît s'y intéresser et moi aussi beaucoup en vérité. Ils dîneront et souperont chez nous à Vienne tous les jours comme le reste de la famille. Ils logeront chez la mère Sobotzki. Eh ! mon Dieu, il faut si peu pour vivre ! Un bon lit est tout ce qu'il leur faut.

Eh ! bien tout est fini. Le pauvre jeune homme. Une mère, un tuteur et des grands enseignes. Il n'y a pas moyen (1)...

*
* *

Ai-je déjà écrit dans ce cahier, car je n'ai ni le temps ni la force de me lire, ce qui m'est arrivé avec Mme de Pachta (2), celle dont je dois avoir parlé dans d'autres cahiers, que j'ai adorée ici à Tœplitz il y a quinze ans, qui me le rendait bien, et de chez (3) qui l'on m'arracha tout en larmes pour me jeter en voiture.

M'ayant quitté deux ans après nos amours pour l'amitié, disait-elle, le sublime de la philosophie, la pureté de la morale et la métaphysique de Kant, la physique et la physique expérimentale d'un sot professeur de Prague qui lui expliquait tout cela nous a éloignés pendant treize ans. Les billets dont elle parle dans le sien, ne sont que des cartes de visite que je

(1) Une ligne et demie raturée.

(2) Dans les manuscrits des *Œuvres posthumes inédites* sous le n° 93 : « Leçons d'histoire écrites de la main de la comtesse de Pachta, née Canade ».

(3) « chez », en interligne.

jetais à sa porte (1) en passant toutes les fois à Prague, essayant de la trouver assez raisonnable pour me recevoir et parler de l'ancien temps.



Comme je n'en veux jamais à personne et que je crois qu'on est de même à mon égard, j'oublie même les torts que je puis avoir et me présente avec tant de confiance et une espèce de bonne conscience que Mme d'Eybenberg (2) disait l'autre jour que j'étais un demi-Bayard, chevalier sans peur mais non sans reproche.

C'est ainsi qu'apprenant hier que cette Mme Pachta venait d'arriver à Tœplitz, je quitte le spectacle à huit heures et demie pour l'aller voir. Deux heures du matin n'étaient pas une heure indue il y a quinze ans et je ne pouvais pas croire que celle-là le fût pour ce temps-ci. J'entends une voix d'assez mauvaise humeur et une voix d'homme qui me demande qui je suis et ce que je veux. Je crois que je me suis trompé de porte et que peut-être ce professeur laid et dégoûtant, qui lui ne s'était pas trompé de porte, était dans la chambre de l'ancien objet de mes amours et je me retire tranquillement pour ne pas déranger les siens.

Quel plaisir, dis-je alors, nous aurons demain à nous revoir. Le matin, je reçois un billet de cette écriture si chère jadis à mon cœur et dont j'ai encore un monceau de lettres. Je suis prêt à la baiser et voici ce que j'y trouve :

(1) « sa porte », en interligne.

(2) Marianne D'EYBENBERG, épouse du prince Henri XIV de Reuss, amie de Goethe, *Œuvres posthumes inédites*, n° 96, « à la baronne d'Eybenberg, à l'occasion d'un dessin fait par M. Goethe pour elle. »

« Votre visite d'hier était une impertinence pour laquelle il faut avoir un front pareil au vôtre pour oser la tenter. Si je ne puis plus jouir de la tranquillité que la loyauté du seigneur (1) de cette terre accorde à chacun qui vient y séjourner, je saurai me servir du droit de maîtresse de ma chambre pour vous faire passer l'envie d'y mettre les pieds ou de me poursuivre par billets. Votre noble effronterie s'en trouvera mal, je vous en réponds. »

Signature : comtesse de Pächta, née Fanny de Canade. Tœplitz, je crois que c'était le 1^{er} ou 8 septembre.

Ce billet que je me pressai de communiquer à tout Tœplitz en fait encore la joie tous les jours et il en a eu, je crois, deux cents copies. La bonne dame, qui est sortie une fois de chez Mme de Grothus (2) au moment que j'y entrais, est partie. Elle m'a paru vieille de taille, mais bien encore du peu de visage que j'ai aperçu sous son chapeau. Le très aimable prince Georges de Mecklembourg (3) me dit : « A onze ans, j'ai été amoureux de cette femme belle alors comme le jour. » Je lui écrivis sur cela de sa part une lettre, contrefaisant bien toutes les écritures (4), comme si elle était fâchée de ce qu'il avait dit. Il en fut assez la dupe pour lui répondre là-dessus, mais ce qu'on ne peut empêcher, les rires des complices des perfidies, l'en instruisirent.

(1) « du seigneur », en interligne.

(2) Sophie, femme du baron Ferdinand-Wilhelm von GROTHUS, capitaine au service du roi de Prusse, amie de Rahel Levin, de Régina et de M^e de Froberg. Les listes des étrangers conservées au musée de Tœplitz font connaître sa présence pendant les années 1808, 1810 et 1811. Voir *Annales*, t. I.

(3) Georges-Frédéric-Charles-Joseph de MECKLEMBOURG-STRELITZ.

(4) « contrefaisant... écritures », en interligne.

*
* *

Voilà trois femmes qui, cessant de m'aimer à la folie (ce qui n'en était pas une) sont devenues folles. La jolie, charmante petite (1)... à Prague qui se cachait derrière son rideau, riait, pleurait quand j'ai été la voir dans le couvent où elle était enfermée et une troisième qui se porte trop bien pour que j'ose la nommer. Sa folie, à celle-ci, est plus fâcheuse car elle fait enrager tous ceux qui ont le malheur d'en approcher et à plus forte raison ceux qui en dépendent.

*
* *

Voici un autre événement. La princesse Lubomirska, fantasque pour tout Vienne, ne cesse de l'être que pour nous. Comment faire? Ne pas lui rendre plaisirs, amitiés et procédés? Cela est impossible. Mais voici le diable. Son Benjamin Henry s'est assurément conduit comme un sot dans les affaires de Pologne. Tout le monde lui tourne le dos. On voudrait qu'il ne fût pas reçu au château, mais ce serait faire de la peine à la princesse qui ne le mérite pas. Et puis qui se serait peut-être mieux conduit à sa place? Cela n'était pas si aisé! Et qui d'ailleurs est sûr qu'on ne l'a pas accusé à tort?

*
* *

Le duc de Weymar qui, chaque fois que nous nous rencontrons, donne et reçoit une couche d'amitié de plus, car on ne peut pas le voir sans s'apercevoir qu'elle augmente, vient de partir. J'en suis désolé.

(1) Nom raturé.

* * *

Le prince Henry de Prusse (1) part aussi. Mais on s'en console. Il est beau et bon, mais si taciturne qu'on est réellement à en étudier la raison. Est-ce parce qu'il bégaye quelquefois le peu de paroles qu'il dit? Est-ce faute de comprendre? Pour le faire parler je lui dis hier dans la rue : Comment trouvez-vous cette fille-là? — Oh ! jolie. — Voulez-vous que je vous mène chez elle? — Oh ! je le voudrais bien.

Et après l'y avoir laissé s'amuser : Eh bien, monseigneur, êtes-vous content d'elle et de moi? — Oh ! oui, sans doute. — Vous aimez les filles? — Beaucoup, certainement. (Ah ! quel homme ! quel homme !)

* * *

A propos de filles, la petite marchande de joujoux d'enfants fait une fois par semaine (ordinairement le vendredi) joujou avec moi, et une autre d'une classe supérieure, demi-castor, a eu des bontés pour moi dans le jardin.

* * *

Mais pour mon cœur il est à Mlle Évangéline Knydat dont le portrait qu'on peut voir dans mes vers est bien véritable. Sans oser prétendre à rien c'est du pur de ma part. Je ne crois pas que la reconnaissance qu'elle me témoigne aille jusqu'à me prouver le petit intérêt qu'elle prend à moi. Un cœur de dix-sept ans... Une âme fraîche comme son visage... Éducation de l'abbé

(1) Voir *Mél.*, XXV, p. 56. « En renvoyant au prince Henri sa carte de P. P. C. »

M... (1) qui lui a appris fort bien le français... surveillance de son espèce de père le baron d'Essling... homme de beaucoup d'esprit et d'une excellente conversation... Enfin, elle en a elle-même assez pour avoir eu occasion de lui envoyer quelques petits vermisseaux. Le besoin d'en faire, et point le sentiment comme pour ma chère Évangeline m'en a inspiré pour Mme de Lutzow, mais c'est tout ce qu'elle peut, cette charmante petite novice que je vais aller voir à Dresde vendredi prochain ! C'est pour elle seule et le doigt de sa main que je serrerai tout au moins, me fera plus de plaisir que tout ce que j'y pourrais serrer encore par une suite de l'indulgence qu'on a quelquefois encore pour moi.

* * *

Le célèbre Goethe est ici aussi. Voilà encore une occasion de lâcher quelques vers que sa gloire et son amitié m'inspirent (2).

* * *

Je (3) donne pour cela, pour servir à l'éducation de son fils, ma soixantaine (4) de portraits de grands

(1) Nom raturé.

(2) Vers de Ligne à Goethe dans *Œuvres posthumes inédites* du 21 décembre 1803, août 1810, juillet 1812 (nos 25, 80, 98.)

(3) « Je donne pour cela... » est en tête de la page 1053. Il y a évidemment ici une lacune. La page 1053 n'était pas primitivement destinée à suivre la page 1052. La pagination originale du prince suit comme ceci : 25, 26, 27, 28, 29, 30, puis six pages non cotées, puis 4, 5, 6, 7, 8, 9, 2, 23 à 30. Quatre pages de ce cahier sont simples. Le volant des trois premières a été visiblement découpé. Le numéro original de la page 1053 est 23 ; celui de la page 1052 est 2.

(4) Nous avons vu au cahier 39, p. 226, que Ligne parle de trente portraits. Ici il avait d'abord écrit « trentaine », puis il a biffé ce mot et écrit « soixantaine » en interligne.

hommes. Si on parvient à lui en faire connaître l'histoire, peut-être que cela lui sera utile, et au service, quand même on ne pourrait lui apprendre que cela, et je veux qu'ils soient tous placés dans un cabinet à cet usage. Pour ce que j'ai dans mes poches, attrape qui peut !

*
* *

Je reviens au courant de ma journée. Il y a tous les soirs trente ou quarante personnes à souper au château. Cela a bon air et est fort agréable. Peu de gens aimables à la vérité, mais où sont-ils (1)...

La famille de Rode est d'une très bonne société.

La princesse de Solms va y rentrer des portes de la mort à qui le docteur Ambrosi l'a arrachée par sa science et plutôt encore par sa prudence.

Il y a quelques talents. On chante, on dessine. Charles Clary entre autres à merveille, et qui, outre son esprit et son goût, a apporté de ses voyages plus d'aplomb, une bonne conversation et l'art d'écouter.

*
* *

N'ai-je pas dit qu'on vole ici tous les jours ? A trois heures du matin on a pris deux montres sur la table de nuit de Christine et puis chez le duc de Weymar et chez Mme d'Harrach, nos voisins, car nous avons logé dans le *Fürsten Hauss* lorsque l'impératrice habitait le château. La police qui ne sert dans tous nos pays ainsi qu'à Vienne, qu'à avertir un ministre qu'on a dit la veille à souper qu'il était une bête, ne cherche pas seulement à prévenir, poursuivre et punir les voleurs.

(1) Deux lignes raturées.

*
* *

Il y a eu trois duels. Il devait y en avoir encore autant. On s'est cherché, on ne s'est pas rencontré. Quelques friponneries où l'on joue comme à tous les bains et enfin ce qui y est d'usage. Le spectacle assez bon. J'y vas toujours, parce que je ne suis chez personne, personne n'est chez soi. Je pense ce que je veux et ne parle à personne ainsi qu'à Pest l'année passée.

*
* *

Eh bien, voilà qu'à présent, comme une volée de pigeons qui quittent le colombier, ou plutôt des hirondelles qui s'envolent à l'automne, plus de cent personnes de la société qui partent dans l'espace de deux ou trois jours. Plus une seule des cinquante qui étaient tous les soirs au château.

La famille de Rode entre autres... C'est dommage, Mlle Adélaïde, la petite-fille, est une des plus grandes beautés qu'on puisse voir. Une autre beauté peut-être, même supérieure et plus agréable, nous reste : Mlle Saaling, sœur de Mme de Frohberg jadis Friedlander Salomon (1) qui fait des romans dont on dit beaucoup de bien, très jolie, ne faisant point de l'esprit, car elle en a beaucoup, du bon, du simple et de l'aimable. Il me semble que je l'aime tous les jours davantage.. Elles

(1) Regina FROHBERG (1783-1845), d'origine juive, née Salomo, épousa un juif FRIEDLANDER, romancière. — Marianne SAALING, née en 1786, sœur de Regina. Voir Karoline PICHLER, *Denkwürdigkeiten aus meinen Leben* (1769-1843). Munich, G. Müller, 1914. Pour les relations Rahel-Grotthus et Rahel-Frohberg, voir A. WELDER-STEINBERG, *Rahel Varnhagen. Ein Frauenleben in Briefen*, G. Kiepenheuer. Potsdam, 1921. Voir *Annales*, t. IX.

confirment mon goût pour les juives. Leur excellente conversation, les soirs, et la chasse, le matin, me dédommagent de ce que j'ai perdu en grands ou petits sentiments de cet été-ci. Si celui qui commence ne réussit pas, tout en s'augmentant comme je le prévois, il ne m'en restera qu'un très subalterne.

*
* *

J'aime à la folie Mme de *** et j'admire sa sœur pour sa figure. Hélas ! elles vont partir ces belles Israélites. J'ai fait préparer un bateau à Aussig pour les mener à Dresde, puisqu'elles s'en retournent à Berlin. Mais voilà un élément conjuré contre moi. L'eau nous manque. Il n'y en a pas assez dans l'Elbe. Eh bien ! nous irons par terre (1)...

*
* *

Voici une belle affaire qui est venue faire diversion à ma triste et déchirante pensée de toute la journée, car c'est l'anniversaire du seul malheur de ma vie, mais assez fort pour être dispensé d'en avoir d'autres, la perte de mon bon, brave et malheureux Charles. *Le 14 septembre*, mon valet de chambre Louis a dit je ne sais quoi en passant qui a déplu à sept ou huit officiers qui l'ont poursuivi à coups de bâton jusque sous les fenêtres du château. Comme ils ont déjà eu quelques histoires dans ce genre-là et comme ils se battent très légèrement entre eux, je leur ai dit que je n'aimais pas leurs petits coups de sabre et leurs grands coups de bâton (2).

(1) Quatre lignes raturées.

(2) Dans un billet inédit à Émile Legros (Archives de Belœil) :

*
* *

Flore nous arrive de Bruxelles, Paris et Belœil où son pauvre frère, ce beau, brave et brillant Louis, est perclus et, avec la plus belle existence en figure autrefois, en richesse à présent, et en jolie femme, il est le plus malheureux des hommes. C'est un autre souvenir déchirant pour moi dans ma famille où je suis si heureux d'ailleurs. Mais enfin il vit.

Charles Clary... (1) et par conséquent trop faible, tremble de joie d'abord et puis de crainte d'être grondé par Fédé. Il aurait dû être charmé de ce qu'elle s'est amusée pendant dix mois ou plutôt ennuyée par amour de son pauvre frère. Qu'est-ce que l'amitié exigeante ! La Clary, femme de mon petit-fils, aussi sensible et très triste d'une longue séparation et puis jalouse de tous ses succès à Paris pour notre empereur, puis du plaisir qu'il a eu à parcourir la Suisse l'a excusé. Voilà ce que j'appelais (2)...

*
* *

Je reviens de Dresde aujourd'hui 1^{er} d'octobre. Je ne trouve plus la charmante princesse de Solms, toujours permanente en bonté et amabilité ; la vieille

« Toeplitz, ce 15... Poutzel a reçu hier une fière dandine des officiers de Kleinau. Apparemment qu'il leur a fait ou dit quelque impertinence, mais j'ai dit à ces messieurs qui ont déjà eu plusieurs histoires dans ce genre et se battent entre eux un peu légèrement, que je n'aimais pas leurs petits coups de sabre et leurs grands coups de bâton. Ces sept ou huit officiers ne devaient pas courir après lui dans toutes les rues, crier et achever de le rosser devant les fenêtres du château, d'autant plus que Poutzel était vraisemblablement dedans... »

(1) Une ligne raturée.

(2) Un mot raturé.

princesse Lubomirska qui en a beaucoup pour nous ; le roi de Hollande qui est parti pour je ne sais où, cinq ou six ennuyeux et deux ou trois femmes. Il n'y a plus personne et, dans quelques jours, nous partons nous-mêmes.

*
* *

J'ai passé toute la journée d'hier à la cour. Mon Dieu ! que de bonnes gens, toute cette famille de Saxe ! Quelle cordialité ! Quelle bonne conversation que le roi malgré sa timidité ! Quel ennui à l'appartement ! Quelle mauvaise chère à dîner ! Quelle bonne femme que la reine causante pendant tout ce temps-là de bonne amitié ! Le prince Paul Esterhazy, notre ministre, y est fort aimé. Il est venu nous reconduire ainsi que la belle et jolie israélite Saling que j'ai nommée plus haut, jusque chez le prince Pontiatin où nous avons déjeuné et admiré les nouvelles extravagances en apparence, mais raisonnables et spirituelles qu'il a ajoutées en ruisseau, en jardins, bâtiments et inventions dans tous les genres (1). Quel excellent homme qui m'aime et sait par cœur les vers que j'ai faits pour lui.

*
* *

On m'a accablé d'éloges de mes ouvrages dans mes deux voyages de Dresde et ici, par toutes les étrangères surtout, car on ne me lit je crois (2) jamais dans nos pays. Mais quand par hasard on m'en parle ici, je dis aux uns et aux autres : je suis imprimé chez vous ou

(1) Au prince Pontiatin, sur son jardin charmant et extraordinaire, *Mél.*, t. XXVI, p. 349-350.

(2) « ne me lit je crois », en interligne sur « est plus étranger » biffé.

près de chez vous depuis quinze ans et vous ne vous êtes pas donné la peine de me lire. Pas six officiers autrichiens connaissent mes ouvrages de guerre et sur la guerre, et à présent que Mme de Staël si bonne pour moi et trois autres ont bien voulu me ramasser par des extraits, me voilà à la mode. Voyez ce que c'est que le jugement et les jugements. Mes *Mémoires du prince Eugène*, vrais pour le fond et mystifiés pour les conversations, ont aussi la plus grande vogue.

Adieu, Tœplitz. Adieu deux ou trois personnes intéressantes que j'y ai vues. Puissé-je vous y retrouver dans huit mois.

*
* * *

Voici ce qui m'est arrivé dans l'espace des quatre que j'ai passés ici. J'ai tant promis à cette charmante femme de ne point la nommer dans mes ouvrages posthumes qu'elle connaît que je ne désignerai ni le lieu de la scène, ni le mois. Seulement les lettres initiales pour qu'elle seule s'y reconnaisse tout de suite, et en même temps mon sentiment et ma discrétion. Ce sera vraisemblablement ma dernière grande aventure. Gens de mon âge où l'on parvient rarement, vous êtes bien jeunes si vous aimez, plus jeunes encore si vous l'êtes. Je suis dans ma soixante-seizième année. Je n'en conviens, comme on voit, qu'après ma mort.

Lisez-moi avec intérêt, vous que j'aime pour la dernière fois, et portez, le jour anniversaire de cette petite espèce d'aventure, un bouquet de roses d'hiver, de pensées et d'immortelles (1).

(1) Le récit annoncé manque. Les trois derniers feuillets de ce cahier ont été découpés dans la marge, ils correspondaient aux trois premiers qui sont simples.

CAHIER XLI

Lettre à M. de la Borde. — Préface des « Posthumes », — « Si Napoléon venait à disparaître ! » — A propos des fêtes de bienfaisance : lettre à la princesse Bagration. — Fausses nouvelles de la guerre. — Fin tragique des souverains du Nord. — La comtesse Razumofsky. — Espoir d'aventure et déception. — « Mon clair de lune ». — Examen de conscience. — Respect humain. — Sur l'injustice des cours. — Belle journée d'amour. — Anniversaire de Christine. — La maison du pêcheur. — Projets de mariage pour Titine. — Agréments et contrariétés du séjour au Kaltenberg. — La cuisinière matinale. — Nouvel examen de conscience. — L'électrice de Bavière.

An 1811 (1).

LETTRE A M. DE LA BORDE (2)

N'est-ce pas, cher Alexandre, que votre presque ou future Excellence, me permet encore ce nom chrétien de baptême, et païen d'un héros que vous vouliez imiter dans les rangs autrichiens ? Mais comme vous vous êtes avisé d'avoir du mérite, vous avez plus l'air à présent de son précepteur Aristote, sage, savant et peut-être aussi distrait que vous.

(1) « An 1811 » en tête, à gauche. Au milieu de la page « Préface de mes posthumes ». En dessous de ce titre un astérisque et la mention « Lettre à M. de la Borde ». Le texte de cette lettre manque. Il ne peut s'agir que de la lettre publiée, en 1812, dans le *Nouveau Recueil* de Weimar, partie II, lettre 31. Nous l'intercalons ici.

(2) Alexandre-Louis-Joseph, comte DE LABORDE (1774-1842). Voir *Mél.* XXXII, p. 218. « Dites-moi, cher Alexandre, comment le joli, brave et jeune officier autrichien qui ayant presque oublié le français, n'avait de sa nation retenu que l'honneur, est devenu un homme supérieur en tout genre... »

Dites-moi, car je ne sais jamais ce que je dis ni ce que j'écris, si je vous ai envoyé tout ce que je vais vous dire?

Eisenstadt, régénéré par le prince Esterhazy, fameux par des serres où la quantité et la qualité l'emportent sur toutes les autres; Weimar, pour les beaux et larges contours fleuris de pelouses, dessinés dans le grand genre, la maison romaine et les roches; Wieginitz, château si auguste en Pologne, D'Emblin, tous deux à la comtesse Mniczeck, nièce du dernier roi; à une autre comtesse de Mniczeck, Kresavicé, dans le cercle de Przemsyl, qui réunit, par son lac et ses bosquets, ses fabriques, une partie du genre de Wörlitz et d'Ermenonville, et Frain, sur un rocher à pic sur la Taya en Moravie; le jardin d'Orzy, près de Pest, où il ne manque [que] de belles eaux; celui de Geymüller, près de Vienne, où il ne manque presque rien; les temples, ruines, maisons gothiques, vieux et nouveaux châteaux, parc superbe et lacs souterrains du prince de Liechtenstein: tous sont dignes d'être ajoutés à l'ouvrage dont vous voulez bien être l'éditeur (1).

A propos de cela, s'il s'en présentait pour d'autres lettres que celles qui se trouvent dans le recueil qu'on va, je crois, imprimer à Weimar, je me recommande à votre amitié survivante; c'est un beau cadre aux légèretés, imprudences et méchancetés qu'après moi on pourrait placer; et je suis trop paresseux pour me donner la peine de soulever la pierre de mon tombeau pour m'en défendre.

(1) Il semble à lire ceci que le comte de Laborde avait songé à une nouvelle édition du *Coup d'œil sur Belœil*. Outre une *Description des nouveaux jardins de la France et de ses anciens châteaux* (1808-1815), de Laborde a publié un *Voyage pittoresque en Autriche* (1809).

On aime à présent les inédits et les posthumes. Ils sont souvent des bâtards ou des enfants mal vêtus. Il n'y a plus un comédien, un musicien, un valet de chambre dont on n'imprime les conversations, qu'on lit pour trouver du piquant qui ne se trouve qu'en noms et choses défigurées. Si je n'ai pas voulu m'amuser à être méchant dans ce monde-ci, je ne veux pas l'être dans l'autre.

Mais on m'a fait dire de mon vivant tant de spirituelles bêtises, auxquelles je n'ai jamais pensé, que ce sera bien pis alors. L'esprit de parti ou de commérage peut supposer des personnages et des phrases embarrassantes pour les survivants. Veillez-y, cher comte, je vous prie. Je suis sûr de n'avoir jamais rien écrit contre la religion et les souverains. Mais on lit de travers ; on remplit comme on peut une lettre initiale, on imagine, on interprète. Je ne sais quel sot article qu'on m'a dit avoir lu, où j'étais très pesamment taxé de légèreté. C'est une chose très ridicule de m'en accuser ; on doit en être honteux. Faites supprimer tout ce qui pourrait en avoir l'air. La postérité est à présent une ouvreuse de lettres ; il n'y en a plus de confidentielles. On est en chemise et on paraît en public. Il y a trop de morts à la Turenne à présent, trop de nouvelles et de batailles inouïes, trop de passages de rivières, trop de belles fêtes, et trop peu de bons sermons à raconter.

Mais sans pouvoir imiter le charmant négligé de Mme de Sévigné, on mettrait sur mon compte dans ce temps-ci des anecdotes plus piquantes que celles qui sont embellies par sa grâce, sans laquelle elles ne seraient rien du tout. J'aime mieux n'être rien du tout moi-même que d'être cité. D'ailleurs je n'en vaud pas la peine, car ce qui m'a fait le plus de plaisir et ce qui augmente ma reconnaissance pour Mme de Staël qui

a bien voulu me ramasser et sans laquelle on ne saurait pas que j'ai écrit, c'est d'avoir remarqué que j'avais l'esprit sérieux. Il faut l'avoir pour soi et ne pas le communiquer. Il n'y a pas le mot pour rire dans les réflexions que l'on fait et dont on voudrait faire part, mais je n'aime pas la mélancolie à la mode, ou le trop d'imagination pour le peu d'esprit qu'on a souvent. C'est faute d'en avoir qu'on se donne l'air de penser ; et on est pensif au lieu d'être penseur. Les Grecs, les Français, les Italiens en ont trop pour être mélancoliques. Cela ne va ni à leur physionomie ni à leur langue. L'une et l'autre des Anglais sont propres à mieux et pis que cela, c'est-à-dire au sombre, que respirent leur poésie et leurs ouvrages intéressants. Ovide était triste lorsqu'il écrivait ses *Tristes* et était plus ou moins mélancolique. Horace, Virgile, Boileau et Voltaire n'auraient jamais pu l'être. Jean-Jacques était sombre comme vingt Anglais à la fois. Et c'est pour ne pas savoir prendre un vol si haut qu'en voit tous ces petits poètes mélancoliques et champêtres. Un petit gentilhomme qui a son petit château et son verger dans un fonds entouré de quelques petites montagnes de mauvaise végétation dit que son site est mélancolique. Un auteur quitté par sa maîtresse, qui l'a trouvé ennuyeux, fait, dit-il, des vers mélancoliques.

Vous n'en faisiez pas à dix-huit ans, monsieur le commandant d'escadron de Kinsky ; ils étaient vers Dragons et bien jolis. Oh ! mon Dieu, voilà je crois un calembourg sans le vouloir. Pardon, cher comte, et pardon de vous écrire si longuement pour vous prier de corriger ou purifier mes écritures si elles vous arrivent quand je ne pourrai plus vous embrasser de tout mon cœur.

PRÉFACE DE MES POSTHUMES

C'est une terrible chose et bien dangereuse. On se croit mort en écrivant et l'on veut au contraire être vivant après sa mort. On veut plaire, amuser, intéresser. On croit tous ses contemporains décédés le même jour et l'on va son train. On est peut-être injuste à l'égard de bien des personnes. On n'est pas bien instruit, on cède à un moment d'humeur ou d'impatience ou d'une petite rancune.

Si M. de La Borde que j'ai choisi pour mon éditeur, ou un autre qui se chargerait de l'être n'efface pas les noms qui se trouveraient compromis et quelques méchancetés échappées, je les désavoue. Peut-être que les sots dont je parle, qui en ont faites à moi ou aux autres, avaient de bonnes intentions, quoique j'ai remarqué que sottise et malice vont toujours ensemble.

J'ai peut-être jugé trop sévèrement ou trop légèrement. Je ne crois pas avoir cela à me reprocher vis-à-vis de notre Cour, car vraisemblablement j'ai dit que l'empereur ni très bon, même avec des excellents et très justes aperçus était aussi malheureux qu'intéressant et avait été mort politiquement et militairement pendant vingt ans, au bout desquels au moins à présent nous respirons.

*
* *

Clément Metternich se conduit fort bien. Je voudrais, si l'empereur Napoléon immortel dans l'histoire mais non sur la terre, venait à disparaître, qu'on en héritât pour l'Allemagne et l'Italie, en se faisant couronner roi de ces deux pays et s'en mettant tout de suite en possession. Les petits rois et les petits souverains que

ce grand homme a faits, épuisés d'hommes, d'argent, de fatigues et d'humiliation de la part des Français, deviendraient presque bons Autrichiens, ou au moins subiraient leur joug fort aisément.

On laisserait la France se chamailler ou se reposer jusqu'au Rhin, et depuis la rive droite jusqu'à la Baltique, le Niémen, la mer Noire et l'Adriatique, tout serait à nous. Les Français en auraient eu tout l'odieux et la Maison d'Autriche tout le profit.

*
* *

Quelques personnes comme, par exemple, une dont le nom commence par un B sont converties. D'autres ont été la victime de leur fausse manière de voir. Indulgence pour les uns et pour les autres. Aucune pour celles qui ont mal jugé le procès du prince d'Auersperg (1). Indulgence pour l'infortuné Mack qui n'a eu de pleins pouvoirs que pour se tromper et qu'on n'a suspendu ou (2) rétracté que pour empêcher le bien qu'il voulait faire en attaquant les Français à mesure que séparés en petits corps ils passaient le Rhin.

Point d'indulgence pour les présomptueux et les intrigants. Indulgence pour quelques généraux qui, par ordres ou contre-ordres, mauvais rapports, confusion, malentendus et des fautes de temps et de chemins et pour des courriers qui arrivent trop tôt ou trop tard, ont fait souvent des bêtises.

(1) Le feld-maréchal lieutenant prince Charles AUERSPERG (1740-1822), avait été traduit devant un conseil de guerre pour se justifier de n'avoir pas pris les mesures nécessaires à la défense de Vienne (1805). Il dut à l'intervention du prince Jean de Liechtenstein de n'être condamné qu'à une peine légère.

(2) « suspendu ou » en interligne.

*
* *

Point d'indulgence pour les établissements de bienfaisante ostentation qui dispensent d'aider la pauvre veuve du soldat, l'ouvrier sans ouvrage, le domestique sans condition, le brave militaire estropié devant qui l'on passe sans s'arrêter sur l'escalier où on les rencontre mourant de faim.

Je n'ai jamais vu les redoutes, les bals, les concerts, les souscriptions remplir leur but, soit maladresse ou malversation. Les secours pour les malheureux s'arrêtent en chemin. C'est bien pis quand l'institution est fondée sur une mauvaise base arbitraire, et pour des prétendues améliorations ou espèce de luxe en humanité aux dépens de la réelle qui élève sa voix contre celle-là.

Voici ce qui me fait faire cette sortie et on verra par la copie de la lettre que je viens d'écrire à la princesse Bagration (1) à quoi s'occupent les ridicules membres de cet établissement-ci.

Deux sots et trois commères assez bêtes d'ailleurs arrêtent nos plaisirs innocents sous le prétexte qu'il vaut mieux leur envoyer l'argent que coûtent nos habits de mascarade. Il n'y en a que trois qui coûtent à des étrangers cinq ou six cents florins qui grâce à nos papiers ne font que douze ou treize ducats. Les autres ne coûtent que des bagatelles. Voici ma lettre :

« Est-il vrai, chère princesse, que le philanthropique commérage empêche nos plaisirs innocents. Si même (2)

(1) Catherine, née comtesse SKAWRONSKA (1783-1856), veuve du général russe Pierre Iwanowitch BAGRATION.

(2) « même » en interligne.

en changeant d'objet pour la fête la princesse Pauline ne voulant pas peut-être qu'on lui en donne, il n'y en a pas.

« J'enverrai mon habit à mon curé pour le vendre au profit des pauvres qu'on rencontre sur tous les escaliers, car avec ce qu'il m'a coûté il n'y a pas de quoi faire un oculiste, ni une ruche, ni apprendre à un aveugle à voir, à un sourd à entendre, un muet à parler, et j'exposerais un petit nageur à se noyer même dans la rivière de Vienne.

« Le profit des marchands pendant le carnaval aurait pu tourner à fonder à l'avantage de l'humanité. Je lui sacrifie votre vin de Champagne. Je ne veux plus en boire. Je n'ai de réforme à faire que chez les autres et malheureusement aucune chez moi.

« J'irai tantôt, chère princesse, recevoir moi-même votre réponse. »

*
* *

Salomon avait prévu ce monde-ci par *in finitus est stultorum numerus* et par *omnis homo mendax*. Les fausses nouvelles des succès espagnols et anglais continuent toujours. Le mal passé s'oublie tout de suite. Le bourgeois qui, à l'illumination pour le mariage de notre archiduchesse impératrice, avait écrit sur sa porte comme je crois saint Paul autrefois : *Melius nubere quam uri* était d'un grand sens. Les autres qui croient les apôtres du Graben et du Café Crammer ne se souviennent plus du bombardement.

Si l'Angleterre avait pour deux sous d'humanité au lieu de son abominable mercantilisme, elle sauverait à Napoléon la continuation du cautère qu'a de la France son honneur, son opiniâtreté, et les braves Espagnols dont on ira baiser les pieds, par admiration pour leur

énergie, quand même pour se reposer ils abandonneraient une couple de provinces pour la paix.

* *

Par le dernier traité de la plus dure des politiques et l'abus de la toute-puissance qui tire une ligne jusqu'à la Baltique, Napoléon peut ajouter à ses titres de protecteur de la Confédération du Rhin et de médiateur de la Suisse, celui de tuteur du Nord.

Quel pays que ce Nord ! Rois et prince royal assassinés en Suède. Deux empereurs en Russie dans l'espace de quarante et quelques années. Comme on raconte avec plaisir et cependant toujours un peu différemment les détails de la mort du dernier ! Alexandre, aussi bon que borné et par ces deux raisons, intéressant, marchait à son couronnement (je l'ai lu dans une lettre d'une femme de Moscou), précédé par les meurtriers de son grand-père, côtoyé par ceux de son père et suivi peut-être par les siens.

Cela m'a fait venir la chair de poule : c'est du Shakespeare, c'est pis que les taches de sang sur les mains dans *Macbeth*, c'est horrible !

* *

Pour écarter cette affreuse image et pourtant à propos du Nord, quelle femme adorable pour le caractère, l'esprit, la naïveté, l'amabilité, avec un air noble, simple et décent que la véritable Mme Razumoffski (1) que je vois tous les jours !

Le nom seul du cardinal de Rohan chez qui s'est fait

(1) Voir *Annales*, I, p. 79.

le prétendu mariage qui a précédé celui-ci prouve bien que ce n'était qu'une farce.

Cette femme était jolie aussi et a trouvé par là de l'appui à Pétersbourg où elle a été reconnue mal à propos. Mais on rendra bientôt justice à celle-ci. Mariée tout à fait à la luthérienne pour elle et à la grecque pour son mari, le comte Grégoire, si elle m'aime encore un peu davantage elle sera parfaite. Je lui ai défendu de me parler de son amitié. Si vous en avez, lui dis-je, prêtez-moi mille ducats. Alors, j'y croirai et cela me dédommagera du tendre intérêt que je veux tout au moins que vous ayez pour moi.

*
* * *

Je n'ai plus de droits, par conséquent point de prétentions. Mais on ne sait pas ce qui peut arriver. J'ai vu des femmes aimer des bossus. Mon excressence d'âge vaut mieux encore qu'une excressence d'épaule (1). J'ai des vues sur une des plus jolies petites bêtes du monde dont le mari insupportable, abominable, est aussi vieux que moi : c'est la jeune comtesse de ***. La vie retirée qu'elle mène et ma conversation l'autre jour, à un spectacle (2) où j'étais assis à côté d'elle, peut me mener bien loin. Je sors dans ce moment-ci pour cela. Si je réussis, j'en rendrai compte dans quelques jours.

*
* * *

J'en reviens. Non seulement de chez elle, mais d'elle aussi. Ce n'est pas tout d'être bête, il faut être propre.

(1) *Nouveau Recueil*, I, lettre 11^e : « Mais je me suis dit : on aime bien un bossu et mon excressence d'âge repousse moins peut-être qu'une excressence de corps... »

(2) « à un spectacle », en interligne.



TOMBEAU DU PRINCE DE LIGNE A VIENNE

L'ESSEU - M. 1872

Voilà une de mes branches d'espérance de plaisir et d'une petite gloire brisée dans un moment.

*
* *

Il y a bien des gens et des choses impatientes. Par exemple l'affectation de dire *Bonaparté* au lieu de l'empereur des Français ou au moins Napoléon. Mais c'est là l'enseigne de la pauvreté. On s'écrie tout de suite : celui qui le nomme *Bonaparté* est un de ces bien pensants. Vous (1) appellerez donc, lui dis-je, l'impératrice *madame Bonaparté*.

*
* *

Quand je rencontre ce maudit esprit de parti qui nous a perdus être tantôt injuste à l'égard de l'archiduc Charles ou se déchaîner contre l'archiduc Jean, juger tout de travers sur parole, accuser de corruption, imaginer, dénaturer tout ou vanter des sots ou quelque mauvaise opération, je regrette ma solitude de Pest, il y a dix-huit mois, ou au moins je ne voyais ni n'entendais personne.

*
* *

Les cordonniers, les tailleurs ne sont jugés que par les gens de leur métier. Le nôtre l'est par les femmes, les abbés et les militaires qui n'ayant pas beaucoup vu leur ressemblent. Le tableau de la bataille d'Aspern, parce que ce n'en était pas un mais qu'il y a de la couleur. C'étaient des combats partiels et comme j'ai dit un duel général. A tout moment, une femme bien pen-

(1) « Vous », en interligne.

sante vient dire à Du Vivier (1) : « Monsieur, mettez encore (2) un escadron français dans le Danube, » et un soi-disant héros : « Monsieur, placez-moi là, chargeant à la tête d'un régiment de cavalerie. »

*
* *

Grand bonheur si la démarche de l'archiduc Joachim, parti sans passeport pour aller se marier en Allemagne, ne nous compromet pas !

*
* *

En critiquant la fête que nous comptons nous donner à nous-mêmes plutôt qu'à la princesse de Hohenzollern (3), les bêtes n'ont pas senti qu'ils critiquaient ou déjouaient toutes les autres fêtes. Quelle méchanceté de trouver mauvais que Leurs Majestés Impériales qui se privent de tout pendant le cours de l'année, par économie pour l'État, aient donné avant-hier en famille un joli petit spectacle, tableaux et petit bal, même sans souper !

*
* *

Je suis heureux d'être content de tout et de pouvoir me passer de tout. Mme de Razumoffski que j'ai vue tous les jours depuis six mois avec bien du plaisir est partie ce matin. Il n'y a rien de plus doux et de plus

(1) Ignaz DUVIVIER (1758-1834), peintre de batailles et de paysages, élève de Casanova.

(2) « encore » en interligne.

(3) Marie-Antoinette-Monique, comtesse DE ZEIL-WURZBACH, troisième épouse du prince Herman-Frédéric-Otto DE HOHENZOLLERN-HECHINGEN.

naturel qu'elle au monde. Je n'ai pas remarqué qu'elle ait accordé de préférence à personne. Nous étions au moins douze adorateurs et pas un avant. Elle me sait gré de travailler (même en vers pour l'empereur de Russie) pour faire cesser l'équivoque de son existence. Elle est bien mariée tout à fait celle-là. Pourquoi aussi son diable de mari va-t-il se marier partout?

* *

Mais en voici bien d'une autre. J'ai été pendant tout le carnaval, assis tous les dimanches, à la redoute auprès de Mlle Frantzelberg qui trouvait toujours le moyen de me faire une place, en en prenant pour deux sans que sa mère et le public s'en aperçoivent. Cela l'a fait connaître. On a demandé qui était cette belle causeuse et rieuse. On l'a trouvée un peu pâle. Je l'appelai « mon clair de lune ». Le nom lui en est resté. Elle connaît la littérature française, elle a de beaux yeux, on en parle. Cela suffit.

* *

J'étudie mon pauvre cœur. C'est le seul de mon gros bagage qui est parti. Je ne sais plus qui appelait ainsi ses yeux, ses oreilles et ses dents qu'il avait perdues.

La femme que j'aimais vient de partir. Une autre femme que j'aime vient d'arriver. Je ne suis pas assez sensible à ces deux événements.

* *

Laissons mon cœur et mon corps qui n'est pas si usé, et que je retrouve lorsque j'en ai une belle occasion, et parlons de mon âme. Sans lui elle irait bien tout

à fait, mais il ne la dérange qu'une trentaine de fois par an, à ce que je trouve par mon dernier compte rendu à Pâques. La seconde chose dont je me suis accusé, c'est d'avoir manqué la messe une douzaine de fois et d'y avoir eu autant de distractions aux autres que j'ai entendues ; et puis un peu de médisance. Mais, mon Dieu, est-ce ma faute ? Qu'il n'y ait que des honnêtes gens : je ne dirai du mal de personne. Qu'on en dise de moi pour mes défauts, nous serons quittes.

* * *

Conçoit-on l'égarement de l'esprit humain et du respect humain. Le seul moment que l'un et l'autre m'ont donné une incrédulité affectée dans un moment très chaud, dans une bataille, un jeune officier de mon régiment, Éphestion de moi jeune Alexandre, me demande ce que je pense de la religion. — Il n'y en a pas, lui dis-je, gaiement, et sottement et croyant, aimant Dieu et craignant le Diable, je me cache pour faire un signe de croix, recommander mon âme et mon corps et animer mes soldats (1).

* * *

Il y a tout plein de choses qui m'étonnent et où je trouve une bienfaisance céleste qui a veillé sur ma vie, ma santé et mon intérieur qui n'a été dérangé qu'une seule fois. Les premiers principes de religion qu'on donne et reçoit machinalement reviennent se présenter d'eux-mêmes et servent à tout. Pieux est ainsi. Dévot est plus difficile. Cela ne va pas à toutes les physionomies. Mais qu'on ait au moins la foi, l'espérance, la

(1) Voir cahier XII, t. I, p. 221.

crainte et la charité. Qu'on soit exact à ses devoirs et désireux de remplacer sa tiédeur par l'onction. Peut-être que petit à petit elle s'introduit dans notre cœur.

*
* *

Je ne sais si l'empereur me donne une marque de faveur ou de disgrâce en ne me disant pas un mot, depuis sept mois que je marche à côté de lui (c'est-à-dire au moins une quarantaine de fois), depuis son appartement jusqu'à la chapelle. Cela m'inquiète fort peu. Peut-être qu'on lui a fait quelque mauvais conte à mon sujet ou qu'il croit que nous sommes assez bien ensemble pour n'avoir pas besoin de me traiter aussi bien que ceux dont il ne se soucie pas (1).

*
* *

Je ne sais si j'ai dit que je n'ai fait que rire d'un accès de fougue du grand homme dans le *Moniteur*, où l'on parle très légèrement de moi (2). Je parie qu'il s'en est repenti, car il en a dit souvent du bien et témoigné presque de l'intérêt quoiqu'il ait appris, à ce qu'il me semble, quelques gaietés sur son compte Mme de Vertami (3) m'ayant écrit que cet article

(1) Nous donnerons ici un exemple de la manière dont Pictet a altéré le manuscrit. « L'empereur » est remplacé par « Mme de » ; « marche à côté de Lui » par « marche à côté de sa mère » ; « depuis son appartement jusqu'à la chapelle » devient « depuis la maison du duc Albert jusqu'à mon banc du rempart » ; « il croit » : « elle croit » ; « il ne se soucie » : « elle ne se soucie. »

(2) Les *Œuvres posthumes inédites* contiennent (n° 97) six pages in-folio autographe, intitulées : « Réflexions sur un article du *Journal de l'Empire* ».

(3) *Nouv. Recueil*, I, lettre 20 ; *Annales*, IX, p. 22.

n'étant pas de sa façon, elle et d'autres personnes qui s'intéressent à moi avaient voulu répondre à cet article dans quelque autre papier public ; j'ai prié de n'en rien faire et comme tous les gouvernements ont la bonté de lire mes lettres, je lui ai écrit par la poste de n'en rien faire, et que j'étais si persuadé que ce n'était pas du Napoléon, que j'envoyais en idée et sur le papier une volée de coups de bâton à l'auteur. Attrape qui peut ! J'aime assez les injustices des cours. On doit être cru lorsqu'on leur rend justice.

*
* *

Par exemple, ne pas me rendre mon hôtel d'Aix-la-Chapelle est une petite horreur. Apparemment que le grand homme le sait.

J'aime assez leur colère, mais je n'en pourrais supporter le mépris. Il y a toujours une manière de l'éviter. C'est la bassesse seule qui peut l'éviter. J'aurais été au désespoir de faire comme tous ces messieurs qui, sans avoir rien perdu demandent partout des dédommements. La cour d'elle-même aurait pu me donner une terre en Hongrie, mais il m'eût été impossible de la demander et il y a du plaisir à se passer des grâces, faveurs et richesses.

*
* *

An 1811.

Une chose très intéressante serait que je puisse survivre au grand homme pour voir un des plus beaux morceaux historiques. Plutarque serait un polisson à côté de moi et au lieu des prétendus bons mots de ce temps-là, où le sel attique tant renommé ne m'a jamais paru piquant, je ferais un Napoléon en grands mots d'élévation, en mots bons d'armée et de gouvernement

et en mots de brutalité spirituelle. Car il y a de l'homme, du diable et du génie dans ce qu'il dit et ce qu'il fait (1).

* * *

Mon Dieu ! que je me suis ennuyé au bal de son représentant d'où je viens. Ce bon M... est bon ambassadeur, ni méchant, ni tracassier, mais il aurait dû donner sa fête pour le roi de Rome hors de la ville. Le peuple l'aurait partagée et lui en aurait donné une, en même temps, dans les guinguettes éclairées où chacun (2) pour son compte aurait bien soupé et peut-être bu à notre santé.

* * *

J'ai passé aujourd'hui une singulière journée d'amour. J'aime deux personnes et cette fois-ci je ne nommerai pas les masques. J'ai de la difficulté à voir la première, sa famille et une autre encore s'y opposent. Enfin malgré tous ses parents qui ne connaissent pourtant l'honneur que de nom, elle vient quelquefois dans une maison où je ne le lui ôte pas, mais où je suis bien aise de l'engager à venir.

* * *

A quoi s'est passée toute la matinée ? A disputer sur les nouvelles et sur la politique. La société enragée anti-Napoléon a fait croire que les Espagnols avaient passé les Pyrénées et étaient au milieu de la France. Et puis toutes les joies ordinaires du parti anglais des rues de Vienne qui sans l'heureux mariage de l'archi-

(1) Voir *Ma Napoléonide*, p. vi.

(2) « chacun », en interligne.

duchesse Louise y feraient revenir les Français... (1).

Nous nous sommes fâchés tout rouges. La première chose que dit le parti exagéré, sot et incorrigible, c'est d'accuser d'être du parti contraire. Depuis dix heures jusqu'à midi, voilà l'histoire de mes premières amours de la journée du 23 mai 1811.

*
* *

Voici l'histoire de mes secondes, bien grandes, bien sublimes (2) de ce jour-là qui est précisément celui de ma naissance, auquel je ne pense qu'à présent et que je voudrais bien rapprocher de soixante ans. Il m'en resterait assez pour entrer joliment dans le monde. Hélas ! c'est à cet âge-là que j'avais mes premiers succès.

J'arrive à sept heures du soir (3) chez une superbe femme à qui je suis bien attaché depuis plusieurs années et j'y reste jusqu'à dix heures. De quoi s' imagine-t-on que nous avons parlé ? Elle contre la morale et la vertu, car son diable de janséniste lui fait accroire qu'il n'y a que la religion, et que ces deux autres mots sont inventés par le démon pour s'y soustraire.

— Comment, lui ai-je dit, il n'y a donc eu que des scélérats jusqu'à l'ère chrétienne ? Les sept sages de la Grèce... — Point de sage. — Socrate, Platon... — Croyaient à l'immortalité de l'âme. — On l'a dit ; je n'en suis pas sûr. — Peut-être que Dieu les a éclairés à l'heure de la mort... — Je le souhaite bien. Mais aucun de ces gens d'esprit ne croyait à leurs faux dieux : et cependant ils étaient bons, justes, charitables et n'humiliaient personne.

(1) Quatre lignes illisibles.

(2) « bien grandes, bien sublimes », en interligne.

(3) « à sept heures du soir », en interligne.

Si c'est une hérésie, ajoutai-je, ne me la pardonnez pas, mais que le bon Dieu me la pardonne. Votre prétention à être un ange est une inspiration du Diable.

— Oui, dit une autre femme (1), on tuerait, on volerait et ce serait très bien fait si l'on y trouvait son intérêt, et enfin tout ce que la secte antimorale peut dire contre ce qu'elle prétend anticatholique.

— Faisons de bonnes œuvres, lui disais-je, sans intérêt, Offrons-les à Dieu, avec nos personnes et nos vœux, mais ne comptons pas nous faire un mérite par ce qui ne coûte rien aux âmes bien nées. Le jeûne, les privations, l'abnégation de vous-même, le pardon des injures, voilà de quoi exercer la religion. Mais l'aumône et la crainte de faire du mal à son prochain, de la bienveillance au contraire, la sûreté dans la société, la douceur, la consolation, la discrétion..., etc., tout cela a-t-il besoin d'être inspiré par Dieu directement? Devons-nous l'en remercier directement? En tout, certainement et pour tout, et remercions-le de nous avoir créés assez bons pour l'aimer tous les instants de notre vie, sans craindre sans cesse sa foudre vengeresse. Il n'y a, disais-je encore, que Jupiter à qui on la peint dans sa main toujours menaçante.

Belle journée d'amour ! Je n'aurais pas passé la nuit ainsi !

* *
* *

Au Kaltenberg, 1811.

Voici une autre journée plus raisonnable et une bonne soirée, car je l'écris au frais dans mon petit pavillon de verre, où la lune jette aussi ses rayons sur mon papier.

(1) « Oui, dit une autre femme », en interligne.

Ce matin, jour de naissance de Christine, je l'ai attrapée par la surprise d'un déjeuner au bord du Danube, dans ce que j'appelle *la maison du pêcheur à la Ligne* que j'ai achetée à vie, ainsi que les huit autres petites maisons que j'ai, qui n'en valent pas une grande, mais qui sont un vrai justaucorps à ma physionomie, à ma fortune. Elle est si propre et si bien ajustée simplement en dehors et en dedans, grâce à toutes les jolies couleurs des balustrades en vert, etc., que Christine, sans savoir qu'elle fût à moi, m'a dit : Entrons-y. La table était couverte. Elle voit que je m'y place et pense que c'est à un autre, et des rires et des étonnements.

* * *

En voici d'autres pour l'après-dîner. J'avais fait de ma petite orangerie un joli théâtre en décorations, semblant d'or et d'argent, fleurs, guirlandes, rideaux joliment relevés, etc., tout cela éclairé comme un temple du soleil, tant c'était brillant. Le difficile était d'y faire entrer Christine sans lui dire que c'était une surprise. Heureusement, sous prétexte de la tourmenter pour sa paresse, ses sœurs, Titine et la société qui en était avertie s'emparent d'elle et, malgré ses cris, la portent jusqu'à la porte qui ouverte lui offre ce coup d'œil inattendu.

Elle rit. Elle pleure, me remercie et puis s'imagine que c'est tout et qu'ayant voulu qu'elle crût qu'on jouerait sur ce théâtre, je lui faisais, outre la surprise, une attrape. Nous avons joué deux jolis proverbes. En vérité, c'était charmant, et Mlle Agathe qui y était monoureuse, bien faite, bien élevée, avec les plus beaux yeux du monde y a joué à merveille.

* *

Voici ce qui me tracasse. Je souhaite que ma petite-fille Titine, plus aimée que jamais du monde entier qui admire en vérité tout ce qu'elle a réellement de charmant, se marie. Le comte Maurice O'Donnell qui s'est distingué à la guerre et outre cela sujet de distinction dans tous les genres, meurt d'envie de l'épouser. On ne le croit pas assez riche, mais il le deviendra ou il ne le deviendra pas. Que diable cela fait-il? On ne meurt jamais de faim et puis il y a grande apparence qu'il sera grand-maître de l'archiduc Max à qui il est attaché. Son oncle (1) qui est le roi des hommes, jadis le plus beau et toujours le plus gai, le meilleur, désire aussi que cela se fasse. J'espère que cela réussira.

* *

Dans le même jour on a vu ici, à ma montagne, au Kaltenberg (car c'est d'ici que je viens d'écrire aussi les deux jolies surprises) les quatre plus belles ou célestes figures du monde, je crois. : Mme Rosalie, la comtesse de (2)..., Mlle de Trauwieser et cette belle personne, cette jolie Flamande dont je ne sais pas encore le nom, qui a joué avec nous.

La mère de Charlotte Trauwieser est celle à qui appartient la seigneurie. Je suis son sujet. Elle a trente-quatre ans, des yeux superbes... Je ne suis pas fier. Elle n'est pas fière.

(1) Jean, comte O'DONNEL (1762-1828).

(2) Nom raturé.

*
* *

J'aime mieux écrire ou aller lire dans une des dix ou douze places que nous occupons, dans mes deux grottes, au pavillon ou bosquet suivant le plus ou moins de soleil, que de recevoir des visites de la ville. Toutes ont l'air de me faire un grand sacrifice en venant ici, les uns par amitié pour leurs chevaux, les autres parce qu'ils ont peur en voiture, et tous et toutes m'arrivent essoufflés, ayant grimpé à pied sans savoir pourquoi.

*
* *

Une de mes contrariétés dans le séjour qui m'en donne le moins c'est que malheureusement on en découvre les deux champs de bataille d'Aspern et de Wagram. Messieurs les généraux qui regardent me disent ce qu'ils ont fait ou voulu faire en ajoutant : M. Un tel ne m'a pas soutenu, m'en a empêché. Les sous-lieutenants m'endoctrinent et l'envie de déprécier le génie, à qui se joint bien bêtement la jalousie des gens médiocres, fait voir les folies ou la bêtise de Bonaparté, disent-ils... (1).

*
* *

L'autre contrariété, c'est de voir arriver aussi des gens qui ne sentent pas la beauté de ce site enchanteur. Dans le moment que je veux faire apercevoir à une de nos femmes les coups de lumière, les heureux (2) accidents des nuages, du soleil ou de mes beaux clairs de

(1) Cinq lignes illisibles.

(2) « heureux », en interligne.

lune, j'entends dire : « Mon cœur, combien avez-vous payé ce châle? Avez-vous compté les mailles de votre ouvrage? » car on tricote au lieu de causer ou d'écouter.

Ma galerie de tableaux que me donne le ciel bienfaiteur est composée de Claude Lorrain, Poussin, Berghem, Wouwermans, Teniers et presque Vernet si l'on veut prendre les bateaux qui passent sans cesse sur le Danube pour des vaisseaux.

* * *

C'est d'ici que Napoléon a ordonné ses superbes retranchements à la tête des ponts et qu'il a reconnu l'importance des îles. Il a parlé des dégâts que ses maudits pillards ont faits ici aux deux Clary père et fils qu'on lui a envoyés l'un pour le mariage et l'autre pour les couches.

Pourquoi ne se souvient-il pas d'une affaire dont je lui ai fait parler pour lever le séquestre de mon hôtel d'Aix-la-Chapelle et me l'acheter pour sa résidence dans cette ville de Charlemagne? Il a tort de me faire cette injustice, mais quel est le ministre assez honnête homme pour en avertir son souverain, ou pour l'en faire souvenir?

* * *

Depuis ma confession trois semaines après Pâques, je n'ai fait que deux péchés. J'ai manqué la messe le jour de l'Ascension, et aujourd'hui le Diable m'a tenté. Il faisait si beau, si calme à quatre heures du matin. Je me suis promené en chemise dans mon petit jardin. Je voudrais pouvoir dire une bergère, mais ma cuisinière que je n'avais jamais remarquée, fort bonne, ce qui est un grand mérite, très jolie et très propre (car

elle se levait pour se laver à la fontaine), m'a paru extrêmement désirable. Le respect, la reconnaissance de ma déclaration ont plus fait vraisemblablement que mes charmes. Elle a été coupable et j'ai été heureux. Je suis venu me recoucher, comme si de rien n'était. J'ai dormi jusqu'à huit heures que je me suis assez bien réveillé pour écrire notre (1) pauvre petit crime.

*
* *

Voilà, comme j'ai déjà dit peut-être, mes deux genres de péchés, et du dernier je ne me corrigerai que trop tôt. Le troisième, qui est la médisance, ne m'arrive que lorsqu'on m'impatiente ou que je trouve une vilaine âme dans mon prochain.

S'il faut que je m'abstienne de dire : cette femme est comédienne, ce monsieur ment toujours, cette dame n'a pas le sens commun, cet homme n'approuve rien, il est susceptible, jaloux, envieux, mauvais coucheur à la guerre, intrigant en temps de paix, cruel par légèreté, incapable, hypocrite, bas et insolent, je ne le dirai plus. J'aime Dieu, je le remercie sans cesse de ses bienfaits continuels. Je lui offre la seule peine dont il a affligé mon cœur. Je ne donne plus mauvais exemple. J'ai toujours été trop inconstant pour avoir ce qu'on appelle en termes d'examen de conscience, une habitude charnelle, outre cela trop fier pour acheter des faveurs, trop économe et ensuite trop peu riche pour entretenir. J'ai par là ménagé mes forces, puisque n'ayant presque jamais couché avec personne, je n'ai pas été comme ces messieurs à maîtresses, dans le cas de vouloir gagner mon argent.

(1) « notre » en interligne au lieu de « mon » biffé.

Je prie souvent Dieu à ma manière et je m'abandonne à sa miséricorde.

* * *

Je crois que l'électrice de Bavière nous arrivera l'un de ces jours, ainsi que l'année passée que je l'ai ramenée par eau jusqu'au Prater avec de la musique. Elle a les plus beaux yeux du monde. Elle est tout cœur. Elle est gaie, aimable. Ai-je déjà dit ailleurs qu'elle est un jardin anglais et l'impératrice un jardin français planté par Le Nôtre? Elle ne sait jamais ce qu'elle va dire, et elle dit bien. Les petites boutiques, les cochons, qu'elle achète sont plutôt une manie qu'avarice. Elle poursuit cent florins et elle en donne six mille à une pauvre famille. Aime-t-elle son mari? Je n'en sais rien.

* * *

Je passe ma vie à nier des aventures, vraies peut-être quelquefois, mais fausses pour le plus souvent. Les femmes me doivent une pension pour les défendre, surtout contre les sots qui disent dès qu'on leur en nomme une, que tout le monde l'a.

* * *

A propos de manie, je ne puis attribuer qu'à cela les voleries d'une charmante madame d'... (1) avec qui j'ai été fort lié et qui, sous prétexte de n'avoir pas d'argent sur elle, aurait pu me faire payer ce qu'elle achetait dans quantité de courses que je faisais avec elle.

(1) Nom raturé.

M. de La Fayette, qui en était bien autrement amoureux, m'a dit la même chose, après sa catastrophe.

A la vérité qui conçoit le cœur des hommes, et des femmes encore bien plus difficiles à déchiffrer, je le répète. Je n'en connais pas une à épouser. Il y a toujours le Diable, petites malices, esprit de contradiction, influence d'un sot amant ou d'une société, etc., etc.

CAHIER XLII

Les deux juives. — Chez Clary, Waldstein, Lobkovitz. — Mariage de Titine. — Rudelitz. — Sur les Pères de l'Église. — Scrupules. — Avarice. — Une saison amusante à Tœplitz (1811). — Mort de la comtesse de Lanjus.

A Tœplitz, en 1811.

Ai-je parlé l'année passée d'une fille de Sion de la plus haute volée en esprit, en romans qu'elle fait et en société (1)? Je la retrouve à Tœplitz où je suis enchanté de son sentiment pour moi. Si le mien est récompensé, je ne le dirai ni ne l'écrirai. Je lui dis (ceci n'est pas catholique) : « Une femme n'a à craindre qu'à voir gâter sa santé, sa taille et sa réputation. Je vous réponds de moi. »

Je lui dis (ceci est chrétien) : « Convertissez-vous, mais à notre religion, car pour se faire luthérienne comme vos fameuses, cela n'en vaut pas la peine et, damnées pour damnées, je vous conseille de ne point quitter Moïse pour Luther. »

Elle a mal à la poitrine et des migraines. J'en suis inquiet. Elle le voit. La mélancolie et la reconnaissance mènent à la tendresse. Oh ! je ne serai jamais assez heureux pour cela (2). Elle reste ici pour moi encore quinze jours et laisse partir pour Berlin (3) son amie

(1) Regina Froberg. Voir cahier XLI, p. 258.

(2) « Oh ! pour cela », en interligne.

(3) « pour Berlin », en interligne.

Mlle Robert (1) qui est un garçon d'esprit. Chaque jour augmente mon admiration et mon adoration pour cet être supérieur surtout en délicatesse, que je n'ose pas nommer (2).

*
* *

Que dira Nani la marchande de joujoux, de ce que je ne vas plus chez elle (3)? Pour ne pas faire tort à la réputation de la femme que j'aime, il faut que je me conduise comme les trois années passées vis-à-vis de la fille que je n'aime pas !

*
* *

Toujours bonne maison chez les Clary. Plus grande, mais mauvaise et drôle chez le voisin Waldstein à qui il donne cependant l'air grand seigneur. Maison immense et drôle dans un autre genre (4) chez le voisin Lobkovitz avec quatre cents personnes, quarante histrions italiens et allemands qu'il nourrit, pour donner des opéras à ses valets, ses chasseurs, peu de paysans, car Eisenberg n'est pas même un village, et deux ou trois des gens de notre société qui ont la bêtise d'y aller pour revenir la nuit et verser quelquefois.

J'admire toujours les dépenses mal placées, moi surtout qui ai tant dépensé toujours si à propos et qui

(1) Rachel-Antonia-Frederique LEVIN (1771-1833), dite Rachel ROBERT, dite Rahel Levin, épousa en 1814 Charles-Auguste VARNHAGEN D'ENSE.

(2) « Chaque jour... nommer » ajouté postérieurement entre les deux paragraphes.

(3) « Je ne donnerai plus dix florins aux marchandes de joujoux », *Nouveau Recueil*, II, lettre 1^{re} au duc Charles-Auguste de Saxe-Weymar.

(4) « drôle... genre », en interligne, en remplacement d'un mot raturé.

me suis fait avare. Voilà, par exemple, le prince de Schwartzenberg qui perd un million dans sa banque.

* * *

Quel plaisir j'aurai à voir dans deux mois notre virginité légitimée, cette perfection, Titine, auparavant Mlle de Ligne, mariée au comte Maurice O'Donnel. Trente ans. Une très jolie figure, beaucoup d'esprit et d'instruction (1). Jolie carrière. Major, aide de camp d'un archiduc. Bien servi, s'étant partout distingué. Peu de fortune, mais qu'est-ce que cela fait ? Ils s'aiment. Il avancera. Ils hériteront. Ils sont contents. Je le suis. Les méchants, les sots, les envieux ne le sont pas. Tant pis pour eux. Que de commérages, plutôt que de la malveillance ! Quel serpent une femme entr'autres qui, pour jaser seulement, a fait mille mensonges, parler à (2) l'un, faire parler l'autre, etc., et puis une tête légère qui a dit le pour et le contre. Enfin tout s'arrange. Les deux Christine seront heureuses et la marraine en pleurant suivant sa coutume à une noce (3) embrassera tendrement l'époux et l'épouse, et moi, je rirai d'avoir contribué à leur bonheur que j'ai deviné.

* * *

En venant ici à Tœplitz j'ai été voir une campagne charmante à ma nièce Wallis, Budischkovitz ; et une affreuse Rudelitz, à la belle Razumoffsky. Elle a trouvé le moyen pourtant d'y faire une promenade charmante

(1) Pour le portrait de Maurice O'Donnel, voir Jean MISTLER, *Madame de Staël et Maurice O'Donnel*, Paris, 1926, p. 65-66.

(2) « à », en interligne.

(3) « pleurera et » biffé.

le long du plus bruyant des ruisseaux, où elle s'est bâtie un joli hermitage.

Son mari a mis pour un million de tableaux, cristaux antiques, antiquités, collections en tous genres, surtout en minéralogie, dans son vieux vilain château où, moyennant cela, personne ne peut loger.

* * *

Parlons un peu politique. Après la sortie que Napoléon a faite l'autre jour au cercle, à l'ambassadeur de Russie, et les 150000 hommes qu'il a sur ses frontières, on doit croire à la guerre.

Eh bien, qu'elle commence. Sans cela elle sera malheureuse si on la fait (1) Qu'Alexandre fasse un roi de Pologne (2), ouvre ses ports aux Anglais et ses portes aux Français pour les geler dans son vilain pays.

S'il tarde il sera battu, prévenu et peut-être révolutionné. Napoléon aidera cet empire.

* * *

Je ne permets la guerre qu'avec peine, et ce n'est que lorsqu'on ne court pas les risques de 1805, 1806, 1809, mais que ces maudits Anglais fassent la paix, avec quelques sacrifices à la vanité de l'empereur des Français, qui en fera à leur mercantillerie.

* * *

Quand j'ai peut-être contribué à monter la tête de la famille royale à Berlin, (3)... à la vérité, politiquement,

(1) « Sans cela... fait », en interligne.

(2) « Qu'Alexandre... Pologne », en interligne, en remplacement de « Que les Russes » biffés.

(3) Une ligne raturée.

c'était bon pour l'Autriche. La Prusse victorieuse humiliera et diminuera la puissance française ; vaincue, elle ne pourra plus faire tort à l'Autriche. Mais je ne m'attendais pas à la perte d'une douzaine de fortes-resses qui a fait tout à fait, disparaître cette puissance et trop agrandir l'autre.

* *

Parlons de mon âme à présent. Elle s'attiédit parce que j'ai été si longtemps sans voir Mme Rosalie. Le canal de ses grâces est pour moi le canal de la grâce (1). Si elle voulait être ma Mme Guyon, je voudrais être son Fénelon. Je parie que les Pères de l'Église étaient amoureux lorsqu'ils ont si bien écrit. David aimait Abigaïl Bethsabée lorsqu'il a fait ses Psaumes, et Salomon plus érotique que tous les Ovide et les Bernard aimait un millier (2) d'épouses ou concubines quand il a fait ses divins ouvrages. Cela rappelle une chanson : *Savez-vous pourquoi*, etc.

* *

Ceci n'est que gai, n'est-ce pas ? Si c'était impie je le déchirerais tout de suite. Mais je ne le crois pas, ni

- (1) « O mon Dieu, pardonnez, si ramené vers vous
Par les vertus et l'exemple d'un ange
Mon tendre cœur trouve bien doux
De mes deux sentiments faire un heureux mélange.
Le plus beau des produits de la création
Pour vous aurait, grand Dieu, ma vive passion.
Si Lucifer occupait ma pensée,
Je pourrais le chasser par des signes de croix,
Mais Rosalie à moi se présentant cent fois,
Est maîtresse de mon idée.
Elle me vient, grand Dieu, même au pied de l'autel,
Où j'ai vu ce matin ton culte solennel...

Œuvres posthumes inédites n° 93.

- (2) « de femmes », biffés.

même dangereux. J'ai eu, il y a deux mois, une excellente conversation avec le Père Antonin. Quel homme de Dieu ! Quelle âme exaltée et communicative. Quelle figure et vie de saint ! J'ai été attendri. Je crois avoir pleuré et je me suis jeté sur sa main que j'ai baisée de tendresse et d'enthousiasme.

Je lui ai dit mon scrupule, après une lacune de quarante ans, d'avoir fait une confession générale quoiqu'en mauvais allemand, bon français et passable latin, à mon curé du Kaltenberg qui ne l'a guère comprise, à ce que je crains. Je crois que je recommencerai si je trouve un prêtre français raisonnable. Il y a deux ou trois articles diaboliques, cela est vrai. Le Père Antonin n'est pas assez homme du monde pour les lui conter. Le Père Chrysostome est peut-être trop doux. Beau défaut dans un genre qui attire et meilleur que celui qui repousse. C'est aussi un homme bien respectable.

* * *

Ce qui n'est pas matière à confession tout à fait c'est mon avarice qui ne m'est arrivée à la vérité qu'à la suite de ma pauvreté. Je vas prendre tous les jours du thé, du punch et du sucre chez ma charmante Israélite et j'épargne ainsi dans ma journée trois ou quatre florins.

* * *

Comment finira la Diète de Hongrie ? Il ne faut pas menacer (ce qu'on a déjà fait mal à propos), il faut séduire ou frapper si ce pays-là ne vient pas à notre secours, ce sera mal pour lui et pour nous. S'il se remue, le gendre pour faire semblant de soutenir le beau-père sortirait de sa Croatie pour prendre trois Comitats.

*
* *

Si Pierre le Grand vivait, il me prendrait peut-être pour commander ses armées, et je vengerais le duc de Croy, maréchal belge, autrichien aussi, qui s'est fait battre à Narva.

*
* *

Hélas ! Je crois que je suis aimé cette année-ci pour la dernière fois de ma vie. Il faut avouer que c'est pousser bien loin l'indulgence en ma faveur. Si Mme de ... autre femme (1) qui a plus d'amitié pour moi peut-être que pour personne, avait eu un sentiment un peu plus vif, mon Dieu, comme je l'aurais aimée ! Mais celle-ci a plus d'esprit, d'âme, d'instruction. Je ne dis pas qu'elle m'a rendu heureux tout à fait (2).

*
* *

J'ai bien eu occasion de remarquer la vérité de ce que je trouve du temps qui passe vite ou qui paraît très long. Le premier a été, pour moi, les deux mois que tenant compagnie au prince de Clary qui est revenu malade de Paris, je n'avais que le médiocre plaisir d'aller depuis huit heures du soir jusqu'à dix au bastion de la Cour où il y a des filles, des glaces et de la musique. Les jours étaient longs et leur monotonie me fait croire que je n'ai vécu que huit jours tout ce temps-là.

Voici deux mois que je suis à Tœplitz d'où je suis

(1) « ... autre femme », en interligne sur le nom raturé par Ligne.

(2) « Mais celle-ci... tout à fait », en interligne.

fâché de partir demain. Mais il le faut pour les noces de la future comtesse O'Donnel.

J'ai aimé. Je suis sûr de l'avoir été. J'ai joué trois fois la comédie. J'ai été deux fois à Dresde. J'ai passé huit jours au charmant voyage de Weymar dont je parle ailleurs. J'ai tué chez Lobkovitz, dans un jour, quatre cerfs, trois sangliers et un lièvre. Un autre jour, chez lui, soixante-dix lièvres ; ici canards, perdrix et faisans.

Nous y avons eu une société charmante. Par exemple, dans notre représentation de tableaux, cinq figures célestes : la duchesse de Sagan, Mlle de Røede, de Goltz, d'Alopeus (1) et de Ligne. La bien belle et bien bonne Esterhazy la Flamande (2), dont on ne peut dire assez de bien, a été ici. Enfin cet unique et admirable duc de Weymar, chez qui j'ai fait un voyage pour le remercier des pleurs que la fausse nouvelle de ma mort lui a fait répandre. J'en verse en y pensant. Le duc Ferdinand de Wurtemberg, excellent homme, mais cérémonieux, la lui apprend avec des révérences et des compliments. Varbourg avec une noble indifférence et son accent prussien la lui confirme. Ce cher duc va chez lui et se trouve presque si mal qu'il est obligé de se faire saigner.

Tous ces événements me font croire que je suis à Tœplitz depuis quatre ou cinq mois, et je me suis amusé tous les jours. Ceux de chasse et de fatigue, je dors une heure au spectacle (3).

(1) Femme du comte David-Maximovitch D'ALOPEUS (1748-1822), ministre de Russie à Berlin.

(2) Née Françoise, marquise DE ROISIN (1778-1845), femme de Nicolas Esterhazy.

(3) Dans une lettre inédite à Émile Legros (Archives de Belœil) : « Quand j'ai chassé et joué au billard, je dors le premier acte du spectacle qui n'est pas si beau que les autres années et où il fait noir heureusement. Je voudrais bien que Clara y fût au lieu de deux pratiques qui commencent à m'ennuyer... »

*
* * *

J'ai prodigieusement écrit. Je fais imprimer à Weymar et à Dresde. Ma famille d'ici est aimable aussi. J'aime le loto et le jardin. A présent qu'il n'y a plus personne à voir, pour couper mes écritures, je vais un quart d'heure chez cette parfaitement jolie Mlle Mina Knieschel que j'ai employée à me traduire une comédie allemande dont j'ai fait une très jolie pièce française.

Je ne compte pas beaucoup sur les plaisirs de Vienne. Une fois toutes les trois ou quatre semaines souper chez la princesse Bagration où l'on s'ennuie un peu (1)...

Metternich y est simple et aimable et ne fait jamais le ministre.

*
* * *

On m'annonce dans ce moment la mort d'une bonne petite jolie femme dont je crois avoir parlé, la comtesse de Lanius dont le mari est un homme de beaucoup d'esprit. Cela me fait bien de la peine. Je lui avais promis de la prendre à Prague, en passant pour aller à Vienne et je croyais, demain, descendre de voiture, chez elle. Qu'il est dur à force de vivre de voir disparaître tant de monde.

Adieu, Tœplitz. Puissé-je vous revoir l'année prochaine et garder au moins toute ma vie le peu de personnes à qui je suis si tendrement attaché.

Ce 24 octobre 1811.

(1) « s'ennuie un peu » en interligne. Puis trois lignes biffées.

CAHIER XLIII

1811. — Une Américaine. — Quelques mots de Napoléon. — Sur les mœurs de Vienne. — Étourderies à Paris. — Caractère des Français. — Sur le mariage de l'archiduchesse. — Poissons d'avril. — « Clair de lune ». — Pour les Franciscains. — Pour la religion. — Sur les Anglais. — Une des causes de la disgrâce de Turgot. — Une lettre à la comtesse Diane de Polignac. — Les pages du prince de Salm. — Un courrier d'Amérique. — Conversion. — 1812. — L'impératrice des Français à Prague. — Discours supposé dit à Napoléon à Dresde. — Les duchesses de Montebello et de Bassano. — Les yeux du roi de Rome. — Mariage de Paul Esterhazy. — Deux cents lettres à Rosalie Rzewuska. — Prière improvisée.

Mon Dieu ! Que la jolie petite Américaine que j'aime est belle et jolie ! Elle me traite à merveille, mais quelle apparence que cela aille plus loin ? Enfin peut-être pour la dernière fois de ma vie... Un petit caprice... gaieté dans la conversation... le climat... hier, par exemple, j'étais d'une tendresse et elle en était un peu *touchée*.

*
* *

Je ne crois pas, aujourd'hui 5 décembre 1811, à la guerre entre la France et la Russie. Napoléon veut être seulement le tuteur du Nord, notre gouverneur et le dominateur du reste de l'Europe.

*
* *

Quand par affectation, ainsi que font ici ceux qu'on appelle les bien pensants, on dit Bonaparté, je dis

Mme Bonaparté en parlant de l'impératrice, et ils s'aperçoivent alors que je me moque d'eux.

*
* *

Quand on rapporte quelques-uns des (1) grands mots de Napoléon (2) qui disent tant de choses ou un mot plaisant, brutal ou non, car il est sujet au premier, on dit : cela est singulier ; cela ne lui ressemble pas. Mais quand cela se répète souvent, on doit lui trouver au moins (3) de l'esprit quand il s'en donne la peine et qu'il laisse reposer son génie. Par exemple il a dit à la duchesse de Weymar qui me l'a raconté : « Pour faire des Français ce que l'on veut il faut une main de fer et un gant de velours. »

Lorsque Fouché lui représentant qu'il laissait rentrer trop d'émigrés en France, lui dit : Je crois que vous permettriez à Louis XVIII d'y venir. — Pourquoi pas, répondit-il, il n'a pas porté les armes. Mot cruel, à la vérité, mais que la malveillance ou maladresse de la coalition a attiré à ce malheureux roi.

Il a dit à un M. de Crillon à qui il offrait une place dans l'armée et qui lui en demandait une dans le civil : Vous l'aurez et je donnerai votre nom à un autre (4).

Ceci est plus gai. Il a demandé l'autre jour à la marquise de Coigny : Madame, comment va la langue?

On n'est pas obligé d'aimer cet homme. Mais com-

(1) « des » remplace « de ses » biffés.

(2) « de Napoléon », en interligne.

(3) « au moins », en interligne.

(4) Voir *Ma Napoléonide*, p. 23. La famille de Crillon a donné à la France de nombreux et brillants guerriers. Voltaire, dans une de ses notes sur la *Henriade*, fait écrire par Henri IV au plus célèbre d'entre eux qu'on avait appelé le *brave des braves* : « Pends-toi, Crillon, nous avons combattu à Arques et tu n'y étais pas. »

ment ne pas admirer un victorieux qui embellit Paris, Rome, Turin, La Haye, Anvers, à la fois, et qui a la monarchie universelle physiquement et moralement?

* * *

Un excellent mot de Lucien à qui son frère demandait dans sa dernière entrevue : Enfin, quel royaume voulez-vous? — Celui d'Angleterre, dit-il. Je ne crois pas qu'il y ait une plaisanterie de meilleur goût et plus de philosophie.

Je disais à leur frère Louis : quelle famille ! Quels frères. Vous quittez une couronne, Lucien en refuse et le troisième prend tout.

* * *

Hier j'ai vu accommoder singulièrement, et à leur gré, la religion et la morale par des personnes qui en font profession et en mettent où il n'en est pas question.

* * *

Que de gens m'impatientent ! Tous les jours cela augmente. Plus de justice, ni justesse. On se répète. On prend une opinion générale, sans savoir pourquoi. Elle est presque toujours fausse et le résultat de l'humeur ou de l'irréflexion. Heureusement je ne fais qu'en lever les épaules, si je n'en ris pas.

* * *

Le ménage (1) de la comtesse Maurice O'Donnel, jadis Titine, va à merveille. L'impératrice lui a dit des choses charmantes.

(1) « ménage » sur « mariage » biffé.

*
* *

Mme de *** est plus insupportable que jamais par un ramage de politesse, de fausse gaieté, d'air de coquetterie, de tempérament qu'elle n'a pas, de succès qu'elle veut faire croire, de louanges ou de méchancetés qu'elle distribue à tout hasard, tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Elle est dangereuse par ses commérages et perd tout l'agrément de sa société par ses confidences et ses *a parte* sur l'amour qu'elle prétend avoir ou donner, ou sur la politique dont sa folie est de vous persuader qu'elle est instruite de tout.

*
* *

M. *** a dit hier au commandeur Zinzendorff qu'il était sûr de la guerre et à 3 heures il m'a dit qu'il était sûr qu'il n'y en aurait pas. Je n'en serais pas fâché. L'Autriche avec prudence pourrait en tirer parti et se faire donner tout au moins par les armes ou par la plume la Valachie et la Servie.

*
* *

Combien de fois j'aurais raison si je ne craignais pas d'embarrasser plusieurs personnes (1) en rappelant les inconséquences, les petites faussetés, leurs espèces de (2) sentiments, l'oubli de leur sensibilité et ce qu'elles ont dit, désavoué ou le reniement de tout ce que j'ai remarqué. Les femmes ont surtout, et bien plus que les

(1) « plusieurs personnes », en interligne.

(2) « leurs espèces de », en interligne.

hommes, un front d'airain. Elles savent, à la vérité, qu'on veut ménager leur délicatesse, mais elles ne le méritent pas, car elles en abusent (1).

*
* *

On n'écoute plus. On ne répond plus ici. Les uns sont sourds et les autres ne comprennent pas.

*
* *

Il y a bien de la malveillance dans le monde. Elle se porte sur les innocents à qui l'on suppose une mauvaise histoire et sur les gens de mérite. Mais on fait à présent l'éloge de deux faiseurs politiques guerriers qui ont fait bien du mal. Je pardonne à l'un celui où j'ai été mêlé, mais je ne l'oublie pas.

*
* *

La folie de Vienne est à présent d'avoir de l'esprit. On ne cherchait autrefois qu'à avoir du bon sens. Il est parti. Mais des lectures... des femmes savantes..., des éloges, des monuments, des gazettes pour les morts... On n'a jamais pensé aux braves généraux qui en méritaient. Et puis deux florins à un institut sont consignés dans les papiers. Qu'on donne des sommes ramassées à son curé pour les distribuer sans frais et sans air à sa paroisse. La présomption en littérature et en sagesse augmente ici tous les jours.

(1) « toujours » biffé.

*
* *

Le bruit des enfants avec qui l'on joue en faisant une mine si bête et la criaillerie de deux ou trois familles en conversation, me cassent la tête.

*
* *

Comment aurait-on de la considération pour les noms, les rangs, les classes et les supérieurs dans le service? Jusqu'au cordonnier chacun est mis de même. Frac, bas noirs, souliers en pantoufles... on dirait un enterrement.

*
* *

Quel plaisir a la madame (1) de *** de vouloir compromettre, raconter, augmenter, rire sans en avoir envie, pour être piquante et enfin être insupportable au lieu d'être aimable? Ce qu'elle serait si elle avait le sens commun.

*
* *

On a gâté ici ce qu'il y avait de mieux, le genre d'esprit un peu grossier, préférable à celui du nord de l'Allemagne, l'ancienne cuisine, le théâtre où l'on jouait les usages, les ridicules, souvent des personnages connus, les calèches, les birotsches, les landaus, les assemblées où il y avait de la bonhomie, de la gaieté, des saucisses et de la bière.

(1) « madame » sur « princesse », biffé.

* * *

Ces habits superbes, uniformes de provinces, feront qu'on aura l'air militaire et que personne ne le sera. Les jeunes gens se dispenseront de prendre un état dont la coquetterie de l'équipement leur donnait l'envie.

* * *

J'y suis toujours pris. Ne dépensant pas ma sensibilité pour un chien sur la patte duquel on a marché, ou sur la mort de quelque Espagnol, ou de gens sans mérite à la mode, je pleure avec les personnes qui pleurent une perte qui leur est sensible. J'arrive chez elles, le lendemain, encore triste de la veille, je les trouve consolées et riant comme si de rien n'était.

* * *

Ai-je parlé de mes étourderies à mes premiers voyages de Paris, des scènes qu'on donnait sur les bancs, où l'on était assis alors sur le théâtre, au lieu de voir celles des pièces qu'on représentait?

Ai-je raconté mon voyage à ma garnison en domino et masqué à Bruxelles?

Ai-je raconté qu'à Versailles ayant un violent mal de tête et pris pour médecin un accoucheur qui passait, je lui dis : Monsieur, ordonnez-moi quelque chose. Il crut que c'était pour une femme en couches. — Un bouillon, dit-il aussitôt. C'était un petit vomitif. Quand je le lui reprochai il me dit son métier et son erreur (1).

(1) « On me força de faire ma cour à la Cour où je n'allais jamais avant le règne de la reine. C'était, je crois, en 1773 ou 74. Moi qui



Ai-je raconté que reprochant un jour à milord Bristol d'abuser du bien qu'il faisait à un pauvre diable de baron normand obligé d'entendre ses blasphèmes contre Dieu et les rois, je lui dis : Tout ce que vous dites des Français l'a été bien mieux par Voltaire. Ce sont des tigres-singes. — Oui, me répondit-il. Les premiers sont restés en France et les autres sont émigrés.

Je trouve, moi, que le Français est inquiet, jaloux, susceptible, plein d'amour-propre et d'envie de dominer dans la société ou dans une maison. Les plaisirs étouffaient ces défauts dans Paris. Mais qu'on examine tous les temps.

C'était le caractère des voyageurs, des militaires dans les armées étrangères, des réfugiés de la révocation de l'Édit de Nantes, et à présent des émigrés ! Les délicats parmi eux, comme MM. de Vargemont (1) et l'abbé Ruffo (2) et peut-être encore quelques-uns doivent bien en être exemptés. Il y a bien du mérite à être bon quand on est malheureux.

Ai-je dit quelques réponses que j'ai faites à l'empereur Joseph, qui l'ont piqué pour un moment et qui me l'ont ramené ensuite ?

ne suis jamais malade je le devins presque ; on m'obligea à prendre un lavement... » *Œuvres légères*, III, p. 14.

(1) Chambellan de l'empereur de Russie. Voir *Annales*, V, p. 26-27 ; *Mél.*, XXXI, p. 63.

(2) Voir *Mél.*, XXV, p. 220. Épître à l'abbé Ruffo à l'occasion de sa traduction d'Horace.

* * *

Je sais que je me vois attribuer des bêtises surtout sur des mots que l'on a racontés de moi, vrais ou faux. En voici un véritable de ce bon mauvais genre. Dans le temps du procès du duc de Guignes avec son secrétaire M. Tort, celui-ci vint à Bruxelles sous le nom de La Sonde. Je trouvai un homme dans la loge d'Angélique qui venait de l'Angleterre et qui me dit des choses qui pouvaient me faire croire que c'était le même. Je dis : je vais le sonder pour voir si j'ai tort (1).

* * *

J'ai dit lorsque le prince de Neufchâtel donna à l'archiduchesse le portrait en diamants de Napoléon lorsqu'il vint la demander en mariage, moi étant à côté de l'empereur sur le trône : « J'aime mieux le présent que le futur. » Cela n'est pas vrai, mais c'était pour une espèce de bon mot. On m'a raconté que j'avais dit aux sots qui grondaient contre ce mariage : « Il vaut mieux qu'une archiduchesse soit f... que la monarchie. »

* * *

Je sais bien que j'ai dit que la vie est un rondeau, mais ai-je assez bien dit pourquoi?

Excepté, par hasard, Mme *** qui a des bontés pour moi ici, à Vienne, et Mme *** à Tœplitz, on n'a à mon âge comme à quinze ans que des filles. Le temps des femmes est passé pour nous et n'est pas venu pour

(1) Voir t. I, cahier XIX, p. 296.

les autres, et nous passons nos belles années entre ces deux âges à la guerre, des villages et des voyages.

Pour les créanciers et les usuriers, par la perte de ma fortune, c'est comme avant de l'avoir eue.

Mais la meilleure chose du rondeau c'est que les idées de religion reviennent. On se lève et l'on se couche dévot. On s'est égaré dans l'intervalle, par air, mauvais respect humain, mauvaise compagnie ou sot abus de l'esprit. Mais on pense à son salut à près de quatre-vingts ans, comme on y pensait à dix ou douze.

* * *

Sur plusieurs autres choses je pense à présent comme à quinze ans. J'avais encore une bien mauvaise tête à cinquante. J'avais envie de me battre, ainsi que plusieurs officiers de mon régiment, avec ceux de Royal-Vaisseau (1) qui avaient embauché de mes soldats. Je ne leur donnai pas à dîner (eux exceptés de plus de cent autres officiers français), lorsqu'ils vinrent à un de mes camps d'exercice à Mons. Comme les chanoinesses que j'avais prié de les refuser au bal dansèrent avec eux, je les mis en pénitence publique. Je les envoyai chercher dans plusieurs voitures pour venir danser à Belœil, sous prétexte de les amuser : et ce n'était que comme un hommage à une jolie petite femme de Paris qui était venue exprès pour moi, et à qui je donnai une jolie fête. Toutes mes attentions n'étaient que pour elle (2).

(1) Le régiment de Royal-Vaisseau tenait garnison à Condé-sur-Escaut, résidence du maréchal duc de Croy.

(2) Voir t. I, cahier XVII, p. 268.

* * *

Je sais bien que mon neveu le landgrave de Hesse (1) était du réveillon masqué dont vraisemblablement j'ai parlé ailleurs. Déjeuner, etc. Mais n'y avait-il pas aussi un M. de Roth, fils de la maréchale de Richelieu et un M. de Châteaueux? Pour les dames, qui étaient-elles? Je ne l'ai jamais su.

* * *

Quelle peur on me fit une fois! On me dit que Louis XVI, sachant que je le contrefaisais, me faisait chercher pour m'envoyer à Vienne dans une voiture toute prête avec trois gardes de la police. C'était un poisson d'avril.

Moi, je ne sais pas en donner, mais celui de la princesse de Stahremberg au commandeur Zinzendorff, pour la Légion d'honneur, l'année passée, était charmant.

* * *

L'impératrice annonce la vivacité, la grâce et les à-propos de l'esprit par son regard, son parler et son sourire enchanteur. Tout cela s'exprime à la fois. Je lui fis dire l'autre jour par le comte de Siekingen (2), qui passe ses soirées avec elle et l'empereur, que mon chirurgien Puttmans, homme modeste et éclairé, m'avait dit que pour faire revenir ce qui depuis heureusement est revenu tout seul, il lui fallait prendre du vin martial (3)... et un alentour ou enveloppe de fluide élec-

(1) GUILLAUME I^{er}, landgrave de HESSE-CASSEL (1743-1821).

(2) SICKINGEN, chambellan, ami intime de l'empereur François.

(3) Trois mots raturés.

trique. Elle m'a fait répondre que le mot de martial lui était devenu odieux : que je ne devais pas l'envoyer promener et qu'on lui reprochait déjà assez qu'elle était trop électrisée. On voit bien que le dégoût de ce mot venait de ce qu'on l'avait accusée mal à propos d'avoir conseillé la dernière guerre, ce que j'ai su depuis bien positivement qu'elle n'avait pas fait.

* *

Depuis quatre ans je ne parle (sans dire grand'chose) à la redoute qu'à Mlle Rose de Frantzelberg qui a toujours soin de me faire une place à côté d'elle. Comme elle est un peu pâle et qu'on me le reproche, je l'appelle « mon clair de lune ». Ce nom lui reste. On ne nous remarquerait pas ni l'un ni l'autre sans cela. Peut-être que croyant le bien qu'on dit quelquefois de moi dans la société, ou dans les journaux de mes ouvrages, elle prend ma conversation et mes soins pour une dot à faire valoir et à apporter à un mari bel esprit. Pour moi, je fais une bonne affaire. Je suis bien assis et mes attentions, qui amusent le public, sont comme la queue du chien d'Alcibiade, qu'il coupa pour qu'on parlât de lui, s'étant aperçu qu'on commençait à l'oublier.

* *

Si la Russie ne peut pas éviter la guerre, comment s'expose-t-elle à tous les dangers sans en avoir les profits? D'abord de commerce et d'alliance avec les Anglais en ouvrant ses portes depuis le mois d'août que Napoléon commence son train en propos et menaces? Gare 20 000 hommes pris à Riga, comme les Espagnols à Valence et une seconde bataille de Narva.

*
* *

Mon respectable Léonard, mon laquais, qui a la médaille et qui a été dans ma garde, me réveille pour me souhaiter le bonjour et rentre chez moi, avant de se coucher, pour me donner le bonsoir. J'aime cette bonhomie et ris, sans qu'il puisse s'en apercevoir, lorsqu'il dit à mon cocher : Allez au *Kohlsmarck*, au second étage.

*
* *

Pâques approche. Mme de *** va partir. Mme de ** ne sera plus ici non plus. Mme de * existe pour moi depuis trop longtemps. Je ne prévois guère d'occasions de pécher. Je n'en retrouverai plus d'aussi agréables et m'en consolerais par la santé de l'âme et du corps ! Mais je ne m'aperçois pas que les amants se quittent, à moins de changer d'objet, et que les conseillers, avocats et quelques domestiques, cessent de voler pour avoir été à confesse.

*
* *

L'empereur Joseph a eu tort de toucher à l'arche du Seigneur. Il était dévot et voulait avoir l'air d'un réformateur. Puisque mal à propos on a dérangé et diminué les gens d'église, je voudrais qu'on augmentât le nombre des capucins. Je n'aime ni les moines ni les abbés, mais des respectables pauvres religieux dont l'habit et la barbe annoncent assez l'abandon de ce monde ; et sept ou huit de cet ordre attachés comme des aides de camp à chaque bon curé pour assister, administrer les malades, parcourir les hameaux en missionnaires, prêchant, instruisant et consolant leurs

habitants. Si l'on avait tout laissé sur l'ancien pied je ne dirais pas cela. Mais à présent qu'il n'y a plus assez de prêtres et que ceux qui existent sont des chanoines, des bénédictins, etc., j'aimerais mieux voir leurs revenus pour soutenir et étendre la religion par les seuls Franciscains.

*
* *

Avec une douce morale, une marche chrétiennement philosophique (j'ai assez dit comment j'entendais ce mot-là), des bons exemples de la bonne compagnie, on pourrait ramener la religion trop négligée depuis quelque temps et tout le monde au pied des autels. Sans bégueulerie, tyrannie, ordre positif, mais avec quelques espèces de pastorales, un souverain peut-être y parviendrait en fermant les yeux sur ce qu'on appelle les mœurs, auxquelles on arracherait au moins le scandale. Mais qu'on en représente le danger pour les peines éternelles, pour diminuer au moins ce qu'on ne peut empêcher, en occupant ou amusant les oisifs. C'est un moyen. Mais qu'on pardonne et espère le retour à la bonne conduite de ceux que la santé, les passions et les sens doivent nécessairement égarer pour quelque temps.

*
* *

La gaucherie, même un peu de mauvaise éducation comme des négligences ou maladroites dans la société, ne peuvent se passer qu'aux Anglais. Cela leur va assez bien. Leur espèce du piquant, leur justice et générosité habituelle fait pardonner ou estimer. Mais l'horrible politique de gens assez vertueux en détail, mais méchants (par mercantillerie) lorsqu'ils sont rassemblés, est cause du commencement de la révolution française, et vient,

après une suite de maux de toutes les nations que les Anglais ont eu l'air d'aider, d'y mettrez le comble par l'abdication du roi et de la reine de Sicile.

* * *

Napoléon s'en réjouira et dira : Je chasse les rois, j'en fais, j'en défais, mais je ne les trahis pas.

* * *

Si les Russes ne peuvent pas éviter la guerre, pourquoi n'ont-ils pas pris le duché de Varsovie aux notables Polonais et donné les États au roi de Prusse qui ne demandait qu'un présent pour être leur allié.

* * *

...(1) L'Europe, à l'exception d'un seul homme, devient plus bête tous les jours. C'est le temps des régents. En Angleterre, au Brésil, en Sicile, en Suède. C'est celui-ci, qui a été copié en France, qui vaut le moins.

* * *

J'ai un parent en Empire (2), que j'aime beaucoup, qui croit tout ce qu'il voit et voit toujours en beau : mariage, château, trésor, politique. Je dis : il n'est pas comme l'abbé de Saint-Pierre (3) dont on disait que

(1) Deux lignes raturées dans lesquelles on sait encore lire : « Toujours... résistance... quand on est obligé d'en faire, on ne sait pas en tirer parti. »

(2) « en Empire », en interligne.

(3) Charles-Irénée CASTEL, dit l'abbé de Saint-Pierre (1658-1743), auteur d'un *Projet de paix perpétuelle* (1713) dont Ligne parle à diverses reprises.

les rêves étaient d'un homme de bien : ce sont les rêves d'un homme sans bien.

* * *

Zamet qui écrit le même Z quand il signe est Z de corps et d'esprit, mais pas de cœur quand il l'a bien droit. Mais son jugement est aussi bossu que lui. S'il voyait plus juste et sans prévention et avec un peu moins d'entêtement, ce serait un habile homme. Il a beaucoup d'instruction, de talents, d'application et de caractère, à moins que ceux dont il se plaint ne le saluent en passant, ou que ceux qui approchent le plus de ceux-là ne lui fassent une visite.

* * *

En repassant l'histoire de ma vie, je trouve que les trois fois que j'ai le plus aimé et été aimé, c'était malheureusement en même temps, et que j'avais alors quarante-cinq ans ; et encore une fois après cela que j'en avais soixante. C'était ici à Tœplitz : l'air y est à l'amour (1).

* * *

J'ai dit que sans le vouloir j'avais été deux fois cause des malheurs d'un pays et d'une ville (2). Me voilà à présent que je m'en souviens, m'accusant de ceux de la France, s'il est vrai que M. Turgot (3) en eût fait le bonheur. Il est sûr que dans l'anecdote que j'ai lue,

(1) « c'était... à l'amour » a été écrit postérieurement.

(2) « d'un pays et d'une » en interligne sur « deux » biffé.

(3) Anne-Robert-Jacques TURGOT, baron DE L'AULNE (1727-1781).

que l'injustice faite par Lacroix, son secrétaire, y avait le plus contribué, je dois seul figurer. Mme Lotre (1), directrice de Lyon à qui il avait fait ôter son privilège, était marraine d'Angélique qui m'engagea à en parler à la reine (2). Ce despotisme ou corruption de Lacroix, annoncé par moi comme une faiblesse de Turgot, fit un grand effet sur l'esprit de la Cour qui ne l'aimait pas et surtout de la reine, et comme j'y mis beaucoup de chaleur, cela ajouté à autre chose fit renvoyer ce ministre d'ailleurs (3) trop systématique.

*
* * *

La comtesse Diane de Polignac m'avait fait promettre de lui écrire des nouvelles de l'armée. Elle reçoit une de mes lettres devant M. de Maurepas : Voulez-vous savoir, dit-elle, bien des choses intéressantes? C'est charmant à lui de se souvenir de moi, et de me mettre à même de vous en apprendre. Elle lit :

« Notre armée est composée d'infanterie et de cavalerie. Nous aurons des pontons s'il faut passer des rivières. Notre artillerie servira à canonner. Si nous attaquons l'ennemi ou s'il nous attaque, il y aura vraisemblablement une bataille. Le temps est beau, mais s'il y a de la pluie, il y aura bien du monde de mouillé.

(1) Mme LOBEREAU, directrice du théâtre de Lyon. Voir Emm. VINGTRINIER, *Le théâtre à Lyon au dix-huitième siècle*. Lyon, Meton, 1879.

(2) *Variante B.* « Je vois qu'il faut ajouter aux effets dont j'ai été la cause innocente en plusieurs occasions essentielles dont je me souviens d'avoir rendu compte, celle-ci que m'apprend un livre d'anecdotes de la cour de France. L'être angélique qui s'appelle Angélique d'Hannetaire dont je parle plusieurs fois a eu pour marraine M^{me} Lotre, directeur du spectacle de Lyon. C'est moi qui ai parlé pour elle à la reine... »

(3) « d'ailleurs », en interligne.

Brûlez ma lettre, car à la Cour il ne faut rien laisser tomber et je ne veux pas me compromettre. »

On peut juger du compliment qu'on fit à la comtesse Diane sur son instructive correspondance et de la moquerie de M. de Maurepas que j'étais sûr de servir dans son genre.

* * *

On me rappelle de temps en temps les bêtises que j'ai dites. C'est par exemple quand on racontait la drôle d'insolence du prince Frédéric de Salm aux pages, lorsque après l'avoir obligé de leur faire des excuses, les plus petits qui ne les entendaient pas criaient « oui, oui il faut le berner ! » Je dis : Voilà bien du bruit pour peu de chose. Mon cousin aurait dû leur en envoyer quatre. — Voilà bien la fierté de vous autres, princes allemands, me dirent les femmes à qui je disais cela. — Sans doute, leur dis-je, quatre pages d'excuses (1)...

* * *

La marquise de ... qui avait un intérêt en Amérique dont il était arrivé un courrier, lui en fit demander des nouvelles. Nous étions à souper. Dites à Mme de ..., répond-il à son laquais, qu'elle a bien de la bonté, qu'il s'appelle *la France*, qu'il est un peu fatigué et qu'il est allé se coucher (2).

* * *

Ai-je raconté tout ce que j'ai vu et qui m'est arrivé dans les loges de francs-maçons (3)?

(1) Quatre lignes raturées.

(2) Le nom de la marquise est effacé. Voir t. I, p. 135.

(3) Voir cahiers XXII et XXIII et F. LEURIDANT, *Lettres et billets inédits*, Bruxelles, 1919, ch. I.

* * *

J'aime à la folie qu'on se moque de moi pour ce que je me reconnais en moi-même, par exemple, l'envie de me produire ou sur le théâtre ou à l'église, ou dans la rue avec « mes gardes ». Quand je prononce ce mot d'une certaine façon d'importance, toute ma famille se met à rire.

* * *

Ai-je dit mon mandement pour l'évêque de Tournai, ma proclamation pour Napoléon, mon sermon aux curés pour l'archevêque de Cambrai (1)?

* * *

Quelles bêtes que les Turcs s'ils font la paix à présent. Comment Napoléon les a-t-il négligés? Il fallait y envoyer des millions de piastres et proposer aux Espagnols de se mettre en petites républiques confédérées sous sa protection.

* * *

Je vis à présent comme un saint. Je respecte la jeunesse. Sans cela je me ferais ici une de ces petites élèves que souvent j'ai un peu trop instruites, et voilà un de mes crimes. A présent, si je m'aperçois que j'ai peut-être, grâce à ma principauté et mon bâton de maréchal ou de capitaine des gardes, quelque succès dans une société, je pense à Rosalie et au Père Chrysostome ou

(1) La proclamation pour Napoléon se trouve dans le cahier XXX; quant au sermon et au mandement ils ne figurent pas dans les *Fragments*.

Antonin, véritable saint que j'admire, mon amour-*propre*, moyennant cela est satisfait, et je m'arrête.

* * *

Le meilleur moyen que j'ai trouvé pour achever ma conversion (quoique la source en soit profane) c'est de donner ma parole d'honneur à ma chère Mme Rosalie de ce que je promets au Père Chrysostome à Pâques. Je vous jure que cela a déjà beaucoup fait. Je n'ai manqué qu'une fois à la messe le dimanche depuis ce temps-là, et l'autre seul péché que j'aime assez, quatre fois. Il y a peu de mérite pour celui-ci. La beauté et la supériorité de cette femme dégoûte de toutes les autres. Sa figure ôtant toute autre idée que l'adoration, bannit les images de la volupté en l'inspirant et l'arrêtant tout à coup.

* * *

Me voici à Tœplitz. Au mois de juillet 1812 (1).

Quelle magnificence de cette Cour de France que je viens de quitter à Prague où j'ai été quinze jours (2). Son impératrice bonne, sensible, généreuse, est si bien faite, a tant de fraîcheur, un si joli pied, une si belle gorge, qu'avec l'air de la représentation outre cela, elle est presque jolie. Elle a une si bonne prononciation, car on lui a donné la musique de la langue, et elle est si touchante avec ses sœurs et son père qui l'est aussi avec elle, qu'elle a plu généralement, excepté à l'espèce de parti dont j'ai parlé si souvent qui ne lui pardonne pas d'aimer son mari et à celui-ci de la rendre heureuse.

(1) « Me voici... 1812 » écrit postérieurement en interligne.

(2) « où j'ai été quinze jours », en interligne.

Cette animosité contre lui est bien le cachet de la sottise, et nous perdrait si Metternich et Schwartzenberg ne l'avaient pas réparé par le mariage, l'alliance et cette entrevue.

* * *

Tous les mensonges qui nous en sont arrivés de Dresde étaient pitoyables et toujours crus par les automates de Vienne à qui je permets de détester Napoléon s'ils le veulent, mais pas de le voir en ridicule. Il n'y a pas en lui le mot pour rire.

* * *

On aurait dû pour le bien de la Cour me faire venir à Dresde. Joseph II qui s'est fort bien trouvé de m'avoir à toutes ses entrevues, m'aurait fait venir à celle-ci. Il n'y a que les cruches qui n'ont pas d'anse. J'aurais dit à cet empereur : Sire, le mien me croit mal à propos un frondeur et sait, moyennant cela, que je ne suis pas courtisan. Ainsi, ce n'est pas pour lui que je vous parle. C'est pour votre gloire qu'il faut augmenter en l'arrêtant. Les victoires de l'empereur ont fait oublier celles du Premier Consul qui avaient fait oublier celles du général. Un Cosaque qui a blessé Charles XII lui a fait perdre la bataille de Pultava. Tremblez, Sire, non pour vos jours, mais pour le jugement de la postérité et laissez en repos, ou plutôt rendez le repos à vos contemporains.

* * *

Qu'elle est belle la duchesse de Montebello (1), cette amie que l'impératrice des Français m'a dit avoir été

(1) Née DE GUÉHÉNEUC, décédée en 1856, femme de Jean LANNES, duc DE MONTEBELLO (1769-1809).

bien heureuse de trouver. Qu'elle a de beaux yeux ! et qu'elle a l'air et l'effet de la bonté !

* * *

Qu'elle est plus belle encore, avec de bien plus beaux yeux, et plus spirituels, la duchesse de Bassano (1) ! Elle est plus aimable, plus piquante, elle a une jolie méchanceté. L'une et l'autre me paraissent aussi bien pour le ton, la grâce et les manières que les véritables duchesses d'autrefois et il n'y en avait pas d'aussi faites pour plaire. Des quatre dames de l'impératrice, c'est celle qui est la moins noble qui a l'air le plus noble et *vice versa*. J'ai été heureux dans cette société-là pendant ma quinzaine de Prague. C'était un petit bout de Paris que je tenais. Je crois que cela a fort déplu que je m'y trouvasse si bien. Mais c'est ce qui ne m'embarrasse jamais. Tant pis pour ceux et celles qui désapprouvent ce que je fais ou dis.

* * *

C'est peut-être pour cela, ou peut-être aussi par hasard que je n'ai dîné qu'une fois à une des deux Cours et point du tout à l'autre. J'en ai ri quand j'y ai pensé à la fin de mon séjour. Jusqu'aux chambellans, écuyers, pages, tout ce monde était fort bien. Ils sont redevenus Français.

(1) Femme de Hughes-Bernard MARET, duc DE BASSANO (1763-1839).

Dans les *Œuvres posthumes inédites*, n° 83 (6 pages in-folio) : « à la duchesse de Bassano qui m'avait demandé une lettre où il y eût un *a* dans chaque mot — à la même qui m'avait défendu de mettre les cinq voyelles dans les lettres qu'elle me demandait le matin à Prague. »

* * *

Leur impératrice m'a montré le portrait de son petit roi de Rome de quelques jours ou même, je crois en vérité, de quelques heures. Je lui dis : Oh ! mon Dieu ! il a déjà *des yeux militaires* ! Elle a souri très joliment et a dit à Mme de Montebello : duchesse, allez chercher cet autre portrait *qui a mes yeux*, dit-on. *Ils sont bien à la paix.*

* * *

Cette impératrice est bien bonne, généreuse. Elle peut être aimable sans l'être autant que la nôtre, car je n'ai jamais connu de femme qui le fût autant. Bonté, douceur, politesse ou politique, elle s'est accoutumée dès son mariage à beaucoup saluer. Le commencement de cela était très naturel. Il y avait toujours des *Vivat* partout où elle passait, il fallait remercier. Les *Vivat* ont cessé et l'habitude de remercier a continué, on n'y fait plus d'attention. Marie-Thérèse ne saluait qu'un peu de la tête quelquefois, ou des yeux, si cela peut se dire, ou d'un sourire, quand elle voulait bien traiter quelqu'un dont elle était contente.

Marie-Louise de France ne saluant pas non plus, excepté lorsqu'on lui est présenté, qu'elle entre ou qu'elle sorte, a paru fière : elle ne l'est pas.

* * *

Voici mon cher duc de Weymar qui arrive pour voir notre impératrice qui est arrivée ici à Tœplitz, ainsi que moi, le 1^{er} ou 2 de juillet de cette année 1812. Les dîners à très peu de personnes chez elle sont charmants.

* *

Notre empereur a toujours parlé italien à celui des Français à Dresde et a eu l'air à son aise avec lui. Le roi de Prusse y a été bien aussi et Napoléon avait l'air content d'eux et de lui.

* *

La rage qui devait être une rage muette, puisqu'elle est impuissante et dangereuse contre la France, est impatientante. Comment dit-on *opinion* en allemand? Il me semble qu'il n'y a pas de mot, ni au moins jamais telle chose. J'aime mieux celui d'obéissance, sans raisonner. Des généraux, des officiers et jusqu'aux soldats à qui cette fatale opinion, puisque opinion y a, s'est communiquée, s'avisent de tonner contre l'alliance. Les mêmes imbéciles qui ont contribué aux deux dernières guerres et aux sottises qui s'y sont faites, s'ils savaient lire, sauraient qu'après une guerre heureuse pour Louis XIV finie par le traité de Westphalie, quatre ans après et pourtant ayant de l'argent et des forteresses (ce qui nous manque), la bonne compagnie de France se battait dans les rangs de M. de Turenne, à la bataille des dunes, à côté de la mauvaise d'Angleterre sous le protecteur, non du Rhin, mais de la Tamise, Cromwell, cet usurpateur et assassin de son roi. Quel exemple je ferais de nos raisonneurs et de trois chevaliers de Marie-Thérèse qu'on a l'indigne, la dangereuse complaisance de laisser aller au service de Russie !

* * *

Quel esprit diabolique de parti, jusque dans la police de Vienne... (1) qui laisse courir dans toutes les maisons six officiers qui ont quitté notre service pour aller, disent-ils tout haut, à celui d'Espagne. Ils attrapent de l'argent de ce qu'on appelle les bien intentionnés et montrant une lettre d'un fou, le major (2)... qui les recommande à des consuls espagnols ou anglais, et qu'on devrait enfermer.

* * *

Nous sommes au 10 juillet. On a passé le Niemen. Pas encore de sabre ni de pistolet tiré. Les Russes veulent-ils se retirer et laisser entrer et s'enfoncer les Français pour les faire mourir de faim? Cela ne serait pas si bête. Mais gare que Napoléon ne fasse une pointe sur Pétersbourg ou Moscou (3), il datera un décret de Czarskosélo pour faire percer une rue dans Paris. Voilà ce qu'il aime. Il a la capitalomanie et puis, il fera la paix.

* * *

Pour faire un beau morceau d'histoire sur lui, par la rotation ordinaire des événements, il finit bientôt sa brillante et extraordinaire carrière (à présent, par exemple, l'un de ces jours, un coup de canon), je ramasse tous les petits détails de sa vie privée. Son goût pour les choses fortes historiques et politiques le porte aux tragédies de Corneille ou de Voltaire et au seul *Mithri-*

(1) Une demi-ligne raturée.

(2) Nom raturé.

(3) « ou Moscou », en interligne.

date de Racine. Il en sort toujours rêveur. Il se met à la place des personnages, veut que l'un soit plus audacieux, l'autre prudent, qu'on dise, qu'on fasse autre chose. Tantôt il protège les Romains, puis il fait la guerre pour les Carthaginois. Il entre en Grèce ou aux Indes, et pense à être plus encore que tout ce qu'on joue devant lui. Mais il est calme à l'Opéra. Il y bâille, s'y repose, et comme Italien aimant la musique et sachant de tout assez pour disputer avec les maîtres dans tous les arts, il sort tranquille de sa loge et reste la soirée de fort bonne humeur. Ce diable d'homme ne sait que trop bien ce qu'il sait.

* *
* *

Il a dit à Talleyrand : Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que votre femme avait le duc de Saint-Carlos qui est avec les rois d'Espagne chez vous? — C'est, lui répond-il, que cela n'intéresse, Sire, ni votre gloire ni la mienne.

Une autre fois (car il ne se gêne pas pour dire des choses désagréables), il lui dit : Qu'avez-vous fait de ce que vous avez volé et des présents à Ratisbonne pour les indemnités? — J'ai acheté, Sire, lui répond Talleyrand, votre terre de Valence (où l'on sait que les Espagnols ont vécu quelque temps à ses frais).

Que faisiez-vous avant la Révolution, dit-il un jour à Narbonne, s'attendant à des vanteries de fortune et d'existence? — Des dettes, Sire, lui répond l'autre. Cela lui plut infiniment. Que dit-on de moi en Allemagne, lui dit l'empereur à son retour de Munich? — Sire, lui répond Narbonne, les uns vous prennent pour un Dieu, d'autres pour le Diable, et personne pour un homme. Cela lui fit le plus grand plaisir.

Il l'a fait son aide de camp et vient de lui donner des

commissions importantes. — C'est bon pour lui et pour moi, dit-il, quand j'ai besoin qu'on fasse des phrases.

Toujours un peu mal appris, il disait aux princesses de Mecklembourg : Vous êtes bien élevées. Qui a été votre gouvernante? Il faut que les princes d'empire se reconnaissent pour des sots puisqu'ils m'envoient leurs femmes pour traiter avec moi. Ils font bien. — Mais vous entendez-vous en affaires, dit-il à la princesse de la Tour? Je ne le crois pas. — Essayez, Sire, lui dit-elle, et nous verrons (1).

Comment va la langue, dit un jour Napoléon à la marquise de Coigny qu'il sait l'avoir bien pendue. La jeune Mme de la Borde qui entend cela ne peut s'empêcher de rire. — Gardez-vous-en, madame, lui dit-il, ménagez les femmes mûres : elles font la réputation de celles qui ne le sont pas.

*
* * *

J'ai bien raison de m'applaudir du mariage que j'ai désiré du prince Paul Esterhazy, mon neveu ; cette jolie petite princesse de la Tour est jolie, aimable, pleine d'esprit et je crois de caractère (2).

Je ne sais ce que c'est que l'opinion. Cette prétendue reine du monde est souvent une sotte qu'il faut détrôner. Les bêtes, ou mal avisés, ou perroquets se répètent. La voilà établie dans les affaires ou la société. Il en a

(1) Wilhelmine-Frédérique de Prusse, duchesse DE MECKLEMBOURG-STRELITZ, fille du landgrave Frédéric DE HESSE-CASSEL. Thérèse, princesse DE MECKLEMBOURG-STRELITZ, femme du prince Charles-Alexandre de la TOUR ET TAXIS, belle-sœur du roi de Prusse. Voir *Ma Napoléonide*, p. 22.

(2) Paul-Antoine, prince ESTERHAZY DE GALANTHA, né en 1786, épousa en 1812 la princesse Marie-Thérèse DE LA TOUR ET TAXIS, fille du prince Charles-Alexandre.

été de même pour ce mariage-ci que pour celui qui a sauvé notre monarchie. Quoique dans cette occasion-ci cela ne soit pas aussi dangereux que de donner à notre armée un esprit qu'elle n'a jamais eu et d'où je souhaite qu'on chasse les premiers raisonneurs, les mères qui avaient des filles à marier et les commères qui se mêlent de tout, voulaient que Paul en prît un. J'ai toujours tenu le parti du père composé de lui et de moi. J'ai dit qu'il fallait croiser les races (1). On ne serait devenu qu'un ici par Stahremberg, Stackelberg, Schwartzenberg, Fürstenberg, Auersperg s'épousant toujours. Ce joli mariage-ci, fait il y a quinze jours, va et ira sûrement de même à merveille. On croit que notre impératrice n'aurait pas convenu à Napoléon. On ne sait ce qu'on dit. Il aurait tiré grand parti de sa jolie mine, son regard, son sourire, pour lui faire des conquêtes plus assurées et plus douces que celles de ses armes.

*
* *

Isabey, qui m'a dessiné l'autre jour dans son album, me disait qu'il était difficile à peindre, parce qu'il ne peut pas tenir en place. Je lui ai dit que je m'imaginais voir le léopard marcher dans sa cage jusqu'au bout de sa chaîne. Comment faites-vous donc, lui dis-je, pour attraper celui qui attrape tout le monde? Il me dit : Je suis sûr d'attraper toujours ou la ressemblance ou de l'argent.

*
* *

Pourquoi Mme Rosalie ne m'écrit-elle pas? Je me gêne en ne baisant pas tous les jours son portrait qu'elle

(1) « Savez-vous qu'il faut croiser les races?... » *Nouv. Recueil*, t. II, lettre 28.

m'a donné en camée sur le pavé devant sa porte au Jacoberhoff. Hélas ! Je comptais sur du retour, non de tendresse tout à fait, mais d'intérêt.

Est-ce parce que je lui ai écrit, moitié par plaisanterie, moitié fâché de ce que je n'avais pas reçu encore de ses lettres. *Peut-être qu'une bien froide sans cœur et sans esprit* (contre-vérité comme on peut bien s'en douter) *est en chemin à présent pour m'arriver.*

Je lui ai écrit tous les jours depuis le 4 septembre de l'année passée que je suis revenu de Tœplitz, jusqu'au 15 de juin que je suis parti cette année-ci pour y retourner, quelquefois deux et une fois trois dans un jour. Ainsi cela fait sûrement deux cents (1). Belle récompense. Je l'avais admirée un ou deux ans. Je l'avais aimée trois ou quatre et cette année-ci je l'avais idolâtrée. *Ai-je passé le temps d'aimer ?* disait La Fontaine. Non, me répondra-t-on, mais celui de l'être. Je le sais ; mais cependant elle m'aimait un peu et comme elle n'est pas femme à aimer davantage et *autrement* un plus jeune, et un plus beau, cela me suffisait.

*
* *

Ah ! Voilà sa lettre arrivée. Deux sont perdues. Je suis content. J'en avais besoin, comme *Cervus desiderans ad fontem* (2). Il y a de la mysticité dans ce dernier amour et une sorte de magnétisme spirituel : par exemple, souvent en pensant à elle, je trouve mes mains jointes comme si je l'invoquais.

(1) Ces lettres (inédites) sont conservées actuellement par un des descendants de Rosalie Rzewuska.

(2) *Psaumes*, livre II, cantique des fils de Koré : « Comme une biche soupire après des courants d'eau, ainsi, ô Dieu, mon âme soupire après toi. »

Les païens, les Juifs l'invoqueront les uns comme leur moitié Vénus, moitié Minerve, les autres comme leur Messie habillé en femme et les bons catholiques comme une sainte dans quatre-vingts ans.

*
* *

Nous en avons une véritable ici à Tœplitz ou plutôt à Mariaschein, mais elle n'est ni jeune, ni jolie, ni aimable, avec une belle taille cependant et l'air distingué en maintien et en conversation. C'est ... née ... (1) qui se prive de tout, rôtit un pigeon pour son dîner et dont le seul divertissement est d'élever une petite Bohême. Abandonnant le monde, amis, famille, son âme bien moins logée dans ce monde le sera mieux dans l'autre que celle de Mlle Rosalie qui fait son salut au milieu de l'admiration de sa beauté, du piquant de sa dévotion, des plus beaux vers sacrés et des augustes cérémonies des églises d'une grande ville.

*
* *

Je ne sais pas dire un chapelet, je ne sais pas lire à la messe. J'improvisé à peu près comme ceci :

« Mon Dieu, je vous demande pardon de vous avoir offensé en pensées, actions, paroles, scandales en tous genres, mauvais exemple pour mes gens et mes fils dont je n'ai pas soigné la religion et que j'ai peut-être engagés par là à la négliger. Je vous demande pardon de trois ou quatre genres de péchés plus gros que les autres comme séductions et peut-être ce qu'on appelle cas réservés. Je crois en Vous, je vous adore, je vous

(1) Noms raturés.

crains et j'espère. Votre justice, ô mon Dieu, me fait trembler et votre miséricorde me rassure. Je vous remercie de tous les bienfaits dont vous m'avez comblé depuis près de quatre-vingts ans. Je vous offre pour expiation de mes crimes grands et petits, la perte que j'ai faite d'un fils, la moitié de moi-même, en pensant aux souffrances d'un Dieu fait homme.

Je me recommande à la Sainte Vierge sa Mère et à mon saint patron pour intercéder auprès de moi. Je promets de me corriger et j'invoque votre bonté paternelle, ô mon Dieu, pour être sûr de me raccommo-der avec votre sainte loi, à l'heure de la mort, et pouvoir dormir dans votre sein pendant une heureuse éternité. »

* * *

Quel contraste, dira-t-on, dans ce que je fais, je dis, j'écris. Rentrez en vous-mêmes, mes lecteurs, et vous vous trouverez aussi une encyclopédie de bonnes et mauvaises choses en contradiction sans cesse entre elles.

* * *

Il n'y a que les faux jugements sur moi ou sur les autres qui puissent m'impatienter quand les sots croient que j'ai dit ou compris ou fait quelque chose ; et puis même pour les indifférents par bêtise on est méchant et injuste. Je demande s'il y a quelque chose de plus pitoyable que de s'être mis dans la tête à Carlsbad et ici que M. d'Estournel est un espion, lui dont je réponds, dont je connais la famille d'honnêtes gens de qualité ; et pourquoi ? Qu'apprendrait-il ici ?

*
* *

Je n'ai pas fait ressouvenir ou appris hier à l'impératrice qu'il y avait un bal parce qu'elle y aurait été et je sais que cela a déplu il y a deux ans à l'empereur.

*
* *

Je lui ai donné un thé, avant-hier 11 de juillet au Mont Ligne. Elle y a été charmante, a fait des questions intéressantes sur la Chine au comte George Goloffkin qui y a répondu avec tout l'esprit, l'instruction possible, sans exagération ni pédanterie, mais d'un ton parfait.

*
* *

Comme elle est un peu sourde, on parle en public plus qu'on ne le veut. Il y a du mérite à dire la même chose sans se répéter, car il faut songer à plaire aussi à ceux qui ont entendu à la première fois.

*
* *

Que veut Napoléon par son ambassade en Pologne? Il a fait venir à Dresde son sac à poudre, son éponge, son peigne, etc. (connaît-on ce jeu-là) et à présent que c'est *Madame demande toute sa toilette*, qui retrouvera son fauteuil ou en prendra un autre? Je crois que c'en sera un tout au plus en Pologne et point un trône.

*
* *

Je crois l'avoir montré Annibal en Italie, Scipion en Afrique, César en Espagne, Turenne en Allemagne.

Je vous le présente aujourd'hui Charles XII en Russie, après avoir été Charlemagne depuis trois ans en Autriche, en Hongrie et en Saxe il y a six ans. Gare Alexandre dans quelque Babylone. Gare demain pour les Russes. Le 14 est un jour qu'il affectionne. Marengo, Iéna, Ulm, d'autres dont je ne me souviens pas, et peut-être que les 14 du règne d'Henri IV qui a eu, ce jour-là, dix ou douze époques intéressantes, peuvent y avoir contribué. Il se sert de tout, jusque de l'almanach. Austerlitz, l'anniversaire de son couronnement.

CAHIER XLIV

1812. — Voyage à Dresde. — Les jardins de Toppelbourg. — Pas de prescription pour la philosophie. — La « solitude animée ». — Diners et pique-niques militaires. — Souvenirs. — Projet de voyage à Paris. — Esprit de parti et esprit de contradiction. — Dernière aventure à Tœplitz. — Mort de la princesse Charles Lichtenstein. — Mort de Mme de Rumbecke. — Commérages.

Je reviens de Dresde où j'ai été pour Mme de *** (1) qui m'aime un peu et que j'aime beaucoup. Mais ses principes, deux filles, enfants qui sont toujours avec elle, la géographie de son logement ici (à Tœplitz) et à Dresde ont trompé mon espérance. Je lui avais pourtant écrit : « On m'a accordé deux fois à Dresde ce qu'on m'avait refusé à Tœplitz. » Elle n'en est pas moins belle et parfaitement aimable. Je souhaite la revoir, et nous verrons.

J'avais été encouragé par le bien qu'elle m'a dit, ainsi que bien d'autres, de mes dernières lettres imprimées à Weymar (2).

*
* *

Mais mon Dieu ! que j'ai eu peur hier à Dresde, moi qui ne veux manquer en rien surtout pour l'empereur

(1) Dans ces quatre derniers cahiers, qui sont le travail d'un autre copiste, la plupart des noms ne sont pas transcrits et Rosalie n'est plus désignée que par la première lettre.

(2) Ligne fait ici allusion au *Nouveau Recueil de lettres* publié à Weymar, en 1812, et dont M. Henri LEBASTEUR a donné une édition critique dans les *Annales*, t. VIII et IX.

Napoléon ; je m'y suis trouvé, sans m'en douter, le jour de sa fête. Mme de Senft dit à Zabielo : « Mon mari vient d'avoir l'indigénat en Pologne. Le prince de Ligne l'a eu, il y a plus de trente ans, avec des acclamations qu'il faut recommencer. Nous boirons à sa santé et le couvrirons de rubans polonais. J'en tremblais et l'ai fait prier de n'en rien faire. Hélas ! Pauvre Pologne, vous vendez trop vite la peau de l'ours. Votre proclamation terrible contre la Russie vous expose à de terribles malheurs.

* * *

Il y a cinquante calèches, vingt wüerst tous les lundis et les vendredis et dix grands goûters au milieu des cerfs à Toppelbourg. Il n'a jamais été plus brillant, et l'augmentation et l'embellissement de la partie gauche du jardin le rend à présent un des plus beaux qu'on puisse voir. Si le prince Clary se sert du rassemblement d'eau qu'il pourrait se procurer, il pourrait en avoir une superbe chute d'un étang à un autre ; et en fermant la montagne du Galgenbuch, par ces deux bordures de bois que je lui demande toujours, des deux coins de son jardin, il aurait alors le plus beau jardin du monde, supérieur à ceux d'Angleterre et de Pulavi en Pologne, Norlitz en Allemagne, Schönhoff en Bohême, Laxembourg en Autriche, Eisgrug en Moravie, Totès en Hongrie, etc., etc.

* * *

Comme Flore restera ici tout le temps que Christine y sera, je crois que j'irai aux fêtes d'Eisenstad ; sans cela, puisque Titine qui lui était si utile n'est pas ici, j'y serais resté malgré toutes les portes et les fenêtres ouvertes qui font du château une glacière.

* * *

Comme je ne me soucie pas d'être mis dans les gazettes, et que m'ayant privé du grand intérêt de voir l'empereur des Français, de peur qu'on ne me fît parler, je veux gagner par là la conservation de mon heureuse nullité. J'ai craint quelque transport à son toast chez le ministre des Affaires étrangères à Dresde. Cela s'est passé très tranquillement et je puis dire gaiement pour moi, lorsque j'ai entendu le ministre de France, après la santé en harangue du roi de Saxe, crier tout seul : vive le roi.

* * *

On plaint ceux qui perdent ce qu'ils ont pris à d'autres qu'on ne plaint pas et qu'on n'a pas plaint dans le temps, parce qu'il n'y avait pas tant de dames Young (1). Il faut des larmes, et par conséquent des charmes aux femmes, pour les empêcher de rendre femmes les hommes de leur société. Eh ! mon Dieu ! Ne connaît-on pas la rotation des événements ? la bascule des fortunes ? J'ai perdu trois cent mille florins de rente ; peut-être qu'un seigneur de la Croisade, ami d'un de mes aïeux qui était pauvre, a commencé à l'enrichir des dépouilles d'un autre.

Ignorance, injustice, défaut de mémoire ou de réflexion. On dit qu'il ne faut pas penser à ce qui s'est passé

(1) Le poète anglais Young (1681-1765), auteur des *Nuits* qui sont le comble de la désolation et de l'horreur, est également cité par Ligne dans une expression similaire : « Tous ces jardins d'Young ne sont souvent que les jardins des ennuyeux... » *Coup d'œil sur Belœil*, éd. de GANAY, p. 319.

depuis si longtemps : comme s'il y avait des prescriptions pour la philosophie.

*
* * *

Ce qui me fait donner au diable, c'est de ne pouvoir me flatter d'être connu de ceux qui m'approchent de plus près. L'un est assez bête pour croire que je suis bien fin ; l'autre assez fou pour me croire capable de rancune, ou de susceptibilité, ou d'en vouloir à quelqu'un ; d'autres que j'ai des vues, que je forme des projets, d'autres encore plus sots, que j'ai du chagrin, des remords ; et puis encore des malins qui croient que je ne dis rien pour rien ; que je suis dissimulé, partial, parce que je soutiens des gens dont je ne me soucie pas du tout, mais à qui je vois que l'on fait du tort. Rien ne dégoûte plus du monde que d'en être si éloigné par la manière de voir et d'en être vu. O solitude animée, ainsi que je l'ai déjà expliqué, c'est vous que j'aime ! C'est comme cela que je suis seul avec plaisir à *Mon refuge* près de Vienne, dont je vois et entends le tapage, le bruit des vigneron et des cloches des villages, et des promeneurs qui viennent me regarder dans mon lit. C'est comme cela que j'aime le *Mont Ligne*, près de Tœplitz où j'écris, et d'où je vois une lanterne magique de gens qu'heureusement je ne connais pas (1).

(1) Nous avons découvert au château de Belœil, l'autographe inédit suivant, collé au dos d'un petit tableau peint à Vienne par François de Maleck :

J'avais pendu mon sabre au roc.
J'avais rendu mon cœur presqu'aussi dur qu'un roc.
Détestant un gourmand parlant crème pistache,
Dans la société fuyant chaque ganache,

* * *

J'ai donné, comme cela m'est arrivé presque tous les ans, le dîner touchant et respectable à deux cent soixante-huit héros blessés. Leurs remerciements, leur joie et les santés qu'ils portaient et répétaient sans cesse, surtout la mienne, étaient divertissantes. J'avais pris le jour de nom de mon cher duc de Weymar pour cela. C'était une bonne matinée.

* * *

Les officiers prussiens et saxons nous ayant invités à un pauvre nique-pique pour célébrer, en payant, la fête de leur roi, nous autres officiers autrichiens le leur avons rendu, sans les faire payer, mais ma pauvre économie se ressent des cinq cents florins que tout cela m'a coûté. Qui me les prêtera pour partir dans trois semaines?

* * *

Le grand duc de Wurtemberg qui est ici s'y plaît et est extrêmement bon et aimable. Voici, me disait-il l'autre jour à une chasse où j'ai tué bien des canards, la première bécassine que j'ai vue. — Comment, lui dis-je, monseigneur, dans trois grands duchés vous

Je cultive les fleurs qui viennent dans ce sol.
J'aime de la musique et dièse et bémol
Et je vis avec moi, solitaire dans Vienne.
Il n'est de vie heureuse, à présent, que la mienne.
Que quelque conquérant mette une ville à sac
Qu'on dispute à la guerre un passage de bac.
Je brave et guerre et paix, l'envie au regard louche
Ne pensant qu'au plaisir, je rirais d'une mouche.

n'en aviez pas? Il a ri de cette transplantation éternelle que je lui rappelais.

* * *

L'électeur de Hesse est ici. Il est malheureux et privé de toutes consolations et espérances. Je lui fais ma cour.

* * *

Troisième thé que je donne au roi. C'est à une autre société de femmes, en partie, car cela se renouvelle. Aujourd'hui il n'y a que de l'eau chaude et des pommes de terre avec du beurre que le roi met dessus avec plaisir.

* * *

Le roi a donné un grand et fort beau bal d'apparat au *Gartenhaus* pour nous remercier des nôtres, je crois l'avoir dit, et que notre pièce de lui et de moi, la princesse Paul Esterhazy qu'il aime beaucoup en a fait les honneurs à merveille. Hier encore un thé et petit bal impromptu, où il a été bon, simple et bien amical. Il est allé se coucher à dix heures à l'ordinaire.

* * *

Je pourrais bien intéresser ou amuser mes lecteurs, si je me laissais aller à écrire tant de confidences politiques ou scandaleuses, ou de mes actions dans ce dernier genre, heureusement inconnues, dont je me réjouis comme mondain (car il n'y entre point de vilainie), mais dont je me repens comme chrétien. Vous tous qui voulez l'être, aimez un ange comme Mme Rosalie et ne

la quittez pas, car, depuis que je suis à Tœplitz, mon âme religieuse par sa présence et son animation s'attédit.

* * *

Napoléon pourrait bien trouver à Moscou la fin de sa belle et unique carrière, comme Alexandre à Babylone.

* * *

Il vient de partir ce bon, cet aimable roi (car nous avons contribué à le rendre tel) ; en s'apercevant qu'il l'est, il a vu qu'il nous plaisait. Cela lui donnera du courage pour avoir tous les succès de société qu'il voudra et qui feront diversion à la douleur de la perte qu'il a faite plus sensible que celle de sa mauvaise Pologne. Voyez cette bienveillance qui est plus que de la politesse. Il est venu me dire adieu, moi dans mon lit, écrivant à mon ordinaire. Je corrigeais mes *Posthumes*, j'étais précisément à mon voyage d'Anspach où je disais du bien de lui ; je n'ai pas osé le lui montrer. Il aurait cru que j'avais arrangé cela en cas qu'il vînt me voir. Il est très sensible, c'est ainsi qu'avant-hier, dans une des trois pièces que j'ai jouées pour la fête de ma Palfy, j'ai glissé sur une apostrophe indirecte à lui de notre amitié. Le soir il m'assure de la sienne en me serrant la main, comme embarrassé de m'en témoigner assez d'assurance. Que le ciel lui accorde sa bénédiction !

Avant le spectacle je lui ai donné mon cinquième thé au Mont Ligne où j'ai vu tout ce qui est encore à Tœplitz fort content.

* *

Ai-je parlé quelquefois de ce qu'on éprouve de mal par les souvenirs? La cloche du dîner du château ici a le même son que celle du château de Belœil. Cela me fait le même effet que le cri de quelques paons qui sont au Prater. C'est ainsi encore qu'un certain air russe me donne envie de pleurer. Et la chanson de *Marlborough* qu'on m'a chantée dans ma petite frégate du grand étang de Belœil où j'étais, aimant et aimé, en partie carrée. Oh Dieu! Dieu! Dieu! qu'est-ce que la vie? Qu'il y a peu d'instant de vrai bonheur! et de quelle durée!

* *

Adieu, Tœplitz, pour dix mois, car je voudrais aller à Paris le 1^{er} de mai, si la paix est faite. J'éviterai la place de Louis XV. Point de Versailles, grand Dieu, ni un endroit ailleurs où j'ai été si heureux... mais je verrai les embellissements et passerai seulement par là pour embrasser mon pauvre perclus de Louis, que pour ne pas m'attendrir sur les beaux jeunes moments de ma vie à Belœil, je ferai venir, si je peux, à Condé ou à Valenciennes.

* *

Je vais revoir mon beau curé, ce Père de l'Eglise; et la mère des amours, ainsi que j'appelle cette céleste Mme Rosalie dont je baise à tous moments le portrait lorsque ses lettres sont rares ou courtes. Quelle excellente femme que sa belle-mère! C'est elle qui me l'a fait faire, car si c'était Mme Rosalie, ce serait trop m'aimer (ce qui n'est pas naturel) ou trop peu en me traitant sans conséquence. L'ai-je déjà dit peut-être?

*
* *

J'ai déjà bien souvent parlé de l'esprit de parti de ce pays-ci, soufflé sans qu'on s'en doute par les étrangers, parce que faute d'esprit, on ne sait point distinguer les temps ni les dangers. L'esprit de contradiction qu'ont les femmes souvent outre cela se mêle à celui-là, si les gens raisonnables ont un avis à eux ; l'avis aux autres, parce qu'on est mécontent sans le savoir est qu'on est, et doit être malheureux dans l'alliance de l'homme par l'alliance de la femme.

*
* *

Je pars parce qu'il fait froid et je quitte les deux Clary et mes trois filles avec bien de la peine et des regrets. Je laisse ici de même, avec désir de les voir ailleurs, mon cher Roger Damas, Georges Goloffkin, le prince Baratinsky, une jeune princesse d'Auersperg (1) que j'appelle princesse Melanchton, parce qu'elle est bonne luthérienne et que Melanchton était plus savant que Luther. Outre les Majestés et les Altesses royales, il y a eu ici le bien grand, bon et célèbre Goethe et quelques gens d'esprit, la comtesse de Schimmelman (2), deux Arnim, un Kettenbourg auteur de deux tragédies.

(1) La princesse Gabrielle d'AUERSPERG, née Lobkovitz, nièce du feld-maréchal-lieutenant, prince Charles Auersperg, très charmante, suscita une vive passion chez l'empereur Alexandre pendant le Congrès de Vienne. Voir baronne du MONTET, *Souvenirs*, p. 135-136.

(2) Épouse du comte Ernest-Henri DE SCHIMMELMANN, ministre des Affaires étrangères, en 1814.

* * *

Mais voici ce qui termine assez drôlement mon séjour, et je laisse les lecteurs sur la bonne et belle bouche. Une aventurière à la vérité très jeune et très jolie est arrivée avant-hier dans une très jolie voiture avec un enfant et une assez belle et grande femme que j'en croyais la bonne. Je la rencontre au jardin, je cause, elle me dit qu'elle s'appelle Mme J..., épouse d'un commissaire français qui est en Russie. Elle me dit qu'elle va à Vienne. Je lui dis : et moi aussi. Partons ensemble vendredi, nous disons-nous tous les deux en duo. Vous en serez mieux servie, madame, je suis connu sur la route. Je m'aperçois qu'elle prend un désir pour de l'amour. Tant mieux, me dis-je à moi-même, j'en profiterai. Pardon, madame Rosalie ; pardon, Père Chrysostome.

Dans le temps que je dresse mes batteries, le prince B*** dresse les siennes. Il l'avait rencontrée dans une autre allée. Je la laisse retourner chez elle et lui aussi. A l'insu l'un de l'autre, une heure après nous nous rencontrons chez elle. Nous nous mettons à rire. Je le vois plein de feu. Je n'en ai plus, et en général, je n'en ai jamais eu beaucoup à moins que mon cœur ne me parle un peu. Hier cependant j'arrive chez elle de bien bonne heure, puisque je lui avais vu quelque bonne disposition. Elle était allée promener avec le prince à Mariaschein. Je ne trouve que l'espèce de gouvernante. Point du tout : c'était la mère de mon élégante. Je lui trouvais un air de bon accord, un reste de beauté et après quelque prélude un corps superbe. Trente-six ans ne pouvaient pas me faire peur et après l'avoir priée de confier à quelque fille de la maison l'enfant que nos premiers

essais de tendresse réciproque auraient fait crier, je profite de la bienveillance qu'on me témoigne et j'y mets le comble, ne croyant pas risquer ma santé et enchanté de l'imprévu et du piquant de cette espèce de bonne fortune.

J'ai demandé au prince s'il avait été aussi heureux vis-à-vis de ma belle-fille, il prétend que non, et comme elle me croit peut-être un genre que je n'ai pas, veut me conserver ou plutôt me destiner une apparence de fidélité dont je n'ai pas besoin, puisque à Prague où je la rencontrerai vraisemblablement demain, et à Vienne où elle va ensuite, je ne compte pas la voir.

En attendant que cela se débrouille, ou plutôt ne se débrouille pas, je pars à trois heures du matin. La maman, point intéressée, m'a paru contente de moi ; peut-être que la fille le sera, si je la trouve dans quelque dessein sur mon cœur et ma cassette aussi vide l'un que l'autre.

Voilà le cinquième aveu à faire à mes deux directeurs de conscience pour les deux mois que j'ai passés ici. Adieu, chère famille, adieu, cher Tœplitz. Puissions-nous être aussi heureux ici dans huit mois que nous l'avons été, et ma santé être meilleure que ma conscience à qui je veux donner plus de soins.

Tœplitz, le 23 septembre 1812.

* * *

Il est singulier que l'amour soit cousin germain de la dévotion. Quand je ne vois pas si souvent Mme Rosalie, je l'aime moins et alors je manque quelquefois la messe.

*
* *

La mort de mon excellente, aimable, vraiment vertueuse et jadis bien jolie belle-sœur Charles Liechtenstein m'a fait une peine inexprimable. La douce dévotion rend la mort bien peu orageuse. Elle ne l'a pas craint parce qu'elle était sûre de son fait. Après avoir reçu tous ses sacrements elle s'est plus occupée de sa famille que de son prêtre. Il me semble que j'en demanderai peut-être deux ou trois pour me rassurer ; mais ce que je ferai, ce sera d'avoir, outre le Père Chrysostôme, le comte de Willezeck, le grand maréchal, près de moi. Je le lui ai fait promettre. Il a une âme si pure, si pleine d'espérance qu'il me la communiquera. J'ai besoin qu'on me représente un Dieu juste qui me fera trembler. Je ne bénirai pas mes enfants, comme font les autres ordinairement, mais je les prierai de me bénir, puisque ce sont des anges.

*
* *

A peine ai-je fini de pleurer cette femme si intéressante, chez qui j'ai dit que j'allais tous les jours depuis la mort de l'empereur Joseph, que j'en pleure une autre qui plonge la ville aussi dans les larmes : Mme de Rumbek. Son portrait se trouve dans une de mes lettres imprimées à Weymar (1). Elle sera regrettée de même partout. Car par des rapports singuliers elle a plus d'amis que de connaissances. Elle a nuancé les congés qu'elle vient de prendre en mourant, selon les carac-

(1) Voir *Nouveau Recueil*, partie II, lettre 20. *Annales*, t. IX, *Mémoires*, t. XXII, p. 145 et 277.

tères, entre autres de ma fille Clary, de Mlle de Murray, de Mme de Puffendorff (1), de M. de Rumbeck. Comme elle a été touchante, bonne, douce et pieuse ! Je me suis jeté aujourd'hui sur la main de cet admirable Père Antonin qui l'a mise dans la voie du salut. La scène du crucifix qu'avait aussi tenu son frère en mourant... mon Dieu qu'elle a été attendrissante !

* * *

Quel hiver malheureux par les pertes de toutes les meilleures connaissances ! Le prince Kinsky, homme presque parfait... Un vieux général Hager (2), couvert de blessures, est à la mort. Bien d'autres de la société ont fini leur carrière ; tout cela en trois semaines.

* * *

Les raisonnements ou plutôt les déraisonnements sur la politique sont ceux qui tuent le plus surtout quand c'est la partialité et les commérages qui les dirigent. Les salons sont devenus des antichambres et les antichambres des coins de rue. C'est alors que je regrette mes six mois de solitude à Pest, où ne voyant personne, personne ne m'importunait. On a fait de Vienne une Héraclitopolis ou une Jérémiestadt. On dépense la sensibilité sur des lettres que l'on croit, et de fausses nouvelles conjectures ; et puis sur ce qui

(1) Anna-Pauline, baronne DE POSCH (1757-1843), épouse du baron Conrad DE PUFFENDORF, conseiller intime d'État. Ligne a écrit un portrait de la baronne, imprimé à Vienne, s. l. n. d. et réimprimé à Ypres chez Callewaert et de Meulenare.

(2) Baron François HAGER VON ALTENSTEIG, feld-maréchal-lieutenant (1760-1816).

périt à la guerre, comme si c'était la première et qu'on pût la faire sans cela. Et puis encore sur le froid. Comment, dis-je, à ces âmes si apitoyées, ne m'avez-vous pas plaint, lorsque j'ai passé deux hivers à la guerre, dans ce même pays? Pourquoi n'avez-vous pas eu la même commisération sur le chaud? Vos officiers malades ou mourants en Smyrnie et dans le Bannat en valaient bien la peine. De 25 000 hommes que j'avais sous mes ordres au siège de Belgrade, il n'y en avait que 5 000 en état de servir. J'y avais une fièvre insupportable. Je la portai à la tranchée. Or m'aimait beaucoup, mais alors on n'était pas tourné aux lamentations comme à présent.

* * *

Les hommes changent moins en vieillissant que les femmes. A trente, quarante et cinquante ans elles sont bien différentes en tout de ce qu'elles étaient à vingt. Moins aimables, moins occupées de plaire, elles voient tout d'un autre œil et perdent ainsi sans s'en apercevoir, insensiblement, leur gaieté et leurs premiers aperçus plus justes que les seconds et surtout que leurs troisièmes, mais mon Dieu, qu'elles sont contrariantes !

La première sensibilité sur des individus qui sont chers est assurément bien permise, mais l'autre sur l'humanité en général donne trop à faire, car il n'y a pas un jour où dans les autres parties du monde il ne périclite quelques centaines et quelquefois des milliers d'hommes.

On ne veut pleurer que les victimes de l'ambition effrénée de Napoléon et non celles de l'ignorance des médecins qui tuent tous les ans à l'hôpital tant de milliers d'habitants d'une grande ville qui périssent

sous les yeux de tant de gens sensibles, faute de leurs secours. Il est plus économique de plaindre les malheureux que de les empêcher de l'être. Puisse à propos de ceux de la guerre, le Dieu des armées inspirer l'amour d'une paix éternelle.

* * *

Je vois et j'aime tous les jours plus celle qui ne voit et n'aime personne et qui, peut-être à cause de cela, veut bien me recevoir et bien traiter (à l'exception des grandes choses). C'est Mlle R..., qui en est plus belle et chaque soir plus aimable. Peut-être qu'un peu de réputation qu'on m'a donnée je ne sais pourquoi par un heureux hasard, y contribue. Enfin mon amour (propre seulement) s'en trouve bien.

* * *

De deux ou trois femmes que je connais, j'en ferais une parfaite, un peu plus de velouté dans le cœur de l'une, plus d'esprit dans la tête d'une autre ; ainsi du reste.

* * *

Il y a ici les deux plus belles figures du monde, en deux demoiselles de classes différentes et d'un caractère charmant. La fille de la comtesse de Riede et de Mme de Trauwieser, ma dame de la montagne. Quelle harmonie dans leurs tailles, leurs traits, leurs talents !

* * *

Pauvres Polonais, que je vous plains ! On peut voir dans mon cahier précédent combien j'ai désapprouvé

leur proclamation injurieuse contre les Russes qui vont sûrement s'en venger. Que leur empereur fasse son frère Nicolas, prince charmant, roi de Pologne, avec l'ancienne constitution et leur pardonne : Napoléon sera humilié et attrapé.

*
* *

Ai-je dit que la difficulté à prononcer les noms polonais sauve des indiscretions. Une charmante femme de ce pays-là me témoigne, un jour que je fis attendre le roi pour dîner, un sentiment vif, tendre, ardent, gai, reconnaissant, sensible dans *tous les sens*. Je lui dis en arrivant : Sire, pardonnez-moi ; c'est pour une de vos sujettes dont le nom de quatre ou cinq syllabes ne peut se retenir (1).

(1) Voir t. I, cahier V, p. 98.

CAHIER XLV

Sur la nation française. — « Clair de lune ». — Pèlerinage. — La déroute de Napoléon et celle de l'empereur Julien. — Ivre dans le rôle d'Hortensius. — A la bataille de Leuthen. — Visite au château du prince de Stahrenberg. — Mort de Louis. — Maladies et accidents. — Amusement dans les Loges. — Mots de Napoléon.

Un charmant trait d'un bon ancien genre français, c'est Achille de Laval à qui je vis faire un nœud dans son mouchoir. Pourquoi donc, lui dis-je? — C'est que je dois me battre demain matin : Je vais me coucher et je meurs de peur de l'oublier.

* * *

Quelle nation légère ! Elle ne l'est qu'en bien quand elle est heureuse, mais dès qu'elle cesse de l'être elle est capable de tout ce qu'il y a de mal. L'esprit dans chaque pays n'a que la même physionomie. Voyez celle des Chinois, eh bien c'est comme les femmes de plusieurs nations. Celles du Nord l'ont resserrée, de manière que ce qui sort de celles d'une Française, d'une Anglaise, d'une Italienne, ne paraît jamais chez celles qui sont aimables, mais extrêmement dissimulées. Ce n'est qu'un défaut chez celles qui sont bonnes et ce n'est rien de plus chez celles qui ne le sont pas.

* * *

Si mon cher Charles avait vécu et si mon pauvre Louis n'était pas mort de son vivant par ses rhuma-

tismes qui le rendent perclus et la distance de trois cents lieues, il n'y aurait rien eu dans le monde, plus de bonheur et d'agrément de société que dans ma famille.

*
* *

Ce qui me fait plaisir de n'avoir rien à laisser à personne, c'est qu'au moins on ne commentera pas mon testament, car après s'être fait raconter à quelle heure on est mort, on demande tout de suite à qui l'on a laissé la pendule et surtout la table à thé.

*
* *

Trois Rzewuska sont parties ; la quatrième, Mme Rosalie, ne reçoit plus. Je ne sais où aller quand il n'y a pas quelque pantomime à l'un des trois théâtres du faubourg : c'est alors le seul spectacle où l'on ne dit pas de sottises.

*
* *

J'ai quelque plaisir à voir celle que j'appelle « mon clair de lune ». Si elle était criminelle ce serait un soleil, elle aurait les plus belles couleurs du monde. Je ne lui demande pas de l'être, je veux seulement qu'elle soit un peu coupable. Je ne voudrais pas détruire tout à fait ses bons principes, par bonté et méchanceté tout à la fois, car je ne veux pas qu'un autre soit heureux. L'amour-propre est celui qui dure le plus longtemps. Je suis blasé sur celui qui ne l'est pas, je veux seulement quelque préférence marquée par quelque signe presque innocent. Si j'en attrapais, je ne le dirais ni ne l'écrirais.

Elle est bonne, aimable, elle a de l'esprit, sait quatre

langues à merveille, traduit, m'explique. Je ne m'ennuie pas chez elle. Elle croit peut-être que je lui suis utile pour la former ; parce que quelquefois j'ai plus de réputation que je n'en mérite. Ma conversation est une pauvre dot pour elle, mais celui qui aura assez d'esprit pour l'épouser pourra voir par mes soins et mon sentiment qu'elle est faite pour exciter les uns et inspirer l'autre.

Je l'aime beaucoup, en vérité, cette demoiselle, Rose de nom et de figure, si elle m'aime un peu. Pour Mme Rosalie, objet éternel de mon culte, outre mon idolâtrie pour sa beauté, je la vois quand je peux, comme le Père Griffet, un conseiller Wavram, le gros médecin Laugier et quelques célèbres, dont M. de Meilhan (1) est le dernier. Les sculpteurs grecs faisaient des idoles pour les adorer. J'ai trouvé la mienne toute faite dans le plus beau marbre de Paros veiné de couleur de rose.

*
* *

Quelle chienne de guerre ! Six cent mille hommes tués ou morts de froid ou de faim ou de lassitude ! Pour du sucre et du café ! Quelle moisson pour les diables ! On ne peut désespérer du salut de personne, mais quelle apparence que ces pauvres soldats et paysans, aient eu assez de force d'esprit et de corps pour penser à leur âme ! Et moi qui ne suis rien dans tout cela, j'y perds mille ducats de la Russie, autant de la Pologne. Je n'ai plus que dix mille florins de mes gages de maréchal (je ne compte pas les deux mille de capitaine des gardes, car je les dépense pour ma compagnie), qua-

(1) Gabriel SÉNAC DE MEILHAN (1736-1803). Voir son portrait par Ligne dans le t. XXII des *Mélanges*, p. 5.

torze mille de ma souveraineté d'Edelstetten que j'ai vendue au prince Esterhazy et neuf mille que Louis m'envoie des terres que je lui ai abandonnées. C'est juste ce que me coûte ma maison. Je n'ai pas de dettes. J'en faisais pour trente ou quarante mille par an, quand j'avais trois cent mille florins de rente.

* * *

Comme ceci est respectable ! La femme de Ghislain Alberlachen, mère de mon excellent petit François, aussi affligé qu'était son père, bien près de mourir, a été guérie par mon très bon, très sage, très éclairé Puttmans, mon chirurgien. Dans le moment que son mari la voyait à toute extrémité, il a fait le vœu d'aller pieds nus en pèlerinage à Maria Stülf, à une demi-lieue, et le jour le plus froid, le plus glissant et quelquefois le plus crotté de l'année. Il me prie de le dispenser de mettre les chevaux le soir, je lui dis : « Volontiers, c'est presque le carnaval, allez vous divertir. Il me dit la raison de sa demande. J'en suis touché aux larmes pour la piété religieuse et la piété conjugale. — Allez, lui dis-je, en retenant un peu mes pleurs. Il en est revenu à neuf heures du soir. Je le fais bien réchauffer, et quand je demande s'il n'est pas malade, lorsque je me réveille, j'apprends qu'il y est retourné de même à cinq heures du matin. Il ne s'en porte que mieux et il est le plus content des hommes. Il y a si peu de personnes capables de sentir tout cela que pour ne pas exposer les soi-disant gens d'esprit à en rire bêtement, et moi à leur en témoigner mon mépris, je ne l'ai presque pas raconté. Ce n'est pas par respect humain, car je le brave à présent, et dans ce bon genre, j'ai malgré cela souvent les rieurs de mon côté.

*
* *

Je l'ai déjà dit vraisemblablement : les mauvaises mœurs finissent d'elles-mêmes. Je n'en ai que tous les quinze jours, la religion reste. On revient quand on s'en est écarté, non en principes, Dieu m'en a préservé, mais en actions. Il y a quelquefois de la sécheresse à côté des bonnes mœurs. Je dis souvent le peu de prières que je sais par cœur, je crains, j'espère. La dévotion véritable épure un cœur qui a commencé par être tendre pour la créature et qui devient tout de feu pour le Créateur.

*
* *

Les femmes voient souvent mieux et plus loin que nous (les hommes). Je me souviens d'une conversation de la P*** avec P** avant la guerre de 1801. Lui, ni personne ne savait que répondre à ses prédications, et au tableau juste qu'elle faisait de notre position politique et militaire.

*
* *

Pourquoi Napoléon chasse-t-il dans les environs de Paris, après avoir chassé l'espace de huit cents lieues? Pourquoi a-t-il fait semblant d'être gai dans sa fuite en traîneau? Je n'aime pas les petites charlataneries. Ce redoublement de police et de surveillance dans Paris peut lui être bien funeste.

Avec cette différence que l'empereur Julien s'est fait tuer, il a eu une déroute à peu près semblable à celle de l'armée française. Il alla prendre la capitale de la Perse, gagna une bataille, mais perdit du temps. La mauvaise saison et les vivres vengèrent et sauvèrent

cette nation que la fougueuse ambition de cet empereur lui fit attaquer aussi mal à propos. Que ne restait-il à Paris où il résidait souvent? Je crois que lui avant de mourir, et Napoléon dans ce moment-ci, ont été bien fâchés de l'avoir quitté.

* * *

Que de morts qui m'ont fait de la peine plus ou moins pour moi et pour les autres, dans l'espace de quelques mois, et surtout ces deux-ci. Le prince Kinski, ma belle-sœur Charles, Mme de Rumbeck, Duras d'Arenberg, l'honnête commandeur Zinzendorff, le prince de Kaunitz, quelques jeunes officiers polonais et français intéressants que je connaissais, et surtout l'abbé de Damas que je regrette pour lui, sa famille, et mon cher Roger, son frère, qui en est inconsolable.

* * *

Ne voilà-t-il pas encore une femme d'une autre partie du monde, qu'une place à souper à côté d'elle, un genou que j'ai rencontré, et peut-être plutôt mes rubans, ont engagée à me bien traiter déjà une fois. Partie par scrupule, partie pour ma santé, je lui ai dit que pour sa réputation je ne viendrais pas souvent chez elle, puisque je connais quantité de personnes logées dans la même maison. Voyez, lui ai-je dit, comme cela est délicat.

* * *

Ne voilà-t-il pas Napoléon raccommodé avec le pape? Ne voilà-t-il pas déjà cent mille hommes qui ont passé le Rhin? Il est sorcier cet homme que les uns

croient un Dieu et les autres un Diable, mais jamais un homme.

Mais qu'il laisse l'Angleterre régner sur l'eau. L'Illyrie à nous, la Pologne à un roi suffragant et barrière de quatre empires. Que peut-il gagner? Qu'il fasse, au contraire, tous les sacrifices possibles pour la paix! C'est en perdant qu'il peut encore acquérir la réputation d'un grand homme qu'il a défaite pour n'être qu'un grand capitaine et le tourment du monde.

* * *

Voilà Narbonne qui arrive. Comme il est aimable! et comme M... et moi et quelques autres personnes ont beaucoup vécu avec lui! Cela alarme toute la ville et nous donne à nous-même un peu d'embarras (1), jusqu'à ce qu'il ait fait la conquête de tous les enrégés contre la France.

* * *

Voilà Schwarzenberg qui arrive après sa superbe et difficile campagne. C'est réellement un homme parfait.

* * *

Pour faire une femme parfaite, en refondre deux, ce n'est pas beaucoup. Ce serait une jeune princesse et une vieille comtesse. Je ne dis pas quand et où je

(1) Les rapports des espions de l'empereur François I^{er}, conservés aux Archives du ministère de la police de Vienne, confirment l'importance que la cour et la ville attachaient aux relations de Ligne et de Narbonne. Celui-ci passe toutes ses soirées à l'hôtel de Ligne et les deux amis sont suivis par la police dans leurs sorties les plus intimes.

les ai connues. A l'exception de ces deux-là, il en faudrait refondre vingt ou trente pour cela.

* * *

Si Mlle Rose était née en France, en Pologne ou en Angleterre, il ne lui manquerait rien. Elle aurait la grâce des deux premiers pays et le piquant du troisième. Ce sol-ci est ingrat. La *Freule* dont je parle a de l'esprit, de l'à-propos, de l'amabilité, des vertus et des principes qu'elle suit sans pruderie ni bégueulerie.

* * *

J'ai rencontré aujourd'hui l'empereur au milieu des inondations où il allait pour faire le bien et moi pour voir le mal. J'étais en petit bateau long et étroit, et quand je me suis mis debout sur une petite planche pour le saluer dans sa voiture d'où il m'éclaboussait il s'est mis à rire de voir mon esquif balancer avec moi.

* * *

Les sens (surtout celui que je ne veux pas nommer) sont une chose singulière. Par exemple, celui que ma parole presque d'honneur donnée à Mme R... et ma contrition donnée au Père Chrysostome à Prague, m'empêchent d'exercer, s'est réveillé hier pour une nouvelle connaissance et s'endort pour les anciennes. Le cœur, la tête et le corps sont alors comme au baquet de l'électricité où ils tiennent la chaîne. Je tourne tout cela du côté de la préférence que je suis bien aise d'obtenir et qui satisfait au moins mon amour-propre, plus puissant que celui qui ne l'est pas. Jamais une

distinction de quatre cours, où j'en ai eu souvent, ne me fera autant de plaisir que d'en avoir de deux personnes dans ce moment-ci.

*
* *

J'ai aimé, désiré et obtenu bien des femmes. Qui aurais-je voulu pour femme? Je serais encore à chercher si je ne m'étais pas marié avant l'âge de la raison. Faut-il conformité de caractère ou ne le faut-il pas? Bien des gens sont pour le dernier. Moi je suis pour le premier et ne le trouve pas tout à fait.

*
* *

J'aime les événements et tout ce qu'on n'a pas fait et vu la veille, mais sans accidents ou la possibilité de les réparer. Hier, surlendemain de l'inondation qui m'a amusé, il y a eu du feu dans une cave. L'empereur y était déjà (il faut dire que c'est son devoir). Je lui ai dit : Je suis charmé de trouver Votre Majesté dans l'eau ou dans le feu. Il me dit qu'on vient par méprise de murailler la porte d'un homme qui logeait au rez-de-chaussée, au lieu de la cave. Il donne ordre qu'on y remédie. Je vois qu'on y jette du fumier sec qui nourrit la flamme. Je ris parce que je vois qu'on s'en corrige avec beaucoup d'eau. Je ris en voyant les importants et les paresseux qui faisaient semblant de ne pas l'être. J'ai été là deux heures debout et ensuite quatre heures à la redoute où l'impératrice a été adorable à son ordinaire. Ses yeux ont une échelle (1)

(1) Le copiste de S a écrit « échelle ». Il faut évidemment lire « étincelle ».

d'esprit ou de la bonté suivant l'occasion. Ils étaient dans ces deux genres, ou pour la conversation, ou pour la manière de regarder cinq ou six mille personnes qui venaient l'examiner. C'est le jeudi gras de 1813.

*
* *

Un masque que je crois être une baronne qui était venue me voir le matin, et à qui j'avais dit que j'avais mal à la gorge pour ne pas *causer* avec elle, m'a donné une rose avec cette petite légende : *Que n'a-t-elle cette fraîcheur*. Cela est excellent et bien drôle, puisque celle que j'appelle le « Clair de lune », à cause de sa pâleur intéressante, m'occupe à toutes les redoutes, et s'appelle Rose, comme on sait.

*
* *

L'impératrice était charmante à la redoute, par ses yeux de bienveillance pour ceux qui la regardaient, par son sourire pour ceux qui la connaissaient et par son parler agréable, séduisant et de si bon goût à ceux qui ont le bonheur de la voir quelquefois.

*
* *

Dix ennuyeux, sur ma chienne de réputation d'obligeance, ce matin ont à peu près forcé ma porte, pour me parler de leurs affaires. Je l'ai peut-être déjà dit, si je revenais au monde, je me ferais dur pour épargner à bien du monde bien de l'ingratitude.

*
* *

N'aimant pas à rester en arrière sur rien, j'ai souvent bu deux bouteilles et demie de vin de Champagne quand c'était à la mode dans la société de M. le duc de Chartres et puis de M. le comte d'Artois. Il y avait des gens assez bêtes qui, pour y entrer, tombaient sous la table à quelque déjeuner de chasse où par hasard ils les rencontraient. Je n'ai jamais été ivre de ma vie qu'un jour, à Vienne, allant jouer le rôle d'Hortensius, chez le prince de Stahrenberg. La fournaise, la cheminée, la précipitation et le froid excessif que j'eus en allant à pied chez moi pour m'habiller, en ont été la cause. Le public, pas trop connaisseur comme on peut le voir par là, crut que c'était de mon rôle de m'appuyer presque dormant contre toutes les coulisses (1).

*
* *

Conçoit-on mon malheur à la bataille de Leuthen? Quand sans être ivrognes et mourant de faim depuis deux jours, tous mes camarades et officiers du régiment de mon père, surpris par un petit baril d'eau-de-vie, entrèrent dans le feu ivre-morts, et puis morts tout à fait, car ils ont été tués ou blessés mortellement (2). Nous n'étions que trois officiers qui n'ont été ni l'un ni l'autre ; les deux étaient ivres aussi, mais je chargeai deux cadets de ma compagnie d'en faire le service.

(1) Voir t. I, cahier XIII, p. 223.

(2) Le 5 décembre 1757, à la bataille de Leuthen, le régiment de Ligne perdit sept officiers.

*
* *

Je reviens du château de Richard, c'est-à-dire de Deinstein, château du prince de Stahrenberg, où lui et ma cousine nous ont si bien reçus. Petite comédie, petits couplets, bonne chère, tout pittoresque, tout grands souverains. Retour en bateau sur le Danube. C'était charmant ! Quel dommage que Mme R..., qui nous avait promis d'être du voyage, en fasse un dans ce moment-ci, à Maria-Zell ! Il y a une Vierge qui est aussi à la mode dans les environs, d'où Christine et moi nous revenons, et quoique cette belle conscience n'en ait pas besoin, elle aurait mieux fait d'aller à ce pèlerinage, d'où j'ai vu des pèlerins et pèlerines revenir en bateaux, chantant des cantiques bien harmonieux. Oh ! comme la voix de Mme R... se serait prêtée joliment à ces sons religieusement champêtres !

*
* *

Dans un moment où l'on est affecté d'un événement on ne songe pas à écrire. Ainsi je m'aperçois que je n'ai rien dit de la mort de mon pauvre Louis (1). On a beau dire : c'est la fin des souffrances, on veut vivre et voir vivre. Malgré cet état douloureux, toute la famille et moi, nous l'avons bien pleuré. Mais la séparation qui ne portait pourtant pas le mot cruel d'éternelle était faite. Nous ne pouvions guère espérer de le revoir. Le pauvre malheureux, jeune homme presque encore, a souffert et est mort pour le service *aussi*,

(1) Le prince Louis est mort le 10 mai 1813. Voir le commencement du cahier XLVI.

ayant eu les pieds gelés et mené à pied, moitié dégelé, en prison en France depuis le Tyrol.

*
* *

Il a fallu mon bonheur et ma santé pour triompher de mon zèle aussi et des maux qu'il m'a procurés. Je devais bien mourir de ce qu'on appelle la maladie des polders que j'avais gagnée dans les inondations hollandaises et sur ma digue, dans le temps de mon espèce de guerre de l'Escaut ; et puis de ma fièvre de Hongrie.

Elle n'avait pas été gagnée pour le service, je l'avoue, mais pour l'amour. La femme d'un lieutenant-colonel l'avait prise la veille de ses faveurs. Les transports de ma reconnaissance me l'ont communiquée, mais au lieu de songer à la guérir, je me tuai de ratigues à un siège pour bien mériter du souverain et de la patrie, quoique cette expression me déplaît à présent.

*
* *

Ai-je compté dans les fois que j'ai échappé à la mort, un jour que par cette maladie, mon indifférence là-dessus, me fit essayer trois coups de fusil de Janissaires que j'ai vus me viser du bord de la Save et qui n'auraient pas dû me manquer?

Ai-je compté un bac qui recule lorsque deux de mes chevaux étaient déjà sur terre? Une autre fois qu'un bac qui avait perdu sa corde ; une autre fois, en Pologne, que la glace se rompit sous ma voiture ; une autre fois qu'elle fut, au passage d'une rivière, comme une île sur un grand morceau de glace qu'à force d'ouvriers, de pieux et de crochets on fit venir à bord?

Ai-je raconté que je me suis réveillé étouffant de

fumée dans ma tente toute en feu, ainsi que les rideaux et couvertures de mon lit, au camp devant Oczakoff? Une autre fois dans une machine à feu dans le Borinage où l'on prétendit qu'on voulait étouffer par jalousie de commerce le vicomte des Androins (1). Une autre fois à une loge de francs-maçons, à force de rire, etc.?

*
* *

Je m'amusais bien dans ces loges, à faire peur en saignant avec un cure-dents, faisant boire pour du sang l'eau chaude que je versais sur la prétendue saignée, faisant monter par une poulie bien haut sur une chèvre postiche dont je faisais tenir les cornes, faisant faire une confession générale, des fumigations et toutes sortes de diableries.

*
* *

J'ai appris hier, à propos de quelques-uns des mots de Napoléon, quelquefois bons, un peu brutaux ou heureux ou profonds, un autre fort gai.

On lui présente un jour un officier avec un uniforme superbe.

— Quelle arme, lui dit-il, monsieur? (C'est une de ses expressions.) — Chasseur, répond-il. — Quel service? — Du roi de Hollande, Sire. — Mon frère? Bon, qu'il ait des pêcheurs, cela lui ira mieux.

Je sais aussi par des grands et petits personnages qu'il s'avise même aussi d'être souvent très aimable et toujours bon dans son intérieur.

(1) Probablement à Baudour. Le vicomte des Androins, propriétaire des mines d'Anzin, avait précédé Ligne dans les faveurs d'Angélique d'Hannetaire.

CAHIER XLVI

Mort de Louis. — Étourderie. — Petit bonheur. — Scrupules. — Mots de la princesse de Ligne-Luxembourg. — Lettres de Joseph II. — A Mme de Staël.

Mon pauvre Louis, à moitié mort depuis quatre ans, l'est tout à fait. J'en apprends la fausse nouvelle et la vraie presque en même temps. La première, la certitude d'un état que je ne savais pas aussi malheureux, n'avait déjà que trop fait son effet ; à peine en étais-je remis que la seconde, quoique moins trappante, est venue m'accabler. Quoique nous fussions séparés pour toujours, la certitude d'une séparation éternelle est affreuse à prononcer.

*
* * *

Deux peines qu'éprouvent des gens qui m'intéressent sont venues faire diversion à la mienne. Celle de la famille la plus respectable, du comte de Woyna, d'un M. Boissier, augmente, diminue ou s'identifie à ma douleur. Ce tableau présent de la leur se mêle au tableau personnel mais éloigné de la perte que je fais, et console et désole mon cœur à la fois. Pauvres parents ! Je viens de les voir, et pour eux, pour ma famille et pour moi, nous sommes bien à plaindre. Je meurs de peur de mourir pour les anges à qui j'ai donné le jour. Pauvre Christine ! Je vous pleure pour les pleurs que je vous ferai verser.

Peut-être, chère Mme R..., que vous en répandrez

aussi un peu : cette idée est consolante. Eh bien ! pleurez ensemble, mais j'exige que ce ne soit qu'un jour. Dites-vous : il est sorti de cette vallée de larmes et il dort pour une éternité bienheureuse dans le sein du Créateur qui lui a pardonné ses deux ou trois péchés dont, à la vérité, il ne se corrige guère.

* * *

Il faut qu'il y ait un grand caractère imprimé de la crainte et de la Majesté de Dieu, même devant le ministre de ses autels, pour qu'on ne lui dise qu'en tremblant, dans son confessionnal, ce qu'on dit à ses amis par confiance ou par fatuité et ce qu'on fait entendre même aux femmes pour leur faire voir que puisqu'on a plu à d'autres on peut ou doit leur plaire aussi.

* * *

Pauvre Louis ! Malheureux par quelque imprudence. Vos jours ont commencé brillamment. Les bontés de la reine qui vous a placé dans son régiment et dans sa société d'où votre crainte de la dépendance vous faisait échapper, malgré elle et malgré moi. Avec votre genre de jolie figure distinguée et votre drôle de genre d'esprit taquin, piquant, gai, bon et juste comme votre cœur ! Vous étiez né sous les plus heureux auspices.

* * *

Me voici de huit jours dans ma soixante-dix-neuvième année. Cela pourra-t-il encore aller onze ans ? Quand je me rappelle les derniers onze ans, mon Dieu ! que cela va vite !

* * *

L'esprit de parti augmente tous les jours ; on devient injuste, cruel, humoriste. L'amour, l'amitié tout s'en ressent. Que de gens entendent, disent et jugent de travers à présent. Autrefois nos bons bourgeois de Vienne ne lisaient que les affiches du théâtre de Gasper (1) ; à présent, il leur faut des gazettes.

* * *

Je connais ici deux hommes laids qui disent que chacun est le plus laid des laids et ils ont raison tous les deux.

* * *

Ai-je raconté une étourderie, une indiscretion, une fatuité infâme ? Ne voyant pas sur mon wüerst où il y avait sept à huit officiers, parmi lesquels était un mari capitaine au régiment de T..., je leur dis : Pardon, messieurs, si je vous ai fait attendre (je les menais à l'exercice), c'est que j'arrive à pied et j'ai couru comme un fou de chez Mme une Telle qui a eu des bontés pour moi. On rit, je me retourne, je découvre le monsieur. — Ah ! Ah ! lui dis-je, n'est-ce pas que vous avez eu peur ? J'ai voulu vous inquiéter un petit moment.

* * *

Napoléon, par quinze jours d'entêtement à Moscou a perdu l'année passée la moitié de l'Europe ; et cette

(1) Guignol viennois. Gasperlé (Casperley ou Kasperl) est un type comique analogue à Guignol et à Polichinelle.

année-ci l'autre pour quinze jours d'entêtement à Dresde. J'ai écrit dans un autre ouvrage mes prophéties dont aucune ne s'est vérifiée (1). Qui pouvait croire cinq fautes principales que j'ai détaillées? Les méchants sont-ils donc aussi punis dans ce monde? Je ne l'appellerais pas ainsi, s'il avait eu de la religion, car ce qui est ambition, ravage, est diabolique, à la vérité, mais est de l'inhumanité humaine.

* * *

Comment ne pas se faire rire soi-même dans l'occasion? Les autres en fournissent si peu! Par exemple, voilà encore ce qui court et qu'on me pardonnera puisque par l'événement, ce qui aurait été faute sans l'entêtement de Napoléon dont j'ai parlé plus haut, la charmante grande-duchesse C... m'a dit que l'empereur Alexandre venait de recevoir l'ordre de la Jarretière; et je crois aussi, lui dis-je, l'ordre du Bain, ainsi qu'aux deux autres monarques, car voilà six semaines qu'ils sont à Tœplitz.

* * *

Je suis bien triste aujourd'hui 16 janvier 1814. Louis de Saint-Priest (2) vient de partir. Quelle perfection! esprit, talents, sagesse, ni exagération française, ni russe; juste surtout, penseur et puis après enfant, riant d'un rien. Que Dieu nous le conserve et le préserve de l'effet ou continuation de ses blessures.

(1) *Ma Napoléonide*, p. 29-32.

(2) Emmanuel-Louis-Marie GUIGNARD, vicomte DE SAINT-PIREST né en 1789, colonel au service de la Russie, fut fait prisonnier en Champagne par des partisans français, en 1814.

* *

Ma maison est le collège des quatre nations : il y a six mois toute française, puis russe, à présent anglaise et un peu napolitaine. Six femmes anglaises et douze Anglais : ceux-ci tous les soirs.

* *

Encore un petit bonheur, sans séduction et sans conclusion, car on est parti pour ... Mlle de ... (je ne dirai pas son nom) me dit qu'elle est malheureuse. Je vois des larmes. Elle me les cache en mettant sa jolie tête sur mon épaule gauche. Je ne puis pas m'empêcher de porter des lèvres incertaines, je ne sais où ; elles rencontrent les siennes. Le soir elle me dit tout bas qu'elle avait tant entendu parler de moi, et m'avait tant suivi quand je parlais, sans me parler elle-même, que c'est à cela que je devais attribuer sa confiance. Un corridor, un escalier ont été témoins des deux marques pareilles qu'elle m'en a données. Hélas ! la dernière a été la plus prolongée et la plus triste, car en descendant de chez moi, avec une autre femme je crus ne pouvoir que tenir, serrer, baiser sa main, et en se penchant sur moi qui étais au haut du degré, sa jolie bouche me prouva doublement que, par un effet extraordinaire, je l'intéressais un peu. Nous nous sommes donné deux lettres bien tendres. L'étourdie en a perdu une qui est tombée entre les mains, par je ne sais quel hasard, de la comtesse ..., Polonaise, belle, bonne et aimable. Elle s'amuse à me menacer de la montrer. Elle n'en fait rien, et je commence à être tranquille. Mais la reverrai-je, cette charmante et intéressante C... ?

* * *

Il me prend quelquefois des bouffées de conscience. Je crois, ne l'ai-je pas dit, que le curé trop allemand et trop peu latin du Kaltenberg à qui j'ai fait, après quarante ans d'indévotion, une confession générale, ne l'a pas assez comprise, car il m'aurait bien plus grondé. Je puis compter trois ou quatre jolis crimes affreux, sans parler des gros péchés dans le même genre, puis deux ou trois abus de confiance. Je fais ici, comme le chevalier Bayard qui s'accusait tout haut, en mourant. C'était à son valet de chambre, et moi c'est à la postérité. J'en parlerai plus sérieusement un de ces jours, sans en attendre le dernier, à notre sage et bon supérieur militaire Chrysostome, ou au plus vertueux des prêtres, le Père Antonin.

* * *

J'ai bien du plaisir à voir Mme R..., plus adorée des femmes mêmes et des hommes tous les jours. Elle me fait trouver de l'esprit. Je disais hier que j'étais le télescope qui avait découvert ce bel astre. On me demande comment j'étais avec elle. — Je suis aux Limbes, répondis-je, séjour des innocents. Ni moi, ni personne à ce ciel-là, mais par ma façon d'aimer, pas en Enfer non plus, comme elle m'a converti. Sa grand'mère la princesse ... me voyant à la messe m'a dit : « Tout chemin mène à Rome. » C'est excellent, et bien dans son genre ! Il y a vingt traits de conversations d'elle à citer tous les jours. Il y a plus de mérite ici qu'en France. Il n'y a pas de tamis pour renvoyer la balle. On ne la ramasse pas. J'ai cité je crois quatre : Mmes de Boufflers,

de Luxembourg, de Chaulnes, de Créquy, de Coigny, du Deffant, Geoffrin, mais à Vienne, bon Dieu !... quels couvents ! quels collèges ! quelles académies !

*
* *

La princesse de Ligne, ma tante (celle de la princesse de Lorraine (1) aussi), qui demeurait au pavillon de Flore, était aussi souvent excellente en définitions, et en mots qui lui échappaient avec négligence. C'est comme celui-là qu'on lui a pardonné parce qu'elle était paresseuse et un peu indifférente pour ceux qui n'étaient pas ses amis.

Un évêque, en visite chez elle, tomba mort d'apoplexie sur sa chaise. Elle sonne et elle dit : « Otez-moi donc cet évêque. » A la manière dont elle voyait qu'on se déconsidérât à Versailles, et de ce qu'elle apprenait de toutes les cours de l'Europe, devinant la Révolution, elle me disait : « Les souverains sont donc las de trônes ! »

*
* *

Je pense sans cesse aux deux hommes que j'aimais et regrette le plus après ce malheureux, loyal, brave prince Poniatowski, mort, à la vérité, comme un héros ; et mon cher, excellent, obligeant, plein d'esprit et de bonhomie (sans qu'on l'ait reconnu assez généralement), Narbonne. Je regarde chaque soir à la place qu'il occupait sur ma banquette auprès de la cheminée. Quelle différence de ceux qui s'y asseyent à présent ! Puissent

(1) Louise-Julie-Constance DE ROHAN (1734-1815), mariée à Charles de Lorraine, prince de Lambesc, cousin de Ligne. Elle était demeurée, au dire de celui-ci, « la dernière grande dame de France et d'Europe. »

toutes mes conjonctures être aussi fausses qu'elles l'ont été jusqu'à présent !

* * *

Nous lisons tous les jours des paquets de lettres de Joseph II qui sont toutes piquantes, ou intéressantes, ou sensibles. Ai-je dit que je l'ai vu quelquefois près de m'aimer ? et s'arrêtant là-dessus par la méfiance de l'ingratitude qu'il avait souvent éprouvée. J'ai raconté, je crois, la sublime qu'il écrivit à Manfredini (1), ai-je raconté la merveilleuse au sujet de mes portraits de l'adorable reine dont j'en ai retrouvé un, au moment qu'on m'en avait volé un autre (2).

* * *

Mme R... se fait adorer des femmes comme des hommes. Elle donne des thés brillants, des spectacles charmants et tout cela sans faire un sol de dettes. Quelle sagesse en tout genre ! Économie pour pouvoir donner ! Quelle supériorité en tout genre ! Elle oblige par ses manières à la lui pardonner.

* * *

Pardonnez, chère madame de Staël, je viens de vous écrire que votre imagination a la jaunisse, en la donnant dans votre charmant ouvrage (à cela près) aux Allemands. Je lui dis : « Prosterné devant votre divine Majesté, quand je me relève je ne vois pas le Souabe, le Bavaïois, le Prussien, le Saxon, l'Autrichien

(1) Frederigo MANFREDINI (1743-1829).

(2) Voir tome I, cahier XX, p. 312.

ressembler à un Provençal ni à un gondolier de Venise, et que je suis comme Moïse à qui les cornes en viennent, après avoir vu Dieu dans le buisson ardent. » J'ajoute : « Vous m'avez quitté, vous êtes le pigeon voyageur à qui le... a voulu casser une aile ou une patte au moins à votre esprit » et autres bêtises pareilles qui l'impatienteront et la feront rire d'abord après de mon impertinence (I).

(I) Voir *Annales*, t. IV, p. 36-41.

CAHIER XLVII

Prière à saint Jean Népomucène. — Une invitation des États du Hainaut. — Péché et confession. — Départ de Rosalie Rzewuska. — Dialogue entre Léonard et moi. — Lettre à l'empereur de Russie (1810).

Il est plus aisé d'avoir de la superstition que de la dévotion, et de la dévotion que de la piété. Je n'en suis point encore à ces deux-là malheureusement, mais voici ce qui m'arrive. J'ai trouvé, et même volé, je crois, un petit livre de prières manuscrites. Dès que je l'ouvre, j'en trouve toujours à saint Jean Népomucène dont il y a une statue au coin de ma rue, tout près de celui de ma maison. Cela m'a paru fait pour y avoir recours plus particulièrement qu'à un autre, en passant vis-à-vis tous les jours. Voilà ce que j'improvise :

« Mon bon patron adoptif, ainsi que celui dont je porte le nom et notre sainte et bienheureuse Vierge Marie, par les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ dont vous tenez en mains le signe des glorieuses souffrances, grand saint Jean Népomucène, intercédez pour m'exempter de celles que j'ai méritées dans ce monde et des éternelles bien méritées aussi. Priez ce Dieu bienfaisant que j'aime, que j'adore, que je crains, que je remercie des bienfaits continuels dont je jouis, de me pardonner mes crimes d'actions, pensées, omissions, séductions, scandales, mauvais exemples et péchés absous peut-être trop légèrement, ainsi que je les ai accusés, afin que réconcilié avec votre sainte loi, ô mon

Dieu, à l'heure de la mort, je puisse dormir dans votre sein pendant la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il ! »

Il est sûr que j'ai toujours sur le cœur cette confession générale du curé de ma montagne, car il ne savait pas assurément le français et n'aura pas entendu ma prononciation latine.

*
* *

Si je puis m'empêcher d'aller voir un demi-castor hongrois que l'on dit ressembler comme deux gouttes d'eau à Mme R..., je ne vois plus pour moi de péchés à commettre ; et le jour de son départ pour la Pologne, qui est pour moi un coup bien funeste, j'irai purifier mon âme chez le Père Chrysostome, et mon corps au bain de Diane.

*
* *

Pauvre jeune, intéressant Louis... (1) prisonnier, pauvre Emmanuel, son frère, homme parfait, toi ; pauvre leur respectable père qui ne le sait pas encore ! Mon Dieu, que Mme R*** et moi nous souffrons de tout cela ! Et elle va partir, grand Dieu !... que ferai-je ? Où irai-je ? J'aime ses adorateurs à Mme R***, par exemple un qui est un excellent homme, bien gentil, homme anglais, instruit, avec bien de l'esprit et d'honneur. J'en ai tous les jours une douzaine chez moi le soir. Ils ont tous de cela plus ou moins, et ne font et ne disent rien de vulgaire. Plusieurs ont de la pudeur comme des demoiselles et de la prudence comme des femmes.

(1) Louis de Saint-Priest. Voir cahier XLVI, p. 364.

* * *

Hier, j'ai reçu une invitation des États et de la noblesse de mon ancien gouvernement pour y revenir. C'est très aimable. Je leur ai écrit que je montrerais la lettre à l'empereur s'il accepte les Pays-Bas et j'ai ajouté : « Messieurs, vous me ressuscitez, vous me rajeunissez, et quoique résolu à ne plus me mêler de rien, je serai volontiers à vous deux ou trois fois par an. »

* * *

Eh bien ! J'ai succombé ! Cette ressemblance de Mme R... m'a rendu bien heureux ; c'est bien finir mon honorable et joyeuse carrière ! Comme je serais trop troublé au départ de la véritable qui s'en va mercredi prochain 4 mai 1814, trois ans jour pour jour, après qu'elle est revenue ici, je viens de me confesser du péché dont elle est la cause bien innocente. Est-ce cynisme de dire sa confession ? Est-ce fatuité ou vanterie de crime ou d'orgueil ? Non, c'est plutôt bon exemple, en faisant voir que je me repens d'en avoir donné de mauvais à mes deux fils, à mes gens et au public. J'ai confessé outre cela une quinzaine de péchés qui n'étaient pas si incurables que la ressemblance dont je viens de parler. Deux dimanches que j'ai manqué la messe et un peu de médisance. Voilà tout. Je ne compte pas répéter les trois premiers articles. Je ne réponds pas du dernier. Il faut être chartreux pour ne pas écouter un peu de mal de son prochain, surtout de sa prochaine, et n'en pas dire un petit mot sans malice. A Dieu ne plaise que je n'en dise qui apprenne ce qu'on ne sait pas, ou ce qui n'est qu'indifférent, sans déshonorer personne.

Je suis un peu distrait aux messes d'obligation. Mon imagination est un peu vagabonde. Mais je tâche de recueillir mes idées à l'offrande, à l'élévation et à la communion. Le reste est-il péché? Je n'en sais rien. Peut-être un peu véniel?

*
* *

Voici un des moments les plus déchirants que j'ai eus. (Je ne parle pas de celui d'un autre genre;) deux autres à peu près pareils, mais où il y avait eu toutes les charmantes folies de l'amour, en avaient approché. Mais celui-ci, par la supériorité de Mme R... sur toutes les femmes qui ont jamais existé, me rend bien malheureux. Cette haute dévotion qui la nourrit des anciens et des nouveaux Pères de l'Église ne se porte que sur l'indifférence des plaisirs, mais point sur celle de son cœur. Elle les méconnaît, les méprise, et n'a point recours à sa vertu pour des combats. J'avoue que je n'aime pas la vertu, mais n'avoir pas d'amour et seulement un peu de préférence est d'un bien bon genre et bien piquant.

*
* *

Elle est partie hier pour la Pologne. Ce *Dialogue* qu'on va lire n'est bon que pour ceux qui connaissent mon interlocuteur, bon Belge naïf (1). Nous sommes le 5 mai 1814. Hier un déjeuner superbe où le comte de St *** avait prié des gens qu'on croyait indifférents et nous (c'est-à-dire vingt personnes qui l'aimons plus

(1) Le *Dialogue entre Léonard et moi* a été publié dans les *Annales*, t. VI, p. 240-245. Le manuscrit original du prince fait partie des *Œuvres posthumes* conservées aux Archives du château de Belœil, mais ce dialogue ne figure dans aucun des manuscrits des *Fragments*.

ou moins), était une vraie fête funéraire. Les vingt autres pleuraient presque autant que nous. Je ne puis pas soutenir le mot terrible d'adieu : je me jette dans la voiture et me voilà parti.

*
* *

Pourquoi me vole-t-on si souvent à tous mes maisons de mes montagnes entre les paysans voisins et quelques-uns de mes gens? Ai-je dit que les six que j'ai, sur l'une, une sur l'autre, une au pied et trois en ville, retournent après moi à leurs vrais propriétaires? Hélas! la fille de celle du Kaltenberg, la plus jolie du monde presque, est à la mort. Cela me fait bien de la peine.

*
* *

Voici une lettre que j'écrivis, le 1^{er} de l'an 1800, à une Majesté Impériale (1) :

« Votre Majesté Impériale

« Daignera me pardonner la confiance d'un chevalier et la franchise d'un soldat qui cherche à le redevenir. Comme j'ose m'adresser directement à Elle, cela lui persuadera aisément que je ne sais point ici me servir de canaux subalternes. Ce n'est point au plus puissant des monarques que je prends la liberté d'écrire : c'est au restaurateur de la chevalerie et au soutien de l'honneur. Je donne ma parole d'honneur que personne ne sait et ne saura ma démarche. Je supplie Votre Majesté Impériale de n'en parler à personne, de ne rien me faire dire à ce sujet, et de faire là-dessus

(1) A Paul I^{er}, empereur de Russie.

ce que ses lumières aussi étendues que son Empire lui inspireront.

« Je n'ai pas pu être employé cette guerre-ci, malgré mes instances réitérées avant l'ouverture de chaque campagne, malgré des marques de bonté et d'estime de mon auguste souverain. Je ne me suis adressé qu'à Lui. Connaissant plus que personne le maréchal Souwaroff et les braves armées russes, avec lesquelles j'ai eu l'honneur de servir, je crois que, n'y eût-il que quatre mille Autrichiens sous ses ordres, je pourrais être de quelque utilité. Ce n'est point un corps que j'ose solliciter : c'est un prétexte pour être employé à l'armée de Votre Majesté Impériale, en qualité d'Autrichien. Je me jette à ses pieds pour qu'elle daigne m'y demander, soit à la tête de nos troupes, soit comme ami du maréchal, chargé de l'harmonie, de la correspondance, des détails que l'on voudra : pourvu que je serve les deux Empires, tout m'est égal. Je suis revenu des honneurs, mais point de l'honneur et le mien souffre depuis longtemps.

« Je demande pardon à Votre Majesté Impériale de l'entretenir autant de moi. Qu'elle m'excuse en faveur de la confiance que j'ai en sa discrétion et en moi-même pour quelque utilité dont je serai peut-être à la bonne cause qui doit enflammer toutes les grandes âmes.

« Il ne me reste plus qu'à lui renouveler les assurances de mon ancien attachement personnel, de ma nouvelle reconnaissance et du respect profond avec lequel je suis, de Votre Majesté Impériale, le très humble et très ami et fidèle sujet, etc.

APPENDICE

Quelques dates d'après le *Journal de Leygeb*. — Dernier séjour à Belœil. — Amours, passions, passades. — Compte des voyages. — Vie heureuse.

C'est à un de mes secrétaires nommé Leygeb que je dois la partie dernière (1) de ces petites époques trouvées dans des papiers : guerre de Sept ans, 1757, 58, 59, 60, 61, 62, 63.

En 1763 (2), mon voyage en Suisse, Italie, etc.

En 1764, à Francfort, au couronnement.

Paris (le guet, la police, le diable, etc.) ; Vienne (etc.).

En 1765, la petite vérole (3).

En 1766, camp d'Iglau (4).

En 1767, comme un cheval échappé. Voyage en Angleterre, etc.

En 1769, Gand, plaisirs, confréries, président d'un procès et de la Commission économique.

En 1770, camp de Neustadt, etc.

En 1771, mon régiment. Fêtes. Plaisirs. Manœuvres. Luxembourg.

En 1772. Le plus jeune chevalier de la Toison, nommé le plus jeune des généraux. Mon assassinat en Hollande.

En 1774, Spa, Belœil, Paris.

(1) Nous donnons dans cet appendice les fragments du manuscrit Bb qui ne sont pas repris dans le texte des manuscrits S et B et qui n'ont pu être introduits comme variantes.

(2) En interligne, au-dessus de « la partie dernière », on lit : « le petit service. »

(3) Toutes ces dates sont en marge et soulignées.

(4) Ligne a écrit ici, puis biffé : « La mort de mon père. »

En 1775, ma liaison avec le comte d'Artois à Valenciennes et puis avec la reine (1).

*
* *

Trois années bien heureuses par un amour réciproque et plusieurs séjours à la campagne. Plaisirs doux et tranquilles sans un seul nuage (2).

En 1773. La représentation de mon opéra de *Céphalide*. Je crois en avoir déjà parlé.

La même année je fis une tournée charmante avec M. le duc d'Orléans à Spa, etc. Je le menai ensuite à Belœil, encore des fêtes, des chasses, etc.

*
* *

Et puis à Luxembourg à mon régiment. Fêtes militaires. Du punch avec de l'eau-de-vie, ne trouvant plus d'eau chez moi. Toutes les garnisons françaises voisines soupant, dansant, buvant avec nous.

*
* *

En 1778 et 79, guerre avec la Prusse.

En 1783, le voyage de M. le comte d'Artois à Belœil dont j'ai parlé ailleurs, ainsi que du mien, dans les provinces méridionales.

En 1784, mon commandement de l'armée à exercer qui dure encore presque toute l'année de 1785, dont le reste se passe à l'ordinaire, ainsi qu'en 1786 un voyage de Vienne, de Paris ou plutôt de Versailles, de Belœil, de revues, d'exercice à feu et des bals et soupers de 2 ou 300 officiers tant

(1) Ligne avait de même écrit « la mort de mon père ». Il a également biffé des mots.

(2) « Trois années... nuage », en marge et entouré d'un trait de plume.

Anglais, Hollandais, Français et autres nationalités qu'Autrichiens.

*
* *

En 1786, encore, mon départ de Bruxelles pour Paris, Munich (où je me suis bien amusé en passant), Vienne, Léopol, Kiew

En 1787 (en ai-je parlé?) la Tauride, Moscou

En ai-je parlé? Pétersbourg, Élisabeth Gorod, etc.

En 1788, Oczakoff.

*
* *

Encore en 1791. Ma prise de possession de mon gouvernement civil du Hainaut. J'en parle ailleurs. Ai-je dit que des hommes attelés me traînèrent un quart de lieue? Je crois qu'oui.

*
* *

En 1792, beaucoup de plaisir au Kaltenberg et à Mon Refuge. Une vie bien douce. Au milieu de cela c'est ce second 14 dont j'ai parlé. Ce fut celui de septembre et le 26, je crois qu'après un rêve que j'en fis, et l'avenir dans des cartes...

*
* *

En 1793, les États de Mons à y présider. Président au Conseil. Enthousiasmes renouvelés, mêlés d'aigreur et d'esprit de vengeance de ce que seul je fusse pour les intérêts de l'empereur, etc.

Mon triste état le jour de mon arrivée à Belœil où pour caver au plus fort et attaquer ma douleur presque mortelle, j'allai chercher la sépulture, sans pouvoir la trouver...

Ma maison de traiter patriotes belges et français, c'est-à-dire ceux qui avaient été pour eux l'année d'auparavant.

Grande représentation. Cinquante couverts presque tous les jours à dîner et à souper à Belœil. Les aimables et jolies émigrées. Les braves émigrés. Pressentiment en partant de là que je ne le reverrais plus.

Diablerie à la porte de ma chambre à l'hôtel du Gouvernement, apparemment par la malice de ceux qui voulaient m'en dégoûter ; fuite du soi-disant spectre. Vie douce au village. Quand le grand monde partit, espèce de petit amour. Enfin, départ pour Vienne.

*
* * *

1794. Perte de ma fortune, de mes terres et, ce qu'il y a de pis, de mes espérances *de gloire*, n'étant pas employé.

Et de même qu'en 1795, 96, 97, 98, 99, 1800, 1801, 1802 (histoire de Ratisbonne) (1), 1803 (prise de possession d'Edelstetten) (2), 1804, toujours ou trois mois, ou quatre, ou cinq ou six à Tœplitz (3). Vie charmante par ma Christine et variée par toute l'Europe qui y passe ou s'y baigne. Plus de douze voyages à Dresde pendant ce temps-là, surtout par eau, ce qui est bien agréable.

Une grande passion en 1795. Une petite en 1798 ou 99.

(1) « histoire de Ratisbonne », en marge.

(2) « prise de possession d'Edelstetten », en marge.

(3) « Tœplitz ou paisible ou bruyant

Ou simple, agréable ou brillant

Par les fêtes de la soirée,

Varié toute la journée ;

Ou pittoresque ou pastoral,

Solitaire ou sentimental,

Où tout en chaque genre abonde

Est le premier séjour du monde. » *Mél.*, t. XXV, p. 106.

*
* *

Une passionnette ; ensuite beaucoup de passades. Quelques aventures heureuses ou même malheureuses intéressantes et toujours amusantes. Sentiment par quelque part et un autre qui ne l'est pas, marchant toujours à la même hauteur.

A présent, par exemple, celui-là pour une veuve charmante qui ne peut inspirer que ce qu'elle est elle-même, et en même temps celui-ci pour la plus belle créature que j'aie jamais vue de ma vie.

Outre ces occupations-là, sites superbes, montagnes, cascades ; chasses, billard, spectacles de société.

Mes ouvrages copiés ou par Christine, ou que je lui dicte, pour les envoyer à l'impression à Dresde. Mes matinées avec elle qui me rend tout ce qu'il y aurait eu de plus heureux au monde sans..., mais dont l'amitié et le charme ainsi que les agréments d'Euphémie et de Flore font partout le bonheur de ma vie !

*
* *

Je viens de me donner la peine de compter, dans le journal de M. Leygeb, mes voyages. J'en trouve trente-quatre de Bruxelles à Vienne, passant toujours par Paris ; douze de l'armée à Vienne pendant trois guerres ; et outre cela dix-huit de Belœil à Paris ; jusqu'à l'année 86, la guerre turque et les révolutions qui ont fixé mon séjour à Vienne depuis treize ans (1).

*
* *

Dans mes *Contes immoraux* où il n'y a qu'une partie de mes confessions, il y a Mme de Prié, ma première aventure,

(1) Tout ce paragraphe est en marge vis-à-vis du paragraphe précédent.

Mme de Porta, de Königsegg, de Siribensky, Clarke, Schœnfeld, Bartenstein, Mme Du C..., Pappini, Ko. Fa. Lu. Rohault, Montglas, d'Espinoi, Castillon, Eugénie, Natalie, Mimi, Dommeldanges, amours, L. mère, L. fille, V. D., une femme fort jolie, Ita. K. J., Hélène.

Passion An., Au., M. Pacht, Für.

*
* *

Je laisse encore quelques pages, comme on voit, parce que je compte vivre jusqu'en 1820. Nous verrons. On m'a prédit que ce serait tant que j'aurai un cheveu noir dans ma queue. Je m'examine : il me paraît qu'il y en a très peu de gris. Enfin, comme je viens de dire, nous *verrons* (1).

(1) Le manuscrit Bb se termine à la moitié de la page 17. La page 18 et dernière est restée vierge.

FIN

TABLE DES NOMS CITÉS

A

ADÉLAÏDE (Mlle), II, 187, 216, 223, 258.

ADÈLE (Mlle), II, 241, 241 n.

Adelsbach, I, 99, 221.

Adige, I, 313.

ADRETS (baron DES), I, 143, 144.

Adriatique (mer), I, 39; II, 128, 268.

Afrique, II, 329.

AGATHE (Mlle), II, 282.

Agenais, I, 53.

AGRÉDA (Marie D'), I, 17, 17 n.

Aigle noir (ordre de l'), I, 188.

AIGUILLON (Emmanuel-Armand de Wignerot du Plessis-Richelieu, duc D'), I, 309, 309 n.

Aix-la-Chapelle, I, 94, 150; II, 28, 71, 123, 164, 278, 285.

Ajaccio, II, 152.

ALACOQUE (Marguerite-Marie), I, LXI, 17, 17 n.

ALBANESE, I, 219, 219 n.

ALBE (Ferdinand-Alvarez de Tolède, duc D'), I, 189, 189 n.

ALBERSLACHEN (François), II, 350.

ALBERSLACHEN (Ghislain), II, 350.

ALBERTAS (Jean-Baptiste, marquis de Bouc), I, 285, 285 n, 286.

ALCIBIADE, I, 163; II, 309.

ALEMBERT (D'), I, 68 n, 167, 167 n.

ALEXANDRE de Macédoine, I, 15; II, 23, 226 n, 337.

ALEXANDRE 1^{er}, empereur de Russie, I, 194; II, 59, 103, 113, 127, 203, 271, 292, 292 n, 339, 364.

ALEXIS, I, 25, 25 n.

ALFIERI (Vict.), I, 167.

Allemagne, II, 129, 165 n, 183, 247, 267, 274, 303, 323, 329.

ALLIETTE, dit Etteila, I, 138 n, 139.

ALOPEUS (David-Maximovitch, comte D'), II, 296, 296 n.

Alost, I, 196.

Alpes, I, 240.

Alsace, I, 3; II, 107.

Allenbourg, II, 201.

ALTHEIM, II, 179.

ALVENSLEBEN (Ph.-C. comte D'), I, 235.

ALVINCZI (Joseph baron d'), I, 147 n; II, 181, 181 n, 182.
 AMBROSI (D^r Venceslas), I, XXXIX; II, 190, 257.
 AMÉLIE, II, 214.
Amérique, I, 92, 135; II, 315.
 AMILCAR, I, 9.
Amsterdam, I, 68; II, 246.
 ANCILLON (Fréd.), I, 167, 167 n.
Anderlecht, I, 196.
 ANDRÉ II, le Hyérosolomitain, roi de Hongrie, II, 188, 188 n.
 ANDREOSI (Antoine-François, comte), I, 286; II, 63, 63 n.
 ANGELINI (Mlle), I, 308.
 ANGELO, valet, I, 201.
Angleterre, I, 3 n, 67, 168, 170 n, 183, 240, 246, 250, 286, 296, 302; II, 66, 68, 69, 120, 183, 270, 300, 312, 332, 354, 376.
Anhalt, I, 218.
 ANHALT-BERNEBURG (Victor-Amédée, prince d'), I, 182, 182 n.
 ANJOU (Yolande d'), I, 302; II, 164.
 ANNIBAL, I, 9, 193; II, 329.
 ANSEAUME, I, 127 n.
Ansembourg, I, 26, 56.
Anspach, I, 232, 232 n; II, 94, 337.
 ANSPACH (margrave d'), II, 3.
 ANTOINE, archiduc d'Autriche, II, 162.
 ANTONIN (Père), I, 302; II, 294, 343, 366.
 ANTRAIQUES (Emmanuel-Louis, comte d'), I, 241.
Anvers, I, 6, 7 n, 38, 196; II, 300.
 APOLLON, I, 42.
Arabie, II, 76.

Aragon, II, 164.
 Arberg (régiment d'), I, 221 n.
Arcole, I, 147 n.
Ardennes, I, 56; II, 15, 16, 92.
 ARENBERG (maison d'), I, 11, 269; II, 152.
 ARENBERG (prince Auguste), I, 48, 48 n.
 ARENBERG-HOHENFELD (Pauline, princesse d'), II, 245 n.
 ARENBERG (M^{me} d'), I, 43.
 ARENBERG (Louis-Engelbert duc d'), I, 199, 199 n, 251, 270, 271; II, 52 n, 133.
 ARISTOTE, II, 263.
 ARNAULD (Ant.), I, 16, 167.
 ARNETH (chevalier d'), I, 79 n, 290 n, 295 n.
 ARNIM, II, 339.
 ARNOULD (Sophie), I, 291, 291 n; II, 177 n.
Arques, II, 299 n.
 Art de la guerre (l'), I, 221, 221 n.
 ARTOIS (comte d'), I, 80, 80 n, 83, 112, 113, 114, 117, 118, 118 n, 119, 121, 169 n, 171, 290 n, 310; II, 83, 357, 377.
 ASPER (baron d'), I, 199, 199 n, 200; II, 73.
Aspern, II, 196, 197, 217, 220, 222, 230, 273, 284.
 ASSERDEN (capitaine VAN), I, 55 n.
Ath, I, 10, 10 n, 17, 150 n, 222; II, 132.
Athènes, I, 210; II, 184, 216.
 ATILA, II, 217.
Aubagne, I, 286.
 AUBRÉ (Père), I, 146.
 AUBRI (Père), I, 146.
Audenarde, I, 8, 199.

AUERSPERG (maison d'), II, 3.
62, 325.

AUERSPERG (prince d'), gouverneur, I, 316.

AUERSPERG (Charles, prince d'), II, 61, 61 n, 159, 268, 268 n, 339 n.

AUERSPERG (princesse d'), I, 136 n, 277.

AUERSPERG (Gabrielle de Lobkowitz, princesse d'), II, 339, 339 n.

AUFRESNES (J. Rival), I, 219, 219 n.

Augärten (l'), II, 15.

Augsbourg, I, 207.

AUGUSTE II, roi de Pologne, I, 87.

AUGUSTE III, roi de Pologne, I, 85 n, 86.

AUGUSTIN, jardinier du comte de Stahrenberg, I, 280, 281, 282.

AUGUSTIN (saint), I, 17, 18; II, 171.

Augustins (église des), à Vienne), II, 134.

Aussig, II, 259.

Austerlitz, II, 64, 113, 113 n, 114, 117, 125, 129, 330.

Autriche, I, 52, 52 n, 148, 152 n, 170 n, 179, 234, 239; II, 34, 53, 58, 86, 89, 102 n, 119, 170, 190, 194, 210, 216, 224, 293, 301.

AUTRICHE (maison d'), I, 93, 132; II, 116, 118, 268.

Autun (évêque d'), I, 294.

Assche, I, 196.

AUMONT (J. d'), I, 174.

AYROLLES (M^{me} d'), I, 43.

E

BABOUZAY (général), I, 243.

Babylone, II, 330, 337.

BACHAUMONT (F. de), I, 264 n.

Bade, I, 48, 215, 246; II, 239 n.

BADE (maison de), I, 2.

BADE (prince Louis de), II, 227 n.

BADE (électeur de), I, 193, 218, 257.

BADE (Charles-Louis, prince héréditaire de), II, 182.

Bagnolet, I, 212 n.

BAGRATION (princesse Catherine, née comtesse Skawronska), II, 269, 269 n, 297.

BAGRATION (Pierre-Ivanovitch, prince), II, 62, 269 n.

BAILLET LA TOUR (comte de, général), I, 171.

Bain (ordre du), II, 364.

BALIVIÈRE (abbé de), I, 294.

BALSAMO (Joseph), I, 217 n.

Baltique (mer), I, 163; II, 268, 271.

Banat (Le), II, 344.

Bar (États de Lorraine et de), I, 301 n.

BARATINSKY (prince), II, 339.

BARATINSKY (princesse Basile Dolgorouki, née), II, 101 n.

Barbier de Séville (Le), I, 296.

Barczizaraï, I, 64, 157.

BARRIÈRE (François), II, 88.

BARRY (comte du), I, 210.

BARRY (comtesse du), I, 62, 133, 134, 164, 164 n.

BASSANO (duchesse de), II, 319, 319 n.

BASSANO (Hughes-Bernard Maret, duc de), II, 319, 319 n.

- BATHYANY (comte Ch.-Jh.), I, 37, 37 n.
- BATHYANY (C.-J. prince de, feld-maréchal), II, 3.
- BARTENSTEIN (Mme de), II, 381.
- Baudour, I, 12, 15, 27, 30, 41, 47, 78, 145, 166, 288, 288 n; II, 175, 360 n.
- Bavard (Le) proverbe, II, 244 n.
- Bavière, I, 15, 57, 152 n, 220; II, 34, 107, 170, 174 n, 216.
- BAVIÈRE (maison de), I, 75.
- BAVIÈRE (Charles-Théodore, électeur de), I, 193, 218, 226, 241, 241 n, 257; II, 3.
- BAVIÈRE (électrice de), I, 229; II, 287.
- BAVIÈRE (Maximilien-Jh., électeur puis roi de), I, 232, 232 n, 233, 309; II, 128.
- BAVIÈRE (Pie-Auguste, prince de), II, 152.
- BAYARD (chevalier), II, 227 n, 366.
- Bayard (Gaston et), pièce, I, 267 n.
- BAYER (Mlle de), II, 187.
- Bayreuth, II, 211.
- BAYREUTH (margrave de), I, 75, 88, 88 n; II, 3.
- Bayonne, II, 208.
- BÉATRIX, archiduchesse d'Autriche, II, 174.
- BEAUHARNAIS (Eugène de), II, 195 n.
- BEAULIEU (Jean-Pierre, baron de), I, 147 n.
- BEAUMARCHAIS (P.-O. Caron de), I, 167, 296.
- BEAUREGARD, I, 137.
- BEAUVEAU (chevalier de), I, 291 n.
- BEAUVEAU-CRAON (Anne-Gabrielle de), I, 213, 213 n.
- BEAUVILLERS (Charles-Paul-François de), I, 203, 203 n.
- Béarn, I, 181.
- BECK (général), I, 243.
- Béguinage, II, 85.
- BÉLANGER (architecte), I, 291 n.
- Belgique, I, 222.
- BELGIOJOSO (Louis-Charles-Marie), II, 66, 66 n.
- Belgrade, I, XII, 6, 7 n; 32, 93; II, 4, 63, 344.
- BÉLIARD (Augustin-Daniel, comte), II, 63, 63 n.
- BELLEGARDE (Henri, comte de), II, 202, 202 n.
- BELLE-ISLE (C. L. O. Fouquet, comte de), I, 76 n.
- Belœil, I, XXIV, XXVII n, 6, 27, 30, 40, 41, 47, 90, 119, 127, 145, 147, 150 n, 158, 164, 164 n, 169 n, 174, 178 n, 187 n, 202, 204, 212 n, 217, 219 n, 266 n, 268, 288, 289, 317, 318; II, 175, 260, 307, 334 n, 338, 373 n, 376, 377, 378, 379, 380.
- BELOZELSKY (prince), II, 144.
- BELLOY (Pierre-Laurent Buyrette de), I, LI, 266, 266 n.
- Belsenay (housards de), I, II.
- BENNIGSEN (Léonce-Léontie-witch), II, 109, 109 n.
- BENTINCK (Mme de), I, LI.
- BERNADOTTE, II, 77, 107, 112, 127, 190.
- BERNBUNN (Charlotte de), II, 187, 187 n.
- BERGHEM, II, 285.

- Berlin*, I, 90, 160, 252, 259, 270, 278, 309; II, 58, 80, 103, 127, 129, 259, 289, 292.
- Bergues Saint-Winoc*, I, 272, 272 n.
- BERNARD, II, 293.
- BERNARD (Mme), I, 308.
- BERNARD (P.-J., dit Gentil), I, 167.
- BERNIS (François-Joachim de Pierre DE), I, 298, 298 n.
- BERTHIER (Louis-Alexandre, prince de Wagram et de Neufchatel), II, 217, 233, 238, 238 n.
- Bertichères*, I, 196.
- BERTIN (Mlle), I, 167.
- Besançon*, II, 5.
- Bessarabie*, I, 170 n.
- BÉSEVAL (baron DE), I, 80, 80 n, 293 n; II, 88, 88 n.
- BÉTHISY (M. et Mme DE), I, 300.
- BÉTHISY DE MÉZIÈRES (Henriette-Anne-Eugénie DE, princesse de Ligne), I, 300, 300 n.
- Béthlem (régiment de), I, 221 n, 222.
- BÉTHUNE (duchesse DE), I, 213 n.
- BETHZABÉE, II, 293.
- BETZKY, II, 3.
- BEUDET (abbé), I, 138.
- Bezesnow*, II, 34 n, 35.
- BIANCHI (Vincent-Frédéric, baron DE), II, 195, 195 n.
- Biela (la)*, II, 99 n.
- BIGOTTINI (Mlle), II, 85.
- BIREN-WARTENBERG (Gustave-Calixte DE), I, 237, 237 n.
- BIRON (Armand-Louis de Gontaut, duc DE), I, 114, 114 n.
- BLANCKENSTEIN, I, 209.
- Blankenberg*, I, 196.
- Blaton*, I, 147 n.
- BLITTERSDORF (Philippe, baron DE), I, XLVI.
- Boeiendael*, I, 34 n.
- Bog (le)*, I, 39; II, 48.
- Bohême*, I, 2, 15, 170 n, 307; II, 22, 35, 37, 89, 99 n, 128, 163, 167, 190, 201, 205, 211, 224.
- BOILEAU, I, XXXII, 25; II, 266.
- BOISSIER, II, 361.
- BOLDONI (S.), II, 248.
- Bonn*, I, 75.
- BONNAY (marquis DE), I, 228 n; II, 177 n.
- BONAPARTE (Jérôme), II, 211.
- BONAPARTE (Louis), II, 246, 246 n, 300, 360.
- BONAPARTE (Lucien), II, 163, 166, 246, 300.
- BONAPARTE (Napoléon). Voir Napoléon.
- BONNIÈRES (comte Adrien-Louis DE), I, 114 n, 295, 295 n.
- Borinage*, II, 360.
- Borysthène*, I, 243.
- BOSSUET, I, LXX, 17, 17 n; II, 171.
- BOUC (marquis DE), I, 285, 285 n.
- BOUFFLERS (chevalier DE), I, 167, 291 n, 293; II, 177 n.
- BOUFFLERS (Mme DE), II, 366.
- BOUGEAUT (Père), I, 14.
- BOUHOURS (Dominique) S. J., I, 14.
- BOUILLON (chevalier DE), I, 318, 318 n.
- BOUILLON (duc DE), I, 195.
- Boulogne* (bois de), I, 114.
- BOURBON (duc DE), I, 217.
- BOURBON (duchesse DE), I, 29.
- BOURBON (maison DE), II, 188.

Bourbon (rue de, à Paris), I, 90,
90 n.

BOURGIAUD, I, 14.

BOURGHause, II, 9.

BOURGOGNE (duchesse DE), I,
136 n.

BRACK (Antoine-Fortuné DE), I,
248, 248 n.

BRAGANCE (don Juan, duc DE),
I, 182, 182 n; II, I, I n, 3,
164.

BRANDEBOURG (maison DE), I,
309.

BRANDEBOURG-SCHÆDT (prince
Albert DE), II, 7.

Brandeiss, I, 169 n.

Brannau, II, 240.

Bréda, I, 70 n.

Brésil, II, 312.

Breslau, I, 209, 271.

BRETEUIL (baron DE), I, 81.

Briançon, II, 5.

Brigitte, II, 62.

BRISSAULT (LA), I, 293 n.

BRISTOL (évêque DE), II, 8, 305.

BROCHETTES (LES), I, 291.

BROGLIE (maréchal DE), II, 98.

Broteaux (les, à Lyon), I, 316.

BROWNE (maréchal DE), II, 89.

Bruck an der Leitha, I, 155.

Bruges, I, 110, 196.

BRUHL (Henri, comte DE), I,
72, 72 n.

Brühl (Palais du), II, 147.

BRUHL (comtesse Maurice), II,
150, 150 n, 153, 154.

BRULE-PAVÉ (postillon), I, 41;
II, 73.

BRUNE (Guillaume-Marie-Anne),
II, 56, 56 n.

BRUNET (Marguerite), I, 115 n.

Brünn, I, 90, 195; II, 103, 108,
115. 198.

BRUNSWICK (Charles-Guillaume-
Ferdinand, duc DE), I, 159,
159 n, 174, 177, 218.

BRUNSWICK (Ferdinand, duc DE),
II, 59, 68, 227 n.

BRUNSWICK (maison DE), I, 302.

Bruxelles, I, v, 9, 10, 10 n, 21, 33,
39, 43, 55, 91, 93, 97 n, 145, 158,
168, 175 n, 219, 305, 310; II,
89, 136, 260, 304, 306, 378, 380.

Brzesno, II, 22.

BUBNA-LITTIZ (Ferdinand,
comte), II, 209, 209 n, 210,
217.

Bucarest, I, xi.

Buckersdorff, II, 16.

Bucovine, II, 203.

Bude, II, 195, 218.

BUDET (abbé), I, 138.

Budischkovitz, II, 291.

BUFFON, I, 167.

BULGAKOFF, II, 68.

BULTER, I, 88.

BUNBURY (Sarah), I, 212, 212 n.

Burgau (margrave de), I, 226.

Burgspitael (à Vienne) I, 283.

BUSANÇAIS (Charles-Paul-Fran-
çois, comte DE), I, 203, 203 n.

BUSSY (Mlles DE), I, 293, 293 n.

BUXHOEVDEN (Théodore-Fédoro-
vitch, comte), II, 109, 109 n.

C

CABANÈS (Dr), I, 264 n.

Caffa, I, xi.

CAGLIOSTRO (comte DE), I, xiv,
217, 217 n; II, 114, 148.

Calais, I, 266 n.

- Calais (Le siège de), pièce, I, 266 n.
 CALEMBERG (comte DE), I, 44 n.
 CALONNE (C.-A.-Alex. DE), I, 81.
 CALZABIGGI, I, 167.
 CAMBIS (vicomtesse DE), I, 212, 212 n.
Campine, I, 196.
 CANADE (comtesse de Pacht, née), II, 251, 251 n, 252, 253.
 CANAL (Louise, comtesse de Hardegg), I, 123 n.
 CANTACUZÈNE (prince Charles-Adolphe), I, XXIV, XXX n, 166 n.
 CARAMAN (marquise DE), I, 213 n.
 CARASSBAZAR, I, XI, II, 131.
 CARIGNAN (Mme DE), I, 300.
 CARLISLE (Frédéric Howard, comte), II, 136, 136 n.
 CARLISKA (voir Bernbrünn et aussi Charlotte), II, 172, 187, 188, 223.
 CARLSBAD, I, 224; II, 328.
 CANOVA (Antoine), II, 3, 134, 134 n, 274 n.
 CAPRARA (Jean-Baptiste), II, 55, 55 n.
 CAROLY (housards de), I, 11.
 CASALANZA (duc DE), II, 195 n.
 CASANOVA (François), II, 3.
 CASANOVA (Giacomo), I, XXXVIII, 167, 167 n; II, 3, 9.
 CASIER (Christian), II, 51, 51 n.
 CASPERLEY, II, 27, 363, 363 n.
 CASSÉ-COU (postillon), I, 41.
Cassel, II, 107.
 CASSI (Mme DE), I, 131.
 CASSINI (Mme DE), I, 295, 295 n.
 CASTEL-AFER (comte DE), I, 160, 160 n.
 CASTEL (Charles-Irénée), II, 312, 312 n.
 CASTELLINI, I, 167.
Castiglione, I, 147 n.
Castille, I, 3.
 CASTILLON (Mme), II, 381.
 CATHERINE II, I, X, XXXIII, 101, 139, 180, 182 n, 193, 231, 238, 239, 243, 244, 275, 278, 285; II, 3, 33, 67, 68, 84, 123, 130, 131.
 CATINAT (N.), II, 227 n.
 CATON, I, 61.
Caucase, II, 41.
 CAYLUS (Marthe-Marguerite de Villette de Murçay, marquise DE), I, XXVI, 118, 118 n; II, 88.
 Céphalide (opéra-comique), I, 274, 274 n; II, 377.
 CÉSAR, I, 15, 33, 193; II, 226 n; 329.
 CHABOT (vicomte DE), I, 212 n.
 CHABRILLANT (bailli DE), I, 260.
Champagne, I, 259, 265, 296 n; II, 82, 226, 270, 357, 364.
Champs-Élysées (à Paris), I, 119, 214, 214 n.
 CHAPONAIS (DE), capitaine, I, 19.
 CHAPUISAT (Édouard), I, XXIV, XLIII n, XLVI, 139 n.
Chantilly, I, 73.
 CHANTREAU (Pierre-Nicolas), I, 103, 103 n.
 CHARLEMAGNE, I, 2; II, 114, 285, 330.
 CHARLES-LOUIS, archiduc d'Autriche, I, XLI, XLIII, 149 n, 182, 189, 189 n, 191; II, 28, 62, 106, 110, 111, 114, 118,

- 124, 158, 162, 171, 190, 191, 193, 195, 197, 201, 204, 216, 217, 228, 238, 259, 273.
- CHARLES-QUINT, II, 239.
- CHARLES VI, empereur d'Allemagne, I, 9 n, 205, 205 n.
- CHARLES X, roi de France, I, IX, voir Artois (comte d').
- CHARLES XII, roi de Suède, I, 19, 27, 86, 279; II, 226 n, 318, 330.
- CHARLES XIII, roi de Suède, I, 130.
- CHARLES DE LORRAINE, I, 31, 31 n, 42, 42 n, 47 n, 71, 89, 130, 169 n, 197, 207, 301 n, II, 3.
- CHARLIER (Gustave), I, 41 n.
- CHARLOTTE DE LORRAINE, archiduchesse, I, 31, 47 n.
- CHARLOTTE, II, 223-226. Voir Bernbrünn et Carliska.
- CHARTRES (duc de), I, 137, 140, 212, 293 n, 305 n; II, 89, 357.
- CHASTELEER (Jean-Gabriel-Joseph-Albert, marquis du), II, 3, 194, 194 n.
- CHASTELEER (marquise du), I, 31 n.
- CHATEAUBRIAND, II, 149, 149 n.
- CHATEAUVIEUX (de), II, 308.
- CHAULIEU (abbé de), I, 318, 318 n.
- CHAULNES (Mme de), II, 367.
- CHAVANNES (Daniel-Alexandre), I, XLIV.
- CHAVIGNY, I, 137, 137 n.
- Cherson, I, x, 260, 261.
- Chercheuse d'esprit (La), vau-deville, I, 23, 23 n.
- CHEVALLIER, I, 138.
- CHIMAY (prince de), I, 212 n.
- CHIMAY (princesse de), I, II.
- Chine, I, 31, 187.
- Choczim, I, 272; II, 44.
- CHOISEUL (duc de), I, 113, 134, 188, 293 n.
- CHOISEUL-GOUFFIER (Marie-Gabriel, comte de), I, 294, 294 n.
- CHOISEUL-PRASLIN (César-Gabriel, comte de), I, 294, 294 n, 295.
- Choisy, I, 73, 74 n, 290 n.
- Chotek (famille), I, 154; II, 148.
- CHRISTIAN VII, roi de Danemark, I, 88, 88 n.
- CHRYSTOSTOME (Père), I, 302; II, 173, 294, 316, 340, 342, 354, 366, 371.
- CIFOLLELLI, I, 274 n.
- CINÉAS, II, 49.
- CLARA (écuyère), II, 296 n.
- CLARKE (Henri-Jacques-Guil-laume), II, 63, 63 n, 123.
- CLARKE (Mme), II, 381.
- CLARY (Charles, comte de), II, 167, 257, 260, 285, 290.
- CLARY (Charles-Joseph, prince de), I, 187 n, 247, 247 n, 307; II, 21, 250 n, 285, 290, 295, 332.
- CLARY (princesse de), I, 225 n.
- CLARY (Maurice), I, 247.
- CLERFAYT (maréchal de), I, 132 n, 133, 154, 172, 182, 183, 208, 241.
- Closterneubourg, I, 7, 53, 197; II, 137.
- COBENZL (Jean-Charles-Philippe, comte de), I, 135, n.
- COBENZL (comte Louis), I, 106

106 n, 153 n, 194, 244;
 II, 3, 104 n, 105 n, 115, 120,
 133, 217.
 COBENZL (Mme DE), II, 116.
Coblence, I, 94, 171.
 COBOURG (maréchal prince DE),
 I, 133 n.
 COIGNY (famille DE), I, 80, 82.
 COIGNY (chevalier DE), I, 212 n,
 265, 266, 293 n.
 COIGNY (duc DE), I, 80, 80 n,
 120, 291 n, 293 n; II, 83.
 COIGNY (marquise DE), I, XI,
 108 n, II, 299, 324, 367.
 COEHORN (Memno, baron DE),
 II, 47, 47 n.
 COLBERT (général Édouard), I,
 248 n.
 Colette et Lucas, comédie, I,
 90 n, 219 n.
 COLIN-MAILLARD, I, 206.
Cologne, II, 55 n.
Cologne (Électeur -de), I, 257.
 COLLÉ (C.), I, 287 n.
 COLLOT D'HERBOIS (Jean-Marie),
 I, 138, 139, 139 n.
 COLLENBACH (Henri-Gabriel, ba-
 ron DE), II, 61, 104 n.
 COLLOREDO (Joseph, comte DE),
 I, 84, 84 n, 126, 153 n; II,
 3, 61, 104 n, 115, 189.
 COLLOREDO (Mme DE), II, 120.
 Comédie italienne, II, 85.
 COMMERCEY (Charles-François,
 prince DE), I, 205, 205 n.
 COMMINES (Philippe DE), I, XXI.
Commorn, II, 201, 204, 216.
Compiègne, II, 166.
 CONDÉ (Louis II, prince DE), I,
 LXXIII, 27; II, 226 n.
 CONDÉ (prince DE), I, 75, 171, 190.

Condé-sur-l'Escaut, I, 9 n, 19;
 II, 307 n, 338.
 CONFLANS (famille DE), I, 82.
 CONFLANS (marquis DE), I, 291 n,
 II, 56.
Consarbrück, I, 191, 191 n.
Constantinople, I, 294 n; II, 68.
 CONTI (Louis-François, prince DE),
 I, 73 n, 196, 196 n, 296.
 Convention nationale, I, 174.
 CONWAY (Francis Seymour), I,
 80, 80 n.
Copenhague, II, 152.
Corfou, II, 125.
 CORINNE, II, 158.
 CORNEILLE (Pierre), II, 322.
 CORNEILLE (Thomas), I, 286 n.
 CORRÈGE, II, 146.
Corse, I, 92; II, 152, 166.
 CORYDON, I, 26 n.
 CORYLLE, II, 158.
 COSEL (Anne, comtesse DE), I,
 85, 85 n, 86, 87, 209.
 COTTA (G. C.), I, III.
 COTTA (Jean-Frédéric, baron),
 I, XXIII, XXVII.
 COURLANDE (Pierre, duc DE), II,
 3.
 COUTEAUX (Nanette), I, 12, 12 n,
 13, 214 n.
Cracovie, I, 90.
Crapaud (mont), I, 147, 147 n.
 CRAYEN (Mme DE), II, 177, 177 n.
 CRÉBILLON, fils, I, 167.
 CRÉQUI (Charles-Marie, marquis
 DE), I, 83, 83 n.
 CRÉQUI (François DE), I, 191.
 CRÉQUY (Mme DE), II, 367.
 CRÈS, 237 n.
Crimée, I, 64, 108, 168, 170 n,
 243; II, 163.

CRILLON, II, 227 n, 230, 230 n,
299, 299 n.
CRISPIN, I, 239.
Crispin rival de son maître,
pièce en un acte, I, 136, 136 n.
Croatie, II, 294.
Croix de Toulouse, I, 74 n, 112.
CROMWELL, II, 78, 321.
Cronstadt, I, 103 n.
CROY (maison DE), II, 3.
CROY (Emmanuel, duc DE), I,
8, 9, 9 n.; II, 307 n.
CROY (C. Alex, duc DE), II, 295.
CUSSY (chevalier DE), II, 177 n.
Czarskosélo, II, 322.
CZARTORISKA (princesse Thé-
rèse), I, LX, n.
CZARTORISKY (prince Adam), II,
3, 105 n.

D

DACES (les), II, 110.
DACIER (Anne Lefèvre, Mme),
II, 8, 8 n.
DAIRING (Mme), I, 229.
DALMATIE (duc DE), II, 64 n.
DALEMBERT, voir Alembert (D').
DAMAS (abbé DE), II, 352.
DAMAS (comte Roger DE), I, 117,
117 n, 252, 252 n; II, 47 n,
48, 339, 352.
Danemark, I, 179, 220; II, 69, 152.
DANGEAU, I, XXV.
Dantzig, I, 254; II, 147.
Danube, I, 53, 215, 271, 299;
II, 4, 62, 109, 110, 125, 127,
137, 174 n, 190, 191, 193,
197 n, 198, 204, 205, 212,
218, 220, 229, 274, 282, 285,
358.

DAPHNIS, I, 26 n.
DAVID, II, 293.
DAVOUST (Louis-Nicolas), II,
64, 64 n, III, 127, 195, 217.
DAUN (comte Léopold, maré-
chal), I, 75, 99, 99 n, 190,
261, 270, 274, 277.
DE BACKER (Hector), I, 44 n.
Deinstein, II, 358.
DELAPORTE, I, V, 20, 30, 33, 34.
DE LISLE (H.), I, XXVIII.
DE LISLE (Nicolas, chevalier),
I, 120, 120 n, 167; II, 39, 83.
DELILLE (abbé Jacques), I, 167.
Demblin, II, 264.
DÉMOCRITE, II, 248.
DEMOUSTIER (C. Albert), II,
187 n.
Denain, I, 192.
DERVIEUX (Mlle), I, 291, 291 n,
293.
DESANDROINS (vicomte), II, 360,
360 n.
Descente de croix, de van Dyck,
I, 166, 166 n.
DESHOULIÈRES (Antoinette de
Ligier de la Garde, dame),
II, 8, 8 n.
DESPRÉAUX (Marie-Madeleine
Guimard, dame), I, 291 n.
Desronais (Dupuis et), I, 287,
287 n.
DESSAU (François-Frédéric-Léo-
pold, duc DE), II, 248, 248 n.
DESSAU (prince DE), I, 193.
DESOFFI (comte), I, 209.
DESTOUCHES, II, 215.
Dettingen, I, 10, 10 n, 158.
DEUX-PONTS BIRKENFELD (Pie-
Auguste, duc DES), I, 218, II,
152, 152 n.

DEUX-PONTS (prince Frédéric DES), II, 3.
 DEVAUX (général baron Pierre), II, 196, 196 n.
 DE WITT (Joseph), II, 44 n.
 DE WITT (Sophie), II, 44, 44 n.
 DHANNETAIRE (Angélique), I, 40, 40 n, 90 n, 166, 166 n, 167; II, 306, 314, 314 n, 360 n.
 DHANNETAIRE (Jean-Nicolas Servandoni), I, 40 n.
 DIDEROT, I, 167; II, 218 n.
 DIETRICHSTEIN (prince DE), I, 36, 36 n, 179.
 DILLON (Édouard), I, 80, 80 n.; *Dippoldissolde*, II, 82.
 DOCTEUR (major), II, 73 n.
 DOLGOROUCKI (prince Basile), II, 100, 101, 101 n.
 DOMMELDANGES (Mme), II, 381.
 DORAT, I, 167, 220 n.
Dormans, I, 53.
 DORMANS (marquis DE), I, 300 n.
 DOROTHÉE, I, 210, 210 n, 211.
 Dorothée (confrérie Sainte-) à Bruxelles, I, 222.
 DORSET (duc DE), I, 80, 80 n.
Dresde, I, 36, 54, 58, 61, 76 n., 86, 90, 99 n, 224, 270; II, 21, 82, 145, 148, 164, 177, 211, 256, 259, 260, 261, 296, 297, 318, 321, 329, 331, 333, 364, 379, 380.
 DUBOIS (Mme), II, 123 n.
 DUBUS (Pierre-Louis), I, 219, 219 n.
 DUCORRON (Mlle), I, 12, 12 n, 13 n.
 DU DEFFANT (Mme), I, x, LXI, 85; II, 367.
 DUMOURIEZ, I, 185 n.

Dunkerque, I, 272.
 DUPORT DU TERTRE, I, 12 n, 14, 15.
 Dupuis et Desronnais, pièce en trois actes, I, 287, 287 n.
 DURAS (comte DE), I, 269.
 DURAS D'AREMBERG, II, 352.
 DURAS (marquise DE), I, 114, 114 n.
 DURAZZO, II, 3.
 DURO (Alberto), I, 143, 144.
 DUROC (Gérard-Christophe-Michel), II, 124, 124 n.
 DUROSNEL (Antoine-Jean-Auguste, comte), II, 230, 230 n.
 DUTHÉ (Rosalie), I, 291, 291 n.
 DUVERDIER (abbé), I, iv, 12, 13, 14 n.
 DUVIVIER (Ignaz), II, 221, 221 n, 274, 274 n.

E

Écosse, I, 148.
 ECKMUHL (prince D'), II, 64 n.
 EDEN (Morton), I, 160, 160 n.
Edelstetten, I, xiv, 225, 225 n; II, 10, 74, 350, 379, 379 n.
Eisenberg, II, 99, 290.
Eisenstadt, II, 264, 332.
Eisgrug, II, 332.
Elbe, I, 48; II, 4, 34 n, 99 n, 205.
 ÉLISABETH (Wilhelmine-Ludovique de Wurtemberg, impératrice d'Allemagne, I, 184, 184 n.
 ÉLISABETH, impératrice de Russie, I, 260.
Elisabethgorod, I, xi; II, 41, 45 n, 378.
 ENGHEN (duc D'), I, 240, 259.

Ens, II, 52 n.
EPHESTION, II, 59, 276.
ÉPICURE, I, LXX.
ÉPINAY (Mme d'), II, 177 n.
Erfurt, II, 54, 59.
Erlangen, I, 75.
Ermenonville, II, 264.
ESCARS (duc d'), II, 57.
Escout, I, 10 n, 50 n, 57; II, 359.
Esling, II, 220.
ESLING (baron d'), II, 256.
Espagne, I, 3, 148, 181, 204,
 220, 258, 274; II, 163, 164,
 166, 170, 174, 183, 203, 246,
 322, 329.
ESPINOI (Mme d'), II, 381.
ESSARTS (chevalier des), I, 15, 18.
Essen, I, 6; II, 127.
Essex (Le comte d'), tragédie,
 I, 286, 286 n.
ESTAT (baron d'), II, 47, 48.
ESTE (Marie-Béatrix d'), I, 158.
ESTERHAZY (comte Émeric), I,
 60, 60 n, 243.
ESTERHAZY (famille), II, 110.
ESTERHAZY (prince Nicolas) I,
 120, 197, 230, 230 n, 300, 312.
ESTERHAZY (comtesse Nicolas),
 II, 296, 296 n.
ESTERHAZY DE GALANTHA (prince
 Paul-Antoine), II, 169, 179,
 186, 189, 224, 238, 261, 264,
 324, 324 n, 325, 350.
ESTERHAZY (Valentin), I, 80,
 80 n, 82.
ESTOURNEL (d'), II, 328.
ESTRÉES (maréchal d'), I, 127 n.
ETTEILA, I, 138 n, 139.
ÉTIENNE (père et fils, libraires),
 I, XLVII.
ETOILEN, II, 52 n.

Étourdi (L'), ou les contre-
 temps, comédie, I, 198, 198 n.
ÉTRELLA, I, 138, 138 n, 139.
Etrurie, I, 237, 237 n, 257.
EUGÈNE DE SAVOIE (prince),
 I, 10, 11 n, 27, 190, 205, 243;
 II, 16, 226, n, 231.
EUGÉNIE, II, 381.
ÉVA, II, 214.
EYBENBERG (Marianne d'), I,
 252, 252 n.
EYNARD (Jean-Gabriel), I, XL, 18.
EYNARD (Mme), I, XVIII, XIX.

F

FABRIS (général), I, 221, 221 n.
FAGNOLLE, I, 121, 121 n, 171,
 225 n, 266 n.
FALKENHAYN (comtesse), II,
 240 n.
FANNY, II, 214.
FARNÈSE (Alexandre), I, 5.
FAVART (C. Sim.), I, 23 n, 167.
Fayo, II, 199.
Feldsperg, I, 53.
FÉLICIEN (Père), I, 49.
FÉNELON, I, LXX, 17.
FERDINAND (archiduc d'Autri-
 che), I, 123 n, 158, 158 n; II, 3,
 118, 162, 167, 201, 205, 208.
FERDINAND-LOUIS, prince de
 Prusse, II, 3.
FERRARIS (Joseph, comte de),
 II, 181, 181 n, 182.
FERRIT (commandeur), II, 84.
FERSEN (Jean-Axel, comte de),
 I, 80, 80 n.
FERVAQUES (abbé), I, 14, 20,
 20 n, 21.
FESTERN, II, 66.

- FIGARO, II, 163, 163 n.
Finlande, I, 103 n.
Fischamen, II, 109.
 FITZ-HERBERT (Alleyne), I, 107, 107 n.
 FITZ JAMES (Charles, duc DE), I, 137, 137 n.
Fiume, II, 170, 209, 210.
Flandres, I, 92, 148, 196.
 FLEURY (comte), I, 36 n, 210 n.
Flore (île de), I, 40, 40 n.
Flore (pavillon de), I, 297, 310; II, 166, 367.
 FOLARD (chevalier DE), I, 19, 19 n.
Fontainebleau, I, 73, 112, 118, 166, 261, 275, 290; II, 166.
Fontenoy, I, 10, 10 n.
Fort-Louis, II, 107.
 FOSCARINI (Marco), I, 95 n.
 FOUCHÉ, II, 152, 222, 234, 235, 299.
 FOURCHERIE (marquise DE LA), I, 139.
 FOURNERIE (marquise DE LA), I, 139 n.
 FOX (Charles), I, 212 n.
Frain, II, 264.
France, I, 148, 171, 173, 175, 179, 195, 195 n, 197, 211, 246, 258; II, 59, 68, 105 n, 113, 116, 154, 184, 186, 188, 224, 240, 268, 279, 298, 305, 312, 354, 359, 360.
Francfort-s.-M., I, 122, 122 n, 278; II, 13, 211, 376.
 FRANÇOIS-JOSEPH-JEAN, archiduc d'Autriche, II, 162, 162 n.
 FRANÇOIS I^{er}, empereur d'Allemagne I, XXXIII, 30, 30 n, 126, 126 n, 136, 143 n, 158 n, 197, 204, 245, 274, 316.
 FRANÇOIS II, empereur d'Allemagne, I, 123 n, 124, 181, 181 n, 187 n, 242, 242 n, II, 95, 107, 162 n, 222, 239.
 FRANÇOIS (saint), II, 208.
Franche-Morue (à Paris, rue de la), II, 32.
Franconie, I, 232, 232 n; II, 170.
 FRANTZELBERG (Rose DE), II, 275, 309, 354, 356.
 FRÉDÉRIC II, I, VIII, IX, XXXIV, LI, 77 n, 88, 88 n, 99 n, 180, 181, 218, 221 n, 234, 242, 287; II, 2 n, 3, 7, 68, 84, 123, 226 n, 231.
 FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, roi de Prusse, I, 256 n.
 FRÉDÉRIC-GUILLAUME III, roi de Prusse, I, XIII, 181, 232, 232 n, 233.
 FRÉDÉRIC-GUILLAUME-CHARLES, prince royal de Prusse, I, 256, 256 n; II, 94, 227.
 FRÉHAULT (DE), II, 53.
 FREIBERG (Louise DE), I, 225, 225 n, 226.
 FRÉRON, I, 167 n.
 FRIEDLANDER, II, 258, 258 n.
 FROHBERG (Régina), II, 253 n, 258, 258 n, 289.
Frölich, II, 151.
Fromenteau (à Paris, rue), I, 138, 138 n.
 FRONSAC (duc DE), I, 264, 264 n.
 FULVY (marquis DE) I, 294 n.
 FUNCK (général), II, 63, 108.
 FURSTENBERG (maison DE), II, 325.
 FURSTENBERG (Charles-Frédéric, prince DE), II, 119, 119 n.

G

- GABLOSSON, I, 209.
 GACHARD (L.), I, 267.
Galgenbuch, II, 332.
Galicie, II, 121, 128, 190, 203, 209.
 GALITZINE (princesse), I, XI.
 GALITZINE (prince Alexandre), II, 3.
 GALLO (ambassadeur de Naples), II, 50.
 GANAY (comte Ernest DE), I, XXIV, XXXV n, 286; II, 96, 333 n.
Gand, I, 50, 50 n, 149, 172, 196, 199, 202, 297 n; II, 376.
Gand (Sas de), I, 273.
Gartenhaus (à Tœplitz), II, 336.
 GASPERLÉ, II, 27, 363, 363 n.
 Gaston et Bayard, pièce, I, 267, 267 n.
 GAVIGNÉ, I, 210.
Gelboë, II, 140 n.
Gémenos (seigneur de), I, 285, 285 n, 186.
 GENGIS KHAN, II, 163.
 Génie du christianisme (Le), II, 149.
 GENLIS (Mme DE), I, LII; II, 8, 8 n, 10 n, 30.
 GENTZ (Mme de), II, 154.
 GENTZ (chevalier Frédéric DE), II, 102, 102 n, 106, 224 n.
 GEOFFRIN (Mme), I, x; II, 367.
 GEOFFROY, I, 290 n.
 GERBIER (avocat), I, 265, 265 n.
 GERMINY (Marc DE), II, 177 n.
 GERVASY (major DE), I, 204.
 GESSNER, I, 168.
Geyersberg, I, 224, 225; II, 133.
Geymuller, II, 264.
 GHERRAY (Salim), II, 163, 163 n.
Gibraltar, I, 92.
 GIGANDÉ (lieutenant), II, 48.
 GILBERT (Eugène), I, LV.
Glatz, I, 41, 237 n.
 GODOY (Manuel), I, 179, 179 n.
 GËTHE, II, 252 n, 256, 256 n, 339.
 GOLOVKINE (comte Georges), I, LI; II, 329, 339.
 GOLTZ (Bernard Willem von), I, 235, 235 n.
 GOLTZ (baron DE), II, 139 à 144.
 GOLTZ (baronne DE), II, 139 à 144.
 GOLTZ (Mlle DE), II, 296.
Gorkau, II, 99 n.
 GORLITZ, II, 182.
 GORTZ (Johan-Eustache, comte), I, 235, 235 n.
 GOYENS (J.), I, 34 n.
Graben (Le), I, 48; II, 270.
 Grâces (Les Trois, tableau de Rubens), II, 146.
 GRADENIGO (Jacques), II, 95 n.
 GRAMONT (duc DE), I, 120, 120 n.
 GRAMONT (Béatrix de Choiseul-Stainville, duchesse DE), I, 62, 62 n.
 GRANDI (Mlle), I, 165.
 GRANDPRÉ (comte DE), II, 67.
 GRAND-TRAIN (postillon), I, 41.
 GRASSALOVICS (prince Antoine), I, 255, 255 n.
 GRASSALKOVITS (prince), I, 255, 255 n.
Grèce, II, 134, 280, 323.
 GREENVILLE (Thomas), I, 160, 160 n.

GRÉGOIRE (Mlle), danseuse, I, 24.

GRÉTRY, I, 188 n; II, 40 n.

GRIFFET (Père), I, LII, 167, 186, 186 n; II, 349.

GRIMM; I 266 n; II, 40 n.

GRIP, II, 142.

Gralz, II, 112, 199.

GROTTHUS (Ferdinand-Wilhelm, baron VON), II, 253, 253 n, 258 n.

GRUNNE (comte DE), I, XLI, XLIII; II, 224, 224 n, 225, 235.

GUALTIERINI, I, LI.

GUÉMÉNÉE (DE), I, 212.

GUERRAY (Sahim), II, 163, 163 n.

GUIBERT (comte DE), I, LI.

GUICHE (Antoine-Louis-Marie, duc DE), I, 120, 120 n.

GUICHE (Béatrix, duchesse de Gramont-), I, 120, 120 n.

GUIGNARD (Emmanuel-Louis-Marie, vicomte de Saint-Priest), II, 364, 364 n, 371.

GUIGNOL, II, 363.

GUILBERT DE PRÉVAL, I, 263, 263 n, 264, 265.

GUIMARD (Marie-Madeleine), I, 291, 291 n.

GUINES (Adrien-Louis, comte de Bonnières, duc DE), I, 114, 114 n, 295, 295 n; II, 306.

Gunzbourg, I, 225 n, 227.

GUSTAVE III, I, 181; II, 68.

GUSTAVE-ADOLPHE IV, I, 259, 259 n, 232, 242; II, 130, 227 n.

GUYON (Mme), I, 17; II, 293.

GYULAY (Ignace, comte), II, 194, 194 n.

H

HADDICK (général), I, 243.

HAGEN (Augusta), I, 270, 271.

HAGEN VON ALTENSTEIG (baron François), II, 343, 343 n.

Hainaut, I, 39, 150 n, 186, 188, 196, 203, 287 n; II, 378.

Hainaut (États de), II, 372, 378.

Hal, I, 19 n.

Halberstadt, I, 270.

HALLEBARDIER (avocat), I, 202.

Hambourg, I, 258; II, 20.

Hanovre, II, 125, 203.

Hanovre (Électorat de), I, 232, 257.

HANSEPORT (DE), I, 215.

Happart, I, 147, 147 n.

HARDEGG (François de Paule DE), I, 123, 123 n.

HARDEGG (Jean-Frans), I, 123, 123 n.

HARDEGG-GLATZ (Marie-Ludovique DE) I, 123, 123 n.

HARDENBERG (Charles-Auguste, prince D'), 235, 235 n, 258, 258 n; II, 224.

HARRACH (Mme D'), II, 257.

Hastenbeeck, I, 53.

HAUGWITZ (Charles, comte D'), II, 59, 59 n, 103, 121.

HAUPTMANN (Pauline-Anne-Milder), I, 237 n.

HAVRÉ (duc D'), II, 3.

HAYD, II, 161.

HAYDEN (baron DE), I, 13.

Helvétie, I, 257.

HÉNAULT (président), I, 167.

HÉRACLITE, II, 248.
 HERCULE III, duc de Modène,
 II, 162 n.
 HÉRIBRAND d'Alsace, I, 3.
Hernals, I, 163 n.
Hertz, I, 58.
 HERZELLES (Mme d'), I, 43.
 HESS, I, 167.
 HESSE-CASSEL (Guillaume I^{er},
 landgrave DE), I, 194; II, 308,
 308 n, 336.
 HESSE-DARMSTADT (Georges,
 prince DE), I, 80, 80 n.
 HENRI III, I, 4, 222.
 HENRI IV, I, 124, 178 n, 221,
 242; II, 299 n, 330.
 Henri IV (La partie de chasse
 de), I, 276, 276 n.
 HENRI VIII, I, 4.
 HENRI de Prusse (prince), I,
 LII, 63, 63 n, 127, 127 n, 188,
 211, 211 n, 218, 219, 256,
 256 n, 309, II, 255, 255 n.
 HERTZBERG (Ewald-Friedrich,
 comte DE), I, 235, 235 n.
 HERVEY, II, 8.
Hetzendorf, I, 73, 73 n.
 HIMMEL, II, 244 n.
 HOBOKEN (duc d'Ursel et d'), I,
 301 n.
Hockirch, I, 32, 99 n, 220,
 220 n.
Hoff, II, 81.
 HOHENLOHE (Clovis, prince DE),
 I, 286 n.
 HOHENLOHE-INGELFINGEN (Fré-
 déric-Louis, prince DE), I, 235,
 235 n.
 HOHENTHAL (ministre), II, 7,
 151.
Hohenlinden, I, 191; II, 69.

HOHENZOLLERN (Marie-Antoi-
 nette-Monique, comtesse de
 Zeil-Wurzbach, princesse DE),
 II, 274.
 HOHENZOLLERN - HECHIN-
 GEN (Herman-Frédéric-Otto,
 prince DE), II, 274 n.
Hollande, I, 68, 68 n, 93, 175;
 II, 10, 71, 121, 125, 138, 203,
 246, 360, 376.
 HOLLAND (Lady), I, 212 n.
Höllisch, II, 115, 117, 127.
 HOMÈRE, II, 180.
Hongrie, I, 143, 148, 170 n,
 216, 312; II, 25, 63, 110, 112,
 114, 121, 128, 162 n, 169, 183,
 188, 200, 211, 216, 224, 278,
 330, 332, 359.
 Hongrie (Diète de), II, 294.
 HOOBROECK (Constantin-Ghis-
 lain-Charles VAN), I, 199 n.
 HORACE, I, 25, 25 n; II, 161,
 266, 305.
 HORNES (princesse DE), I, 23, 43.
 HORTENSIVS, I, 223; II, 357.
 HOYM (Karl-Georges-Heinrich),
 I, 235, 235 n.
 HOYOS (sénateur, comte d'), II,
 54.
 HUME, I, 167.
Hummervasser, II, 42.
 HUST (Mme d'), I, 43.

I

Iéna, II, 147, 330.
Ile-Adam (I'), I, 73, 196.
Iglau, II, 376.
Illyrie, II, 234, 353.
Indes, II, 323.
 IPHIGÉNIE, I, 239.

ISABEY, I, 325.
 Ismaël, I, 32, 123, 176, 228,
 228 n; II, 49.
 ISMAEL (serviteur turc), II, 43,
 44, 172.
 Israël, I, 228 n.
Italie, I, 133, 147, 155, 156, 168,
 170 n, 250, 315; II, 31, 105,
 106, 134, 174, 183, 267, 329,
 376.
Ittelsdorff, I, 192.
 IVAN VII, I, 102 n, 103, 103 n.

J

Jacoberhoff (à Vienne), II, 326.
 JALKOVSKI, I, 96 n.
 JAMS (général), I, 243.
Jardin des plantes (à Paris), I,
 187 n.
 JARNAC (DE), I, 212; II, 3.
Jarretière (ordre de la), I,
 364.
Jassy, I, XII.
 JAUCOURT (Marquise DE), I,
 291.
 JEAN, archiduc d'Autriche, I,
 XLIII, 191, 191 n, 313; II, 118,
 162, 210, 273.
 JEAN III, roi de Pologne, II,
 109, 109 n.
 JEAN NÉPOMUCÈNE (Saint), II,
 211, 370.
Jemmapes, I, 132; II, 91.
 JERMOLOV (Alexandre - Petro-
 vitch), I, 104, 104 n.
 JETZ (tailleur), II, 231.
 JOBLONOWSKA (princesse), II, 71,
 71 n, 126.
 JOLY DE FLEURY (Omer), I,
 297, 297 n.

Josaphat (vallée de), II, 148.
 JOSEPH, archiduc d'Autriche,
 palatin de Hongrie, II, 162,
 162 n.
 JOSEPH 1^{er}, I, 210.
 JOSEPH II, I, IX, X, XV, XXX,
 XXXIII, 64, 64 n, 91, 132,
 143 n, 153, 172 n, 175, 180,
 183, 184, 184 n, 185, 208, 216,
 243, 253, 271, 275, 283, 284,
 287, 297, 313, 314, 314 n; II,
 22, 34, 35, 45, 67, 68, 84, 87,
 90, 124, 131, 239, 305, 310,
 318, 342, 368.
 JOSÉPHINE (impératrice), II, 229,
 230.
 JOSÉPHINE, II, 233.
 JOSÉPHINE (femme de chambre),
 I, 45.
Josephstadt, I, 215; II, 205.
 JULIE (Mlle), I, 291.
 JULIEN (Mlle), II, 85.
Julien, I, 156.
 JUPITER, II, 281.
 JUSTIN, I, 26.

K

Karlsruhe, I, 75.
Kaltenberg, I, 154, 155, 255, 299,
 302, 302 n; II, 58, 157, 158,
 281, 283, 366, 374, 378.
Kaltenberg (curé du), II, 294.
 KALKZENT (général), I, 235.
Kamenetz-Podolsk, II, 44, 44 n.
 KANT, II, 251.
Karaszazur, I, XI, II, 131.
 KASPERL, II, 27, 363, 363 n.
 KAUNITZ (général comte DE), I,
 214 n, 215 n.
 KAUNITZ (prince DE), I, IX, 144.

239, 240, 270; II, 3, 9, 54,
90, 113, 189, 237, 352.
Kehl, II, 107.
KETTENBOURG, II, 339.
KEVENHULLER-METSCH (prince
Joseph), I, 73 n, 136 n.
KHOPENECKS, I, 212.
Kinburn, I, 105; II, 33.
KINSKY (princesse Ulrique), I,
312.
KINSKY (prince), II, 3, 343, 352.
Kinsky (régiment de dragons
de), II, 266.
KIKERITZ (général), I, 234, 234 n.
Kioff, I, 139; II, 378.
KLARVILL (Victor von), I, LV.
Kleist (houzards de), I, 211.
KLEIST-NOLLENDORFF (Émile-
Frédéric, comte de), I, 235,
235 n.
Klénau (régiment de), II, 260 n.
KNIESCHEL (Mina), II, 297.
KNYDAT (Évangéline), II, 255.
Koch (Ignace, baron), II, 3, 3 n, 4.
Koeurs, I, 297; II, 38.
Kolin, I, 48, 48 n, 99 n, 204, 225;
II, 133, 143, 182, 205.
Konigrätz, II, 61.
KONIGSEGG (Mme de), II, 381.
Koré, II, 326.
KOREFF (Dr), I, XXVIII.
KORSAKOV (Michel Rimskoi), I,
104, 104 n.
KOTZEBUE, I, LI, 74 n, 167.
KOUTOUZOFF (Michel, comte),
I, 186, 186 n; II, 62, 107, 108,
109.
KOUTOUZOFF (Mme), I, 186.
Kovalowka, II, 71.
Krammer (café de, à Vienne),
II, 170, 270.

Krems, II, 109, 193.
Kresavice, II, 264.
KRUDENER (Juliana de Wietin-
ghoff, baronne de), II, 150,
150 n.
KRUZEMARCK (Mme de), II,
244 n.
KYENMEYER, II, 108, 109.

L

LABORDE (comte Alexandre de),
I, XXXV; II, 263, 263 n, 264,
264 n, 265, 266, 267.
LABORDE (Mme de), II, 324.
LA BRUYÈRE, I, LXIV.
LACOMBE (de), I, 174, 175.
LACROIX (Albert), I, LV.
LACROIX, coiffeur, I, 133.
LACROIX, secrétaire de Turgot,
II, 314.
LACY (maréchal de), I, IX,
XXXIII, 36, 36 n, 44, 62, 65,
84, 110, 131, 152, 154, 180,
182, 194, 195, 197, 261, 270,
271, 285, 297; II, 1, 1 n, 3,
34, 35, 84, 92, 124, 226 n.
LA FAYETTE (marquis de), I,
304, 305, 305 n; II, 47, 47 n,
288.
LA FAYETTE (Marie-Madeleine
Pioche de la Vergne, comtesse
de), I, 85 n; II, 8, 8 n.
LAFLEUR (valet), II, 244, 244 n.
LA FONTAINE, I, 25, 198; II,
224, 326.
LA GALISSONNIÈRE (Mme de),
I, 291.
Lager Veld, I, 154; II, 108.
LA HARPE, I, 167; II, 40 n, 300.
La Haye, I, 39 n, 164, 164 n.

- LAIS, I, 210.
- LA MARCK (comte DE), I, 80 n.
- LAMBALLE (Marie-Thérèse-Louise de Savoie-Carignan, princesse DE), I, 116, 116 n, 117.
- LAMBERG (princesse DE), I, 46.
- LAMBERT, I, 169 n.
- LAMBERTI (DE), I, 80, 80 n; II, 115.
- LAMBESC (prince DE), II, 367 n.
- LAMOUR (avocat), I, 297.
- LANDRIANI, II, 125.
- LANGEAU (Mme DE), II, 32.
- Languedoc*, I, 170 n.,
- LANIUS (comtesse DE), II, 297.
- LANNES (Jean, duc de Montebello), II, 318 n.
- LANNOY (famille DE), I, 269.
- LANSKOI (Alexandre-Dimitritch), I, 104, 104 n.
- LA PLACE (Pierre-Antoine DE), I, 10 n, 167; II, 78 n.
- LAS (comtesse DE), II, 177.
- LA SONDE, I, 296, 296 n; II, 306.
- LA SUZE (Henriette de Coligny, comtesse DE), II, 8, 8 n.
- LATOUR (colonel DE), I, 171.
- LA TREMOILLE (maison DE), II, 164.
- Laubach*, I, 315, 316.
- LAUER (Frans, baron DE), I, 159, 159 n.
- LAUGIER (médecin), II, 349.
- LAURENS (libraire), I, XLVII.
- Lausanne*, I, XLIV.
- LAUTREC, I, 212 n.
- LAUZANSKOY, I, 154.
- LAUZUN (duc DE), I, 212, 212 n, 213 n.
- LAVAL (Achille DE), II, 347.
- LAVALLIÈRE (duchesse DE), II, 10 n.
- LAVATER, I, XVIII, 168.
- LA VAUGUYON (Mme DE), I, 213, 213 n.
- L'AVERDY (DE), I, 301 n.
- Laxembourg* (château de), I, 59, 72, 72 n, 216, 277; II, 204, 332.
- LAZANSKY (comtesse, née Falkenhayn), II, 240.
- LE BAILLY (général), I, 171.
- LEBASTEUR (Henri), I, XXIV, XXIX, XXX n, 108 n, 139 n, 317 n; II, 154 n, 163 n, 331 n.
- LE BLOND (Louis-Vincent-Joseph), II, 63, 63 n.
- Lech* (Le), II, 107, 174, 174 n.
- LECOURBE (général comte), II, 190 n.
- LECZINSKA (Marie), reine de France, I, 213 n.
- LEFEBVRE (François-Joseph), II, 147, 147 n.
- LEGROS (Émile), II, 73 n, 213, 213 n, 259 n, 296 n.
- LEGROS (Sauveur), I, LXI, 166 n, 167, 167 n; II, 97.
- Légion d'honneur (Ordre de la), II, 308
- Leipzig*, II, 20, 130.
- LEKAIN (Henri-Louis), I, 219, 219 n.
- LENOTRE (André), II, 287.
- Lens* I, 3.
- LÉONARD (laquais), II, 310, 373.
- Léopol*, I, 90; II, 69, 71, 378.
- LÉOPOLD II, empereur d'Allemagne, I, XVI, 122, 122 n, 124, 125, 143 n, 170, 180; II, 107, 222.

Leopoldsberg, I, xvii; II, 157, 204.

LE SAGE, I, 136 n.

LÉTORIÈRES (marquis DE), I, 79.

LEURIDANT (Félicien), I, xx, xxi, xlv n, 12 n, 32 n, 68 n, 90 n, 159 n, 216 n; II, 8 n, 175 n, 315 n.

Leuthen, I, 99 n; II, 357, 357 n.

LEVIN (Rahel), II, 253 n, 290, 290 n.

LEVIS (Charles-Pierre-Gaston-François DE), I, 213 n.

LÉVY, I, 58, 58 n.

LÉVY (Mlle), I, 58, 58 n.

LESCURE (DE), I, xxviii.

LEYGEB (A.-J.), I, xxv, lvii, lviii, 1, 2, 12 n; II, 376, 380.

Licca, I, 216 n.

LIECHTENSTEIN (prince Charles DE), II, 3.

LIECHTENSTEIN (princesse Charles), II, 342, 352.

LIECHTENSTEIN (Françoise, princesse DE), I, v.

LIECHTENSTEIN (Jean-Népomucène-Joseph, prince DE), I, 245, 245 n; II, 61 n, 115, 125, 147, 199, 202, 205, 206, 208, 211, 227, 264, 268 n.

LIECHTENSTEIN (Joseph-Venceslas, prince DE), I, 53, 65.

LIECHTENSTEIN (Louis, prince DE), I, 317; II, 3.

Liège, I, 75.

Liège (prince-évêque de), I, 207.

Lieusaint, I, 275.

LIGNE (Adalbert-Xavier, prince DE), I, 175, 175 n.

— (Albert-Henri), I, 70 n.

LIGNE (Antoine, dit le Grand Diable), I, 4, 4 n.

— (Antoine-Joseph-Ghislain), I, 33, 34, 34 n.

— (Charles, fils aîné du maréchal), I, 90, 110, 111, 123, 131, 149 n, 169 n, 176, 182, 195, 228 n, 230 n, 251 n, 296, 296 n, 305, 313, 316, 317; II, 34, 199, 250 n, 347.

— (Christine, comtesse Clary), I, xxxix, 111, 131, 132, 141, 163, 247, 281, 282; II, 36, 57, 72, 74, 126, 137, 138, 178, 213, 244, 282, 291, 332, 337, 343, 358, 361, 379, 380.

— (Claude-Lamoral-Hyacinthe, marquis des Dormans), I, 300 n.

— (Claude-Lamoral I^{er}), I, 3 n, 70 n.

— (Claude-Lamoral II), I, iv, v, 6, 7, 8, 237 n.

— (Eugène), I, xxiv.

— (Eugène-Lamoral, petit-fils du maréchal), I, xxvii, xxviii, xlv, lxxiii, 170 n, 212 n, 318 n.

— (Euphémie), I, 141, 164, 239, 269; II, 103, 380.

— (Fanny-Christine-Claudine, dite Titine), I, 248 n, 251, 251 n; II, 250, 251, 282, 283, 291, 300, 332.

— (Fastré), I, 3.

— (Flore), I, xxvii, 142, 142 n, 164; II, 260, 332.

— (Ferdinand), I, 8, 8 n, 11, 33.

— (François-Léopold), I, 5, 5 n, 175, 175 n.

— (Jacques), I, 70 n.

— (Jean V), I, 70 n.

LIGNE (Louis - Eugène - Henri - Marie-Lamoral), I, xv, xxiv, xxviii, xxix.

— (Louis, deuxième fils du maréchal), I, 5, 132, 142, 170 n, 171, 172, 173, 223, 269, 269 n; II, 50, 51, 55, 153, 186, 260, 347, 350, 358, 358 n, 359, 361, 362.

— (Marie), I, xxiv, xxxv n, xlvi.

— (Louise - Marie - Christine), I, 5, 6, 6 n.

— (Marie - Joseph), I, 6, 6 n.

— (Michel), I, 70 n.

— (Sidonie), I, 28, 73, 149, 251, 251 n.

— (née princesse de Liechtenstein), I, 141, 267 n.

— (— Luxembourg), II, 39, 367.

— (— née Hélène Massalska), I, 217, 217 n, 251 n, 301.

— (famille DE), I, 2, 5, 6, 7.

Ligne (mont, à Töplitz), II, 99, 329, 334, 337.

Ligne (régiment d'infanterie de), II, 12, 51.

— (régiment de dragons de), I, 204; II, 2.

LIGNOWSKY, II, 243.

Ligny-en-Barrois, I, 297 n.

LIGURINUS, I, 25, 25 n.

Lilienfeld, II, 205.

Lille (rue de, à Paris), I, 90 n.

Lille, I, 175.

Lillo, I, 5.

LIMA (ministre de Portugal), I, 166.

Liman, II, 45.

LINGUET, I, 167.

Lintz, I, 287; II, 117.

LION (DE), II, 32.

Lisbonne, II, 138.

Lobau (île de), II, 194, 205, 220.

LOBEREAU (Mme), II, 314, 314 n.

LOBKOVITZ (prince Joseph), II, 3, 99 n, 101, 290, 296.

Lodi, I, 147 n.

LOFFSKA (Mme Venzl), I, 237.

LOMBARD (Johann-Wilhelm), II, 165, 165 n.

Lombardie, I, 158 n, 257.

Londres, I, 39, 164, 164 n, 178.

LORRAIN (Claude), II, 96, 285.

Lorraine, I, 297.

Lorraine (duché de), I, 302.

Lorraine (États de), I, 301 n.

LORRAINE (maison DE), I, 2, 9 n.

LORRAINE (duchesse DE), I, 149 n, 300.

LORRAINE (Charles DE, prince de Lambesc), II, 367 n.

LORRAINE (Louise-Julie-Cons-tance de Rohan, princesse DE), II, 367, 367 n.

LOREDAN (Eleonora), I, 95 n.

Lorette (Notre-Dame de), I, 3 n.

Los Rios (marquise DE), I, 25, 43; II, 87.

LOTRE (Mme), II, 314, 314 n.

LOUDON (maréchal), I, ix, x, xxxiii, 93, 94, 127, 128, 151, 160, 182, 270, 271, 278; II, 3, 34, 35, 53, 124, 226 n, 241.

LOUIS, archiduc d'Autriche, II, 162, 162 n.

LOUIS (dit Poutzel, valet), II, 259, 260 n.

LOUIS XIV, I, 8, 105, 114, 192, 210; II, 78, 321.

LOUIS XV, I, viii, 36 n, 62, 72, 79, 134, 164, 210 n, 296; II, 3, 31.

Louis XV (Place, à Paris), II, 32, 338.
LOUIS XVI, I, 82, 82 n, 137, 165, 181, 220 n, 289; II, 3, 68, 308.
LOUIS XVIII, I, 181, 295, 295 n; II, 208, 299.
LOUIS-FRÉDÉRIC-Christien, prince de Prusse, I, 307, 307 n.
LOUIS-FERDINAND, prince de Prusse, II, 149, 151.
LOUIS-PHILIPPE I^{er}, roi de France, I, 248 n.
LOUISE-Marie-Joséphine de Savoie, reine de France, I, 295, 295 n.
LOUISE, reine de Prusse, I, 231, 231 n.
Louveciennes, I, 137.
Louvre (Palais du), I, 215, 227.
LOZY (Mme DE), I, 277.
LUCCHESINI (Girolamo, marquis), I, 235, 235 n; II, 9, 10, 59.
Luciennes, I, 137.
LUCIFER, II, 293 n.
LUBOMIRSKA (princesse), II, 3, 159 n, 254.
LUBOMIRSKI (prince Henri), I, LX n; II, 254.
LUBOMIRSKI (prince Joseph), I, LX n.
Lunéville, I, 36
Lunéville (Paix de), I, 225 n.
Lusthauss, II, 62, 204.
LUSTZOW (Mme DE), II, 249, 256.
LUTHER, II, 339.
Lutzen, II, 130.
Luxembourg, I, 56, 202, 202 n, 222; II, 357.
Luxembourg (ville), I, 92; II, 376.

LUXEMBOURG (chevalier DE), I, 118, 137, 212, 266, 291 n.
LUXEMBOURG (Charles-François-Frédéric II de Montmorency, duc DE), I, 203, 265; II, 29, 136.
LUXEMBOURG (maréchal DE), I, 63, 63 n, 85, 213; II, 227 n, 367.
LUXEMBOURG (Philippote DE), I, 4.
LUZANI (Mlle DE), I, 25.
Lyon, I, 138, 139 n, 286, 287, 316, 317 n; II, 314, 314 n.
Lyonnais, I, 170 n.
Lys (la), I, 50 n.

M

Macbeth, drame, II, 271.
MACK (Charles, baron DE), II, 99, 99 n, 104, 107, 268.
Mâcon, II, 5.
Mâcon (club de), I, 174.
Madeleine (cimetière de la, à Paris), II, 32.
Madeleine (La, du Corrège), II, 146.
Madère, II, 116.
Madrid, II, 240, 240 n.
Maëstricht, I, 156.
Magdebourg, I, 270.
MAGHES (Mme DE), I, 292.
Magie (La fausse), II, 40, 40 n.
MAHOMET, I, 219, 221; II, 114, 148.
MAILLEBOIS (comte DE), I, 295 n.
MAILLY (Françoise DE), I, 210, 210 n.
MAIRAN (J. J. DE), I, 167.
MALDEGHEM (Comtesse DE), I, 43.

- MALECK** (François DE), II, 334 n.
Malheureux imaginaire (Le), I, 220, 220 n.
Malines, I, 196.
Malines (archevêque de), I, 9 n.
MALMESBURY (James-Harris, comte DE), I, 183, 183 n; II, 91.
Malplaquet, I, 8, 192.
Malte (Ordre de), I, 220.
MAMONOFF (Alexandre), I, 104, 104 n, 105, 275.
MANFREDINI (Frederigo), I, 125 n; II, 368, 368 n.
Mannheim, I, 75.
Mantoue, I, 147 n.
Marche (La), II, 197 n.
Marckfeld, II, 197, 197 n, 198.
Maréchal ferrant (Le), opéra-comique, I, 127, 127 n.
Marengo, I, 240; II, 330.
MARËT (Hughes-Bernard, duc de Bassano), II, 319 n.
MARHEINECKE (Ph.), II, 150 n.
MARKOFF (Arcadi-Ivanovitch, comte), II, 106.
MARIANNE, archiduchesse d'Autriche, I, 277.
MARIANNE, lingère, I, 12 n, 20.
Maria Hilf, II, 191.
Mariaschein, II, 327, 340.
Maria Stülf, II, 350.
Maria Zell, II, 205, 358.
MARIE-ADÉLAÏDE de France, I, 276, 276 n.
MARIE-ANTOINETTE, reine de France, I, VII, 79, 79 n, 81, 90, 112, 113, 129, 239, 263, 276, 296, 312; II, 39, 238, 245, 377.
MARIE-BÉATRICE d'Este, II, 162, 162 n.
- MARIE-CAROLINE** d'Autriche, reine de Naples, I, 116, 129, 129 n, 189, 231; II, 240.
MARIE-CHRISTINE, archiduchesse d'Autriche, I, 92; II, 134.
MARIE-ÉLISABETH, archiduchesse d'Autriche, I, 10 n; II, 162, 162 n.
MARIE LECZINSKA, reine de France, I, 213 n.
MARIE-LOUISE, archiduchesse d'Autriche, impératrice de France, I, 187 n, 319, 320; II, 221, 233, 238, 280.
MARIE-THÉRÈSE, impératrice d'Autriche, I, VIII, 30 n, 45, 59, 64, 66, 67, 79 n, 91, 91 n, 123, 127, 130, 146, 153, 158 n, 176, 189, 198, 199, 246, 277, 290; II, 30, 66, 68, 91, 116, 134, 238, 239, 320, 321.
Mariembourg, I, 121, 171.
Mariemont, I, XXXIV n.
Marienthal sous-Tuntigen, I, 56, 56 n.
MARIVAUX, I, 223 n.
MARLBOROUGH (duc DE), I, 227 n; II, 48.
Marly, I, 36, 73.
Marly (Le), guinguette à Bruxelles, I, 88, 88 n.
MARMONT (maréchal), II, 114.
MARMONTEL, I, 167; II, 40 n.
Maroc (Empereur du), I, 217.
MAROLLES (capitaine), II, 47, 47 n.
MARS, I, 42.
MARS (Mile), I, 248 n.
Marseille, I, 286.
MARTIN (Mme), II, 136.
MASSALSKA (Hélène), voir **LIGNE**.
MASSALSKI (Ignace), II, 39, 39 n.

- MASSALSKI (famille DE), I, 238, 238 n.
- MASSÉNA, II, 106, 217.
- MASSON (avocat), I, 185, 185 n.
- MASSON (Charles-François-Philibert), I, 103, 103 n.
- MAUPERTUIS (Pierre-Louis Moreau DE), I, 263, 263 n.
- MAUREPAS (Jean-Frédéric-Phélypeaux, comte DE), I, 135, 135 n; II, 314, 315.
- Maxen*, I, VI, 75, 210.
- MAXIMILIEN, archiduc d'Autriche, II, 162, 162 n, 191, 283.
- Mayence*, I, 75.
- Mayence (Électeur de), I, 257.
- MAYER (Mlle), I, 22.
- MAZARIN (duchesse DE), I, 210, 210 n, 212.
- MAZTOTSKA (Mme), II, 126.
- MECKLEMBOURG (Georges-Frédéric-Charles-Joseph DE), II, 253, 253 n.
- MECKLEMBOURG-STRÉLITZ (Thérèse, princesse DE), II, 324, 324 n.
- MECKLEMBOURG-STRÉLITZ (Wilhelmine-Frédérique de Prusse, duchesse DE) II, 324, 324 n.
- MEILHAN (Gabriel Sénac DE), I, 167; II, 349, 349 n.
- MEISSNER, I, 167.
- MÉLANCHTON, II, 339.
- MÉLIBÉÉ, I, 26 n.
- MÉNALQUE, I, 26 n.
- MENU, I, 169 n.
- MENZIKOFF (prince), I, 26.
- MERCY-ARGENTEAU (comte DE), I, 200, 200 n; II, 3.
- Mer Noire*, I, XI; II, 190, 268.
- MÉRODE (famille DE), I, 269.
- MÉRODE (capitaine DE), I, 220.
- MÉRODE (Mme DE), I, 139.
- MERVELD (comte Max DE), II, 108, 109, 158.
- MÉZANGUY (Fr. -Ph.), I, 17, 17 n.
- MESMER, I, 265 n.
- MESSEY (Mlle DE), I, 294 n.
- MÉTASTASE I, 167.
- METTERNICH (prince DE), I, 149 n; II, 221, 234, 235, 237, 267, 297, 318.
- Meuse (département de la), I, 297 n.
- MICHELSON, II, 109.
- Milanais*, I, 3.
- MIMI, II, 381.
- MINERVE, II, 327.
- MIREPOIX (duc DE), I, 213 n.
- MIREPOIX (maréchale DE), I, 85, 213, 213 n.
- Miséricorde (confrérie des frères de la, à Ath), I, 222.
- MISTLER (Jean), II 165 n, 291 n.
- Mithridate, tragédie, II, 106, 106 n, 215 n, 323.
- MITIS (baron DE), I, 187 n.
- MNICZECK (comtesse), II, 264.
- MOCENIGO (Alvisio), I, 95 n.
- MODÈNE (Hercule III, duc DE), II, 162 n.
- Mogylany*, I, 90.
- MOÏSE, II, 369.
- Moldavie*, I, XI, 168, 170 n.
- MOLÉ (François-René), I, 220, 220 n.
- MOLICK, I, 192.
- MOLIERE, I, 15, 198 n.
- MOLINA (Louis), I, 17, 17 n.
- MOLINOS (Miguél DE), I, 17, 17 n.
- MOLLENDORFF (comte Henri DE), I, 235, 235 n, 259.

Monceau, II, 52, 52 n.
Monceau (parc, à Paris), II, 52 n
 MONIN (Mlle DE), II, 10, 11, 12, 13.
 MONIN (Mme DE), II, 10, 11, 12, 13.
Mons, I, 10, 10 n, 40, 41, 91, 91 n, 97 n, 132, 185 n, 188 n, 201, 251 n, 287 n, 288, 289; II, 87, 136, 137 n, 307, 378.
Mons (chanoinesses de), I, 230, 268, 269.
Montalban, I, 221, 221 n.
 MONTANSIER (Marguerite Brunet, dite), I, LXI, 115, 115 n.
 MONTAUBAN (Mme DE), II, 136.
 MONTEBELLO (duchesse DE), II, 318, 318 n, 320.
 MONTECUCULLI (Antoine, comte DE), I, 205, 205 n; II, 226 n.
 MONTESPAÑ (Mme DE), I, 72.
 MONTET (baronne DU), II, 339 n.
 MONTGLAS (Mme DE), II, 381.
Montjeu (château de), I, xxxv.
 MONTMORENCY (Charles-François-Frédéric DE), I, 203, 265, 302 n.
 MONTMORENCY - LAVAL (Guy-André-Pierre DE), I, 82, 82 n.
Montpellier I, 17.
 MONTPENSIER (Mlle DE), I, 26; II, 233.
Montreuil, I, 120.
 MORAND. (Charles - Antoine - Alexis, comtesse DE), II, 64, 64 n.
Moravie, I, 52, 52 n, 170 n, 287; II, 25, 81, 128, 190, 203, 204, 264, 332.
 MOREAU (Jean-Victor), I, 192, 193.

Morghem, I, 199, 199 n.
Moritzbourg, I, 37, 37 n.
 MORS-AUX-DENTS (postillon), I, 41.
Mortagne, I, 4.
Moscou, I, I, xvii; II, 59, 271, 322, 337, 378.
Moskowa, I, 172 n.
 MOUCHETTE, I, 305; II, 135. (Voir: LIGNE Hélène Massalska).
Mousseaux, II, 30, 52.
 MOY (marquis DE), I, 300 n.
 MOZART, II, 161.
 MULLER (Jean DE), II, 102 n.
Munich, I, 31 n, 75; II, 240, 323, 378.
 MURAT, I, 181; II, 50, 230.
 MURRAY DE MELGUM (comte Albert-Joseph DE), I, 149 n, 157, 157 n.
 MURRAY (Marie-Caroline), I, XLV, XLVI, 65 n; II, 8, 8 n, 159 n, 343.

N

NADARD (général), I, 243.
 NADASDY - FOGARAS (François-Léopold, comte DE), I, 261, 261 n.
Namur, I, 222; II, 6, 10, 47 n.
Nancy I, 53.
 NANI (marchande de joujoux), II, 290.
Nantes (Édit de), II, 305.
Naples, I, 36, 302; II, 105, 164, 203.
 NAPOLÉON, I, VII, xvii, 154, 193, 240, 257, 257 n, 258, 259, 300, 310; II, 54, 55, 59, 60, 61, 65, 68, 69, 77, 80, 81, 90,

- 101, 104, 105, 106, 107, 108,
109, 110, 111, 112, 113, 114,
115, 116, 132, 138, 145, 146,
147, 151, 154, 155, 166, 170,
174, 175, 180, 184, 190, 191,
193, 195, 196, 198, 200, 202,
208, 209, 210, 216, 217, 220,
221, 229, 233, 246, 248, 267,
270, 271, 273, 278, 285, 292,
298, 299, 306, 312, 316, 318,
321, 324, 325, 329, 330, 331,
337, 344, 351, 352, 360, 364.
- NARBONNE-LARA (Louis, comte
DE), I, 291 n, 294, 294 n; II,
216, 234, 235, 323, 353, 353 n,
367.
- NARISCHKIN (Louis-Alexandre,
comte), I, 102, 107.
- Narva, II, 295, 309.
- NASSAU (famille DE), I, 302.
- NASSAU (Claire-Marie DE), I,
69 n.
- NASSAU (prince DE), I, 203; II,
3, 53.
- NASSAU (princesse DE), I, 4, 9 n;
II, 79.
- NASSAU-USINGEN (Charles-Nico-
las-Otton, comte DE), I, 37,
37 n, 84, 84 n.
- Nassau (régiment de), I, 204.
- NATHALIE, II, 381.
- NAVARRÉ (reine de), I, 212 n.
- NAUNDORFF (général), I, 243.
- NECKER (Jacques), I, 295, 295 n.
- NEIPPERG (Marie-Wilhelmine DE)
I, 136 n.
- NEIPPERG (Guillaume-Reinhard,
comte DE), I, 205, 205 n.
- NENY (Patrice-François, comte
DE), I, 65, 65 n, 66, 67; II, 66.
- NERS (comte DE), I, 285, 285 n.
- NEUFCHATEL (prince DE), II,
236, 238, 238 n, 306.
- Neustadt, II, 376.
- NEY (Michel), I, 172, 172 n, 173,
173 n.
- Niemen, II, 268, 322.
- Niemirów, II, 71, 71 n.
- NIEUVERKERKE de Nyvenheim
(Mlle), I, 36, 36 n, 134.
- Nîmes, II, 42.
- Nivelles, I, 185, 185 n.
- NOAILLES (maison DE), I, 113.
- NOLSTEIN (comtesse DE), I, 305 n.
- NOSTITZ (Mme DE), I, 54.
- NOTRE-DAME de Hal, I, 19 n.
- Nova-Alexandrya, II, 103 n.
- Novo-Gregori, I, XI.
- Nussdorff an der Donau, I, 163,
163 n.

O

- Okzakoff, I, XI, 32, 35; II, 33,
45, 360, 378.
- O'DONNEL (général comte
Charles), I, 270, 270 n, 271,
274.
- O'DONNEL (comte Jean), II, 3,
9, 283, 283 n.
- O'DONNEL (Maurice), I, xxvii;
II, 165 n, 227 n, 283, 291,
291 n, 300.
- Edimbourg, II, 202, 204.
- O'FLANIGAN, II, 66.
- OLDENBURG (Mme de Bentinck,
née D'), I, LI.
- Olmütz, II, 107, 108, 118, 162 n,
199, 205.
- Olympe (mascarade de l'), I,
42.
- OMPTÉDE (Mme DE), II, 153.

Opéra (de Paris), I, 46, 78, 115, 119, 139, 164, 211, 212, 213, 233, 310; II, 32, 82, 86, 101, 323.
 O'KELLY (colonel comte), I, 207.
 ORANGE (prince d'), I, 69, 70 n.
 ORANGE (Maurice d'), II, 227.
Oranienbaum, I, 103.
 ORLÉANS (Élisabeth-Charlotte d'), I, 118, 118 n.
 ORLÉANS (duc d'), I, 15 n, 138, 138 n, 169 n, 197, 213, 264, 291 n, 310; II, 29, 52 n, 57, 377.
 ORLÉANS (Louis-Philippe, duc d'), I, 98, 98 n.
 Orléans (Dragons d'), I, 171.
 ORLOV (Grigory-Grigorevitch), I, 104, 104 n.
 ORLOV (frères), I, 103 n.
Orzy (jardins d'), II, 214, 214 n, 264.
 OSMAN-BACHA, I, XII.
 OSMAN (cocher), I, 94.
 OSSIPOVITCH (Charles), II, 8 n, 9 n.
 Ossolinski (Institut national, à Léopol), I, XXIV, LX.
Ostende, I, 110, 196, 272, 273, 296.
 O'SULYVAN (Mme), II, 84.
 OTWAY, II, 78.
 OUDINOT, II, 63, 63 n, 64, 217.
 OUDRY (Jean-Baptiste), II, 97.
Ouessant, II, 57.
 OULIÉ (Marthe), I, XIII.
 OVIDE, I, 25; II, 266, 293.

P

PAAR (prince DE), II, 3.
 PACHTA (comtesse DE, née Canade), II, 251, 251 n, 252, 253, 381.

PAGET (Arthur), II, 106, 106 n, 116.
 PALFY (François, comte), II, 226.
 PALFY D'ERDOOD (comte Jean), I, 83, 83 n, 84, 85, 141, 239, 269.
 PANIN (Nikita Ivan, comte), I, 103, 103 n; II, 3.
 PANOVSKY (général), II, 2.
 PAPPENHEIM (général), I, 279, 279 n.
 PAPPINI (Mme), II, 381.
Pardulitz, II, 37.
Paris, I, 25, 39, 78, 90, 116, 117, 138, 156, 158, 164, 164 n, 168, 187 n, 196, 203, 212, 220 n, 247, 289, 290 n, 291, 292, 296, 305; II, 53, 55, 59, 64, 69, 81, 83, 97, 106, 106 n, 117, 137, 147, 202, 234, 240, 260, 300, 304, 307, 319, 351, 352, 376, 380.
 Paris (Faculté de), I, 263 n, 264.
 Parlement d'Angleterre (hôtel du du), I, 309; II, 53.
 PARME (prince DE), I, 5.
 PARMÉNION, II, 59.
Parthénizza, I, XI, XXXIII; II, 131.
 PASCAL, I, XIV, 16.
 PATER (Mme), I, 36, 36 n.
 PAUL 1^{er}, I, 92, 103 n, 109, 110, 110 n, 193, 238, 242; II, 3, 27, 55, 84, 101, 374, 375.
 PAUL (Saint), II, 270.
Pays-Bas, I, 39, 132, 133, 148, 149, 155, 156, 157, 168, 169, 174, 185, 245 n, 314; II, 13, 15, 85, 91, 134, 237, 372.

PELLEGRINI (Charles-Clément, comte), I, 277, 277 n; II, 3, 4, 5.

Père de famille (Le), II, 218 n.
Pérécop, I, 108.

PEREY (Lucien [Luce Herpin]), II, 34 n, 36, 38, 40, 41, 42, 43, 45.

Perse, II, 351.

Persévérance (Loge de la), II, 30.

Pest, II, 191, 212, 218, 231, 258, 264.

Peterwardin, I, 11, 11 n; II, 195.

PETIT (Jules), I, xxx n; II, 215 n.

PEZAY (marquis DE), I, 25 n, 167, 295 n.

PHÈDRE, I, 15.

PHILIDOR, I, 127 n.

Philippine, I, 273.

Philosophe marié (Le), II, 215 n.

PICARD (L.), II, 244 n.

PICTET DE ROCHEMONT (Charles), I, XL, 214 n, II, 102 n, 114 n, 199 n, 209 n, 236 n, 277 n.

PICTET DE ROCHEMONT (Mme Charles) I, XLI.

PICTET (Edmond), I, XLIII.

PICHLER (Caroline), II, 258 n.

PIERO BALVER (Paolina di), I, 95 n.

PIERRE 1^{er} LE GRAND, empereur de Russie, I, 106; II, 295.

PIERRE III, empereur de Russie I, 103, 103 n.

PIGNATELLI (François, prince de Strongoli), II, 30.

PIMODAN (comte DE), I, 187 n.

PINGAUD (Léonce), II, 47 n.

PITSCHULA de Politzka (Mme), II, 90.

PLATON, II, 280.

PLATON (archevêque), I, XI.

PLUTARQUE, II, 278.

PÖELLNITZ (baron Charles DE), I, 85 n.

POIX (DE), I, 275.

POLASTRON (Mme de, née d'Esparbès de Lussac), I, 120, 120 n.

POLICHINELLE, II, 363 n.

POLIGNAC (famille DE), I, 80.

POLIGNAC (duc DE), I, 120; II, 39.

POLIGNAC (duchesse Jules DE), I, 81, 82, 90, 92, 117, 118.

POLIGNAC (comtesse Diane DE), I, 81, 91, 119, 120; II, 314.

Pologne, I, 71, 130, 148, 168, 170 n, 220, 250; II, 30, 35, 53, 66, 74, 76, 119 n, 159 n, 163, 183, 186, 237, 254, 292, 292 n, 329, 332, 349, 353, 354, 359, 373.

POLYBE, I, 19.

POMPADOUR (marquise DE), I, I, VI, 72, 76, 76 n, 77, 260.

PONIATOVSKY (Joseph), II, 42, 42 n.

PONIATOVSKY (prince), II, 367.

PONT DE VEYLE, I, 167.

Pont royal (à Paris), I, 165.

PONTIATIN (prince), II, 261, 261 n.

PORÉE (Père), S. J., I, 14.

PORETRUY (abbé DE), II, 48.

PORTA (Mme DE), II, 381.

Portugal (cour de), I, 166, 166 n.

Portugal, I, 181, 220; II, 69, 164.

Port-Royal, I, 16.

POTEMKIN (Grégoire-Alexandro-vitch, prince), I, XI, 102 n, 104, 104 n, 105, 228 n, 238, 297; II, 3, 44 n, 47.

POTEMKIN (Mme Michel), II, 46.
 POTOCKA (Mme Vincent), I, 135 ;
 II, 170 (voir LIGNE, Massalska
 Hélène).
 POTOCKA (princesse palatine),
 II, 76.
 POTOCKI (comte François), II,
 227 n.
 POTOCKI (comte Ignace), I, 139,
 139 n.
 POTOCKI (comtesse Stanislas),
 II, 44 n.
 POTOCKI (comte Vincent), II,
 71, 71 n.
 Potsdam, I, XIII, 74, 234, 252,
 259 ; II, 165.
 POULPRI (Mme DE), II, 80.
 POUTZEL (Louis), II, 260 n.
 POUSSIN, II, 285.
 Pozzo di BORGHO (Charles-André,
 comte), II, 8, 8 n, 9.
 Prague, I, LXXII, 15 n, 54, 60 n,
 77, 87, 97 n, 122, 152 ; II, 89,
 101, 167, 201, 205, 210, 251,
 254, 297, 317, 319, 341, 354.
 Prater (Le), I, 299 ; II, 27, 58,
 62, 137, 287, 338.
 PRENTANO (général), I, 243.
 Presbourg, I, 245 n, 261, 271 ;
 II, 7, 64, 104, 108, 110, 113,
 124, 134, 147, 179, 180, 184,
 193, 195, 210, 231.
 PRESCOTT WORMELEY (Katha-
 rina), I, LV.
 PRÉVILLE, I, 219, 219 n.
 PRIÉ (Mme DE), II, 380.
 PROSERPINE, II, 230.
 Prostau, II, 232.
 Provence, I, 168, 170 n.
 PROVENCE (comte DE, depuis
 Louis XVIII), I, 295, 295 n.

Prusse, I, 152 n, 170 n, 179, 183,
 216, 230, 239, 246, 258, 287 ;
 II, 34, 53, 59, 66, 68, 104, 119 n,
 183, 203, 293, 377.
 Przemsyl, II, 264.
 PUFENDORF (Anna-Pauline, ba-
 ronne de Posch, baronne DE),
 II, 343, 343 n.
 PUFENDORF (baron Conrad DE),
 II, 343 n.
 Pulavi, II, 103, 332.
 PULLI (Mme DE), I, 140, 141.
 Pultava, II, 318.
 PUTTMANS (chirurgien), II, 208,
 350.
 Pyrénées, II, 170, 279.
 PYRRHUS, I, 193 ; II, 215 n.

Q

QUELEN (Antoine-Paul-Jacques
 DE), I, 213 n.
 QUÉRARD, I, XXVI, XXVII.
 QUÉTANT, I, 127 n.
 Quiévrain, I, 203.
 QUINTE-CURCE, I, 15, 27.
 QUOSDANOVITCH (Pierre-Vitus
 DE), I, 147 n.

R

Raab, II, 195, 198, 210, 216.
 RACHEL, II, 214.
 RACINE (Jean), I, XXXII, LXX,
 25 ; II, 16, 106 n, 323.
 Raja, I, 272.
 Rakonitz, I, 87, 87 n.
 RAMBAUD (Jacques), I, 252 n.
 Ramillies, I, 8.
 Randnitz, II, 101.
 RANDWYCK (comtesse DE), II,
 20.

- Ranelagh* (à Londres), I, 307.
 RANSONNET, I, 271.
 RASSELER (Mme DE), I, 229.
 Ratisbonne (Diète de), I, 225 n.
Ratisbonne, II, 74, 199, 323, 379, 379 n.
 RASUMOFFSKY (André-Cyrille, prince), I, 160, 160 n, 205.
 RASUMOFFSKY (comte Grégoire), II, 108 n, 116, 133, 231, 232, 272, 291.
 RASUMOFFSKY (comtesse Grégoire), II, 271, 274.
 RÉBING (comte), II, 7.
 RECOULY (Raymond), I, LV.
 Réduction de Paris (La), comédie, I, 220 n.
Refuge (mon), II, 334, 378.
 REGGIO (duc DE), II, 63 n.
 RÉGINA, II, 214, 253 n.
Reichenbach, II, 2, 2 n.
 REIFFENBERG (baron DE), I, XXVI.
 RÉNIER, archiduc d'Autriche, II, 162, 162 n.
 RENOUARD (Jules), I, XLVII.
 REPIN (prince Nicolas), I, 297, 297 n; II, 46.
 REUSS (prince Henri XIV DE), II, 252 n.
 REX (comtesse DE), II, 150.
Rhin I, 156, 160, 231, 233; II, 4, 100, 103, 107, 117, 127, 268, 321, 352.
Rhin (Confédération du), II, 148, 271.
Rhône, I, 286 n.
 RIBAS (général), I, LI.
 Richard Cœur de Lion, I, 187, 188, 188 n, 202.
 RICHELIEU (Armand-Emmanuel Sophie-Septimanie Duplessis, duc DE), II, 50, 50 n.
 RICHELIEU (Louis-François-Armand Duplessis, duc DE), I, 135, 135 n, 136, 264 n; II, 50, 177 n.
 RICHELIEU (maréchale de), II, 308.
 RICCOBONI (Marie-Jeanne de Laboras, dame DE), II, 8, 8 n.
 RICHMOND (duc DE), I, 212 n.
 Ricochets (Les) II, 244, 244 n.
 RIED (général), I, 243.
 RIEDE (comtesse DE), II, 345.
Riederberg, II, 205.
Riesenberg, I, 225.
Riga, II, 309.
Rittersberg, I, 192; II, 108, 204.
 RIVAL (Jean, dit Aufresnes), I, 219, 219 n.
 RIVERSDALE (lord), I, 224.
Rivoli, I, 147 n.
 ROBÉ, I, 167.
 ROBERT (Rachel), II, 290, 290 n.
 ROBIN (Eugène), I, LIV.
 ROCHE DU MAINE (LA), I, 212 n.
 ROCHE-VALAIN (Renault DE LA), I, 16, 17, 18.
 ROCHNER (baron DE), II, 248.
Rocroy, I, 119, 121.
 RODE (famille DE), II, 257, 258
 RODÉNY, I, 209.
 RODOAN (DE), I, 26 n.
 RODOLPHE (archiduc d'Autriche), II, 162, 162 n.
 ROEDE (Mme DE), II, 244 n.
 ROEDE (Mlle DE), II, 296.
 ROHAN (Charles DE, prince de Soubise), I, 293, 293 n.
 ROHAN (cardinal DE) I, 217 n.
 ROHAN (duc DE), II, 3, 226 n.

- ROHAN (Louise-Julie-Constance DE), II, 367, 367 n.
- ROHAULT (vicomtesse DE), I, 269; II, 381.
- ROISIN (Françoise, marquise DE), comtesse Nicolas Esterhazy), II, 296, 296 n.
- ROMANZOFF (maréchal), I, 92; II, 43 n.
- Rome, I, 210; II, 55, 184, 278, 300, 366.
- ROSA (Salvator), II, 96.
- ROSALIE (concierge d'Edelstetten), I, 229.
- ROSENBERG-Orsini (François-Xavier, prince DE), I, 143, 143 n, 285; II, 160, 198.
- Rotenhaus, I, 154; II, 99, 99 n.
- ROTH (DE) II, 308.
- ROUGÉ (marquise DE), II, 14, 15, 20.
- Roule (faubourg du), II, 52 n.
- ROUSSEAU (Jean-Baptiste), I, 11, 11 n, 25, 107 n.
- ROUSSEAU (Jean-Jacques), I, 1, II, XIII, XVIII, 168, 168 n, 217, 266, 266 n, 267; II, 53, 213, 266.
- ROUVROY (Théodore, baron DE), II, 42, 42 n.
- Royal-Allemand (régiment de), I, 171.
- Royal-Vaisseau (régiment de), II, 307, 307 n.
- RUBENS, I, 196; II, 146.
- Rudelitz, II, 291.
- RUFFO (abbé), II, 305, 305 n.
- RUHE, I, 58.
- RULHIÈRES (Claude - Carlanan DE), I, 103, 103 n.
- RUMBECK (comte DE), II, 343.
- RUMBECK (comtesse DE), II, 116, 342, 352.
- RUMBOLD (George-Berriman), I, 258, 258 n, 259.
- RUSSLER (général), I, 235.
- Russie, I, 148, 168, 176, 197, 220, 238, 239, 241, 241 n, 250, 278; II, 53, 66, 71, 103, 104, 119, 271, 292, 292 n, 298, 309, 321, 330, 332, 340, 349, 364 n.
- RUYTER (M.), II, 227 n.
- RZEWUSKA (famille), II, 348.
- RZEWUSKA (Rosalie), I, xxvii; II, 159, 159 n, 160, 171, 171 n, 283, 293, 316, 317, 325, 326, 326 n, 327, 331, 331 n, 336, 338, 340, 341, 345, 348, 349, 358, 366, 368, 371, 372, 373, 374.
- RZEWUSKI (comte), II, 159 n.

S

- SAALING (Marianne), II, 258, 258 n, 261.
- SABACTZ, I, 176; II, 45 n.
- SABATIER DE CASTRES, I, LI.
- SAGAN (duchesse DE), II, 296.
- Saint-André (ordre de), II, 163.
- Saint-Antoine (chef-confrérie de, à Gand), I, 149, 149 n, 222.
- SAINT-BLAISE, I, 68 n.
- SAINT-CARLOS (duc DE), II, 323.
- Saint-Cloud, I, 240.
- Saint-Domingue, I, 174.
- Saint-Esprit (ordre du), I, 220.
- SAINT-ÉTIENNE, I, 68 n.
- Saint-Félix, I, 196.
- Saint-Florentin (rue, à Paris), I, 165.

- Saint-Germain-l'Auxerrois*, I, 301.
Saint-Germain-l'Auxerrois (curé de), I, 76.
 SAINT-GERMAIN (comte DE), II, 98.
Saint-Georges (ordre de), I, 176; II, 24, 68.
Saint Ghislain, I, 10, 10 n.
Saint-Honoré (rue, à Paris), I, 264.
Saint-Hubert (ordre de), I, 171.
 SAINT JEAN, II, 175.
 SAINT-JULIEN (comte DE), I, 73 n.
 SAINT-LEU (DE), II, 246.
Saint-Marceau (faubourg), I, LXI, 137.
 SAINT-MAUR, II, 54.
 SAINT-MAURICE (chevalier DE), I, 18, 272, 272 n.
Saint-Petersbourg, I, 49, 63, 90, 178, 186, 238, 259; II, 59, 116, 272, 322, 378.
 SAINT-PIERRE (abbé DE), II, 312, 312 n.
 SAINT-PREUX, II, 187.
 SAINT-PRIEST (Louis, vicomte DE), II, 364, 364 n.
 SAINT-PRIEST (comte DE), II, 373.
Saint-Sébastien (confrérie de), I, 222.
 SAINT-SIMON (duc DE), I, XXV, 118.
Sainte-Gudule (église, à Bruxelles), I, 9 n, 32, 217; II, 89.
 SALLUSTE, I, 26.
 SALM (famille DE), I, 302.
 SALM (prince Frédéric DE), I, 241; II, 315.
 SALM-KYRBOURG (Guillaume-Florentin-Frédéric, prince DE), II, 272, 272 n.
 SALMOUR (comte), II 3.
 SALOMO (Régina Froberg), II, 258 n.
 SALOMON, roi, II, 293.
Salzbouurg, II, 119, 126.
 SAMOILOFF (Élisabeth DE), II, 47, 47 n.
 SAMUEL (prophète), II, 140, 140 n.
Sans-Souci (château de), I, 74.
Sardaigne, I, 181, 295 n; II, 203.
 SARTI (Joseph), II, 46, 46 n.
 SAUL (roi des Juifs), II, 140 n.
Save, II, 4, 48, 128, 359.
 SAVADOVSKY (Pierre), I, 104, 104 n.
 SAVOIE (Louise-Marie-Joséphine DE), I, 295, 295 n.
Saxe, I, 211, 270, 298; II, 151, 166, 170, 330.
 SAXE (princesse Antoine DE), II, 157.
 SAXE (prince Xavier DE), I, 224.
Saxe-Gotha (régiment de), I, v, 100.
 SAXE-WEIMAR (Charles-Auguste, duc DE), I, 193, 218; II, 145, 147, 178, 247 n, 254, 257, 290 n, 296, 320, 335.
 SAXE-WEIMAR (duchesse DE), II, 299.
 SAXE-WEIMAR (Charles-Bernard, duc DE), II, 247, 247 n.
 SAXE (chevalier DE), I, 224, 225; II, 133.
 SAXE (Charles-Ferdinand, prince DE), II, 17, 151.

- SAXE (électeur de), I, 194; II, 7, 147.
- SAXE (maison de), I, 72; II, 261.
- SAXE (comte Maurice de), I, 15; II, 7, 227 n.
- SAXE-WEISSENFELS (Jeanne-Madeleine, duchesse de), I, I, 54, 54 n.
- SAXE-TESCHEN (Albert-Casimir, duc de), I, 92, 169 n, 190, 191, 240; II, 3, 91, 134, 134 n.
- SCHAFFGOTSCH, II, 179.
- Schaffhouse*, I, 68.
- SCHIKANDER, II, 27.
- SCHIMMEL, I, 169 n.
- SCHIMMELKNHE, I, 58.
- SCHIMMELMANN (Ernest-Henri, comte de), II, 339 n.
- SCHIMMELMAN (comtesse de), II, 339.
- Schlussembourg*, I, 103 n.
- SCHMETTAU (Samuel, comte de), I, 235, 235 n.
- SCHNENFELD (Louis, comte de), II, 64, 64 n.
- Schönau*, II, 99 n, 139, 164.
- SCHONBERG (de), I, 300.
- Schönhof*, II, 332.
- SCHNPFLE, II, 7.
- Schaenbrunn*, I, 59, 72, 72 n; II, 124, 129, 208, 233.
- SCHORLEMMER (Charles-Maximilien de), I, 208, 241.
- SCHROPF, II, 151.
- SCHUBART (libraire), I, XLVII.
- SCHUBERT, II, 161.
- SCHUVALOFF (comte de), I, 260; II, 3.
- SCHRATTENBACH (François-Ferdinand, comte), I, 206, 206 n.
- SCHWARZENBERG (famille de), II, 325.
- SCHWARZENBERG (Charles-Philippe, prince de), I, 245, 245 n;
- SCHWARZENBERG (prince Henri de), II, 3, 234, 245, 245 n, 318, 353.
- SCHWARZENBERG (princesse Pauline), II, 245 n.
- SCIPION, I, 193; II, 23, 90, 329.
- Scythia* (la), I, 37.
- SECOND, II, 48.
- SEDAINE, I, 188 n.
- SÉGUR (Louis-Philippe, comte de), I, 80, 92, 105, 106, 106 n, 107, 108 n. 167, 291 n; II, 3.
- SÉGUR (Philippe-Henri, marquis de), II, 52 n, 53.
- Seine* (la), I, 36.
- Semlin*, I, XII.
- SEMOURS (duc de), I, 220 n.
- SÉNAC DE MEILHAN (Gabriel), II, 349, 349 n.
- SENF (Mme de), II, 332.
- Senlis* (forêt de), I, 289.
- SERBIE (nouvelle), I, 170 n, 298.
- SERVIE, II, 301.
- SÉVIGNÉ (Mme de), II, 156, 265.
- SHAKESPEARE, II, 271.
- Sibérie*, II, 72.
- Sicile*, I, 3; II, 203, 312.
- SICKINGEN (comte), II, 308.
- Siège de Calais (Le), pièce, I, 266 n.
- Silésie*, I, 270, 271; II, 2 n, 166.
- Sillery*, II, 226.
- SILLY (comtesse de), I, 137.
- SIMIANE (Mme de), I, LXI, 117, 117 n.
- Siptiz*, II, 1 n.
- Sirault*, I, 147 n.

- SIRIBENSKY (Mme DE), II, 381.
 SKAWROWSKY (Mme), II, 46.
 SMITH, I, 241.
Smyrnie, II, 344.
 SOBIESKY (Jean), II, 109, 109 n.
 SOBOTZKI (comte), II, 250, 251.
 SOBOTZKI (comtesse), II, 251.
 SOCRATE, II, 280.
 SOLIMAN; II, 215 n.
 SOLMS (princesse DE), I, 232,
 232 n; II, 149, 164, 177, 249,
 257, 260.
 SOLTYSKOV (Pierre-Semenovitch,
 comte), I, 104, 104 n.
 SONDE (DE LA), I, 296, 296 n;
 II, 306.
 SORITZCH (général), I, 104, 104 n.
Souabe, I, 225 n, 226, 227; II,
 170.
Soubise (hôtel de, à Paris), I, 212.
 SOUBISE (maréchal DE), I, 127 n,
 293, 293 n.
 SOULT (Jean-Nicolas de Dieu),
 II, 64, 64 n.
 SOUVAROFF (maréchal), II, 28,
 33, 375.
 SOUZA (Adèle DE), I, LI.
Spa, I, 41, 119, 121, 121 n, 139,
 164, 164 n; II, 92, 376, 377.
 SPIEGEL (baron DE), I, 142 n.
 SPIEGEL (baronne DE), I, xxvii,
 40 n.
 SPIELMANN (baron DE), I, 183,
 183 n.
Spinn am Kreutz, II, 108, 108 n,
 112, 193, 204.
 SPITAEI (baron VAN), I, 53, 53 n.
Spitz, II, 62, 109, 193, 204.
 STAAB (général), II, 191, 191 n.
 STACKELBERG (Otto-Magnus,
 comte DE), I, 238, 238 n.
 STACKELBERG (famille DE), II, 325.
 STADION (Jean-Philippe, comte),
 II, 225 225 n.
 STAEL (Mme DE), I, xxxiv, xxxv,
 lii, lviii; II, 8, 159, 165 n,
 215 n, 262, 265, 368.
 STAHRENBURG (comte Louis DE),
 I, 280, 280 n.
 STAHRENBURG (Georges-Adam,
 prince DE), I, 76, 76 n; II, 97
 133, 357, 358.
 STAHRENBURG (princesse DE), II,
 308.
 STAHRENBURG (famille DE), II,
 325.
 STAINVILLE, II, 53.
Stamboul, II, 48.
Stambruges, I, 32 n, 196, 318.
Stambruges (mer de), I, 313,
 318 n.
 STANISLAS II Poniatowski, roi
 de Pologne, I, 74, 98, 181.
Stas, II, 199.
Steinbaden (à Tœplitz), II, 139.
Steinach, II, 59.
Stettin, I, 188.
Stockay, II, 100.
Stolpen, I, 86.
Strasbourg, I, 36, 210 n, 217,
 217 n.
 STRATHAVON (lord), I, 80, 80 n.
 STRATIVEN (lord), I, 80, 80 n.
 STRYENSKI (Casimir), I, 159.
Stuttgart, I, xxi, 75.
Styrie, II, 170.
Suède, I, 220; II, 271, 312.
Suisse, I, 68, 68 n, 168, 170 n,
 173, 229, 301; II, 107, 121,
 131, 138, 260, 376.
 SULKOWSKY (prince DE), I, 46,
 96, 96 n.

SULLY, I, 26.

Surprise de l'amour (La), comédie, I, 223, 223 n.

SUZE (Mme DE LA), II, 88.

T

Tabor (pont du, à Vienne), I, 261 ; II, 61, 191.

TALLEYRAND (baron DE), I, 294 n.

TALLEYRAND (Charles-Maurice DE), I, XX, 294, 294 n ; II, 31, 64, 69, 113, 121, 123, 147, 323.

TAMERLAN, I, 187.

Tamise, II, 321.

TARONIA, II, 3.

Tartarie, I, 39, 317.

Tauride, I, XI, 64, 105, 109, 157, 239, 260, 275 ; II, 131, 378.

Taya (la), II, 264.

TCHERBATOFF, I, 225.

TCHERNITCHEFF, I, 260, 279.

TENIERS, II, 285.

Teschen, I, 152, 152 n ; II, 237.

Tetscherdar, II, 131.

Teutonique (ordre), II, 162.

TEUTSCHMEISTER, I, 22.

THIERS d'Asson, II, 52 n.

THÉAULON (banquier), I, 297 n.

THÉRÈSE, archiduchesse, II, 157.

THÉRÈSE (sainte), II, 180.

Theresienstadt, II, 205.

THIERRY D'ENFER, I, 2, 3 n.

THOMAS, I, 167.

THOMAS D'AQUIN, II, 171.

THOMASSOLY, I, 209.

THUGUT (Jean-Amédée-François, baron DE), I, XVI, 153 n, 159, 159 n, 160, 178, 178 n, 179, 180, 183.

Tilsitt, II, 59.

II.

TIROUX (Thomas), II, 51, 51 n.

TITE-LIVE, II, 2.

TITIEN (Le), II, 146.

Tœplitz, I, III, LXXII, 170 n, 218 ; II, 20, 75, 99 n, 100, 103, 107, 133, 139, 145, 148, 163, 165, 177, 178, 186, 190, 231, 232, 242, 244, 247, 251, 252, 253, 253 n, 262, 289, 291, 295, 296, 297, 306, 313, 317, 320, 326, 327, 331, 334, 336, 337, 338, 341, 364, 379, 379 n.

Toison d'or (ordre de la), I, 214, 214 n, 215 n ; II, 133, 376.

Tokay, I, 224.

Toppelbourg, II, 332.

Torgau, I, IX, 77, 99 n ; II, I, 1 n.

TORT, I, 296, 296 n ; II, 306.

TOSCANA (la), I, 227, 237 n.

Toscane (grand-duché de), I, 237 n, 302 n.

Totes, II, 209, 332.

TOTTLEBUS, I, 279.

Toula, I, XI.

Toulon, I, 286.

TOUR-ET-TAXIS (Charles-Alexandre, prince DE), I, 171 ; II, 3, 324, 324 n.

TOUR-ET-TAXIS (Charles-Anselme, prince DE), I, 74, 74 n.

TOUR-ET-TAXIS (princesse DE), 232, 232 n.

TOUR-ET-TAXIS (Marie-Thérèse DE, princesse Paul Esterhazy), II, 324, 324 n.

TOUR-ET-TAXIS (comte DE), I, 304.

Tournai, I, 4, 92, 187, 202.

Tournai (évêque de), II, 316.

Transylvanie, II, 190, 203.

TRAUTTMANSDORFF (prince DE),
II, 120, 234.

TRAUTTMANSDORFF (Ferdinand,
comte DE), I, 194, 194 n,
241, 242.

TRAUWIESER (Mme DE), II, 345.

TRAUWIESER (Mlle Charlotte DE),
II, 283.

TRÈVES (électeur DE), I, 194,
257.

Trianon, II, 31.

Trieste, II, 170, 190, 210.

TRISTAN, II, 17, 18.

TROMP, II, 227 n.

Troppau, II, 81.

TSCHERSCHOFFSKY (Mme), I,
209, 210.

Tubingen, I, XL.

Tuileries (jardin des), I, 214,
214 n.

Tuileries, I, 115 n, 318 n; II,
31, 39.

TURENNE, I, LXXIII, 24, 50; II,
23, 67, 226 n, 265, 321, 329.

TURHEIM (Mlle DE), I, 73 n.

Turin, II, 300.

TURGOT (Anne-Robert-Jacques),
I, 263, 263 n; II, 313, 313 n,
314.

Turquie, I, 245 n.

Tyrol, I, 172; II, 126, 203, 359.

U

Université (rue de l'), à Paris,
I, 310.

URSEL (duchesse D'), I, 301.

URSEL (Wolfgang-Guillaume, duc
D'), I, 301, 301 n.

URSEL (famille D'), I, 269.

UZANNE (Octave), I, 293 n.

V

Valachie, I, 170 n; II, 301.

VALAIS (curé de), II, 171, 173.

Valence, II, 309, 323.

Valenciennes, I, 133, 147; II, 51,
338, 377.

VALENGIN (duc DE), II, 238 n.

VAN DEN BRÛCK (J.-J.), I, 164 n,
267 n, 297 n, 314 n.

VANDERBERG, II, 146.

VAN DER NOOT (Louise, com-
tesse de Duras), I, 269 n.

VAN DER NOOT (Henri), I, xv,
172, 172 n, 230, 267 n, 269,
314.

VAN DYCK, I, 166 n.

VARBOURG, I, 307, 308.

Varennes-en-Argonne, I, 296,
296 n, 297 n.

VARGEMONT (DE), II, 305, 305 n.

VARNHAGEN d'Ense (Charles-
Auguste), II, 290 n.

VARNHAGEN (Rahel), II, 258 n.

VARSOVIE (duc DE), II, 147.

Varsovie (duché de), II, 312.

Varsovie, I, 90; II, 187 n.

VASA (Gustave), II, 227 n.

VAUBAN, II, 47, 227 n.

VAUDÉMONT (prince DE), I, 205,
300.

VAUDREUIL (comte DE), I, 80,
80 n, 293 n; II, 3.

VELLEIUS PATERCULUS, I, 26.

Venise, I, 67, 95; II, 55, 105,
119, 125, 130, 369.

Venloo, I, 70 n.

VÉNUS, II, 327.

Vénus physique (La), I, 263,
263 n.

- VENTRE-A-TERRE** (postillon), I, 41.
VERGENNES (Charles Gravier, comte DE), I, 298, 298 n.
Verrières, I, 114.
Versailles, I, I, VI, 39, 49, 75, 79 n, 91 114, 117, 119, 136, 137, 138, 210, 235, 235 n, 310; II, 38, 89, 97, 304, 338, 367.
VICTOR-AMÉDÉE III, roi de Sardaigne, I, 160, 160 n, 295 n.
VICTOIRE-Louise-Marie-Thérèse de France, I, 276, 276 n.
Vienne, I, v, 25, 39, 49, 51, 54, 58 n, 60 n, 75, 77, 87, 90, 136, 153, 155, 162, 168, 169, 170, 192, 204, 216, 212 n, 230 n, 237 n, 245 n, 247, 248 n, 249, 252; II, 13, 14, 15, 50, 55 n, 56, 58, 61, 62, 69, 73, 77, 84, 95, 101, 107, 109, 110, 114, 115, 117, 126, 132, 134, 137, 148, 158, 159, 169, 178, 186, 190, 191, 192, 193, 196, 201, 202, 204, 205, 208, 209, 210, 213, 216, 224, 225, 229, 231, 239, 245, 251, 254, 257, 259, 264, 268, 270, 279, 287, 302, 306, 308, 310, 312, 322, 334, 335, 340, 341, 343, 353 n, 357, 363, 367, 375, 377, 379, 380.
VILLARS (duc DE), II, 257 n.
VILLARS (duchesse DE), I, 85, 210 n.
VILLERS (Charles DE), II, 153, 153 n.
Villers-Cotterets, I, LXI, 73.
VINGTRINIER (Emmanuel), II, 314 n.
VIOLETTE (abbé), I, 164 n.
- VIGÉE-LEBRUN** (Mme), I, xxxix, II, 48 n.
VIGÉE (Louis-Jean-Baptiste-Étienne), II, 48, 48 n.
VILLAY (DE), II, 50.
VENDÔME (duc DE), II, 226 n.
VERNET, II, 285.
VERTAMI (Mme DE), II, 277.
VESTRIS (Gaëtano-Apollino-Balthazar), II, 82.
VELDEREN (comte DE), II, 10 à 13.
VELDEREN (comtesse Joséphine DE), II, 10 à 21.
Veuise sauvée (La), tragédie, II, 78.
VETZLAER (DE), II, 64.
VIRGILE, I, 25, 25 n; II, 266.
Vistule (La), II, 103 n.
VITINGHOFF (M. et Mme DE), I, 260, 261.
VITIKIND, I, 2.
VOISENON, I, 167.
Voleschna, I, 87 n.
VOLTAIRE, I, I, XVIII, xxxii, LI, 25, 168, 168 n, 217; II, 16, 123, 123 n, 231, 266, 305, 322.
VOYER (DE), I, 291 n.

W

- Wachtendonck**, II, 183.
Wagram, II, 284.
WAGRAM (prince DE), II, 238 n.
WALDSTEIN (prince DE), II, 3, 290.
WALDSTEIN (Albert-Wenceslas dit le Grand), I, 54, 237; II, 227 n.
WALLIS (comtesse DE), I, 122, 122 n; II, 291.

WALTER (frères), I, xxx, xxxi;
II, 100.

WASSILTCHIKOF (Alexandre-Se-
menovitch), I, 104, 104 n.

WAUTERS (Alphonse), I, 7.

WAUVERMANS, II, 285.

Wauxhall (à Londres), I, 307.

WAVRAM (conseiller), II, 349.

Weimar, II, 59, 264, 296, 297,
331, 342.

WELDER-STEINBERG (A.), II,
258 n.

Westphalie (Paix de), II, 321.

Wieden (La), II, 191.

Wiegnavitz, II, 264.

Wiener Wald, II, 205.

Wienerberg, II, 112.

WILHELMINA, II, 214.

WILHELMINE-Frédérique-Caro-
line, électrice de Bavière, II,
182, 182 n.

WILLEZECK (comte), II, 342.

WILNA (prince-évêque de), II, 39.

WITTMER (Louis), II, 102 n,
153 n, 224 n.

WITZUMB, I, 274 n.

WALDECK, II, 3.

Wörlitz, II, 264, 332.

WORONZOFF (Alexandre-Roma-
novitch), II, 106 n.

WOYNA (comte de), II, 361.

WRBNA-Freudenthal (Charles-
Wenceslas, comte), I, 209,
209 n.

WRBNA (comtesse), I, 308.

WURM (ministre), II, 7, 151.

WURMSER (Dagobert-Sigismond),
I, 147 n.

Wurtemberg, I, 218.

WURTEMBERG (famille de), II, 3.

WURTEMBERG (duc Charles de),
I, 75.

WURTEMBERG (duc Ferdinand
de), II, 3, 112, 296.

WURTEMBERG (Louis-Eugène,
prince puis duc de), I, LI, 46,
46 n, 58 n, 182, 190, 195, 231,
231 n.

WURTEMBERG (électeur de), I,
226, 257.

Wurzbourg, II, 10, 126.

WURZBOURG (grand-duc de), II,
335, 336.

Y

YORK (duc d'), I, 174.

YOUNG, II, 333, 333 n.

Ypres, I, 272.

Z

ZABIELO, II, 332.

ZACHAR (valet), II, 85.

ZAMET, II, 313.

ZEIL-WURZBACH (Marie-Antoi-
nette-Monique, comtesse de),
II, 274, 274 n.

Zélande (États de), I, 175.

ZIMMERMAN (Christian-Emma-
nuel de), I, LI, 241, 241 n.

ZINZENDORFF (prince), I, 154,
194; II, 3, 90, 119, 128, 301,
308, 352.

Zittart, I, 70 n.

Znaim, II, 198, 199.

ZOUBOW (comte Platon), I, 104,
104 n, 225; II, 133.

Zurich, I, 173.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME DEUXIÈME

CAHIER XXI

Sur l'esprit qu'on a aux coups de fusil. — De l'amusement à contre-faire. — Le ministre Koch et Pellegrini. — Un colonel. — De la mort sur les champs de bataille. — Un mot de l'évêque de Bristol. — Mlle Murray. — Pozzo di Borgho. — Kaunitz, Bourghause et Lucchesini. — Aventures de la comtesse de Velderen..... 1

CAHIERS XXII ET XXIII

Suite des aventures de la comtesse de Velderen. — La requête de la chanoinesse. — Petits malheurs et contrariétés. — Amusement aux réceptions des francs-maçons. — Invitation de Talleyrand pour se rendre à Paris. — Sur la place Louis XV, lors du mariage de Marie-Antoinette. — Le maréchal Souvarow..... 14

CAHIERS XXIV ET XXV

Pendant la guerre de la Succession de Bavière. — Une visite de Joseph II au camp du maréchal Loudon. — Quelques affaires du prince Charles. — Le chevalier de Lisle n'a pas de tact mais il a du toucher. — Au théâtre de Versailles. — Projets de jardins. — Lettre enthousiaste à Charles après la prise de Sabacz. — Sous les canons de Choczim avec la gouvernante de Kaminiecz. — La vie dans les déserts de la Tartarie ; au camp devant Ockzakoff. — Bon goût du prince Repnin. — Félicitations au duc de Richelieu. — Bonté du roi de Naples. — Le prince Louis est fait prisonnier dans le Tyrol..... 34

CAHIER XXVI

Une orgie à Mousseaux. — En cabriolet. — Ligniana. — Juge d'honneur. — Propos sur le cimetière des Camaldules. — Consi-

dérations politiques. — Le général Funck. — Propos de soldats français sur Napoléon..... 52

CAHIER XXVII

Proposé pour une ambassade en Angleterre. — Dans la société de Joseph II. — Les hochets de Potemkin. — Pourquoi ne pas aller à Paris? — Une revue du régiment de Ligne à Léopol. — Une entrevue avec la comtesse Vincent Potocki..... 66

CAHIER XXVIII

Besoin de revoir Christine. — Petits incidents du voyage en Pologne. — Fêtes et hospitalité polonaises. — Précautions à prendre, à Vienne, contre la révolution. — Espionnage. — Il faut prévenir l'attaque de Napoléon. — Amour-propre. — De l'amour des femmes pour les bêtes. — Prédications. — Double aventure en Moravie. — Excès de plaisir à Paris et à Dresde. — Ressemblance avec Vestris. — Escamotage du *Journal* du chevalier de Lisle. — Sur la folie de Paul I^{er}. — Un trait de Catherine II. — Deux filles de comédiens au béguinage. — Portrait de Mme D***. — Dix coups de trompette dans le ventre. — Une vengeance contre Joseph II. — Sur le baron de Bésenval. — Tout est bien dans le monde 74

CAHIER XXIX

Sur le caractère de Joseph II. — « Et moi aussi! » — Sottise. — Lettre à l'empereur François II. — Portraits de femmes. — Visite à l'empereur. — « Voir du monde ». — « Esprit du matin ». — Le mont Ligne. — Contentements..... 90

CAHIER XXX

Destruction de l'armée de Mack, à Ulm. — Napoléon à Vienne. — Ligne réfugié à Presbourg. — Conquête de la Hongrie. — Situation de l'empire d'Allemagne au mois de décembre 1805. — Discours de Napoléon à Vienne. — Espérances et craintes au sujet d'une entrevue avec Napoléon. — Sots propos. — Proclamation de Napoléon en partant. — Réflexions sur le traité de paix. — Napoléon et Zinzendorff. — Le roi de Suède. — Sur le chemin de Parthenizza. — Instruction des milices suisses. — Mauvais joueur. — Avant le duel de Platon Zoubov et du chevalier de Saxe. — Réception du duc d'Arenberg dans l'ordre de la Toison d'Or. — Sur le tombeau de l'archiduchesse Marie. — « Mou-

chette ». — Le jeu au palais royal. — L'Anglaise à Mons. — L'amour au Prater. — Vente de Closterneubourg. — Napoléon « Tremblement de terre »..... 102

CAHIER XXXI

Histoire du petit chemin du temple de Tœplitz et aventure avec la baronne de Goltz..... 139

CAHIER XXXII

Napoléon à Dresde. — Deuil des Chotek. — Mariage de Sidonie. — La princesse de Solms. — « La rage du christianisme ». — Histoires de revenants. — Sur la mort du prince Louis-Ferdinand. — A propos de mariages. — Prosélytisme. — Le roi de Suède..... 145

CAHIER XXXIII

Amabilité de la nouvelle impératrice. — La famille impériale au Kaltenberg. — Projet de défense pour Vienne. — Mme Rosalie Rzewuska. — Mme de Staël. — Acte de foi. — De la musique religieuse. — Solliciteurs et importuns. — Châteaux en Espagne. — Jean Lombard. — Lettre de l'archiduc Ferdinand..... 156

CAHIER XXXIV

En 1808 : après un hiver brillant, à la veille de la guerre. — Acte de foi, d'espérance et de charité. — En avril 1809 : c'est la guerre. — Sottises. — Heureux temps de l'enfance à Belœil..... 169

CAHIER XXXV

Adieux à la société de Tœplitz (août 1808). — Entrée à Presbourg pour le couronnement. — Ferraris, Alvinzi et Ligne nommés maréchaux. — Requête pour obtenir l'indigénat en Hongrie. — Paroles d'un soldat français à Presbourg. — Une Diète d'illusions. — Carliska. — A propos de frac..... 177

CAHIER XXXVI

1809. — Réfugié à Pest. — Plaidoyer pour l'archiduc Maximilien. — Sur la nation armée. — Réflexions sur la campagne présente. — L'« insurrection » hongroise..... 190

CAHIER XXXVII

De juillet à octobre 1809. — Après la bataille de Raab. — Marckfeldt. — Esprit de parti. — Lettre à l'empereur sur la défense de Vienne. — Bubna. — La paix..... 198

CAHIER XXXVIII

1809. — Horreurs de la guerre. — Séjour à Pest. — Adélaïde. — Plaidoyer pour l'archiduc Charles et pour Cobenzl. — Esling. — Aspern. — Mariage de l'archiduchesse Louise. — Derniers conseils d'un feld-maréchal de François I^{er}. — 1810. — Injustice envers Carliska. — Les lettres du général Grünne. — Saisie des meubles. — De la religion de Napoléon. — Pressentiments. — Caution bourgeoise. — Santé de l'impératrice. — Mariage de l'archiduchesse..... 212

CAHIER XL

Préparatifs pour le mariage de l'archiduchesse Louise. — Confusions et malentendus dans le protocole nuptial. — La langue allemande à la cour. — La catastrophe du bal du prince de Schwarzenberg. — Mort de la reine de Prusse. — Une saison à Tœplitz (1810). — Enterrement d'Adélaïde. — Séjour de l'impératrice. — Le roi de Hollande. — Duel du prince Bernard de Weimar. — Le duc de Weimar et le duc de Dessau. — Maladie de la princesse de Solms. — Mlle Titine de Ligne. — Colère d'une ancienne amoureuse. — Un prince taciturne. — Vols. — Duels. — Deux juives. — Nouvelles de Louis. — Dernière grande aventure..... 237

CAHIER XLI

Lettre à M. de la Borde. — Préface des « Posthumes ». — « Si Napoléon venait à disparaître ! » — A propos des fêtes de bienfaisance : lettre à la princesse Bagration. — Fausses nouvelles de la guerre. — Fin tragique des souverains du Nord. — La comtesse Razumoffsky. — Espoir d'aventure et déception. — « Mon clair de lune ». — Examen de conscience. — Respect humain. — Sur l'injustice des cours. — Belle journée d'amour. — Anniversaire de Christine. — La maison du pêcheur. — Projets de mariage pour Titine. — Agréments et contrariétés du séjour au Kaltenberg. — La cuisinière matinale. — Nouvel examen de conscience. — L'électrice de Bavière..... 263

CAHIER XLII

Les deux juives. — Chez Clary, Waldstein, Lobkovitz. — Mariage de Titine. — Rudelitz. — Sur les Pères de l'Église. — Scrupules. — Avarice. — Une saison amusante à Tœplitz (1811). — Mort de la comtesse de Lanjus..... 289

CAHIER XLIII

1811. — Une Américaine. — Quelques mots de Napoléon. — Sur les mœurs de Vienne. — Étourderies à Paris. — Caractère des Français. — Sur le mariage de l'archiduchesse. — Poissons d'avril. — « Clair de lune ». — Pour les Franciscains. — Pour la religion. — Sur les Anglais. — Une des causes de la disgrâce de Turgot. — Une lettre à la comtesse Diane de Polignac. — Les pages du prince de Salm. — Un courrier d'Amérique. — Conversion. — 1812. — L'impératrice des Français, à Prague. — Discours supposé dit à Napoléon à Dresde. — Les duchesses de Montebello et de Bassano. — Les yeux du roi de Rome. — Mariage de Paul Esterhazy. — Deux cents lettres à Rosalie Rzewuska. — Prière improvisée..... 298

CAHIER XLIV

1812. — Voyage à Dresde. — Les jardins de Toppelbourg. — Pas de prescription pour la philosophie. — La « solitude animée ». — Dîners et pique-niques militaires. — Souvenirs. — Projet de voyage à Paris. — Esprit de parti et esprit de contradiction. — Dernière aventure à Tœplitz. — Mort de la princesse Charles Lichtenstein. — Mort de Mme de Rumbeck. — Commérages.. 331

CAHIER XLV

Sur la nation française. — « Clair de lune ». — Pèlerinage. — La déroute de Napoléon et celle de l'empereur Julien. — Ivre dans le rôle d'Hortensius. — A la bataille de Leuthen. — Visite au château du prince de Stahrenberg. — Mort de Louis. — Maladies et accidents. — Amusement dans les Loges. — Mots de Napoléon..... 347

CAHIER XLVI

Mort de Louis. — Étourderie. — Petit bonheur. — Scrupules. — Mots de la princesse de Ligne-Luxembourg. — Lettres de Joseph II. — A Mme de Staël..... 361

CAHIER XLVII

Prière à saint Jean Népomucène. — Une invitation des États du Hainaut. — Péché et confession. — Départ de Rosalie Rzewuska. — Dialogue entre Léonard et moi. — Lettre à l'empereur de Russie (1810).....	370
--	-----

APPENDICE

Quelques dates d'après le <i>Journal de Leygeb</i> . — Dernier séjour à Belœil. — Amours, passions, passades. — Compte des voyages. — Vie heureuse.....	376
TABLE DES NOMS CITÉS.....	383

*Cet ouvrage
a été achevé d'imprimer sur les presses
de la*

LIBRAIRIE PLON

le 1^{er} avril 1928.

DERNIÈRES PUBLICATIONS HISTORIQUES

- COMTE RODOLPHE APPONYI, attaché à l'ambassade d'Autriche à Paris. — **Vingt-cinq ans à Paris.** Journal publié par Ernest DAUDET. Quatre volumes in-8°. Tome I (1826-1830). Tome II (*Epuisé*). Tome III (1834-1843). Chaque... 25 fr.
Tome IV (1844-1853)..... 32 fr.
- FERNAND BALDENSBERGER. — **Le Mouvement des idées dans l'émigration française (1789-1815).** Deux volumes in-8°..... 50 fr.
- P. DE CROUSAZ-CRÉTET. — **Paris sous Louis XIV.** T. I. *La Vie privée et la Vie professionnelle.* T. II. *La Vie paroissiale et la Vie charitable. La Vie administrative et la vie politique.* In-8° carré. Prix de chaque volume... 25 fr.
- BARON DE DAMAS. — **Mémoires du baron de Damas (1785-1832),** publiés par son petit-fils le comte DE DAMAS. T. I (1785-1822). T. II (1823-1832). In-8° carré avec un portrait en héliogravure. Prix de chaque volume. 25 fr.
- COMTE FLEURY. — **Louis XV intime et les petites maîtresses.** In-8° écu sur alfa..... 25 fr.
- MARIE-LOUISE PAILLERON. — **L'Enlèvement à la belle étoile. Histoire de M. de Saint-Géran.** In-8° écu avec sept gravures hors texte..... 15 fr.
- LOUIS MADELIN. — **La France de l'Empire.** In-16..... 12 fr.
- GASTON MAUGRAS. — **La Fin d'une société.** I. **Le duc de Lauzun et la cour intime de Louis XV.** II. **Le duc de Lauzun et la cour de Marie-Antoinette (A).** 16^e édition. In-8°. Prix de chaque volume in-8°.... 25 fr.
- **La Cour de Lunéville au dix-huitième siècle.** 17^e édition. In-8°. Sur alfa..... 25 fr.
- **Les Dernières Années de la cour de Lunéville.** 12^e édition. In-8°. Sur alfa..... 25 fr.
- **La Marquise de Boufflers et son fils le chevalier de Boufflers.** 9^e édition. In-8°..... 25 fr.
- **Journal d'un étudiant pendant la Révolution (1789-1793).** 9^e édition. In-8° écu..... 12 fr.
- **Delphine de Sabran, marquise de Custine.** 5^e édition. In-8°. 25 fr.
- **Le Duc et la Duchesse de Choiseul.** 12^e édit. In-8°. Sur alfa... 32 fr.
- **La Disgrâce du duc de Choiseul.** 8^e édition. In-8°. Sur alfa.... 30 fr.
- PRINCESSE PAULINE DE METTERNICH. — **Souvenirs.** Avec une préface de Marcel DUNAN. 23^e édition. In-16 avec deux portraits..... 12 fr.
- **Souvenirs d'enfance et de jeunesse (1845-1863).** Traduit de l'allemand par H. PERNOT. Préface de Marcel DUNAN. 14^e édition. In-16 avec deux portraits..... 12 fr.
- PRINCE NAPOLEON. — **Mémoires de la reine Hortense,** publiés avec des notes de Jean HANOTEAU. Trois volumes in-8° avec gravures. 10^e mille. Chacun..... 25 fr.
- DOCTEUR JOSEPH RÉCAMIER. — **L'Âme de l'exilé. Souvenirs des voyages de Mgr le duc d'Orléans.** In-8° Jésus sur vélin blanc des papeteries du Marais avec un portrait en héliogravure, des bandeaux et des culs-de-lampe, et 56 illustrations hors texte en rotogravure..... 100 fr.

